

La Tour d'arsenic

Anne B. Ragde

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



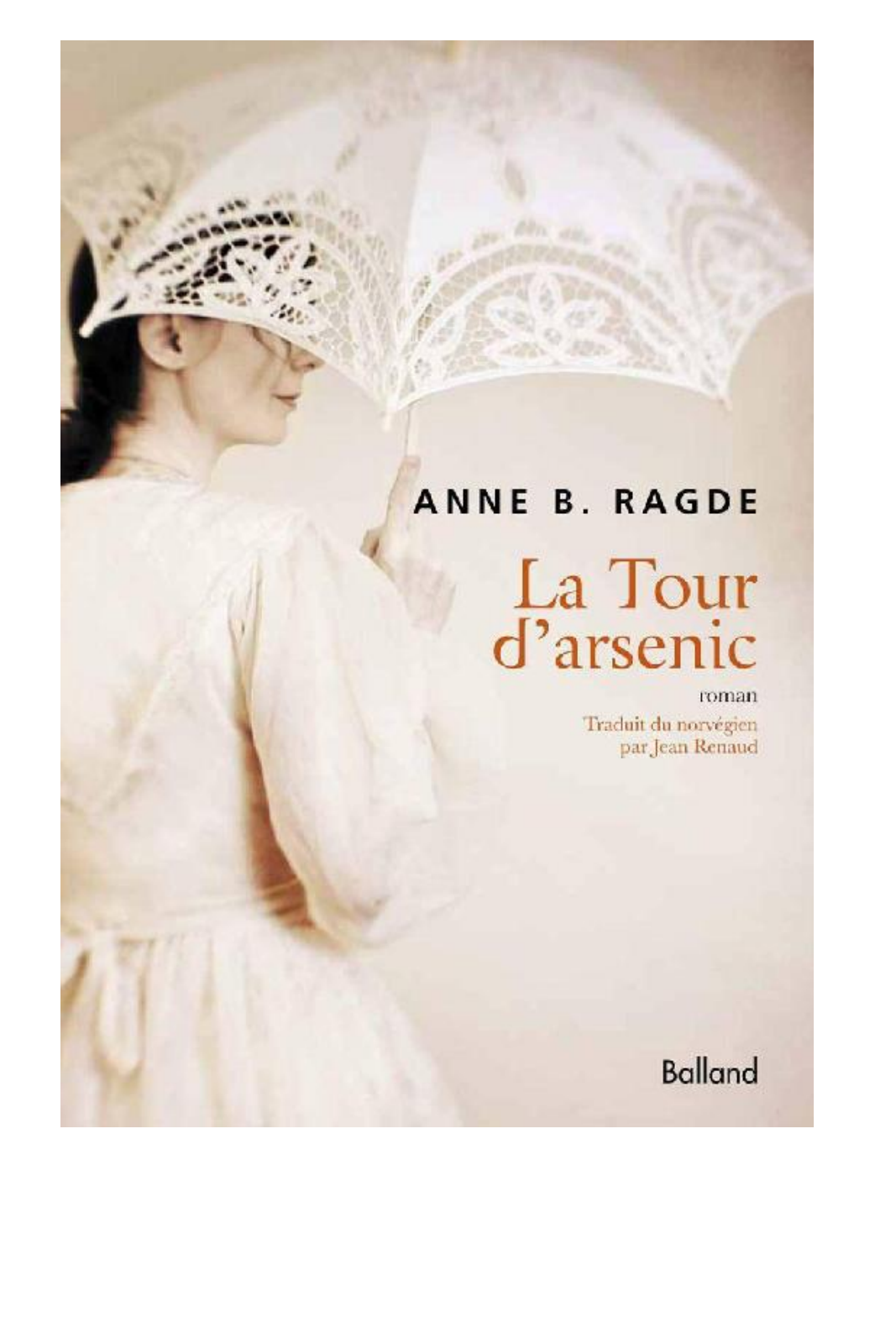
ANNE B. RAGDE

La Tour d'arsenic

roman

Traduit du norvégien
par Jean Renaud

Balland

A woman in a white, long-sleeved dress is shown from the side, holding a large, white lace parasol. The parasol has intricate floral patterns. The background is a soft, light beige color.

ANNE B. RAGDE

La Tour d'arsenic

roman

Traduit du norvégien
par Jean Renaud

Balland

La Tour d'arsenic

Anne B. Ragde

La Tour d'arsenic

Roman traduit du norvégien
par Jean Renaud

Jean-Claude Gawsewitch Éditeur

Titre original : *Arsenikkartnet*
© 2001, Tiden Norsk Forlag
Ouvrage traduit avec le concours de Norla
ISBN : 978-2-35315-136-3

CODE Sodis : NU54130
EAN NUMÉRIQUE : 9782353151431

Tous droits réservés
© Balland Editeur, 2011
130 rue de rivoli
75 001 Paris

– Regarde-moi ! dit grand-mère. Dis-moi ce que tu vois !

– Ma grand-mère, je vois ma grand-mère, répondis-je après un silence qui ne consistait pas à apprécier ce que je voyais, mais ce que je devais répondre.

Je vois ma grand-mère.

– Exactement, rétorqua-t-elle. Et là tu te trompes, ma petite Therese chérie.

PREMIÈRE PARTIE

*Paix à ton âme !
Nous ensevelirons
Ta poussière dans l'amour.*
Elith Reumert.

« À ma petite *Therese chérie* », avait écrit ma grand-mère sur un bout de papier blanc attaché à une montre en or. Celle-ci se trouvait dans le tiroir de la table de nuit, le papier était fixé à la chaîne à l'aide d'un élastique. Le cadran était joliment bordé de nacre, mais le verre était cassé et la montre s'avéra en définitive ne pas être en or. J'y cherchai ensuite un poinçon, en vain.

Les mots étaient tracés à l'encre vert marine. La montre était l'un des deux objets qu'elle me destinait, à moi et personne d'autre. L'élastique était rouge et friable. Toutes ses affaires étaient garnies d'élastiques, on aurait dit qu'elle les avait soigneusement ficelées en vue d'un long voyage ou d'un déménagement. Nous trouvâmes des élastiques y compris autour de petits bocaux aux couvercles fermés, comme pour en maintenir le *verre* même. J'imagine ses longues mains ridées, pareilles à des griffes, au vernis à ongles rose écaillé, enrouler les élastiques autour des bocaux – ce qui n'avait aucun sens – et j'entends le silence de mort qui l'entoure ce faisant.

Ce fut dans le prolongement de ce silence que ma mère me téléphona pour m'annoncer la nouvelle :

– Maman est morte.

Puis elle se mit à rire. Longuement. Un rire sonore et rude, entrecoupé de respirations.

– Grand-mère est morte ?

– Oui ! Ce n'est pas formidable ?

Le petit Stian était à côté de moi, une feuille de papier hygiénique à la main, j'allais tout juste lui moucher le nez.

– Grand-mère est morte ? s'écria-t-il.

– Non, pas ta grand-mère, dis-je. La mienne. La mère de ta grand-mère.

Je coinçai le combiné entre mon menton et mon épaule et entrepris de le moucher, appuyant sur une narine, puis l'autre. Il souffla deux fois de chaque côté, une collaboration entre son nez et mes doigts qui se passait de commentaires. Après quoi il s'éclipsa par la porte de la véranda en courant sur ses jambes minces et bronzées avec force mouvements de coudes.

– Je comprends que tu sois contente, maman.

– Oui. Je suis si heureuse, Therese ! Je... et Ib tout pareil. C'est lui qui m'a appelée. On est tellement... tellement... Et tu vas pouvoir m'accompagner à Copenhague ! On va enfin examiner la

maison de fond en comble, regarder dans les placards et tous les tiroirs. C'est fantastique, Therese !

– Je n'ai pas les moyens de m'offrir un voyage à Copenhague ces temps-ci, maman.

– Je paierai pour toi. Ça em"ur toi.te fera presque des petites vacances ! Et Ib n'a jamais vu Stian ! Mon Dieu, c'est super...

Elle se remit à rire, un fou rire de petite fille qui me coupait le souffle. Le bas des grands rideaux à la porte de la véranda oscillait, comme toujours sous l'effet de la brise de fin d'été, c'était le propre de tous les rideaux de tous les temps. Je fondis en larmes, mais veillai à ce que ma mère ne s'en rende pas compte.

– Tu paieras pour moi ? Vraiment ?

– Mais oui. On va avoir *la maison*, Therese ! Ça ira.

Je l'avertis que je ne pourrais pas passer la voir ce soir-là, que c'était impossible, que je n'avais pas de baby-sitter. Elle ne broncha même pas, déclara qu'elle allait déboucher une bouteille de vin, s'installer dans le coin ensoleillé de sa véranda et fêter ça.

Après lui avoir dit au revoir, je restai assise, immobile, devant la table du téléphone. Je mis mes mains sur mes genoux et les contemplai. Pendant combien d'années avais-je eu la possibilité de décrocher et de composer le numéro de grand-mère ? Ou de lui écrire une lettre ? Ou d'aller la voir ? J'avais quitté la maison depuis neuf ans. Neuf ans au cours desquels j'aurais pu rejeter ma loyauté envers ma mère. Ou en tout cas lui cacher ce que je faisais. Mais grand-mère n'aurait pas résisté. Pas résisté à faire montre de son triomphe. Elle m'aurait agitée sous le nez de ma mère comme un trophée.

Stian n'y pensa plus jusqu'à ce qu'il regarde les émissions pour enfants à la télé et assiste à l'enterrement d'un chat mort. Il éclata en sanglots et dit :

– Tu es toute triste, maman.

– C'est pour ça que tu pleures ?

– Grand-mère n'est pas morte ?

– Non. Elle vit exactement comme d'habitude. Et tu sais, on va aller à Copenhague avec elle. Toi, moi et grand-mère. Copenhague, c'est au Danemark.

– Là où grand-mère a habité quand elle était petite ?

– Oui, c'est ça.

– Là où sa maman est morte ?

– Oui.

– On va la voir ? Même si elle est morte ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas. Tu voudrais ?

– Est-ce qu'elle est toute blanche et recroquevillée ?

- Elle est sûrement allongée sur le dos.
- Le chat mort, il était en boule. Pas sur le dos.
- Les animaux sont rarement sur le dos. C'est parce qu'ils marchent à quatre pattes. Les gens ont deux jambes, c'est pour ça qu'ils se couchent sur le dos.

J'avais beau ne pas voir le rapport à ce moment-là, ça me paraissait aller de soi. Et Stian se contenta de la réponse. Sa petite main brunie reposait sur l'accoudoir du fauteuil dans lequel il était assis. Il n'en avait pas conscience. Pour lui, c'était normal que sa main soit vivante, qu'elle l'attende jusqu'au moment où il déciderait d'en faire autre chose.

- Tu ne vas pas mourir, toi, maman ?
- Non, tu es fou ? Jamais. Maman sera toujours là.

Je m'attendais à ce qu'il me demande de coucher dans mon lit cette nuit-là, mais non. Je me serais volontiers consacrée pleinement à lui, j'aurais participé à son sommeil, écouté les battements de son cœur, regardé ses paupières trembler en rêvant. Au lieu de ça, je restai seule dans le noir, la honte occultait tous mes bons souvenirs de grand-mère. Les yeux secs, dans l'obscurité, je ressentis une chaleur surprenante sous ma couette. C'était celle de mon propre corps et je ne la contrôlais pas. J'allais enfin avoir le droit d'aller chez elle.

Je savais que Stian se souviendrait de ce voyage le restant de ses jours, qu'il s'en souviendrait d'une tout autre façon que moi. Je fus témoin de ses réactions apparentes ; *lui*, il était en possession de son petit corps, qui allait de ses mèches de cheveux à la semelle de ses chaussures. J'eus ma version du cours des événements, il eut la sienne. Chacune à sa manière, nos histoires s'éloignaient de la réalité et en étaient le reflet. Ainsi ma grand-mère était-elle différente de la mère de ma mère. Ainsi mon amour pour elle existait-il, tout à fait incompréhensible pour les autres, sauf peut-être mon grand-père.

Maman avait les yeux brillants de fièvre, elle riait fort à tout bout de champ et fut prise de panique à l'aéroport de Fornebu parce que nous avions oublié les passeports, jusqu'à ce qu'elle réalise que nous allions simplement au Danemark. Elle s'excusa en disant qu'elle avait l'impression de partir pour beaucoup plus loin que Copenhague. Tandis que nous faisons la queue à l'enregistrement, elle regarda Stian qui cherchait à lui donner la main. Je me souvins que je faisais la même chose quand j'étais petite, mais je savais qu'elle lui prenait la sienne d'une tout autre façon qu'elle avait jamais pris la mienne. Et j'étais soudain heureuse d'avoir un fils et non une fille ; heureuse que ce ne soit pas une future mère que j'aimais et élevais, mais un père. Et, ne sachant rien des pères, jamais je ne risquerais de ternir ce rôle à ses yeux.

Nous trouvâmes nos sièges et attachâmes nos ceintures. Je fermai les yeux et j'eus tout à coup le sentiment d'avoir six ans, habillée de neuf pour les vacances, ma poupée Liv dans une toute petite valise rouge en carton, en route vers une grand-mère bien vivante. L'hôtesse de l'air prenait soin de la fillette qui voyageait seule, lui souriant pour la rassurer et promettant que, dès que l'appareil aurait atteint son altitude de croisière, elle aurait le droit jrait let d'aller auprès du commandant de bord regarder tous les boutons et toutes les lumières, et constater que même les gros avions avaient des essuie-glaces.

En rouvrant les yeux, je vis que Stian construisait un avion en Lego sur sa tablette. On lui avait donné de la limonade, des autocollants et un pin's SAS à épingler sur son blouson. Ma mère était assise à l'opposé, côté couloir. Elle buvait du café, le petit

doigt en l'air, en clignant des yeux. Elle déclara qu'elle avait hâte de fumer une cigarette après l'atterrissage. Elle avait des boucles d'oreilles en or serties de turquoises, qu'elle avait achetées au Maroc l'année précédente. Elle y était allée à Noël pour échapper au tumulte. Stian avait pleuré le jour de son départ, ce qui lui avait donné si mauvaise conscience que, dès le premier jour sur place, elle avait acheté des jouets et des vêtements exclusivement pour lui. Lorsqu'elle avait passé un coup de fil le soir de Noël, Stian, ayant oublié qu'elle était partie, crut qu'elle appelait pour dire qu'elle allait bientôt arriver. Elle était de nouveau rongée de remords quand je repris le combiné, alors que Stian était déjà plongé dans ses cadeaux. Comme maintenant : les mains agiles, le regard concentré, il assemblait les briques de Lego pour en faire un avion, sur la tablette. Il le fit tourner en l'air en imitant le bruit des moteurs, tandis que ma mère réitérait son envie d'une cigarette. À quoi bon boire du café et manger des muffins à la confiture, si on ne pouvait pas ensuite avoir le goût du tabac dans la bouche, déclara-t-elle, on n'en avait pas pour son argent.

La mer et le ciel prirent fin, se transformèrent en terrain plat, le nord de l'île de Sjælland, puis Amager et Kastrup. Le train d'atterrissage s'abaissa, la soudaine résistance à l'air provoqua une secousse de la carlingue.

– C'est possible de s'appeler seulement Ib ? demanda Stian.

– Il y a beaucoup de gens qui portent ce nom-là au Danemark. Et les femmes se nomment Iben.

J'épinglai le pin's à son blouson, puis lui caressai les cheveux et la joue. Ma mère ajouta :

– Il y a aussi des femmes qui s'appellent Iben en Norvège, mais pas d'hommes qui s'appellent Ib, en tout cas pas que je sache. Mais en Norvège il y a des hommes qui s'appellent Inge, et ça c'est un nom de femme au Danemark. Et Kari est un nom de femme en Norvège, mais en Finlande c'est un nom d'homme.

– Je ne connais personne d'autre qui s'appelle Ruby, reprit Stian.

– Quand on sera au Danemark, les gens prononceront « Rouby », mon chéri. C'est bizarre, hein ?

J'observais son profil. Elle avait un port droit et fier. Seuls quelques plis sous le menton attestaient son âge. Les boucles d'oreilles se balançaient au rythme des moteurs. Stian la regarda aussi, sans rien dire.

– On a du fromage de chèvre pour oncle Ib et tante Lotte, dis-je en lui caressant à nouveau les cheveux.

Il esquiva ma main et imita le bruit de l'avion.

- Ça coûte très cher au Danemark, et ils adorent ce fromage-là, ajoutai-je.
- Le Danemark, c'est *l'étranger* ?
- Oui.
- Mais on comprend ce qu'ils disent ? Les mots, continua Stian.
- Peut-être pas vraiment tous, rétorquai-je.
- J'ai mal aux oreilles, gémit-il.

Grand-mère ne pesait que quarante-quatre kilos à sa mort, avait expliqué Ib à ma mère au téléphone.

Maman, Ib et Lotte s'étreignirent au milieu du hall d'arrivée en se regardant joyeusement droit dans les yeux. On aurait dit qu'ils dansaient. Je pensai aux quarante-quatre kilos auxquels ils attachaient soudain de l'importance, parce que c'était devenu une masse inerte que le sang n'irriguait plus. Quarante-quatre kilos de matière organique, de presque quatre-vingts ans d'âge. Ils s'étreignaient et évoluaient en cercle, d'abord sans dire un mot. Cela ressemblait à une sorte de ronde. Je tenais Stian par la main en me demandant à quoi ressemblaient les quarante-quatre kilos à cet instant.

Stian était silencieux au milieu de ce chaos de bienvenue, de bagages, de fleurs, de drapeaux danois en papier, de rires, de caresses, de gens qui se précipitaient les uns vers les autres, d'autres qui restaient seuls devant le tapis à bagages encore immobile. Au-delà des larges baies vitrées, Copenhague attendait.

Ce fut Ib qui se libéra le premier et tendit les bras vers lui. Stian se blottit contre moi et enfouit son visage contre la poche de ma veste, mais Ib le souleva de terre et le fit tourner en l'air.

- Je suis oncle Ib ! s'écria-t-il. Ton oncle IB !

Lotte parcourut lentement les quelques mètres qui nous séparaient. Elle dansait encore, en s'apprêtant à m'inviter. Elle passa les bras autour de moi et me balança d'un côté et de l'autre, comme dans un berceau. Elle avait les yeux cernés, le teint pâle, les cheveux luisants, striés de gris. Je cherchai à dire une banalité, mais par chance j'y échappai lorsque maman se mit à crier que les bagages arrivaient.

Lotte avait décoré la table avec des fleurs du jardin. Non pas des œillets blancs de deuil, mais des asters et des bambous en fleur. Tous les bambous de la terre fleurissent en même temps dans le monde entier. Tous les cent ans, certes, mais c'était juste le moment. Ils n'étaient pas particulièrement beaux, mais ils trônaient dans un vase en tant que phénomène botanique simultané que nous admirions et qui nous laissait pantois. Nous

mangeâmes de la viande danoise sous toutes ses formes, entière, hachée, fumée, bouillie et marinée, et nous bûmes du vin de Californie servi dans des carafes au goulot béant.

– Les bouteilles vides peuvent servir de vases, déclara Lotte.

Maman sourit eentman soun mastiquant la bouche ouverte. Ses boucles d'oreilles bringuebalaient. Elle veillait à ce que Stian ait son assiette bien garnie, qu'il ne mange pas d'oignon cru qui lui irritait le nez. Elle dit qu'elle avait hâte de se rendre là-bas ensuite. Lotte pensait que nous pourrions y dormir, car ils n'avaient pas beaucoup de place chez eux. Elle avait fait nos lits et nettoiyé la salle de bains.

– Dire qu'on va enfin pouvoir dormir la nuit ! s'exclama Lotte. Dire qu'Ib ne sera plus obligé d'y aller à vélo en simple pyjama parce qu'elle a perdu son briquet sous le lit, qu'elle ne retrouve plus ses lunettes qu'elle a sur le nez, ou qu'elle croit qu'un assassin rôde dans le jardin.

– Un assassin ? demanda Stian.

– Pas pour de vrai, le rassurai-je.

La maison de grand-mère n'était située que deux pâtés de maisons plus loin. Maman ne s'inquiétait pas du tout de devoir coucher là-bas après toutes ces années d'absence. Elle vida son verre de vin et ses pommettes se teintaient de rose. Ses yeux gris devenaient noirs comme du charbon. Elle était blonde et belle. Elle dit se sentir tellement libre.

– Oui, et comment crois-tu qu'on se sent, *nous* ? s'esclaffa Ib. Nous qui l'avons *eue* sur le dos constamment ?

– Oh ! fit maman.

Ce « Oh ! » exprimait la reconnaissance de la tâche qu'ils avaient accomplie, ainsi qu'une grosse part de mauvaise conscience qu'elle était assez magnanime pour leur témoigner.

Stian souriait, mangeait et évitait mon regard. Il avait manifestement décidé d'adopter l'humeur des plus gais. Il était bien trop petit pour comprendre qu'il était à moi, à moi seule. Quelques jours auparavant, j'étais au troisième rang. J'étais désormais au deuxième. Le temps me rattrapait. En danois, une tache de naissance se dit *modermærke*, « marque de la mère ». La naissance, de ce fait, lui est davantage associée. En norvégien, le contexte fait figure d'évidence, c'est nécessairement la mère qui met au monde un enfant avec un angiome. Je mangeais la viande, buvais le vin et goûtais au rituel du repas en me disant que les familles étaient comme les pays, avec des régimes et des hiérarchies, et qu'il existait des sentiments que les gens devraient

être obligés d'avoir. Mais à quoi bon, tant qu'on ne pourrait pas les faire sortir en les secouant comme les pièces de monnaie d'une tirelire. Grand-mère avait coutume de dire à maman : « Va-t'en ! Personne ne se soucie de toi ! »

La nuit était tombée lorsque, rassasiés et un peu ivres, nous longeâmes les haies jusqu'à la maison de grand-mère. Une nuit européenne qui sentait la poussière des rues et les jardins des pavillons, où les branchages et les feuilles mortes étaient brûlés dans des bidons. Ib avait emporté une autre bouteille de vin. Il la balançait d'avant en arrière, tout en marchant d'un pas alerte et décidé. J'avais peur qu'il ne brise la bouteille en la cognant quelque part, contre un panneau indicateur ou une barrière ouverte.

Stian était fatigué, si fat, accroché à ma main de presque tout son poids. Des chardons velus et des coquelicots d'un rouge éclatant sortaient leurs têtes du fond des haies. Des chats errants s'engageaient dans la rue devant nous, bien différente d'une rue norvégienne. L'asphalte était plus clair et plus poreux, les trottoirs couverts de dalles. Les barrières des jardins étaient en métal et non en bois. Les parcelles étaient plates et rectangulaires, et les maisons en maçonnerie. Celles-ci étaient aussi plus petites que les norvégiennes, tape-à-l'œil, avec une véranda en façade, elles disparaissaient presque derrière les haies et les arbres. Ib balançait la bouteille tout en parlant du voisin de grand-mère qui n'avait pas taillé sa haie de son côté, si bien qu'elle avait fait venir les jardiniers de la commune et s'était fâchée à tout jamais avec le voisin, deux ans plus tôt. L'éternité avait donc duré deux ans pour grand-mère. Ib avait taillé du côté de chez elle, consciencieusement, comme le font ou devraient le faire tous les Danois. La haie danoise est aussi sacrée que les quatre murs de la maison. Une haie qu'on ne taille pas des deux côtés est négligée, condamnée. Il faudrait peut-être vingt ans pour en obtenir une nouvelle. Je demandai à Ib qu'elle était l'excuse du voisin, mais il l'ignorait, il savait seulement que c'était un jeune couple avec des enfants et que grand-mère prétendait qu'ils la *fatiguaient*.

Je comprenais que grand-mère ne veuille pas d'une famille dont les gamins *fatigants* l'épiaient à travers une haie peu fournie, une haie de Belle au bois dormant, qu'elle souhaitait haute et touffue avant son sommeil de cent ans.

Stian avait commencé à pleurnicher, il traînait les pieds dans ses tennis. Je le soulevai de terre. Il sentait bon comme

d'habitude. Son odeur me ragaillardit, et j'étais heureuse de l'avoir pris dans mes bras. Nous devions seulement aller dormir chez grand-mère, rien d'autre, et boire un peu de vin. La journée était finie, Lotte avait fait nos lits et nettoyé la salle de bains, voilà ce à quoi je pensais. Et à l'amour intense que j'avais éprouvé pour ma grand-mère. L'insouciance et la liberté, des notions que je ne connaissais pas alors, mais dont j'étais simplement témoin. Ses gestes : brusques et dynamiques. Ses bras qui disparaissaient dans quantité de tissus en mouvement, du tulle et de la soie, roses de préférence.

La maison était plus petite que dans mon souvenir, le mur inégal et clair semblait moins haut. La pergola de grand-mère, jadis sa grande fierté, était envahie par la vigne vierge, le lierre et les rosiers grimpants en fleur. Or, bien qu'elle en fût recouverte, ce qui convient par définition à une pergola digne de ce nom, elle trahissait le manque d'entretien. Il y avait des trous dans la verdure. Les tiges n'étaient pas correctement enroulées autour des colonnes et des poutres. On doit pouvoir rester au sec sous une pergola par une pluie battante, uniquement abrité par les plantes. Les tiges pendaient désormais presque jusqu'à terre, on pouvait marcher dessus, je supposai que la pergola devait également être infestée d'araignées.

Je voulus mettre Stian au lit sans tarder. Il coucherait avec moi sur le large divan de la petite chambre à côté du salon. Lotte avait posé sur la couette quelques poupées de grand-mère. J'en pris une, la portai à mon visage et sentis une odeur identique à celle des colis qu'elle m'envoyait en Norvège. C'était toujours la même odeur, celle des lettres, des cadeaux, du papier d'emballage. Et de cette poupée. J'éternuai trssuétérnuois fois de suite. Stian se mit à rire, les yeux fermés, accablé de sommeil, ses mains étaient encore sales, alors que je les lui avais lavées. Elles faisaient bien trop sales sur la housse de couette à pois roses, le rose adoré de grand-mère. Je lâchai la poupée et continuai à éternuer. Maman entra dans la pièce.

– Tu éternues beaucoup, dit-elle.

Elle n'avait aucune compassion dans la voix, c'était plutôt comme si j'avais une tache de peinture sur le nez que je n'aurais pas remarquée moi-même dans le miroir.

– As-tu le rhume des foins ? ajouta-t-elle.

– Je n'ai jamais eu le rhume des foins de ma vie, répondis-je entre deux éternuements.

– C'est quoi, le rhume des foins ? demanda Stian.

Il ferma ses petits poings sales sans les serrer, comme le font les enfants, un de chaque côté de la tête.

– Le rhume le plus récolté du monde, dit ma mère, sa grand-mère, en rigolant.

Mais il était sans doute déjà endormi.

Je continuai à éternuer, entrai dans le salon. Je distinguais à peine le verre de vin que me tendit Ib. Je faillis le lâcher. Les larmes coulaient sur mes joues. Maman commença à compter les éternuements tout en riant. Quand elle en fut à trente, je posai le verre et partis dans la salle de bains. Je m'aspergeai le visage d'eau froide, les yeux, humectai une serviette, et la crise se termina enfin.

Mes yeux étaient d'étroites fentes rouges. Je me pinçai l'arête du nez et me souvins que, le jour où maman avait appris la mort de grand-père, elle s'était mise à saigner du nez, tout d'un coup. Grand-mère avait appelé notre voisin. Nous n'avions pas le téléphone. Maman se tenait dans son entrée lorsque le sang avait commencé à couler. Elle portait un tablier à carreaux, elle ne s'en rendit pas compte avant un bon moment, ce fut le voisin qui avait dû le lui faire remarquer.

Mon teint dans le miroir était d'un blanc verdâtre. C'était sans doute dû à l'éclairage et à l'absence de couleurs dans cette pièce : carreaux blancs du sol au plafond, lavabo blanc, baignoire blanche, étagères blanches, serviettes blanches, seule la lunette brune en teck de la cuvette des W-C tranchait sur le blanc. J'inspirai profondément, sachant que je ne parviendrais à dormir dans cette maison qu'en serrant le corps de Stian tout contre le mien sous la couette.

En revenant dans le salon, la serviette sur les yeux, je dis à ma mère :

– Enlève les poupées ! Je crois que c'est à cause d'elles.

Ensuite je me contentai d'écouter et de boire avant de m'assoupir. Ib et maman discutaient. Elle s'assurait qu'on avait bien compris, à l'hôpital, le genre d'inhumation qu'ils voulaient. Ou ne voulaient pas.

En width = "

– Mais, dit Ib, je n'ai pas pu empêcher qu'un avis de décès paraisse dans le journal. Et que l'enterrement ait lieu jeudi.

– Merde ! lança maman.

– Je n'ai pas pu l'empêcher, je t'assure. Mais elle n'avait de contacts avec aucun des vieux.

– Tu sais, déclara maman, maintenant il vaut peut-être mieux que je vous le dise. Elle m'a envoyé une lettre, il y a à peu près un

an. Écrivez en état d'ivresse... À votre santé !

Elle leva son verre et avala d'un trait. Elle parlait de plus en plus en danois, ouvrait l'arrière-gorge et y avalait les sons. La bouteille fut bientôt vide.

– ... dans laquelle figuraient les noms de trois hommes différents, poursuivit-elle. Je n'avais jamais entendu parler d'aucun d'entre eux auparavant. Elle affirmait qu'ils étaient morts tous les trois. Mais que l'un d'eux était très probablement mon père.

Ib se pencha en avant.

– Et tu les as vérifiés ? Les noms ? Pour voir si...

– Non, je n'en ai pas eu envie. Elle m'avait déjà cité tellement de noms. De toutes sortes d'acteurs possibles, vivants ou morts. Mais la dernière lettre... Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis la mort de papa.

– Tu devrais absolument...

– Je l'ai jetée. Oublié les noms.

Il se renversa en arrière.

– Cette Thalia, cette Thalia..., fit-il en secouant la tête. Et maintenant elle va nous coûter deux cents couronnes. C'est le prix qu'ils prennent à l'hôpital.

– Pas de plaquette, dit maman. Ou de... je ne sais pas comment on appelle ça.

– Je sais. J'ai donné les consignes. L'urne rejoindra directement celles des défunts inconnus.

– Pour ma part, je ne verrais pas d'inconvénient à ce qu'ils jettent les cendres depuis le pont de Knippelsbro. Ou en nourrissent les pigeons de la place Kongens Nytorv, s'esclaffa maman.

– C'est interdit, malheureusement.

– Elle risque d'arriver juste à côté de papa. De ton père, reprit maman.

– Du tien aussi. C'était le tien aussi !

– Oui, c'est ce que j'ai cru... pendant longtemps.

– Mais que le Seigneur nous préserve que ce soit *elle* qui le réveille d'entre les morts... !

Ils éclatèrent de rire. Maman fixait des yeux la bouteille vide. Les quelques appliques allumées projetaient sur son visage des taches de lumière jaune, un air de jeunesse. Ses yeux surtout paraissaient jeunes et brillants, tels ceux d'un ours en peluche. Derrière elle étaient disposés les coussins en brocart rose et noir de grand-mère.

– À son enterrement..., commença Ib.

Il avait un sourire en coin dédaigneux, comme s'il allait raconter une blague, je savais donc qu'il allait raconter une

anecdote à propos de grand-mère, pas de grand-père.

– ... alors qu'elle était assise au premier rang, continua-t-il, et qu'elle versait des larmes de crocodile en attendant de l'envoyer au four et de déposer ses cendres au rayon des *inconnus*... Kristen est entré. Tu sais, l'aîné de Tutt et d'Erik le fromager. Elle s'est retournée et l'a aperçu. L'église était pleine de monde, mais elle a couru à sa rencontre dans la nef. Elle sentait probablement que c'était sa dernière chance de jouer publiquement la grande scène du deux. Elle s'est précipitée vers lui en criant : « Kristen, Kristen, j'ai perdu celui qui pourvoyait à mes besoins ! »

– Mon Dieu ! fit maman. Le drame jusqu'au bout.

– Le drame, oui. Tu te souviens, Lotte, quand le vent a déchiré sa marquise ? demanda Ib.

– Tu parles ! Une déchirure de dix centimètres, c'était tout.

– Et elle hurlait, elle faisait toute une scène au téléphone, elle criait : « La tempête a rasé ma maison ! » s'exclama Ib.

Ils durent se pousser sur le côté pour avoir la place de se tordre de rire, et je ris moi-même, penchée au-dessus de la table, en pensant à Stian. J'observai notre manière de rire, sous son aspect purement physiologique, la façon dont on envoie l'air par à-coups contre les cordes vocales, pour qu'il s'échappe ensuite par la gorge. Puis par la bouche, en écartant les coins des lèvres. Et on plisse les yeux, comme pour se protéger du soleil. Cela peut provoquer de réelles douleurs aux tempes d'être à ce point conscient de son propre rire.

Rien de ce que je pourrais choisir de dire ne serait un mensonge, mais simplement une autre version des faits, mon souvenir personnel de ma grand-mère. Parce que j'étais l'élue. Chez elle j'étais devenue une princesse, au point que l'humeur de ma mère ne m'affectait plus. Un soir, j'avais été réveillée par ses pleurs. Elle était couchée dans son vieux lit, dans la maison de sa mère, et pleurait dans l'obscurité. Je lui avais tourné le dos et m'étais rendormie. Cela ne me concernait pas, ne me menaçait pas. Je serais la petite princesse de grand-mère à la seconde même où je rouvrirais les yeux. L'immeuble de Norvège était infiniment loin, et quand grand-père était parti à bicyclette pour Frederiksberg décorer sa porcelaine – un petit grand-père terne et invisible, avec sa serviette en cuir toute plate où les tartines qu'il emportait faisaient une bosse – et que maman était allée seule en ville, grand-mère et moi parcourions les salons en faisant de grands gestes. Elle m'apprenait à déclamer des vers en danois, me les os ois, me faisait répéter les uns après les autres. Elle m'enveloppait de tulle et de velours qu'elle me fixait au cou à

l'aide de broches en camée, me mettait des paillettes aux oreilles et du rouge aux lèvres.

Elle avait une préférence pour le tragique, le mélodrame, elle aimait voir le public fondre en larmes, entendre les sanglots, les soupirs retenus. Elle voulait dominer la salle obscure, apercevoir les mouchoirs humides, comme autant de points blancs symboles de son talent ou de pavillons blancs symboles de reddition. « Je n'en peux plus, je n'en peux plus de toute cette tristesse, de ce rendu émotif. » Voilà, expliquait-elle, ce que devaient penser les spectateurs. Ils devaient l'implorer, la supplier de bientôt en finir.

Si maintenant elle voyait ses enfants en train de rire dans son propre salon ! Ici on n'apercevait pas beaucoup de mouchoirs, uniquement ma serviette mouillée à la suite de ma crise d'éternuements. J'aurais dû monter sur une chaise et lire tout haut le poème que j'avais dans mon sac, recopié dans un livre que j'avais reçu de grand-mère plusieurs années auparavant. Elle-même adorait prendre de la hauteur quand elle avait besoin de pathos. Elle était capable de se lever au milieu du repas, de monter sur sa chaise, de joindre les mains sur sa poitrine, de lever au plafond des yeux que le vin faisait briller, petite silhouette ronde à l'époque, que je regardais d'un air ravi, en riant et en battant des mains, tandis que les autres lui demandaient de descendre. Elle ne se rasseyait jamais avant d'avoir fini.

J'ignore dans quel but j'avais recopié ce texte, je pensais peut-être qu'il y aurait moyen de le lire à haute voix dans la chapelle. Je leur souhaitai bonne nuit. Ils le remarquèrent à peine. Ils riaient d'autre chose, d'un autre souvenir. Je me brossai les dents et ôtai les traces de mascara sur mes joues. Je me raccrochai au goût du dentifrice dans la bouche, pris dans mon sac la feuille un peu froissée et sortis dans le jardin. Ils ne se rendirent même pas compte que la porte se refermait derrière moi. Et là, sous la pergola, je lus à voix basse ce que je n'aurais pas la possibilité de lire tout haut jeudi dans la chapelle, j'en étais bien consciente. Je murmurai, mais, en dépit du manque de résonance, je parvins à donner le ton et à accentuer correctement. À mes oreilles cela sonnait danois. Danois et coulant, comme si on avait une pomme de terre chaude dans la gorge.

*Nous ne comprenons pas que ton poulx se soit arrêté,
Nous n'avons pas eu le temps de te dire adieu.
Mais de tes amis les affectueuses pensées
Veillent auprès de ton lit silencieux.
Paix à ton âme ! Nous ensevelirons
Ta poussière dans l'amour.*

Si je n'avais pas trop bu, j'aurais été capable de remplacer au pied levé tous les *nous* par *je*. Les larmes aux yeux, je soulevai une tige de rosier et la glissai parmi d'autres, mais j'avais le nez encore tellement bouché que je ne sentais guère le parfum des fleurs.

Paght="0"h="1em">

Elle aurait aimé cela. Oui, elle aurait aimé aussi bien l'interprétation que le fait d'avoir pris la peine, à Oslo, de recopier le poème dans le livre qu'elle m'avait elle-même offert. Elle aurait applaudi, m'aurait caressé toutes les parties du corps qu'elle touchait jadis pour me costumer, et elle serait allée chercher un sucre d'orge qu'elle aurait fourré entre mes lèvres rouges. J'aurais laissé le bonbon me gonfler la joue et elle aurait appuyé dessus pour le faire passer dans l'autre. Nous aurions éclaté d'un rire plein d'extase, sans qu'elle quitte mon regard des yeux.

Grand-mère avait fixé des étiquettes portant un nom sur presque tous les objets. Au dos des tableaux, elle avait écrit à qui ils revenaient. Il y avait de longues listes de noms chaque fois, d'une écriture tremblée sur la toile, de grandes colonnes de noms barrés et, tout en bas, le nom de celui ou de celle qu'elle préférait à ce moment-là. Le même nom revenait souvent plusieurs fois dans la colonne. Elle avait pu, par exemple, téléphoner à la personne en question à trois heures du matin pour discuter, essuyer un refus et aller décrocher le tableau qui lui était destiné pour y rayer son nom et en mettre un nouveau au-dessous. La plupart des héritiers désignés étaient décédés, d'après Ib. Ils riaient de tous ces noms et n'avaient nullement l'intention de respecter les volontés de grand-mère. Il expédierait par bateau la moitié des tableaux à maman.

– Comme s'il fallait qu'on aille jusqu'à Charlottenlund donner à Erik le fromage une peinture représentant un cheval de course ! s'écria ma mère en l'agitant en l'air.

– D'ailleurs il est mort, lui aussi, dit Ib. Ils sont tous morts.

– Il est mort, lui ? Je l'aimais bien. En fait, c'était un des plus normaux.

Nous découvrîmes tout un paquet d'étiquettes blanches, prêtes à l'emploi. Elle avait dû en arracher et les remplacer en fonction de son humeur. Ou bien elle avait écrit sur un petit bout de papier et passé un élastique autour, comme pour la montre en or qui n'était pas en or malgré tout. À *ma petite Therese chérie*.

La maison était remplie de tableaux. Lorsque nous les décrochions des murs, ils laissaient apparaître des rectangles blancs et propres sur le papier peint. Mon nom ne figurait sur aucun des tableaux. Il ne resta pour finir qu'une photo. Ni ma mère ni Ib ne s'étaient donné la peine de vérifier ce qui était marqué au dos. Le verre était brisé. Il faisait sombre dans le coin où elle était accrochée, à côté de la porte du jardin par laquelle la lumière s'infiltrait dans la pièce au ras de la photo, ce qui lui donnait une touche d'obscur insignifiance. Il fallait s'arrêter complètement pour la remarquer et c'était justement ce que j'avais fait. Je contemplai le corps d'une femme nue, étirée à l'extrême, devant trois autres femmes vêtues de noir qui se serraient l'une contre l'autre. J'avais du mal à déterminer l'impression qu'il produisait. C'était provoquant et beau,

incompréhensible et inquiétant. Le cadre étroit était en bois de merisier, fendu, d'un rouge profond. Je le soulevai délicatement du mur et le tins à la lumière.

– Qu'est-ce qu'il y a d'écrit au dos ? demanda Lotte en passant.

Je le retournai. *Therese*. Pas de colonne de noms biffés rageusement, uniquement celui-là.

– Therese, répondis-je.

– Alors c'est pour toi, dit Lotte.

– C'est vrai ? Mais il faut quand même que maman et Ib soient d'accord, rétorquai-je.

– Ib ! Ruby ! Therese peut bien avoir la photo près de la porte du jardin ? La photo porno dont le verre est cassé ? Comme il y a son nom derrière ?

– Cette photo, je ne l'ai jamais supportée, répondit ma mère avec de la fumée de cigarette dans la voix.

– Sers-toi ! dit Ib.

– Je peux vraiment la garder ?

– Bien sûr, Therese. C'est la *Sorcière* qui en a décidé ainsi.

C'était donc la mienne. Ma photo. J'allai dans la cuisine, pris un couteau, la dégageai des morceaux de verre et du vieux cadre. Elle était montée sur du carton, je n'aurais pas de mal à la mettre dans mes bagages. Un peu de papier autour la protégerait suffisamment.

Je me mis à songer à un nouvel encadrement, je pensais l'accrocher chez moi dans mon salon, éventuellement peindre le mur en vert marine pour accentuer le contraste, trouver une vieille photo de grand-mère aussi et l'accrocher à côté. Curieusement, je ne me souvenais pas du tout d'avoir déjà vu cette photo quand j'étais petite ou quand j'étais venue ici en visite. Peut-être parce que, étant enfant, je n'avais pas perçu les sous-entendus érotiques. Il y avait d'ailleurs plus que de l'érotisme dans le motif, dans les attitudes, dans cette nature morte d'êtres humains. J'étudiai les pieds de la femme nue, leur cambrure, leur hauteur, et l'élégance du bout de ses orteils, comme chez une ballerine. Stian arriva à toute allure et me bouscula au passage. Je le sermonnai avec une rudesse inhabituelle. Je devais protéger la photo. *Cette photo, je ne l'ai jamais supportée...*

Je la posai avec précaution sur le divan que nous partagions, Stian et moi. Au même moment, un chien errant, sale et piteux, passa en courant devant la fenêtre. Il était jaune et laid. Grand-mère lui aurait jeté une poignée de charbon. Elle n'aimait pas les animaux de compagnie. Mais elle aimait bien les chevaux. Si nous en rencontrions, à l'arrêt le long du trottoir, elle leur caressait les

naseaux, penchait la tête vers eux, murmurait quelques mots que je n'entendais pas. En revanche, elle avait horreur des chats et des chiens. « Ils sont collants ! » disait-elle toujours.

– Qui prendra la télé ? entendis-je ma mère demander dans le salon.

– Les éboueurs, répondit Ib. Elle est en noir et blanc.

Les soirées télé de grand-mère étaient fantastiques. Leurs préparatifs duraient toute la journée. Elle ne regardait pas la télévision tous les soirs, mais, à partir du moment où elle s'était décidée, c'était une activité dévorante, à plein-temps. Il fallait faire des gâteaux et des courses, préparer des glaçons au congélateur, astiquer le plateau en argent où elle posait la carafe d'eau, et sortir dans le jardin, afin de les aérer, tous les coussins du sofa et les plaids. Il fallait laver les cendriers, mettre la petite table en mosaïque au milieu de la pièce pour y placer le téléviseur, tirer le sofa pour avoir un angle de vision correct. On nettoyait la pompe à *limonade* en forme de Manneken-pis et on la remplissait pour moi. Quand on appuyait sur le bouton situé sur le socle, le Manneken-pis faisait pipi dans le verre. C'était magnifique. Et au tout dernier moment, lorsque les verres, les bouteilles, les petits gâteaux, le chocolat, les glaçons, les cendriers et le Manneken-pis étaient alignés sur la table, on débranchait la prise du téléphone et on tirait les rideaux s'il faisait encore un peu jour dehors.

Nous baignions dans une mer de coussins et de couvertures, dans une lumière tremblotante en noir et blanc qui ne tardait pas à faire mal aux yeux, la bouche pleine de friandises et de limonade, et l'haleine de grand-mère qui sentait de plus en plus l'alcool et les cigarettes au menthol. Nous regardions absolument *tout*, des hommes qui parlaient de choses inintéressantes : des reportages sur des projets de construction, sur la politique extérieure. Grand-mère donnait son avis sur chacun de ceux qui passaient à l'écran. L'un n'avait pas de menton, un autre n'était manifestement qu'un menteur, un troisième était célibataire, vu que sa cravate était *sale*, un quatrième pouvait la rendre rêveuse ou faire briller ses yeux parce qu'il ressemblait à une vieille connaissance.

Maman détestait les soirées télé, surtout quand grand-mère lavait le Manneken-pis et que je restais pendue à l'évier pour discuter avec enthousiasme de l'histoire de la véritable fontaine de Bruxelles. Grand-mère me racontait qu'un père avait perdu son fils et que toute la ville le cherchait. Il avait promis d'ériger une statue de son fils dans la position exacte où ils le retrouveraient.

– Et s'il avait été en train de faire *caca* quand ils l'ont trouvé ? avais-je l'habitude de demander à grand-mère qui riait la bouche

ouverte en frétilant de la langue. Ou de se fourrer les doigts dans le nez ?

– Heureusement qu'il faisait pipi, répondait grand-mère. Le pire aurait été qu'ils le trouvent endormi.

– Pourquoi ça ? C'est quand même bien de dormir.

– Oui, mais pas très drôle ! rétorquait grand-mère. Et tu imagines le genre de statue ? Par quel bout du corps l'eau sortirait-elle ? Et comment aurais-tu ta limonade ?

Maman s'installait dans la pièce à couture avec des magazines, ou bien sortait faire un tour. Je soupçonnais grand-mère d'organiser les soirées télé pour se débarrasser de ma mère et j'évitai alors tout contact avec maman ces jours-là, de peur qu'elle ne m'empêche de participer à la fête du soir.

Grand-mgen1em">Grère me tenait si bien dans ses bras pendant que nous regardions les hommes. Je ne me souviens pas du tout avoir vu de femmes à la télé. Il devait y en avoir, mais grand-mère les passait sous silence. Voilà sans doute l'explication. Un jour, dans une boutique où maman et grand-mère achetaient de la viande, que tout allait bien, que tout le monde riait, et que la marchande m'avait donné un chocolat, maman était furieuse en ressortant. Elle se mit à houspiller grand-mère sur le trottoir.

– Espèce de vieille toupie ! hurla-t-elle. Flirter comme ça ! Te donner en spectacle de cette façon !

Grand-mère lui lança à la figure un plein sac à provisions. Les tomates roulèrent, le pain atterrit dans le sable et la saleté, un coin de la plaquette de beurre fut tout ratatiné, une boîte de crème à la vanille tomba sur la chaussée et le couvercle s'ouvrit, si bien que le contenu se répandit par terre. Je savais ce que flirter voulait dire, je faisais d'ailleurs flirter ma Barbie. Je la faisais rire à gorge déployée et renvoyer ses cheveux en arrière. Grand-mère avait badiné, mais pas rejeté ses boucles comme je l'avais déjà vue faire. Je m'accroupis, mis un doigt dans la crème jaune puis à ma bouche, avant que maman ne me relève brutalement. Elle pleurait, grand-mère ne pleurait pas. Et sans s'adresser à moi, maman déclara :

– Tu crois que tu es la seule femme, la seule ! Et que tout tourne autour de ça et de toi !

Je la revois dans le jardin. Les chaudes soirées dehors sans télé. Vêtue d'une robe bleue qui ondoie sous le fauteuil en rotin où elle est assise. Ses chevilles avec les taches de naissance. Un verre à la main. Tournant le dos à la maison. Les bouteilles posées sur une petite table au plateau de verre dépoli encadré de rotin. Maman furieuse à l'intérieur. Grand-mère immobile dans son fauteuil,

hormis le verre qu'elle porte à sa bouche et repose.

Je l'entends encore dire :

– Tu peux venir t'asseoir ici avec moi, Therese. *Toi*, tu peux !
La robe qui ondoie. Sous le fauteuil.

Ah, ce verbe « pouvoir » en danois, dont je ne saisisais pas pleinement le sens quand j'étais petite... ! Si maman disait : « Tu ne peux pas » faire ceci ou cela, c'était clair. C'était quelque chose que je n'avais pas le droit de faire, l'expression était logique, même si l'interdiction en question ne me paraissait pas toujours aussi évidente. Mais si on « pouvait »... ! Alors c'était pire. En norvégien, dans ce cas-là, on avait le droit. Or dans le « pouvoir » danois, il y avait une injonction qui me semblait absurde et qui ne collait pas avec le fait de ne pas pouvoir.

– Je peux faire pipi ? m'arrivait-il de dire.

Ce à quoi grand-mère répondait :

– Oui, bien sûr. Tu n'as pas besoin de demander la permission.

Pourtant telle n'était pas non plus mon intention nbsntentiop;! Comme lorsqu'elle disait : « Toi, tu peux », en insistant sur le « toi ». Cela me rendait hésitante. C'est alors qu'a commencé à germer en moi l'idée que les mots n'étaient pas ce qu'ils prétendaient être.

– On est dans le même camp, murmurais-je. On ne s'occupe pas de ta fille.

Le bout de ses doigts que mouillait la buée sur le verre. La haie d'une hauteur vertigineuse qui nous entourait. Les oiseaux qui s'agitaient entre les branches. La brise chaude. Le soleil qui descendait sous forme de fines zébrures et de taches miroitantes. La porte du jardin ouverte vers maman. L'odeur de nourriture de chez les voisins. Celle de l'eau de mer depuis la plage. Une ou deux voitures qui passaient dans la rue de l'autre côté, qu'on pouvait atteindre en se faufilant sous la pergola. Le bruit de la petite fontaine surmontée d'un satyre. Sa robe bleue qui ne cessait jamais d'ondoyer sous le fauteuil. Ses chevilles minces, ses pieds longs et fins, ses orteils aux ongles vernis. Ses pieds croisés, couleur terre cuite. Et il lui arrivait de se frotter les seins. Si je lui demandais pourquoi, elle me répondait : « Pour m'assurer qu'ils sont toujours là. »

Où était grand-père ? Oui, où était-il ? Jamais présent, ni dans le jardin, ni dans le salon lors des soirées télé. Il était pour ainsi dire invisible, enfermé dans son bureau avec des livres, des motifs, des dessins et son attirail de peintre, quelques rares fois au piano. Grand-mère prétendait qu'il était un phénomène, parce qu'il parvenait à se rendre sourd sans se boucher les oreilles. Il

avait des soupapes, expliquait-elle, qui se refermaient dans sa tête et l'isolaient du monde.

– Il n'arrivera jamais à rien, déclarait-elle. Ils n'achèteront jamais ses décors sur porcelaine. Ils veulent du cannelé et des fleurs bleues, toujours la même foutaise, un point c'est tout.

J'ignorais tout de son travail. Peut-être grand-mère n'en savait-elle rien non plus. Il partait tous les jours à la Manufacture royale de porcelaine à Frederiksberg, sa serviette à la main. Il rentrait, dînait et allait dans son bureau. La porcelaine qui se trouvait sûrement déjà dans la vitrine à l'époque n'avait pas d'intérêt pour une enfant. Le mépris de grand-mère, voilà ce dont je me souviens : « un simple *copiste* ».

Quand elle avait bu plusieurs heures durant et que ses gestes devenaient très lents, elle rentrait chercher de quoi manger. Elle me criait alors que je pouvais manger avec elle. « Pouvais ». C'était chaque fois pareil. Le gin & tonic lui procurait invariablement la même faim : faim de pain noir et de saindoux blanc. Le saindoux contenait des petits morceaux croustillants de lard fumé ou d'oignons. Elle en tartinait généreusement le pain de seigle. Elle nous expédiait aussi des boîtes de ce saindoux blanc à Noël. On n'en trouvait pas en Norvège. J'adorais ça, alors que je n'aimais pas le beurre ordinaire. Tout l'intérieur de la bouche était pour ainsi dire tétanisé lorsque le saindoux y formait une fine couche pendant qu'on mastiquait. Le goût en était doux et velouté, tel celui des jaunes d'œufs. Et le soir avançait sans que maman m'envoie au lit. Quand grand-mère buvait, j'avais le droit de veiller tard, d'entrer et de sortir en courant, d'aller chercher davantage de glace, de lui apporter un nouveau paquet de cigareiguet de ettes que je prenais dans le placard du couloir. Ils étaient dans des cartouches entourées de Cellophane.

Je compris soudain pourquoi je voulais peindre le mur en vert marine pour qu'il s'accorde avec la photo : les paquets de cigarettes de grand-mère étaient vert marine. Elle écrivait à l'encre vert marine. Elle avait beau adorer le rose, ce vert était la couleur que je lui associais avant tout. Tandis que celle de grand-père était le bleu. Le bleu de cobalt.

J'entrai dans le salon voir la vitrine, dont chaque étagère croulait sous la porcelaine décorée par grand-père, et qu'elle n'avait pas daigné marquer du nom de l'héritier envisagé. Ce devait être très significatif de sa part, cela voulait dire : « N'importe qui peut prendre ça ! Prenez-le ! Pour moi, ça ne vaut rien, ce n'est que de la vulgaire porcelaine décorée par Mogens. Je n'ai même pas envie de réfléchir à qui en héritera... »

Toutefois elle devait bien en connaître la valeur.

Les tableaux ne valaient *pas un sou* en dehors des cadres en plâtre. Ib avait expliqué que des parents de grand-mère, du côté maternel, les avaient peints. Des gens qu'elle n'avait jamais rencontrés. Ils n'avaient eu aucun contact dans son enfance. Mais grand-mère avait vu un avis de décès, elle s'était pointée à l'inhumation et avait acquis sa petite part d'une succession sans héritiers directs. Des biens abondants et de valeur, mais qui suffiraient tout juste à rembourser des dettes à la banque, à ce qu'on lui avait expliqué. Elle avait toutefois obtenu quantité de tableaux dont les notaires étaient sûrement soulagés de se débarrasser. Ils ne rapporteraient rien à la banque. C'étaient de beaux tableaux, un peu à la manière de Monet, avec des nénuphars qui flottaient, des ombres estivales à travers les feuillages, des gloriottes qui se reflétaient dans de petits plans d'eau et des promeneuses aux vêtements flottants, sous des parasols au bord frangé, qui tenaient leur petit chien en laisse. Il y avait aussi plusieurs peintures de chevaux. L'un avec son cavalier, l'autre attelé à une voiture, un autre encore tirant une charrue dans un champ. Mais sans valeur, manifestement. Leur amateurisme était facile à voir, même pour moi. C'étaient des croûtes réalisées dans le désœuvrement et l'ennui, et non l'aboutissement du besoin artistique individuel d'une âme.

Un bien étrange testament – où l'on accordait beaucoup plus d'attention qu'à ce qui ne valait rien qu'à la porcelaine. Elle avait dû adorer ces tableaux, les considérer comme une sorte de victoire nostalgique sur des origines et une enfance qu'elle n'avait jamais eues. Je sais qu'elle s'était enfuie de chez elle à l'âge de quinze ans, en 1922. Elle me l'avait écrit dans une lettre après le décès de grand-père, après que maman n'eut plus envie, ou besoin, de garder un lien avec elle. Elle l'écrivait presque comme un encouragement – j'avais peut-être dix-sept ans à l'époque –, comme si elle souhaitait que j'en fasse autant, que sais-je ? Fuir pour aller la rejoindre ?

– On s'attaque aux puzzles ! J'ai trouvé deux sacs-poubelle, ça suffira ? cria Ib dans la pièce à couture.

Maman se précipita vers lui, jambes nues, en hurlant de rire.

– Les puzzles, oui ! Je les avais presque oubliés ! Ce sera un vrai plaisir pour moi de les fourrer dans des sacs-poubelle ! J'aurais même préféré en faire un feu de joie dans le jardin.

La plupart avaient été rangés dans leur boîte, redéfais après qu'elle les eut assemblés. Mais elle en avait collé plusieurs sur de

grands cartons, avec soin et précision, en signe de triomphe. De minuscules pièces. Trois cents, cinq cents et jusqu'à mille par puzzle.

Deux sacs remplis de boîtes de puzzles.

– Peut-être que le service de pédiatrie d'un hôpital serait content de les avoir ? suggérai-je.

Ils me rirent au nez, en chœur :

– Hah !

– Des puzzles ?

Stian était là, intéressé. Le seul d'entre nous à être sobre. Ib et maman s'arrêtèrent de rire. Ils se regardèrent.

– Tu en veux peut-être un ? demanda Ib. En souvenir de ton... *arrière-grand-mère*.

Ils en trouvèrent un qui représentait une voiture ancienne entourée de gens joyeux, avec une crête de collines et une mer bleue à l'arrière-plan. Probablement une photo prise quelque part sur la Côte d'Azur. Il aurait fallu qu'ils sachent, ceux qui riaient autour de la voiture et se laissaient photographier en toute confiance, qu'un jour ils seraient découpés par une machine à fabriquer des puzzles, au beau milieu du visage, en zigzag au travers du corps, les bouts des doigts sectionnés.

– Mais on attend d'être de retour en Norvège pour le faire, déclarai-je. Sinon on risque de perdre des pièces. Et peut-être les plus importantes.

Leur énergie les abandonna au bout de quelques heures. Lotte proposa un dîner alléchant et s'éclipsa la première. Puis, après *le rôti de porc* et du vin en abondance, maman, Stian et moi regagnâmes la maison de grand-mère pour la nuit.

Je l'entendis dans le salon après m'être couché auprès de Stian. Et je décidai de me laisser gagner par le sommeil, de ne pas me relever, de ne pas tenir, seule, compagnie à une fille orpheline. J'avais bien assez d'une mère. Je m'endormis et rêvai que grand-mère me parlait. Je ne voyais pas son visage, mais je l'entendais murmurer :

– *Rire et pleurer en même temps, les êtres humains ne peuvent pas faire plus.*

Lorsque je me réveillai le lendemain, la maison était pleine : il y avait ceux qui devaient être là, plus une personne qui ne traverserait jamais plus ses salons. Stian n'était plus dans le lit à côté de moi. J'étais seule, laissée à moi-même. Il était onze heures et demie, j'avais dormi bien plus longtemps que d'habitude. Je m'habillai et sortis dans le jardin. Stian était absorbé par quelque chose dans

– Pourquoi n'aimes-tu pas cette photographie ?

– Bonjour. Quelle photographie ?

– Bonjour. Celle que j'ai eue hier. La photo.

– Celle de la prostituée ?

– Tu n'en sais rien si c'était une prostituée.

– C'est une vieille photo. Les nus avaient leur place en peinture à cette époque-là, pas sur les photos. C'était impensable. Mon père en avait horreur.

– Toi aussi.

Elle se redressa et me regarda en face.

– C'était typiquement ma mère, d'avoir accroché ça. Une provocation. Ils se disputaient à propos de ça.

– Mais toi ? Pourquoi ne l'aimais-tu pas, *toi* ?

Elle ôta une feuille morte d'un de ses gants et la déchira en petits morceaux égaux. Les gants crissaient en frottant l'un contre l'autre, le bruit que fait un enfant en salopette imperméable ayant une envie urgente de faire pipi.

– Je savais que c'était une photo défendue, qui semait la zizanie.

– Mais maintenant tu es adulte, maman. Tu ne l'aimes toujours pas ?

– Non. Je n'aime pas ce genre-là.

– Ce genre-là ?

Je m'efforçais de ne pas sourire et ce n'était pas difficile.

– La gym au lit. Je n'aime pas ça.

Elle s'était retournée. Ses mains gantées de caoutchouc posées sur les hanches, elle ajouta en me tournant le dos :

– Pourquoi crois-tu que je vis seule ? Et que je vis seule depuis des années... depuis que je t'ai eue ? Tous les hommes ne pensent qu'à ça. *Pas moi.*

Elle se pencha sur le satyre couleur vert-de-gris. Il lui rit à la figure, le regard perçant et poussiéreux.

– C'est seulement pour cette raison ? demandai-je.

– Peut-être. Il est possible qu'on devienne toutes le contraire de notre mère.

– Moi, je l'aime bien cette photo.

Elle se redressa de nouveau, énergiquement.

– Exactement ! Ça saute aux yeux ! Toi et tes amoureux...

– Stian ne les voit jamais, rétorquai-je. Il est heureux comme ça.

– Oui, oui, oui... Tu es tout le portrait de ta grand-mère. Tu as la photo maintenant. Elle ira parfaitement chez toi.

Elle était là devant moi. Celle qui m'avait mise au monde, qui m'avait élevée, qui me reniait.

Grand-mère m'avait façonnée à son image. Elle m'avait façonnée tout au long de mon enfance. Cela me faisait chaud au cœur de savoir que j'étais *sa* Therese, même sans passer de temps auprès d'elle. Aussi l'enfance était-elle pour moi une notion plus qu'une réalité, un trou noir de vie bien définie : exister pour quelqu'un.

Les colis qu'elle m'envoyait, qui avaient un parfum d'amour, comptaient davantage pour moi que ma mère. Maman disait : « Pousse-toi ! » quand elle lavait le sol et que la serpillière allait atteindre mes pieds. Elle ne me voyait pas. J'avais des habits propres tous les matins, de quoi manger dans mon assiette, parfois aussi un conte d'Andersen qu'elle me lisait au lit, et je sais qu'elle m'aimait et que sans doute elle m'embrassait et me caressait sans que je m'en souvienne précisément. Car il était plus important pour maman de m'élever que de me voir, ce dont je devrais en fait me féliciter. Elle m'a quand même fort bien élevée, je crois.

Lotte partit chercher à manger et à boire pour le déjeuner. Je mis Stian au lit pour qu'il fasse sa sieste du matin. Il était debout depuis des heures quand je m'étais levée. Je contemplai les piles de tableaux et me demandai pourquoi il fallait absolument les décrocher aussi vite puisque manifestement ils resteraient encore là un bout de temps malgré tout. Ib était plongé dans les papiers. Le secrétaire en était submergé. Ib fumait son cigare et chantonnait tout en passant en revue boîte après boîte.

– Ah, tu es là ! dit-il. Regarde ! Une photo de toi quand tu étais *petite*.

Un bébé. Moi. Dans les bras d'une jeune mère. Elle. Plus jeune que moi aujourd'hui lorsque la photo avait été prise. Au stylo à plume, en lettres attachées, il était écrit à même la photo : « *Pour maman, de la part de Therese et Ruby* ».

– Tu la veux ? demanda-t-il.

- Bien sûr.
- J'en trouverai sûrement d'autres. Elle a tout gardé.
- Tu aimais, *toi*, la photo que j'ai eue ?
- Mais oui.
- Maman en a horreur.

Il souffla la fumée ckqa la fudu cigare par un coin de sa bouche.

– Ta pauvre mère, dit-il. Elle était toujours en porte-à-faux. Tout était de sa faute.

– Parce que grand-mère a dû arrêter le théâtre ?

– Oui, et qu'elle s'est trouvée prise au piège du mariage. Elle appelait ça comme ça. Et il n'y avait même pas *un brin d'humour* là-dedans.

Il éclata de rire.

– Mais on s'en fout de tout ça maintenant ! C'est du passé. Elle est morte et on peut continuer à vivre. Tu veux un snaps ?

– Volontiers.

– La bouteille est dans la cuisine. Verse-m'en un aussi ! Et tu n'as qu'à regarder dans tous les placards et les tiroirs, et sortir ce que tu trouves, pour qu'on ait une vision d'ensemble. On doit se débarrasser de tout et vendre la maison. Il faut la changer en espèces sonnantes et trébuchantes, la vieille sorcière.

Je posai la bouteille à côté d'Ib, qui me donna deux nouvelles photos de moi en échange. Encore une photo de bébé, et une où je tenais une petite poupée d'une main et un ours en peluche de l'autre. J'étais mignonne et faisais manifestement du charme au photographe. Une poseuse de quatre ans. Déjà tout le portrait de ma grand-mère. Et je pris une décision : j'allais voler. J'y étais obligée. Je ne voulais pas qu'ils sachent ce que j'allais garder en souvenir. Je pénétrai dans la pièce où dormait Stian et regardai nos sacs de voyage. Il y avait suffisamment de place. J'avais fait nos bagages à la hâte et ils n'étaient pas pleins du tout. Je me dirigeai droit vers le placard où je savais qu'elle était rangée, et je pris la boîte de boutons. Dans les toilettes, je bourrai du papier hygiénique dedans pour que les boutons ne fassent pas de bruit, puis je la mis dans mon sac sans qu'Ib me voie faire.

Je parcourus lentement la maison. Ils ne se souviendraient pas de la moitié de ce qui s'y trouvait. Ne chercheraient pas à savoir. Croiraient l'avoir jeté. Le Manneken-pis était à sa place habituelle, dans le bas du placard, le compartiment des piles était oxydé. Je l'ouvris et en retirai deux qui avaient coulé. Je commençai à chercher dans les placards les verres dont elle se servait toujours quand elle buvait. J'en trouvai sept, mais n'en pris qu'un. De petites violettes étaient gravées dans le cristal, tout près du bord.

Le fond était épais. Je me rappelle qu'un de ses yeux apparaissait grossi à travers le fond, quand elle vidait son verre et émettait des bruits de succion ostentatoires afin de signaler qu'elle en voulait davantage. Le cendrier, celui qu'elle avait toujours utilisé, était posé sur le plan de travail de la cuisine. Assez grand pour une fête réunissant vingt personnes. Une fois plein, il était impossible d'y éteindre sa cigarette. Celle-ci donnait l'impression de se noyer lentement dans la cendre au menthol. Je vis que c'était de la porcelaine royale danoise et probablement d'une certaine valeur, mais je le rinçai et le dérobai. Quelques livres ensuite, pendant qu'Ib tournait le dos et s'imaginait que je regardais simplement. Des livres provenant du théâtre, des biographies et des carnets pleins d'anecdotes. Je sais qu'elle aurait souhaité qu'ils me étqu'ilreviennent, et je sais que je les aurais eus si je les avais demandés à maman ou à Ib, mais c'était une affaire entre grand-mère et moi. Je trouvai deux ou trois vieux cahiers de brouillon élimés portant l'écriture de grand-mère, qui contenaient des coupures de presse et des textes de chansons. Je les pris aussi. Mais je pouvais obtenir ouvertement ce à quoi je n'attachais pas autant d'importance.

– Crois-tu que Lotte voudrait ce manteau en fausse fourrure ? demandai-je.

– Elle en a horreur. Tu peux le prendre, tu sais.

Je l'enfilai. Un peu sale, mais doux et élégant. Blanc, bordé de soie rose, un large col, des boutons de la taille de soucoupes. Il m'arrivait aux genoux. En remontant le col vers mon visage, j'avais l'air d'une diva. Je me tournai devant la glace. Il me seyait vraiment et il était redevenu à la mode.

– Tu es en train de t'admirer ? demanda maman.

– Oh, je ne t'avais pas entendue. Je te croyais dehors dans le jardin...

– Je suis rentrée. Il te va bien.

– Ib m'a dit que je pouvais le garder.

– Oui, mon Dieu ! Prends-le ! Tout ce qui me fait penser à elle... Il n'a sans doute pas d'étiquette ? Indiquant qui doit en hériter ?

– Aucun vêtement ne doit en avoir...

– Si, sûrement les costumes.

– Où sont-ils ?

– Dans deux grosses valises sous son lit.

– On peut les regarder ?

– Non. Je n'en ai pas le courage, tu sais. Ib a d'ailleurs promis de les donner au nouveau musée du théâtre, ils adorent ce genre

de vieilleries. Les valises sont fermées à clé, il faut forcer les serrures pour les ouvrir. Tu pourras aller faire un tour au musée d'ici un an, ils y seront probablement exposés, avec des photos de ses rôles et tout le saint-frusquin...

– Tu es de mauvaise humeur ?

– Non, seulement épuisée. Et déjà lasse de tout ça. J'aimerais qu'on puisse vendre tout ce bazar-là aujourd'hui. Tout sauf la porcelaine. Organiser un vide-greniers pour les voisins, ils auraient adoré. Elle s'est fâchée avec tout le monde après le départ de Dasse.

– Mais maman, l'héritage, ça existe. Et Stian et moi sommes en fait les seuls, en dehors d'Ib et toi, qui...

– Écoute, tu as maintenant la fichue photo et le manteau de fourrure. Et une montre-bracelet que j'ai trouvée, je l'ai posée sur la table à côté de ton divan. En réalité, c'est la mienne, mais ton nom était marqué dessus. Et si ienssus. Et tu prends un peu de porcelaine... Et puis j'ai payé le voyage, ça devrait tout de même faire l'affaire, non ?

– C'est Ib qui a le snaps, répondis-je.

Je l'entendis dire à Ib :

– Le jardin est complètement envahi par les herbes, mais au moins j'ai dégagé la fontaine au satyre. Une authentique fontaine doit pouvoir faire grimper un petit peu le prix. Où est mon verre ?

J'avais le droit de jouer avec les boutons quand il pleuvait. Et par temps pluvieux, la fontaine était systématiquement arrêtée. Cela n'avait aucun sens de faire couler de l'eau sous la pluie, selon grand-mère. Alors on sortait la boîte de boutons. Non pas parce que je n'aimais pas la pluie et que je m'ennuyais dans la maison, mais parce que c'était le cas de grand-mère. Elle était capable de dire d'où provenait chacun des boutons, où et comment chaque vêtement avait connu sa triste fin.

Nous les renversions tous sur la table en acajou, qui était toujours astiquée au point que le bois était d'un orange profond. Les boutons basculaient et s'y reflétaient. La plupart avaient été fabriqués à la main, avec des reliefs, du verre, des bords dorés ou de fausses pierres précieuses.

Personne ne s'ennuyait comme grand-mère. Elle s'ennuyait tout haut, en faisait tout un drame. Nul ne devait ignorer combien elle avait l'impression de gaspiller sa vie.

– Je suis un oiseau doré emprisonné dans une cage en or. Tu entends, Mogens ?

Grand-père hochait la tête s'il était dans le voisinage.

– Pourquoi ne donne-t-on plus jamais de fêtes ?

- Mais, Malie, tu n’as qu’à inviter qui tu veux ! murmurait-il.
- Ils sont tellement barbants. Ce sont tous des gens qu’on connaît depuis toujours.
- Alors, invite des inconnus !
- Ah..., Mogens ! Tu ne comprends rien ! Va t’occuper de tes dessins !

Puis il cessait de pleuvoir et nous pouvions marcher jusqu’au fort de Kastrup. Sur l’herbe verte et mouillée des trottoirs de la rue Strandvej. Grand-mère avec du rouge à lèvres vermillon et la rage aux coins de la bouche. Si nous croisions des hommes de son âge ou plus jeunes, elle riait tout haut à mon adresse et relevait la poitrine. Je riais aussi, croyant que ces hommes avaient quelque chose de bizarre, tout comme ceux de la télé.

Au kiosque du fort, j’avais le droit d’acheter de curieux bâtonnets glacés qu’on ne trouvait pas en Norvège. Sauf la fois où j’étais venue à Copenhague parce que maman avait été hospitalisée pour une ablation des ovaires. J’étais restée trois mois chez grand-mère et, un jour, elle n’avait pas d’argent sur elle en arrivant au kiosque. Je m’étais mise à pleurer à la adreurer vue du panneau qui présentait les esquimaux parce que nous ne pouvions pas en acheter. Ils étaient si appétissants que j’en voulais un immédiatement. Grand-mère me prit rudement par le bras et se pencha tout près de mon visage. Je sentis une douce odeur de rouge à lèvres et elle déclara :

– On ne peut pas toujours avoir ce qu’on veut. Pratiquement jamais. Tu ne tarderas pas à t’en apercevoir quand tu seras plus âgée !

C’est le seul moment dont je me souviens où elle m’ait parlé sévèrement. Nous fîmes le tour du fort dans l’herbe mouillée qui embaumait, nous avions l’intention de profiter agréablement du soleil, mais ce ne fut pas le cas. Elle pensait aux fêtes joyeuses et insouciantes qui n’auraient jamais lieu, et moi je songeais aux bâtonnets glacés. Maman était à la maison, le bas-ventre vidé. Personne ne voulait m’expliquer exactement ce qu’étaient les ovaires, aussi avais-je une façon toute personnelle de me les représenter. Comme de gros paquets d’œufs dans le ventre de ma mère. Je refusai de manger des œufs sur le plat pendant très longtemps après cela. Si je me souviens spécialement de ce jour-là, en réalité ce n’est pas à cause de ma crise devant le kiosque.

Nous croisâmes deux hommes et grand-mère rit tout haut. Ça ne collait pas du tout. Elle venait tout juste de se mettre en colère. Je ne ris pas à mon tour. Au lieu de cela, je lui dis :

– Tu flirtes ?

Je ne sais pas si j'étais bête ou méchante, ou si je décochais une flèche à l'aveuglette. Grand-mère pivota sur elle-même et me fixa du regard, bouche bée. Elle chercha sa respiration, les yeux écarquillés. Une de ses boucles d'oreilles tremblait comme si elle était vivante. Elle me dévisagea jusqu'à ce que je baisse les yeux.

– Regarde-moi ! dit grand-mère. Dis-moi ce que tu vois !

– Ma grand-mère, je vois ma grand-mère, répondis-je après un silence qui ne consistait pas à apprécier ce que je voyais, mais ce que je devais répondre.

Je vois ma grand-mère.

– Exactement, rétorqua-t-elle. Et là tu te trompes, ma petite Therese chérie.

On peut diviser le monde en personnes visibles et invisibles. Voilà ce qu'elle m'enseigna. Grand-père était invisible. On n'accordait aucune importance aux gens invisibles. Cela précisément, elle ne me l'apprit pas, mais je le compris toute seule à la manière dont elle le traitait. Elle ne supportait pas qu'il la contredise.

Chez moi, en revanche, elle louait l'insoumission.

– Existe ! disait-elle. Et montre-le aux autres ! Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, mais existe ! Ce sont *ceux qui te regardent de haut* qui s'enfoncent dans leur pitoyable invisibilité !

Grande d = "1em" > -père Mogens était particulièrement invisible. Un homme pâle, doux, portant des lunettes rondes, un béret quand il sortait, une serviette avec une bosse. Lorsqu'il me caressait les cheveux, c'était tout juste si je le sentais. Je ne l'ai entendu rire qu'une seule fois, mais c'est un épisode qu'on m'a raconté. J'étais trop petite pour m'en souvenir, pas plus de deux ans et demi. J'avais jeté son réveil dans les toilettes et celui-ci s'était mis aussitôt à sonner. Il avait tellement ri que ses lunettes s'étaient embuées et avaient glissé de son nez. Et il s'était écrié :

– Il sonne, il sonne, tu entends, Malie !

Rare démonstration d'un homme invisible. Mon grand-père. Et je croyais bien qu'il l'était, maman ne m'avait rien dit. Elle n'assista pas à son enterrement. J'avais quinze ans lorsqu'il est décédé. On lui proposa de lui payer son voyage. Pas grand-mère, mais une amie. Au téléphone avec Ib, dans l'entrée du voisin, le lendemain de son saignement de nez, pendant que j'écoutais derrière la porte, elle avait expliqué pourquoi elle n'y allait pas :

– Je la tuerais, Ib, je ne supporterais pas de voir une seule de ses larmes, je l'étranglerais aussitôt, avec un coussin ou de mes mains nues. Voilà pourquoi je reste ici, j'ai une fille à qui je dois penser.

Pour ce qui était de la fille et qu'elle devait penser à moi... je fus ravie de le lui entendre dire. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait de sentiments, avant de comprendre que c'était parce qu'elle irait en prison et qu'elle voulait à tout prix éviter que je tombe entre les griffes de la famille de mon traître de père, avec laquelle je n'avais aucun contact.

Elle s'abstenait de marquer la mort de son père pour ne pas en provoquer une autre. Mais cela impliquait également que nous ne

pourrions plus jamais aller à Copenhague. Et je n'aurais plus le droit de m'y rendre seule. La haine s'exposait au grand jour, celui qui servait de tampon était mort. Je fus inondée de lettres de grand-mère, adressées à mon nom, et de petits cadeaux. Des bijoux, des figurines en bois, des puzzles, des livres illustrés, des bonnets et des gants en angora, et des boîtes de sucre d'orge. Et au bas de chaque lettre, elle écrivait : « *Bonjour à ta mère* ».

Je veillais toujours à transmettre le message.

– Tu as le bonjour de grand-mère.

J'observais le visage de maman, sans savoir davantage à quoi m'en tenir. Elle répondait invariablement par un hochement de tête et un « Ah bon ? » Mais un jour, après que je lui eus fait part du message habituel, elle déclara tout de go :

– Grand-père n'était pas ton grand-père.

Elle ne me regardait pas en face, ses mains étaient occupées à façonner des boulettes de viande, avec adresse et rapidité, on aurait dit qu'elle massait des petits poussins.

– C'était qui, alors ?

– Le pèreuo– Le d'Ib. Pas le mien.

– Tu sais où est ton père ? Ils ont divorcé ?

J'étais trop âgée pour la toucher. J'aurais voulu l'étreindre, la remercier pour l'intimité dont elle faisait preuve pour me parler de choses qu'elle n'avait pas l'habitude d'évoquer.

– Ma mère n'a pas su non plus qui c'était.

Je réfléchis à ses paroles et parvins à la seule conclusion qu'à seize ans j'étais en mesure d'envisager :

– Mon Dieu, elle a été violée ?

– Non. Seulement elle *était* comme ça.

Tandis que je mettais le manteau dans le sac de Stian, je l'entendis demander :

– C'est grand-mère qui te l'a donné ?

– Tu es réveillé, mon chéri ? As-tu fait de beaux rêves ?

Je m'assis au bord du lit et le pris dans mes bras.

– Le gentil petit garçon à sa maman... Tu as faim ?

– Stig, au jardin d'enfants, a dit que Jésus est dans le ciel, mais je ne le crois pas parce que je l'ai vu à la télé, et là, il était très, très loin dans l'espace.

– Tu as rêvé de ça ? De Jésus ?

– Un peu. Et puis, ça me fait froid dans le trou de ma dent qui est tombée.

– Voilà Lotte qui arrive. Je l'entends à la porte. Elle a acheté plein de bonnes choses à manger.

– Pas épicées ? Je n'aime pas quand c'est épicé.

– Elle a sûrement acheté du fromage, et ça, tu aimes bien.

– C'est grand-mère qui te l'a donné ?

Il montrait du doigt le manteau dans le sac.

– Pas *ta* grand-mère, mais *ma* grand-mère, répondis-je en lui déposant un baiser sur les cheveux.

– Elle est morte, elle.

– Mais il se peut quand même qu'elle ait envie de me donner des choses. Et que je sache de quelles choses il s'agit.

– Quand grand-mère mourra, je voudrai le robot mixeur.

– Le robot mixeur ? Le robot mixeur de grand-mère ?

– Oui, parce que j'ai le droit de le tenir avec elle, et parce qu'il fait un très joli bruit. Dis-lui, toi !

– Tu veux que je le dise à grand-mère pour toi ?

– Oui, moi je n'ose pas. Il coûte sûrement beaucoup d'argent.

Je perdis une dent dans la cuisine de ma grand-mère en mangeant des corn flakes. Je m'empiffrais toujours de corn flakes chez elle. C'était bien trop cher en Norvège. Maman refusait d'en acheter. J'étais assise dans la cuisine bleu tourterelle de grand-mère, le soleil brillait à la fenêtre, et soudain je mastiquai quelque chose d'une dureté inattendue : une dent de lait.

– La petite souris va passer ! La petite souris va passer ! s'exaltait grand-mère quand je brandis la dent.

Elle disparut dans le salon et revint avec un petit verre à liqueur dans lequel elle me fit déposer ma dent. Elle le remplit d'eau et le posa sur le rebord intérieur de la fenêtre. Maman était en ville ou je ne sais trop où, en tout cas pas à la maison. Mais dès que nous l'aperçûmes remonter l'allée du jardin, grand-mère se remit à crier :

– Therese a perdu une dent ! La petite souris va bientôt passer !

– Oh, il est temps d'en finir avec ça, répondit maman. *Tu la gâtes trop.*

Elle avait le visage luisant de sueur, les boucles de sa mise en plis aplaties par la chaleur. Elle laissa tomber son sac sur une chaise, l'ouvrit et prit une pièce dans son porte-monnaie. Puis elle se dirigea droit vers le seuil de la fenêtre où était posé le verre, repêcha la dent et mit la pièce dans l'eau.

Grand-mère la tira aussitôt en arrière par les cheveux. Le cou tordu de maman dessinait un curieux angle droit.

– Qu'est-ce que tu fais ? hurla grand-mère. Qu'est-ce que tu *fais* à ta propre *fille* ?

En se tortillant comme un chat, maman se retourna et frappa violemment grand-mère au visage.

– Lâche-moi, espèce de sorcière ! dit-elle d'une voix

étonnamment basse. Ici, il n'y a pas de petite souris. Jamais la moindre petite souris n'est passée par ici et n'a récupéré une seule de mes dents. L'unique rongeur dans cette maison, c'est toi !

J'avais le goût du sang dans la bouche. Un goût douceâtre de fer. Le trou me faisait mal, la douleur descendait jusque dans la mâchoire. Je m'approchai du verre, en retirai la pièce et sortis. Ni l'une ni l'autre ne me demanda où je partais. Je longeai toute seule la rue Strandvej pour atteindre le kiosque et m'achetai une glace à l'eau, verte, en forme de clown riant aux éclats. Le contact du froid sur le trou sanguinolent dans ma bouche me fit beaucoup de bien.

a bt = "0" >

Lotte mit le couvert dans la salle à manger. La cuisine était trop petite à son avis et elle trouvait qu'elle sentait les œufs pourris. Elle avait acheté des pâtés et de la viande, deux bons fromages, du pain de seigle et des flûtes, de la bière et du jus de fruits, ainsi que du véritable saindoux à tartiner avec des petits morceaux d'oignons frits dedans. Ib apporta la bouteille de snaps. Nous ouvrîmes la porte du jardin et aperçûmes le satyre. Gaillard et masculin, avec sa queue et ses oreilles de bouc, ce Dionysos s'avérait incapable de bouger, incapable d'organiser la fête de la vie dont il était le symbole.

– Tu devrais astiquer le satyre, dis-je à maman. Il est en cuivre. Vous obtiendriez sûrement encore un meilleur prix.

– Le conduit d'évacuation est bouché, mais je vais arranger ça, déclara Ib. Ce diable va cracher de l'eau sous le nez de tous les acheteurs potentiels de la maison.

– Le piano nous aurait rapporté un peu, remarqua maman.

– C'est elle qui en a profité, rétorqua Ib.

– C'était le sien, après tout, fit Lotte.

– Non, gronda maman. Le piano était à lui.

– Mais après sa mort, elle avait bien le droit de...

– Il était toujours à lui, reprit maman.

Il n'en jouait que lorsqu'elle n'était pas à la maison, dit Ib.

– La *Valse n° 7* de Chopin. Chaque fois que je l'entends, je pense à lui, ajouta maman.

– Elle n'aimait pas qu'il joue ? demanda Lotte.

– Je crois que, pour lui, il était impossible d'*exister* en sa compagnie. Il n'y avait pas de place. Et quand on joue du Chopin dans le salon, on existe, répondit Ib.

Soudain il éclata de rire. Il regarda maman et tous deux s'écrièrent d'une seule voix :

– Tu te souviens... ? ! Ouais !!!

Et ils se mirent à chanter en chœur :

*Endors-toi vite, mon chéri,
Maman est à côté de toi ;
Cette nuit, auprès de ton lit,
Les anges blancs veilleront sur toi.*

*À l'autre bout du monde, mon petit,
Papa navigue sur les flots bleus ;*

eight="0" width="1em">

*Ses pensées seront pour nous ici,
Où tout est calme et silencieux.*

*Repose tranquillement dans ton lit,
Derrière la vitre règne l'obscurité.
Fais d'abord une prière, mon ami,
Pour ton papa, de nous si éloigné.*

Rires, rires, rires. Bruyants et interminables.

– Bon sang, comme elle avait horreur qu'il joue cet air-là ! s'écria Ib.

– Oui, s'il n'arrêtait pas, elle commençait à tapoter autour de ses doigts pour fausser les accords. Et s'il n'arrêtait toujours pas, elle essayait de l'arracher du tabouret. Une vraie furie ! lança maman.

Elle coupa une tartine en deux, tout excitée. Elle s'entaille légèrement le pouce et le porta à sa bouche.

– Jusqu'à ce qu'il décide lui-même de ne plus chanter, qu'il se lève calmement et retourne dans son bureau ! poursuivit Ib.

Il était incapable de mettre fin à son fou rire. Il avait des miettes sur la langue, on aurait dit des petits boutons.

– Et elle lui jetait des choses dessus, et puis contre la porte qu'il avait refermée derrière lui ! ajouta maman.

– Mais pourquoi donc ? demanda Lotte, qui n'avait jamais rencontré son beau-père.

Sans dire un mot, j'observais Stian qui mastiquait systématiquement du côté gauche pour éviter le trou de la dent tombée. Il faisait cela depuis quinze jours, ses dents allaient s'user de travers.

– Ça s'appelle *Le Chant de la mère*, répondit Ib. Or elle n'avait rien de très *maternel*, hein ?

– Donc il jouait cet air-là pour..., commença Lotte.

– Une protestation minime, si l'on peut dire ! Et uniquement si maman s'était mal comportée avec moi ou avec Ruby. Si elle avait perdu patience et nous avait giflés. Ou bien carrément si elle s'était comportée de façon odieuse, comme elle en avait le secret.

– Et alors il se mettait au piano et jouait *Le Chant de la mère*, conclut Lotte.

– S'il faisait ça pour la remettre à sa place, elle avait quand même bien le droit de réagir, non ? objectai-je.

– Écoutez-moi ça ! lança maman.

– Santé ! e>

– Santé ! reprit maman. *Auprès de son lit, les foutus anges blancs*

ne veilleront pas !

– *Tu parles ! Ils sont noirs comme du charbon !*

Je me levai et allai dans la salle de bains, m'agrippai au lavabo. Grand-mère devait chanter si bas que maman ne l'entendait pas, chaque fois qu'elle entonnait cette berceuse au bord de mon lit. Et en y repensant, c'était effectivement le cas. Elle chuchotait presque, si bien que ça devenait parfois inaudible. Je me passai les mains sous l'eau et les portai à mon visage.

Quand je retournai dans la salle à manger, ils s'attaquaient à la porcelaine.

– « Il ne sait pas parler, il n'a qu'une chose en tête : peindre ! » singeait maman.

Le buffet regorgeait de tasses, de vases, de plats avec couvercles, de plats à gâteaux aux bords percés en dentelle. Quatre étagères remplies de porcelaine. Il y avait, tout au fond, une petite assiette décorée en son milieu d'une cascade bleue entourée de ces mots : *Haugfossen. Fabrique des couleurs bleues de Modum*, en lettres rondes cursives comme autrefois.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda maman en me regardant.

– Il faudrait la faire évaluer, dit Lotte.

– Maman fait des discours à plein de gens et elle gagne de l'argent pour ça. Mais elle ne sait pas peindre, dit Stian.

– On dit des cours.

– Tu gagnes de l'argent pour ça, hein ? reprit Stian.

– Pas assez, mon chéri. Quand on pense combien c'est fastidieux.

– Tu devrais rouler sur l'or, rétorqua maman. Les mères célibataires...

– Oui, tu es bien placée pour le savoir, rétorquai-je.

– Ne commence pas ! ordonna-t-elle. Maintenant on regarde la porcelaine. Et là, la Sorcière n'a apparemment pas jugé utile de se mêler du partage.

– Il faudrait la faire évaluer, répéta Lotte.

– Mais pourquoi ? demanda Ib.

– Parce que ça a de la valeur, répondit Lotte.

– Mais papa l'a décorée, objecta maman, alors on ne veut pas la vendre. Tout ça, ce sont des souvenirs de lui. Et c'est un miracle qu'elle ne s'en soit pas déjà débarrassée.

– Si tu savais ce que ça vaut, tu la vendrais peut-être malgré tout, insista Lotte.

– Écoute, fit Ib. On s'arrange pour partager équitablement, d'accord ? Nous, on pourra faire évaluer notre part et la vendre plus tard. Et Ruby est libre de faire ce qu'elle veut de la sienne.

C'est la meilleure façon de procéder, non ? On n'est que deux.

– Partagez d'abord entre vous ! dis-je. Après on verra ce qui reste.

Ils en garnirent chacun leur table. Je soulevai plusieurs assiettes et constatai qu'elles portaient toutes au dos la signature de papa, le M. caractéristique, sous les trois vagues parallèles surmontées de la couronne royale : l'insigne de la porcelaine royale danoise. C'étaient de superbes pièces, l'œuvre d'un véritable artiste. Festons au bleu de cobalt. Fleurs au bleu de cobalt. Cannelures sur le bord. Éventails reliant le motif.

Maman choisit le service de table, Ib prit le service à café. Il le compléta avec plusieurs plats à gâteaux pour que ce soit équitable. Il y avait le même nombre de vases et de cendriers. Un imposant légumier muni d'un couvercle en forme d'artichaut sur sa tige partit contre une chope à bière au couvercle en argent.

– On n'a aucune idée de ce que ça vaut, en fait, reprit Lotte. Ce qui est ancien a généralement plus de valeur.

– Ferme-la ! lança Ib.

– Je vais faire du café, décida Lotte.

Lorsqu'elle eut disparu dans la cuisine, maman et Ib se mirent d'accord pour me donner une cafetière, ainsi qu'un pot à crème et un sucrier. Un plateau en argent leur était assorti, avec à chaque extrémité une poignée en porcelaine.

– Je devrais plutôt avoir quelque chose provenant de la part de maman, suggérai-je.

– Il t'adorait, expliqua Ib. Tu étais son petit rayon de soleil.

– C'est vrai ?

– Il se faisait toujours une joie de t'accueillir.

– Parce que c'était synonyme de paix et de tranquillité à la maison, remarqua maman. Ne le prends pas mal !

– Grand-mère et toi, vous vous disputiez constamment, rétorquai-je. Grand-père en avait sûrement plus qu'assez de vous entendre.

– Mais quand tu étais toute seule..., s'esclaffa Ib.

– Oui, à ce moment-là, c'était sans doute un vrai bonheur, concéda maman.

– Ça, tu peux le dire ! ajoutai-je. En fait, j'aurais bien aimé avoir la petite assiette avec la cascade.

– Tiens ! dit Ib en me le donnant. Elle ne fait partie de rien d'autre, de toute façon. Eh bien voilà ! Ça ne pouvait pas mieux se passer. Si on kusser. Sn'avait pas réussi à se partager ça, il aurait fallu avoir un *Polterabend* à la place.

– On ne connaît personne qui va se marier, déclara maman.

– Une horrible coutume ! fit Ib. Briser toute la belle porcelaine.

– Je n’ai assisté à ça qu’une seule fois, reprit maman. Et moi, j’avais pris de la faïence. C’était quand Kurt a épousé Bodil, une fille avec qui j’étais à l’internat. Tu te souviens de lui ?

– L’affreux Kurt ! C’est incroyable que Bodil, adorable comme tout, ait voulu de lui. Il ne méritait pas autre chose que de la faïence, c’est certain. C’est papa qui avait trouvé les assiettes dans la cave. Maman voulait me donner sa porcelaine à lui !

– Ça ne m’étonne pas. Mon Dieu..., la cave !

– Tu feras venir un conteneur. Je n’ai pas le courage.

– Vous parlez de *Polterabend* ? s’enquit Lotte, une Thermos à la main. Il va falloir tout casser ?

– Personne n’a fait ça pour nous, constata Ib.

– Non, on a filé à Helsingør, tu parles d’un endroit ! s’exclama Lotte.

– Tu imagines maman à notre mariage ? Ça aurait été mignon. Elle aurait tellement pleuré que le pasteur n’aurait pas pu placer un mot. Quand bien même on aurait cassé une centaine de services la veille, ça n’aurait servi à rien.

– *Scherben bringen Glück*, dit Lotte.

– Pour certains, répliqua maman.

– Ça veut dire quoi exactement ? demandai-je.

– « Que les tessons portent bonheur », répondit Lotte.

– Pour certains, répéta maman.

Tout le bureau de grand-père avait été vidé quinze jours après sa mort. Grand-mère avait téléphoné à la manufacture pour dire qu’elle leur cédait tout, sous forme de don. Le lendemain, selon la description d’Ib, une foule de gens avaient assiégé la maison. Grand-mère les avait appelés les « bonshommes de porcelaine ». Elle s’était cramponnée de façon théâtrale à toutes les poignées de porte de la maison, elle avait servi du xérès, les mains tremblantes, éclaté en sanglots, regretté l’immense perte de son bien-aimé Mogens Christian, clamé combien elle avait toujours été fière de lui. Ils avaient sorti des caisses à n’en plus finir. Quand Ib était arrivé, ils en avaient déjà chargé une pleine camionnette. Grand-mère, grisée par l’euphorie, avait emmené Ib dans la salle à manger et montré la table en acajou où une énorme décoration florale couvrait tout le plateau.

– De la part de la manufacture, avais-je dit, murmura-t-elle. De la part du *directeur* en personne. Pour me remercier de tous les dessins et de tous les motifs. Et moi qui suis tout simplement ravie de m’en débarrasser. S’ils savaient ça !

– Ruby et moi aurions peut-être aimé en conserver une partie, avait déclaré Ib. Quelques-uns de ses dessins, ses propres motifs...

– Bah ! C'était de la merde, tout ça, tu le sais bien, mon garçon. Il n'a jamais réussi à percer. Un simple copiste...

Je me souviens de ses mains. Blanches et longues, la peau lisse et diaphane au travers de laquelle on distinguait ses veines. On aurait pu les suivre, en tenant un pinceau en poils de martre trempé dans du bleu de cobalt, suivre les veines, les mettre en évidence, tout comme le sang qui y circulait les faisait frémir du plaisir tranquille de peindre, pas de discourir.

J'emportai ma part d'héritage sur le divan. Je les entendis parler de descendre en ville et d'aller signer les papiers chez le notaire. Je voulais être seule. L'inhumation aurait lieu le lendemain, puis nous repartirions en Norvège. Je les rejoignis et dis :

– Je reste ici.

– Tu ne viens pas ? demanda maman. On y va maintenant.

– Je veux aller avec grand-mère, moi, s'écria Stian.

– Après j'ai envie de faire un petit tour sur Strøget, il fait tellement beau, et de prendre un verre à la terrasse d'un café. Stian peut venir. Même si tu décides de faire la difficile, conclut maman.

– J'ai mal à la tête.

– Maman, est-ce que tu as demandé ? fit Stian d'un ton grave.

– Je n'ai pas encore eu le temps, répondis-je.

– Quoi donc ? s'étonna ma mère.

Elle l'entoura de ses bras velus et possessifs. Stian me jeta un regard suppliant. Je compris qu'il me fallait parler tout bas. Je chuchotai à l'oreille de maman que Stian, plus tard, aimerait bien avoir son robot mixeur. Elle le serra contre lui en disant :

– C'est d'accord. Je mettrai ton nom dessus, mon ami. J'écrirai : « À mon petit Stian chéri ». Personne n'oubliera pour qui il est.

Les valises n'étaient pas fermées à clé, maman avait menti. J'avais au moins deux heures devant moi. Dans le placard de la cuisine, il restait une bouteille de gin à moitié pleine. Elle n'avait pas réussi à la finir. Il n'y avait pas de tonic à la maison. Je pris de l'extrait de citron pour le thé et des glaçons, et remplis le verre d'eau jusqu'aux petites violettes.

Je trouvais te > Je trola table au plateau en verre encadré de rotin et la portai jusqu'à la fontaine, dehors, ainsi qu'un fauteuil en rotin. Je bus la moitié du verre avant de rentrer ouvrir les valises.

– Je vais choisir ce qui m'ira le mieux, d'accord ? Tu sais bien, grand-mère, que moi je n'ai jamais eu des allures de diva. Ça, c'était surtout à l'époque où j'étais ta petite princesse.

Les étoffes jaillirent. Libérées de leur couvercle, ces draperies si légères grandirent comme si des êtres vivants les habitaient. Elles émirent des bruits merveilleux : les paillettes cliquetèrent, les petits cupidons cousus dans le tissu s'entrechoquèrent. J'évitai de regarder la poussière, les traces de sueur aux encolures et aux poignets. Par-delà l'odeur de vieilleries, je devinai le parfum de jeune fille de grand-mère. Le parfum enchanté de la rose. Je retirai tous les costumes des valises et les disposai sur les couvercles ouverts et les chaises les plus proches. Des robes, des pantalons ruchés bouffants, des jarrettières, quelques coiffes aplaties ayant servi dans les comédies, des foulards à la Isadora Duncan dans tous les tons pastel. Aucun des costumes ne portait d'étiquette désignant l'héritier, comme maman le prétendait.

Je trouvais celui que je cherchais. Il me serrait trop. Je laissai la fermeture Éclair ouverte dans le dos.

Je m'assis au soleil près de la fontaine, entre les hautes haies, à la table de grand-mère, dans un des costumes de *L'Ange bleu*. Ce fut son dernier rôle avant la naissance de maman, en 1933 vraisemblablement. Une Lola-Lola danoise, qui prit la capitale *d'assaut et de rires*. Elle chantait pour moi. J'étais son seul public. Je me rappelle que je pensais alors : sa voix devait être belle quand elle était jeune. Elle avait beau prétendre que le menthol l'adoucissait, elle était devenue sèche et éraillée après tant de cigarettes. J'étais une petite fille qui, ravie, se laissait subjuguée par une grand-mère qui se costumait pour moi et dansait, la tête

penchée et le menton en l'air :

*Je suis faite pour l'amour de la tête aux pieds,
Oui, c'est la vérité. – Viens ! Aime-moi !
J'aurais bien désiré la voie de la vertu,
Mon corps s'y refusait. – Viens ! Aime-moi !
Les hommes m'assaillent et tombent à genoux.
J'en aime peut-être un. Ou trois...*

– C'était celle de Marlene en réalité, expliquait-elle.

J'ignorais de quoi elle parlait, mais m'empressais de hocher la tête. Elle tournait sur elle-même, les bras tendus, tout en chantant sur le même air :

*Ich bin von Kopf bis Fuss auf Liebe eingestellt,
Denn das ist meine Welt, und sonst gar nichts...*ckquote >

Après quoi elle était triste et souhaitait se reposer. Elle voulait pleurer sur le lait répandu, disait-elle, et me demandait d'aller faire un tour à la plage un moment.

Je caressai le col marin, serrai entre mes doigts un bouton bleu foncé, large et plat, et regardai mes propres jambes nues plantées dans l'herbe. Elle estimait que ce costume était beaucoup trop masculin pour le rôle. Ou bien trop masculin pour elle, en dépit de la jupe effrontément courte. C'était probablement le col marin qui masquait une trop grande partie de ses attraits. Un ange bleu, le bleu de l'innocence, bien différent des anges noirs comme du charbon qui, selon maman et Ib, veillaient maintenant auprès de son lit. Une artiste de cabaret, si avide d'être portée aux nues que pas même le Pr Unrat ni un simple peintre sur porcelaine follement amoureux n'étaient parvenus à remettre en cause sa fureur de vivre.

Tout le portrait de ta grand-mère.

– Tu as été étouffée, grand-mère, étouffée par la grisaille, et tu as fini par te rendre ridicule à force de vouloir mettre de la couleur sur tout. Est-ce la raison pour laquelle ils te haïssent ainsi ? Est-ce la raison ?

L'extrait de citron dans le deuxième verre avait un goût de colorants artificiels et je compris que c'était la fin. Je remballai tout. Je ne déroberais pas de costume. Le musée convenait mieux. L'honorerait davantage. Je repoussai les

valises sous le lit.

Lorsqu'ils revinrent du centre-ville, je détaillai le visage de maman. J'y cherchai les traits de grand-mère, mais n'y trouvai que les miens.

DEUXIÈME PARTIE

*Hélas ! Paulinette brûla tout entière
Malgré ses cris et ses gémissements !
De la tête, du corps, des bras et des jambes,
De tout cela il resta simplement
Un tas de cendres ! Seuls les deux
Ravissants petits souliers rouges
Furent épargnés par le feu.*

Extrait du *Struwwelpeter*, de Heinrich Hoffmann.

Cela lui faisait du bien de se recroqueviller sur elle-même et de se mordre si fort que la peau craquait comme celle d'une saucisse. Elle saignait : de quoi concentrer son attention, essuyer et goûter.

Sa mère ne montait pas au grenier. L'escalier était trop raide. Les poutres lui cognaient la tête et les larges fentes entre les lames du plancher piégeaient les talons de ses souliers.

Ruby se leva, passa la tête par la lucarne et huma le vent. Il sentait la marée basse et le varech. Elle pensa à la plage, au sable, aux châteaux qu'Anna et elle allaient faire, tandis que le vacarme allait et venait par vagues au-dessous d'elle, d'une pièce à l'autre. D'abord dans la salle à manger, puis le salon, ensuite la cuisine et de nouveau le salon. C'était la voix de sa mère qu'elle entendait, jamais celle de son père. Quand le bruit se déplaçait vers le bureau de son père, c'était presque terminé. Juste avant le bouquet final : les cris aigus de sa mère, puis le claquement de la porte qu'elle refermait violemment, et enfin les pleurs. Des pleurs qui s'éloignaient, se rapprochaient, s'amplifiaient, s'atténuaient. Un tintement de verre dans la cuisine et, pour finir, des sanglots secs dans le salon ouvrant sur le jardin. Alors il valait mieux se boucher les oreilles et jouer de la musique dans sa tête – son père qui jouait pour elle la *Valse n° 7* de Chopin. Ruby en connaissait chaque note. Les sanglots de sa mère ne parvenaient pas à couvrir la musique.

Il arrivait, mais très rarement, que le vacarme dure si longtemps que jamais il n'atteignait le bureau. Ib se réveillait et se mettait à hurler, tandis que leur mère jouait brutalement des accords horribles au piano tout en poussant des cris. C'était en pareilles circonstances que la peau de ses genoux était d'un bon secours : la douleur de la morsure, le goût du sang. La maison tremblait et Ruby avait fort à faire. Elle arrachait des petits morceaux des animaux en plâtre, de l'éléphant et du tigre, les arrachait jusqu'à l'armature en fil de fer qui leur donnait leur forme, et ils s'éparpillaient par terre. Elle déformait les animaux jusqu'à prendre pitié d'eux, s'efforçait de les faire tenir à nouveau en équilibre sur le bord de la poutre. Elle léchait la peau de son genou et enroulait solidement autour de sa main le ruban qu'elle portait dans les cheveux. Ses doigts gonflaient et le sang retenu prisonnier battait au rythme de son cœur.

La lucarne épousait la pente du toit et ne tenait ouverte que par un seul crochet. On pouvait sortir la main à l'air libre, une fois que le ruban l'eut serrée si longtemps qu'elle en tombait presque. Les mains pouvaient se détacher de cette façon, c'était du moins le cas pour les verrues brunes et poilues. Tante Oda enroulait du fil à coudre autour des siennes et serrait fort. Elle en avait des quantités dans le cou, juste au niveau de son collier. Quand elle mettait un fil, elle ne portait pas son collier. Et un jour le fil et la verrue avaient disparu.

– Ça étrangle la verrue, disait tante Oda.

Ruby desserra le ruban et passa la main par la lucarne. Le vent la rafraîchit aussitôt. Les doigts redevinrent minces et blancs lorsque le cœur se réappropria le sang. Mais le ruban s'envola, un ruban jaune qui s'agitait au vent. Après un départ fulgurant, il resta accroché un peu plus bas, à la gouttière. Deux rubans par mois, elle n'en avait pas d'autre sans recevoir une raclée. Or celui-ci n'avait pas plus de trois jours. Le soir venu, on le lavait et on l'enroulait autour d'une bouteille de lait : il avait l'air tout frais repassé le lendemain matin. Elle aurait dû être au lit depuis longtemps. Le vacarme en bas repoussait le temps, celui-ci ne comptait plus. Elle les entendit lancer des choses, mais elle ne distinguait pas les paroles qu'ils s'écha

Elle alla chercher le tabouret. Son père en ignorait l'existence. Il la laissait monter au grenier même lorsqu'ils ne se disputaient pas en bas. Mais Ruby savait qu'une enfant de six ans n'avait pas le droit de grimper toute seule sur un tabouret devant une lucarne. Elle se faufila par la fenêtre jusque sur le toit. Quelqu'un poussa un cri dans la maison voisine, c'était Dasse. À plat ventre, Ruby tendit le bras et attrapa le ruban, puis elle repassa par la fenêtre à reculons et s'écorcha le genou. Elle en fut ravie, presque plus que d'avoir récupéré le ruban, car l'écorchure était à l'endroit même où elle s'était mordue et son père ne supportait pas les traces de morsure sur ses genoux. D'ailleurs Dasse l'avait vue, de toute façon. C'était sans doute pour ça qu'elle avait crié. Elle s'assit tranquillement par terre et se mit à compter. Elle n'alla pas plus loin que dix-neuf et pourtant elle savait maintenant compter jusqu'à cinquante.

– Ruby ! Descends IMMÉDIATEMENT !

La voix de sa mère lui parvenait du bas de l'escalier. Les mots gravirent les marches comme s'ils avaient jailli d'une trompette. Puis, tournant le dos à l'escalier :

– Mais pourquoi est-ce que tu restes *planté* là, Mogens ? Cours donc voir dans le jardin si cette foutue gamine est tombée !

Elle resta assise en silence, léchant le sang de sa blessure. Elle entendit la voix de Dasse dans la cuisine. Elle montait dans les aigus comme le font les dames qui crient, si elles sont en colère ou si elles ont peur. Dasse avait des chatons qui venaient de naître, et toujours des petits gâteaux dans une boîte en fer-blanc. Ruby prit néanmoins la décision de ne plus jamais aller chez elle, puisqu'elle avait rapporté. Pas même pour promener le petit Søren dans son landau et gagner quinze øre pour s'acheter une glace.

Puis son père monta, la découvrit dans la pénombre et la prit dans ses bras. Il était trempé de sueur, et ce n'était pas uniquement parce qu'il s'était précipité dans le jardin. On ne suait pas pour si peu. Ses lunettes étaient embuées.

– Qu'est-ce que tu faisais sur le toit ?

– Je rattrapais le ruban, papa.

– Ta mère...

– Je l'ai rattrapé !

Elle le répéta en bas, à sa mère et à Dasse qui étaient dans la cuisine. Sa mère lui donna quand même une gifle, elle aurait aussi bien fait de laisser le ruban partir au vent. D'habitude sa mère ne la frappait pas quand elle était en sécurité dans les bras de son père. Lorsque la tête de Ruby heurta la sienne, ses lunettes glissèrent.

– Ça suffit, Malie ! fit-il en les réajustant. Merci, Dasse, de nous avoir prévenus ! Cette petite demoiselle va aller au lit.

Sa mère était décoiffée. Elle avait les joues brillantes, les yeux noirs et flamboyants. Son vernis à ongles s'écaillait sur les pointes. Elle portait une robe jaune avec une petite fleur en tissu cousue sur une épaule. Dasse pleurait, la main posée sur son bras, celui qui avait donné la gifle.

– C'est papa qui va me coucher, dit Ruby. Pas toi. Et tu n'auras même pas le droit de venir me voir après.

Ils partirent avant que sa mère n'eût le temps de répondre. Son père la soulevait bien haut pour traverser les pièces. Personne ne consola Ib, dont les pleurs étaient entrecoupés de longues inspirations, comme à son habitude au moment de se rendormir.

– Est-ce que vous allez encore crier beaucoup ce soir, maman et toi, papa ?

Il ne répondit pas.

– Tu veux bien me lire une histoire ?

– Oui, ma chérie, j'ai tout mon temps.

Il s'occupa de son genou.

– Il ne faut pas que tu oublies d'enrouler le ruban autour de la

bouteille, papa !

– Non, je vais y penser. Qu'est-ce que tu veux qu'on lise ?

– Le *Struwwelpeter*.

– Je croyais que tu ne l'aimais pas ?

– Si. Parce que ces enfants-là sont pires que moi.

Le grand Niklas trempa les garnements dans l'encre parce qu'ils narguaient un garçon noir, les rendant plus noirs qu'un Noir ne l'avait jamais été. Paulinette brûla tout entière en jouant avec des allumettes en dépit de l'interdiction de sa mère. Il ne resta plus d'elle que ses chaussures. Et Konrad eut le pouce coupé parce qu'il n'arrêtait pas de le sucer. Mais la meilleure histoire était celle de Hanne dans la lune.

– Lis-moi celle de Hanne, papa !

Son père tourna les pages.

– Elle est page 14.

– C'est ça. *Tout ce qu'elle voyait, Hanne le voulait...*

Hanne réclamait à cor et à cri toutes sortes de jouets, mais elle s'en lassait aussitôt. Elle remarquait toujours quelque chose de nouveau et de passionnant. Une nuit, la lune se reflétait dans l'eau et elle voulut l'avoir. Elle plongea dans la rivière pour l'attraper.

– *Hélas, Hanne devait mourir, emportée par le courant.*

La lune l'attrapa dans la mort et la th= mort eprit avec elle pour toujours.

– *Elle est sur la lune depuis lors, pleurant toutes les larmes de son corps. Si tu regardes la lune attentivement, tu y verras Hanne certainement.* Allez, dors bien, Ruby !

– On voit la lune ce soir ?

– Une demi-lune.

– Droite ou gauche ?

– Gauche, je crois.

– Alors on ne voit que son dos et son cou.

– Bonne nuit, ma chérie.

– N'oublie pas le ruban, papa !

Elle était aussi à la lucarne du grenier le jour où ils vinrent chercher le petit Søren. L'ambulance était noire, avec des vitres teintées en jaune qui empêchaient de voir à l'intérieur. Sur le côté, il était écrit : *Hôpital de Blegdam*. Elle réussit à lire parce que la voiture resta un bon moment devant la maison. En outre, elle savait que c'était là qu'on emmenait les gens qui avaient une maladie contagieuse, même les enfants. Søren avait *des glaires dans les poumons*. Sa toux déchirante aboutissait en vomissements. Elle n'avait plus le droit de le promener dans son landau depuis deux semaines, et sa propre mère ne lui donnerait jamais quinze øre pour une glace, quand bien même elle trimbalerait Ib depuis Sundbyøster jusqu'au fort et retour.

Ils le sortirent enveloppé dans une couverture. Dasse, le dos voûté, se cachant le visage, suivait l'homme qui portait Søren. Ruby ne l'entendait pas, mais elle pleurait sûrement. Elle adorait Søren, l'embrassait souvent, le prenait contre elle et l'appelait son *petit chou*. C'est ce que disait aussi sa mère à Ib, les yeux brillants, quand la cuisine était rangée, la barrière du jardin ouverte, que la radio diffusait le concert de la matinée et qu'elle était en train de repasser une robe, parce que son père et elle étaient invités le soir.

Ruby descendit l'escalier quatre à quatre pour annoncer qu'on était venu chercher Søren. C'était une triste nouvelle mais bonne à dire, du fait qu'elle concernait les autres. Sa mère se précipita dans la rue et regarda longuement l'ambulance qui s'éloignait, se tordant les mains et murmurant tout bas. Lorsqu'elle rentra, elle téléphona à son mari sur son lieu de travail. Elle ne l'eut pas aussitôt au bout du fil. En attendant, elle parla avec une autre personne d'une voix assurée et polie. Puis elle se mit soudain à sangloter hystériquement. Ruby comprit qu'ils avaient fait venir son père. Elle se l'imagina. Elle l'avait accompagné à son travail quelquefois. Quand il peignait, il portait une affreuse blouse faite d'un horrible tissu pour protéger ses vêtements. Mais elle n'était jamais entrée dans le bureau où se trouvait le téléphone. Sa mère, criant à tue-tête, parlait de la contagion, de la mort, de Dasse qui devait être *brisée*. Quand elle raccrocha, Ruby déclara :

- Jegna"lem" > suis sûrement contaminée, maman.
- Toi ? Non, tu ne seras sans doute jamais contaminée par quoi

que ce soit.

Elle courut chez Anna Fuchs et raconta ce qui s'était passé. Anna et elle étaient du même âge et de grandes copines. Elles descendirent ensemble à la plage où elles se mirent à tousser sans arrêt, pour finir par tomber à la renverse et demeurer immobiles, comme mortes, sur le sable, jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus s'empêcher d'éclater de rire.

– Les enfants morts rétrécissent, déclara Anna. Quand l'âme monte au ciel, il ne reste plus qu'un tout petit corps.

– Ib va sûrement mourir aussi. Après il n'y aura plus que moi.

– Quand on meurt de glaires dans les poumons, on tousse jusqu'à temps que les intestins se détachent et ressortent par la bouche. On a du sang partout et on meurt, conclut Anna. Pauvre petit Ib alors !

Le lendemain, Ruby alla voir Dasse bien qu'elle n'en eût pas le droit. Dasse était assise sans bouger sur une chaise, tournant le dos à la lumière de la fenêtre. Une silhouette noire, pareille à un garçon trempé dans l'encre de Niklas.

– Rentre chez toi ! Ta mère a peur de la contagion.

– Est-ce qu'il va mourir ? Est-ce que les intestins se sont détachés ?

– Rentre chez toi !

– Je ne peux pas voir les chatons ?

– J'entends Egil.

Ruby bondit à la fenêtre et vit le mari de Dasse poser sa bicyclette et franchir la porte d'entrée. D'un pas lent, il s'approcha de Dasse, posa ses mains sur ses épaules et murmura :

– C'est fini. Il a trouvé le repos.

Ruby s'empressa de rentrer en se faufilant à travers la haie et ne dit rien du fait que Søren était guéri et qu'il se reposait. Sa mère ne s'était pratiquement pas rendu compte qu'elle allait là-bas pendant que Søren était malade. C'étaient les vacances. Comme au jardin ouvrier chez tante Oda et oncle Dreas. Pas de crises de colère. Mais soudain tout arriva d'un coup ; le téléphone sonna et sa mère commença à sangloter en psalmodiant :

– Pauvre Søren ! Pauvre Dasse ! Mon Dieu, mon Dieu ! Comme c'est horrible ! Un petit enfant innocent ! Merci de m'avoir appelée, Egil ! Oui, bien sûr qu'on vous aidera pour l'hébergement.

Il était mort pendant qu'il se reposait. Ruby toussa. Sa mère raccrocha, se retourna lentement vers elle :

– Tu as toussé ?

– Non, crim" > – plus maintenant.

– Si tu contamines Ib... Tu es ALLÉE là-bas ! Tu y ÉTAIS ! Ces maudits chatons ! VIENS ICI, *sale gosse* !

Elle entraîna Ruby dans la salle de bains où elle lui versa dans la gorge de la décoction de bois de Panama, celle qu'elle utilisait pour nettoyer les tapis. Le devant de sa robe fut mouillé et taché.

– Avale ! Avale ! Mais vas-tu AVALER !

Elle vomit, sur elle-même, sur sa mère et sur une enfilade de carreaux de faïence blancs. Sa mère la gifla sans discontinuer sur les deux joues. Mais elle s'arrêta aussi subitement qu'elle avait eu l'idée de la décoction. Elle tomba à genoux, cachant son visage dans ses mains, derrière lesquelles elle marmonnait en sanglotant :

– Oh mon Dieu ! Quelle vie ! Quelle vie !...

Ruby se demanda : *Pourquoi est-ce qu'elle dit ça ? C'est moi qui ai mal.*

Sonnée par les coups, elle se pencha vers sa mère, elles se retrouvaient de la même taille. Elle aurait préféré se boucher les oreilles et écouter la *Valse n° 7*, mais elle appuya sa joue contre celle de sa mère et chuchota :

– Maman, ne pleure pas ! Ne pleure pas, maman ! Ça ira, ne pleure pas ! Je ne vomirai plus, j'avalerais tout ce que tu veux, je ne suis pas malade. Maman...

Elle lui écarta les mains du visage, doigt après doigt, découvrant tour à tour son nez, ses yeux, sa bouche. Ça coulait par tous les orifices.

Sans ouvrir les yeux, les larmes perlant entre ses cils, sa mère murmura :

– Ma vie... Oh, si j'avais été un peu plus prudente à ce moment-là... ça a ruiné ma silhouette, brisé ma carrière, anéanti mes chances. Quand on est mariée, on n'a pas le droit d'être *femme*. J'aurais été célèbre maintenant, au lieu de croupir dans un coin d'Amager, entourée de morts.

– Mais maman, on n'est pas morts. Et Søren était tout petit. Il ne savait même pas parler. Ne pleure pas, maman !

Elle finit par ouvrir les yeux et renifla de telle sorte que Ruby savait que c'était raisonnablement terminé.

– Mais de quoi as-tu l'air ? Mon Dieu ! Déshabille-toi complètement ! Tu es sûre que tu ne vas plus vomir ?

– Oui, maman.

Pour l'enterrement, une foule d'inconnus envahit les deux maisons. Ils étaient chargés de valises, de sacs, de fleurs et de boîtes de gâteaux. Ils empruntèrent des matelas et des lits de

camp dans tout le voisinage. Sa mère ne parlait plus de contagion. Ruby pourrait dormir dans le grenier. Son père remonta un vieux divan de la cave, elle s'en faisait une joie etait une. Jusqu'à ce qu'elle apprenne qu'un garçon d'un an de plus qu'elle, qui venait de Fionie, coucherait également là-haut, sur un matelas devant le divan. Il s'appelait Gert. Allongé sous les couvertures, il se cura le nez, se moucha dans ses doigts, puis il se nettoya les orteils, décrivant en détail ce qu'il trouvait entre chacun d'eux. Il dit que ça avait un goût de fromage. Pour finir, il se rongea les ongles un long moment, recrachant des demi-lunes blanches sur les lames du plancher. Il aurait dû passer la nuit chez Dasse et, de préférence, être contaminé.

La mère de Gert allait coucher en bas. Elle était vêtue d'une robe de deuil noire, fermée par deux boutons sous le menton. On aurait dit deux rouleaux de réglisse avec un bonbon bleu pâle au milieu. Elle dit qu'elle était contente de ne pas loger chez Dasse, car elle voulait profiter de ce voyage pour avoir un peu de distraction.

Ruby les entendit se distraire. Le père de Gert était là également, et deux vieilles sœurs d'Egil, le père de Søren. Et une jeune fille aux cheveux tirés, aux cils blancs, telles les franges d'une nappe en soie, et aux lèvres blanches qu'elle n'ouvrait que pour tousser : elle ne disait pas un mot.

Mais la voix de sa mère ressemblait à un chant, à un gazouillement d'oiseau. Quel plaisir de l'écouter et de savoir que c'était sa propre mère qui parlait d'un ton joyeux, le regard clair, et que tout le monde l'aimait ! Les verres tintaient, les éclats de rire fusaient. Si Dasse avait su qu'ils faisaient la fête ! Le combiné radio-phono marchait, les disques empilés dans le chargeur attendaient sans doute de tomber à leur tour sur le plateau. Tous les disques allemands de maman et celui avec la Suédoise Zarah. Ruby écoutait et chantonait en même temps, ils passaient un de ses préférés : *Das muss ein Stück vom Himmel sein, Wien und der Wein, Wien und der Wein...* Presque personne d'autre dans la rue n'avait de radio-phono. Dans un meuble aux portes coulissantes. Il y avait eu un grand charivari à la maison, des cris et des claquements de portes, avant son achat l'année précédente. Or elle était trop petite à l'époque pour monter au grenier et planer sereinement au-dessus de tout ça. Elle avait assisté à la scène, les yeux rivés sur le piano que sa mère ramenait sans cesse dans la discussion, sans que Ruby comprenne pourquoi. Le mot « piano » était si beau. Chaque fois que sa mère le prononçait, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder.

- Ce n'est pas juste que je doive dormir, dit Gert.
- Moi aussi j'aimerais être de la fête, rétorqua Ruby.
- Toi ? Tu es trop petite ! Est-ce que je peux voir tes fesses ?
- Pourquoi ça ?
- J'en ai vu d'autres chez moi en Fionie, ça serait marrant de voir les tiennes aussi.
- Tu as les mains sales. Tu te mets les doigts dans le nez et entre les orteils. Maman dit qu'on ne touche pas à ses fesses avec des mains *sales*.
- Je veux seulement regarder.
- Non. Tu es bête. BÊTE !

Un peu plus tard, il prétextait une envie de faire pipi pour descendre, puis il se vanta d'avoir bu le reste d'une bouteille de vin dans la cuisine. Ruby le crut car il s'endormit presque aussitôt. Ruby pensa à Søren et à son âme qui était montée au ciel. De quoi était faite une âme ? Elle l'imagina comme un rectangle blanc, une feuille de papier qui s'élevait vers les nuages. Comme un ballon de baudruche qu'on aime bien, qu'on a lâché et qu'on ne reverra plus jamais.

Ni Gert ni elle n'eurent le droit d'assister à l'inhumation. Seulement Ib.

Il ne comprend rien à tout ça, de toute manière, dit sa mère.

Elle pria son père de le porter. Ib fut le seul à ne pas être vêtu de noir. Avec sa chemise jaune ornée de dentelle et son biberon rempli de jus de rhubarbe rouge, c'était une tache de couleur éclatante parmi tous ces gens en noir. Il eut le droit de rester dans le bras de son père, arborant un large sourire inconvenant.

Ruby était déçue. Elle aurait tant voulu voir le cercueil. Anna prétendait que, en voyant un cercueil garni de fleurs devant l'autel dans une église, on pleurait. Comme ça. Sans s'être fait mal ni réprimander. Ruby aurait bien voulu en avoir la preuve.

Gert courait d'un bout à l'autre de la rue en frottant un bâton contre les clôtures pendant que les autres étaient à l'église. Une église qui portait le même nom qu'un cheval que la mère de Ruby avait connu quand elle était petite : Simon-Peter. Personne ne s'occupait d'eux. La maison était fermée à clé, ils étaient obligés de rester dans la rue ou dans le jardin. Ruby alla chercher Anna. Elles se cachèrent dans la haie sans que Gert les voie et lui crachèrent dessus à chaque passage. Dans la maison devenue inaccessible, la cuisine était pleine de nourriture : des canapés qu'on emporterait chez Dasse après l'église. Ruby avait aidé à découper les tranches de betterave en petits bâtonnets identiques

pour les planter dans le pâté de foie et à enlever la croûte du pain de seigle. Lorsqu'elles n'étaient pas seules, sa mère ne la grondait pas autant et Ruby réussissait parfaitement les tâches qu'on lui confiait. Elle eut le droit de mettre les croûtes dans une poche et de les garder. Anna et elle se les partagèrent sans en donner à Gert. Il courut finalement jusqu'à la plage, bien qu'il fasse trop froid pour aller dans l'eau. Avec un peu de chance, il se baignerait quand même, serait pris de crampes et se noierait, ou bien il nagerait jusqu'au Trou à chevaux, serait aspiré au fond de la mer et disparaîtrait. Dasse trouverait peut-être un peu de réconfort à se rendre en Fionie, et la mère de Gert serait en pleurs, avec ses rouleaux de réglisse sous le menton, et ne supporterait pas que ceux qui étaient venus aux obsèques de son fils unique écoutent des disques et fassent la fête chez les voisins.

Selon Anna, le vendredi était un jour exceptionnellement propice pour se faire enterrer. Chez eux, c'était le jour où le sabbat commençait et ils évoquaient beaucoup les sujets religieux. Aujourd'hui, à table, après avoir allumé les bougies et récité les prières, elle parlerait un peu de Søren et dirait qu'il était bien mignon. Søren avait beau être un *gojim*, ne pas faire partie des descendants d'Abraham, n'avoir jamais dit me jamais grâces ou la prière du soir, ni interprété la Torah, il était malgré tout un enfant de Dieu qui méritait d'être protégé au ciel.

Ruby était profondément jalouse quand Anna parlait de cette façon. Le repas du sabbat, chez Anna, était une fête à laquelle se préparait toute la famille. Ils secouaient les tapis, lavaient les sols, et les parents, Anna et ses deux frères prenaient un bain à tour de rôle dans une grande bassine, dans la cuisine. Sa mère faisait du pain à l'échalote tressé et de la soupe de poulet avec de gros morceaux de poulet *casher*. Ils mettaient leurs plus beaux habits, une nappe blanche sur la table et des bougies blanches dans la *menorah*. La table était une fiancée aux yeux de Dieu, expliquait Anna. C'était comme le soir de Noël tous les vendredis.

Mais sans les cadeaux, heureusement, sinon Ruby n'aurait jamais pu être son amie. Et puis le sabbat avait aussi ses moins bons côtés, entre autres le fait qu'Anna ne pouvait pas sortir jouer le samedi avant que le soleil soit couché. Aussi les samedis étaient-ils terriblement longs. Anna lui faisait des gestes de la main à sa fenêtre, c'était tout. Toute la famille Fuchs s'enfermait pour lire le Talmud, les Saintes Écritures, se reposer, parler et manger les mets préparés la veille. Ils n'avaient même pas le droit de déchirer la moindre feuille de papier hygiénique. Le père d'Anna, qui avait une longue barbe rousse et tenait une horlogerie

dans la rue Østergade, en préparait un gros tas chaque vendredi avant le début du sabbat. Il devait y en avoir assez pour tout le samedi. Un jour, Anna avait eu mal au ventre et ils étaient tombés à court de papier. Alors sa mère lui avait essuyé les fesses avec des mouchoirs et des serviettes en tissu qu'elle fut forcée de jeter ensuite. Ruby n'arrivait pas à comprendre en quoi ce genre de choses avait un rapport avec Dieu et Abraham. Et cette histoire de *casher* était tout aussi incompréhensible : qu'il faille saigner une bête jusqu'à ce que mort s'ensuive, afin que la chair en soit suffisamment pure. L'oncle d'Anna, Samuel, travaillait dans une boucherie juive et leur apportait des poulets et autres bêtes tués de cette façon, et la mère d'Anna achetait des produits *casher* dans une boutique du centre-ville. Quand Ruby devint amie avec Anna, ils avaient invité les parents d'Anna dans leur jardin. Sa mère leur servit du café et des glaces provenant de la boutique habituelle. Ruby était contente que sa mère se comporte correctement et tout alla pour le mieux jusqu'au moment où les parents d'Anna laissèrent les cornets de côté sur leur assiette. Ils ne pouvaient pas les manger. Ils n'étaient pas *casher*, mais la glace et le café devaient l'être. Ruby avait mastiqué lentement son propre cornet croustillant, en essayant de se rendre compte, au goût, pourquoi il était impur. Les traits de sa mère se figèrent et elle débarrassa les assiettes. Ils ne furent jamais réinvités.

Dasse était méconnaissable en revenant de l'église. Son visage était décomposé. Bouffi et empourpré, les yeux semblables à des blessures rougies à moitié refermées. Mais il lui restait encore les chatons, elle pourrait sans doute se consoler avec eux ? Par bien des côtés, ils étaient plus mignons que Søren. On n'avait pas non plus besoin de changer leurs couches.

Sa mère la houspilla parce que son ruban s'était détaché. Avant d'emporter les plats, il fallut la recoiffer en lui mouillant les cheveux et fixer le ruban avec une barrette. Ça lui tirait tellement la peau qu'elle le ressentait jusqu'aux corassqu'ains des lèvres.

– Arrête de bouger ! Voilà ce qui arrive quand on a les cheveux frisés comme des baguettes de tambour.

Son cuir chevelu lui brûlait. Le ruban était lourd comme du plomb. Elle eut envie de se mettre à tousser violemment et de rendre sa mère hystérique pour voir ce qui se passerait, mais à l'idée de toute cette bonne chère, elle y renonça.

– Est-ce qu'Anna peut venir ? demanda-t-elle au lieu de cela. Elle ne pourra rien manger de toute façon car ce n'est pas *casher*.

Sa mère ne répondit pas. Ça voulait dire oui.

Le salon et la salle à manger de Dasse étaient sombres et sentaient le vieux sommeil, les rideaux de laine poussiéreux et la fumée de cigare, mais les tables étaient recouvertes de nappes blanches sur lesquelles il y avait des bougies blanches et un service en porcelaine comme si c'était le sabbat. Anna s'assit dignement et lança à Ruby un regard qui en disait long. Elles n'avaient pas l'habitude de prendre part à des réceptions chez elles. Même lorsqu'on fêtait un anniversaire, on ne sortait pas la porcelaine, uniquement des verres ordinaires et des assiettes blanches de tous les jours. Sinon cela faisait un drame quand quelque chose tombait par terre, car cela arrivait, bien sûr.

– C'est sûrement mon père qui a décoré les tasses et les assiettes, murmura Ruby.

– On a les mêmes, répondit Anna, également à voix basse. Sauf que les nôtres ont des trous sur le bord.

– Alors vous avez la pleine dentelle. Ça, c'est cannelé, c'est moins cher.

Ib passait de genoux en genoux, mais il n'atterrit pas sur Dasse. Elle ne tendit pas les bras pour le prendre, comme elle le faisait toujours avant. Ruby se doutait bien que, si Dasse le tenait et sentait son odeur, elle serait jalouse parce que c'était lui qui était vivant, pas Søren. Tous les petits sentent exactement la même chose. Un mélange de lessive, de caca et de boucles en sueur dans le cou. Ib jasait en souriant, et sa mère se vantait de ce qu'il savait dire ou faire, jusqu'à ce que Dasse éclate en sanglots. Ruby vit son père serrer discrètement le poignet de sa mère.

Gert était constamment couvert de caresses par sa mère aux rouleaux de réglisse. Dans les cheveux, sur la joue, sur ses genoux nus qui dépassaient de sa culotte courte. Il se tortillait sur sa chaise et faisait des grimaces à Ruby et à Anna. Ruby aurait bien aimé cette mère-là à la place de la sienne, une mère qui se comportait ainsi, ou même celle d'Anna, malgré sa moustache. Même une mère moustachue, des citations du Talmud plein la poche de son tablier, était de loin préférable. Elle se leva.

– On s'en va ? Déjà ? fit Anna tout bas.

Ruby se faufila entre plusieurs paires de genoux et rejoignit son père et sa mère. Elle tenta de se coincer entre eux deux sur le sofa.

– *Fiche le camp !* lui sai;intima sa mère à voix basse. Tu n'intéresses personne !

Puis, s'adressant tout haut aux autres en riant, la bouche brillante de rouge à lèvres, elle déclara :

– Elle est jalouse d’Ib. Les gosses !

Ruby se fraya le même chemin en sens inverse, sans faire tomber une pièce du service *cannelé*. Elle fit sa révérence à Dasse, la remercia pour le repas et quitta la maison en courant, tout en espérant qu’Anna la suivait sur ses talons. Et de fait. Elles restèrent un moment dans le jardin de devant, puis Ruby montra le chemin pour rentrer par le couloir et atteindre le panier où se trouvaient les chatons. La chatte n’était pas là. Les petits formaient un tas de fourrure douillet, ils piaillaient et se hissaient les uns sur les autres. Ruby et Anna prirent chacune le leur.

– Ils ont des yeux ! Ils les ont ouverts ! Et ils ont bien grossi ! s’écria Ruby.

Elle appuya ses lèvres contre la tête du chaton. Celle-ci était de la taille d’une pomme. Sa bouche sentait bon. Douce et rose.

Soudain la chatte arriva, en faisant le gros dos et en émettant un curieux sifflement. Elle sauta droit au visage de Ruby et lui arracha le chaton avec ses pattes de devant. Anna lâcha le sien dans le panier. Elles reculèrent vers la porte.

– Elle était furieuse, chuchota Anna.

– Non, elle a eu peur. Elle ne te connaît pas, toi. C’est pour ça. Elle a cru que tu voulais leur faire du mal.

Le lendemain, tous les chatons étaient noyés. Ruby l’apprit en allant chez Dasse pour les voir, une fois que tous les invités furent repartis. Elle était bien décidée à câliner longuement la chatte, à l’assurer qu’aucun étranger ne surviendrait.

Le panier était vide, la chatte n’était pas là non plus.

– Où sont-ils ?

– Morts, répondit Dasse sur sa chaise. Je ne les supportais plus. Les couinements et les miaulements.

– Ils ont été contaminés ? Est-ce que les chats aussi peuvent...

– Noyés.

– Ils sont tombés dans l’eau ?

C’était incroyable qu’ils aient réussi à se sauver si loin, même s’ils avaient des yeux.

– Rentre chez toi, Ruby ! Je suis fatiguée.

Elle en informa Anna, qui lui expliqua :

– On les noie soi-même. Volontairement. C’est sans doute Egil qui l’a fait.

– C’est ton père qui a dit ça ?

– Oui.

– Même s’il croit en Dieu ?

- Dieu ne décide pas du sort des chatons.
- Je n’irai plus jamais chez eux. Et je suis contente que Søren soit mort.

Ruby aimait regarder sa mère lorsque celle-ci ignorait sa présence. Surtout lorsqu'elle essayait des vêtements devant le miroir en pied de la chambre et se croyait seule, à l'abri des regards, alors qu'Ib dormait et qu'elle commençait par boire un verre au soleil et mettre le disque de Zarah. Ruby se cachait derrière le rideau et admirait sa mère, tournant devant la glace, dans de vieux habits qui la serraient aux hanches et à la poitrine. Elle se maquillait, se resservait du vin, chantait sur la musique, secouait la tête comme un chien jusqu'à ce que ses boucles dansent. Se passait des foulards de différentes couleurs autour du cou ou les rejetait en arrière sur son épaule. Un jour, elle dégagea ses seins d'un décolleté rouge vif, les caressa et se mit à pleurer. Alors Ruby ferma les yeux très fort et songea aux interdictions de sortir, aux petits cailloux dans les chaussures, aux joues brûlantes après une paire de gifles. Sa mère pleurait exactement comme elle le faisait parfois, toute seule, devant la photo dans le salon qui donnait sur le jardin. Des sanglots étouffés, des gémissements qui ne s'adressaient à personne. Elle tenait le cadre, la bave coulait de sa lèvre inférieure et ses genoux craquaient si curieusement sous elle, comme si elle dansait sur place. Anna disait que cette photo était horrible et que, si son père savait qu'elle était accrochée là, elle n'aurait jamais plus le droit de jouer avec Ruby.

Et c'était dans ce salon que se trouvait sa mère, en pleine nuit, alors que son père et elle revenaient d'une soirée. Ruby s'était réveillée en entendant sa mère crier et son père la faire taire. Elle se glissa hors du lit, fit un rempart avec la couette devant le visage d'Ib pour atténuer les bruits, et courut dans la salle de bains pour écouter ce qui se passait. C'était un bon endroit, blanc et tranquille, avec un crochet sur la porte à l'intérieur.

– Je n'en peux plus, Mogens ! Quand Tutt propose que nous partions tous les quatre en voyage et que tu ne sais rien dire d'autre que non, non, non ! Je veux vivre ! Pourquoi n'ai-je pas le droit de VIVRE ?

– On n'a pas d'argent, Malie. Tout passe dans les dépenses du ménage. Ça coûte cher de voyager, et de se restaurer. On n'en a pas les moyens !

– L'argent ! Tu ne penses qu'à ça ! Est-ce que tu ne penses pas aussi à moi ? Qui suis prisonnière ici, avec deux gosses et une vie gâchée ? Toi, tu as ta foutue porcelaine, tu es parti presque toute

la journée, mais moi je reste enfermée. Prisonnière dans ma propre maison. *Tout* aurait pu être différent...

– Ce n'est pas la peine de m'accuser pour ça ! Je n'ai rien fait d'autre que ce que je...

– À qui la faute sinon ? Tu n'as qu'à trouver un emploi qui soit mieux payé ! Afin de mener une vie décente !

– On vit décemment, Malie ! Mais ça ne te suffit pas ! Maintenant tu as deux enfants qui...

– Ne me parle pas d'ENFANTS ! Quand je regarde Ruby, tu ne crois pas que je souhaiterais ne jamais l'avoir eue ? Tu ne crois pas que je sais combien j'ai été stupide à ce moment-là ?

– Arrête de boire ! Pose ton verre ! Ne dis pas de choses que tu regretteras !

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Puisqu'en fait je REGRETTE ABSOLUMENT TOUT !

– Chut ! Tu vas réveiller les enfants.

– J'aurais dû... Je n'aurais pas dû simplement renoncer à l'époque. J'aurais dû...

– Oui, qu'est-ce que tu aurais dû faire, Malie ?

– Partir avec lui.

Un profond silence régna dans le salon. Ruby se rendit compte qu'elle avait fait pipi sur elle. Elle attrapa une serviette et essuya par terre. Par chance, sa chemise de nuit était à peine mouillée devant. Le silence était bien trop pesant jusqu'à ce qu'elle entende la voix de son père, inhabituellement forte. On aurait dit celle d'un inconnu.

– C'est donc ça que tu aurais dû faire ! Ne m'as-tu pas dit qu'il était marié ?

– On n'en parle plus. D'habitude on ne parle pas de... lui.

– Non, c'est vrai. Mais là on a commencé. Alors ! Il était autrichien, pour autant que je sache.

– Et qui t'a raconté ça, si ce n'est pas indiscret ?

– J'ai vu la photo. Dans un magazine. Cette satanée photo que tu vénères maladivement. On la fout dehors !

– Tu ne TOUCHERAS pas à cette photo !

– On la fout DEHORS !

– Non ! Mogens ! Les gosses vont se réveiller !

– Lâche-moi ! Lâche-moi, Malie ! Tu es absolument pitoyable ! Relève-toi !

– Mogens... Oh mon Dieu ! Mogens ! Ne...

Ruby entendit un bruit sec de verre brisé, suivi d'un nouveau silence. Elle souleva le crochet et s'avança sans bruit dans le couloir, passa la tête par le chambranle de la porte. Sa mère était

allongée par terre, aux pieds de son père, em"e son p dans sa plus belle robe, un nœud argenté dans les cheveux, et son long collier de perles avait glissé dans son dos. Son père était debout, les bras ballants, il ouvrait et refermait les mains. Le papier peint sous la photo était mouillé et rouge, des morceaux de verre étaient éparpillés par terre. Le verre qui protégeait la photo était cassé à gauche, mais elle était restée accrochée. Elle n'était même pas de travers.

– Il est mort en 36, déclara son père. J'ai lu ça.

– Il est mort ? MORT ? Rudolf...

Sa mère se mit à genoux. Elle avait la bouche entrouverte. Ce trou noir et ses yeux remplissaient tout son visage. Elle murmura :

– Mais s'il est mort... tout est trop tard, de toute façon...

– Ça a toujours été trop tard, reprit son père. Depuis sept ans. Va te coucher maintenant !

Ruby regagna la chambre en courant. Ib dormait. Elle aplatit la couette sur lui et se glissa sous la sienne. Dehors les tilleuls frémissaient. Ils étaient jeunes et frêles, plantés au moment de la construction des maisons. Elle fourra deux doigts dans sa bouche et les suça. Ils avaient le goût salé du pipi. Sa mère allait découvrir la serviette et lui flanquerait une volée. Pas seulement des gifles, mais ces coups de ceinture sur la peau nue. Elle se boucha les oreilles et écouta la musique.

Le lendemain, cependant, personne ne mentionna la serviette. Sa mère s'affairait lentement dans la cuisine. Elle rangea, donna à manger à Ib, fit du café et demanda à son père de descendre chercher du charbon à la cave. Elle avait froid, dit-elle. Son père en remonta un plein seau et alluma le feu. Lui aussi était morose. Le papier peint était lavé, les bouts de verre avaient disparu. Ruby courut jusque chez Anna. Elles n'avaient pas joué ensemble depuis vendredi. Elle allait lui demander comment on avait un enfant, et à quel moment arrêter si on n'en voulait pas. Mais Anna savait simplement que c'était une histoire de cigognes, comme celles qu'on voyait dans les énormes nids sur les toits les plus hauts à la campagne, avec leur long bec rouge sinistre.

– C'est difficile de les arrêter quand elles se sont envolées, expliqua Anna. Elles sont gigantesques. Je ne pense pas qu'on puisse changer d'avis une fois que l'enfant est commandé.

– Tu crois qu'il leur arrive de se tromper d'enfants ou de parents ?

– Peut-être. S'il y a du brouillard et qu'elles ne se souviennent pas du nom de famille.

- Mais ils viennent à l'hôpital. Les bébés. Et on ne voit jamais de cigognes voler du côté de l'hôpital.
- Elles passent sûrement la nuit. Par les fenêtres.
- Et alors c'est trop tard. C'est *fait*, conclut Ruby.

Le jour où les Allemands arrivèrent, sa mère découvrit que Ruby avait des poux. Le grondement dans les airs commença juste après le petit-déjeuner. Elles sortirent précipitamment sur les marches et regardèrent le ciel. Des centaines d'avions gris arborant des croix noires se dirigeaient vers Kastrup. Ils volaient si bas que Ruby avait l'impression d'apercevoir les têtes à l'intérieur des appareils. Le visage de sa mère s'était figé. Son père était parti travailler. Les avions arrivaient toujours plus nombreux. Ib était tombé de sa chaise avant que la dernière formation ne soit passée. Il avait beau hurler et être *la prune des yeux* de sa mère, on aurait dit qu'elle ne l'entendait pas, ou ne s'en souciait pas.

– Est-ce que c'est la guerre qui commence, maman ?

– Et moi qui adore tout ce qui est allemand. *Bon sang*, j'ai intérêt à changer d'attitude. Cet idiot à la moustache ridicule qui a l'air d'un pinceau ! Mais comment peuvent-ils être aussi bêtes ? Oui, maintenant, c'est sûrement la guerre. Mon Dieu, où va-t-on ? Qu'est-ce que ton père va dire ?

Aussitôt après, elle remarqua que Ruby se grattait. Elle l'entraîna de nouveau sur les marches, à la lumière, guerre ou pas guerre. Elle farfouilla dans ses cheveux qui n'étaient pas encore retenus par un ruban.

– Des poux ! Où as-tu donc attrapé ça ? Personne ne doit le savoir. Personne ! Viens avec moi ! Il existe des remèdes efficaces contre ce genre de choses.

Ib faisait du quatre pattes en toute liberté, il se dirigea droit vers le piano et se hissa en position debout. Puis il se mit à marteler les touches. Sa mère avait horreur de cela, mais ce jour-là elle le laissa faire. Dans la salle de bains, elle coinça la tête de Ruby au-dessus du lavabo et lui frotta la tête avec du pétrole nauséabond.

– Ça brûle, maman ! Ça brûle ! Ça BRÛLE !

– Tais-toi et arrête de bouger !

Elle lui massa énergiquement le crâne pour bien imprégner la chevelure. Jusque dans le cou et derrière les oreilles. Puis elle lui passa un bonnet de bain en caoutchouc et nettoya la peau tout autour.

– Tu vas garder ça pendant deux heures. Et rester à la maison. Sans te montrer aux fenêtres non plus.

– Est-ce que tout le monde meurt quand c'est la guerre ? Est-ce qu'ils vont lâcher des bombes sur nous ?

Sa mère ne répondit pas. Ruby s'assit sur une chaise de cuisine et écouta les bruits sous son bonnet. Ça lui grinçait dans les oreilles. Le pétrole produisait de petits crépitements lorsqu'elle remuait le nez ou les joues. Son odeur se mêlait à la vision des avions allemands. *Des remèdes efficaces*. Ruby connaissait tous les remèdes efficaces de sa mère. Si elle avait des vers, elle devait avaler de l'essence de térébenthine. C'était arrivé plusieurs fois. Quand elle avait eu de l'herpès autour de la bouche, sa mère passait dessus une allumette trempée dans l'iode, en allant dans le sens inverse de la progression du mal. Elle avait également eu des puces, un jour qu'elle avait joué dans une vieille poussette chez Birte et Lizzi, rue Kirsten Kimersvej. Sa mère avait brûlé tous ses habits dans le jardin et frotté le lit et la literie avec du sable sec. Elle lui avait dit de ne plus jamais aller jouer chez Birte et Lizzi, mais elle y était pourtant encore allée quantité de fois ensuite. Et la décoction de bois de Panama contre les glaires dans les poumons. Pourquoi Dasse ignorait-elle ça ? Anna aussi avait eu des poux. On lui avait rasé les cheveux et elle avait porté un foulard brun pendant deux mois. Elle le brodait au point de croix et n'avait pas besoin de ruban.

– Maman ? Et si on les coupait ? Ça BRÛLE !

Sa mère répondit par une gifle et alla décrocher le téléphone qui sonnait. C'était son père. Il s'en revenait à la maison. Tous ceux qui avaient charge de famille pouvaient rentrer chez eux parce que c'était la guerre. Avant qu'il n'ait le temps de faire la route à vélo depuis Frederiksberg jusqu'à la rue Hellelidenvej, Ruby avait la tête qui tournait du fait de la douleur et de l'odeur.

– Qu'est-ce qui sent comme ça ? demanda son père, à peine la porte franchie.

– Les avions allemands, répondit Ruby.

– Elle a des poux, dit sa mère. Mais pas Ib, heureusement !

Son père raconta que la ville grouillait de soldats qui marchaient en chantant.

– Il est affiché partout, ajouta-t-il, que nous devons rester calmes et obéir à *la force d'occupation* qui est arrivée pour nous protéger. Allume la radio !

Ib fut mis au lit, et les parents se penchèrent au-dessus de la radio pour écouter.

– Encore combien de temps pour que ça fasse deux heures ?

– Tais-toi ! dit son père.

Lorsque sa mère lui ôta enfin le bonnet de bain, qu'elle lâcha par terre, Ruby fut sur le point de s'évanouir. L'eau chaude raviva la douleur cuisante. Elle dut se concentrer de toutes ses forces pour ne pas faire pipi, se soulager inconsciemment. Sa mère frotta avec du savon noir et rinça un nombre incalculable de fois.

– On ne va pas mettre le ruban cette fois-ci, déclara-t-elle.

Les cheveux libres, Ruby courut chez Anna. Tout était différent aujourd'hui. Le ciel était dégagé, bleu pâle et sans croix noires, mais il y avait des hommes à vélo partout. Des pères qu'on avait autorisés à repartir chez eux pour parler de la guerre. Le visage grave, ils pédalaient plus fort que d'habitude. M. Fuchs était rentré, sa femme avait pleuré. Elle tenait dans sa main les petites bandes de papier avec les citations du Talmud. Elles étaient froissées et mouillées, comme si elle avait oublié qu'elle les avait prises. La maison sentait le poisson frit et la cire pour les meubles.

– J'ai eu des poux, mais je n'en ai plus maintenant, murmura Ruby à Anna.

– C'est pour ça que tu n'as pas de ruban ?

– Non, c'est parce que c'est la guerre. As-tu vu les avions ? Tu imagines, être à cette hauteur-là ! On va sur la plage ?

De la plage, elles avaient vue sur Kastrup. Les avions ne cessaient de décoller et d'atterrir, au ras de l'eau. Personne ne jouait sur le sable. La plage était déserte.

– Je ne veux pas devenir allemande, déclara Anna.

– Je connais beaucoup de mots d'allemand, dit Ruby. Ce n'est pas si difficile quand on s'entraîne, avec la musique. Mais vous n'avez pas de pick-up, seulement la radio.

– À la rentrée, on n'aura peut-être même plus le droit d'apprendre le danois. Comme les Allemands sont là.

– Ce n'est pas avant l'automne, rétorqua Ruby. Et puis on parle déjà danois.

– Mais ne raconte pas que tu as eu des poux, Ruby ! Je ne veux pas qu'on me rase.

– Mais on te le fera quand même. Un jour.

– Pas tout de suite. Et on sera déjà morts. Les Allemands bombarderont sans doute tout Amager. Kastrup, en tout cas. Et si la bombe est assez grosse, le feu se propagera jusqu'ici. Mais ça ira si vite qu'on ne sentira rien, on n'aura même pas le temps d'avoir peur. Et on ira droit au ciel.

– C'est ton père qui a dit ça ?

– Oui. Mais surtout ne dis pas que tu as eu des poux !

– C'est fini maintenant. Maman les a tous éliminés. Elle a des remèdes efficaces.

La mère d'Anna avait la tête rasée. Elle portait un foulard à la

maison, au-dessus des casseroles, des bassines et de la *menorah* qu'il fallait constamment astiquer. Elle avait des foulards de différentes couleurs. Pour le sabbat, il était noir avec une bordure jaune. Si elle allait à Copenhague, elle mettait une perruque et un chapeau. Quand Anna serait plus vieille, elle aussi n'aurait plus le droit d'avoir des cheveux sur la tête. Ruby aurait préféré être juive que *gojim*. Pas de poux, pas de rubans, pas de brossage brutal ni de gifle si on ne se tenait pas tranquille. Mais c'était bizarre que la mère d'Anna conserve sa moustache. Elle était brun foncé, très visible et pas belle du tout. C'était si laid que jamais Ruby n'en parlait à Anna.

– On court ?

Courir dans le sable, la bouche au vent. Un léger goût de sel sur le palais. L'eau gris petit jour d'un côté, les ombres des oyats et du sable de l'autre. Ruby fonça jusqu'à ce que la poitrine lui brûle. Anna traînait loin derrière.

Elle passa les doigts dans ses cheveux. Ils étaient propres et lisses. Le soleil était haut dans le ciel. Ses chaussettes étaient tombées sur ses chevilles. Elle les ôta et creusa le sable avec ses orteils pour sentir l'humidité. Anna la rejoignit.

– Maman ne veut pas que j'enlève mes chaussettes, dit-elle. Pas encore. On risque d'avoir froid ou d'attraper des microbes, et on finit par faire pipi des aiguilles.

– Moi non plus, je n'ai pas le droit. Mais on mourra sous une bombe, non ? Alors viens, on va barboter !

La guerre était différente de ce qu'elle avait cru. Après avoir rêvé des avions allemands trois nuits de suite, elle apprit qu'elle allait partir chez tante Oda et oncle Dreas. C'était en fait l'oncle de sa mère. Ils habitaient toute l'année une maisonnette dans un jardin ouvrier. Tante Oda se rendait tous les matins à bicyclette au café Takstgrænsen, où elle préparait des tartines bien garnies pour les clients, mais oncle Dreas n'allait nulle part. Il fabriquait des sabots en cachette dans le jardin, comme il le faisait à la fabrique à l'époque où il n'avait pas mal au dos. C'était pourquoi Ruby pouvait venir. Sa mère ne voulait plus d'elle à la maison. Elle avait besoin de repos, prétendait-elle, et suffisamment à faire avec Ib. Son père protesta, mais en vain.

Elle entendit sa mère crier dans la cuisine :

– Laisse-moi me débarrasser de cette gamine un petit moment !

Et son père rétorqua :

– Les murs ont des oreilles.

– Elle le sait bien. Que je ne la supporte plus. Tout ce qu'elle sait faire, c'est se mordre les genoux, se salir et remplir ses chaussettes et ses chaussures de ce foutu sable.

Oncle Dreas n'avait le droit de boire du snaps que le week-end. Pendant la semaine, il se contentait de bières qu'il gardait à l'ombre dans une bassine remplie d'eau et ce n'était pas ça qui pouvait le soûler. Il était vieux, il avait le teint brun et des petites verrues marron aux oreilles, exactement comme tante Oda. Elles étaient sans doute contagieuses. Pour se laver, il n'utilisait que de l'eau froide et se penchait au-dessus de la cuvette, ses cheveux tombant sur ses épaules. Il s'ébrouait dans l'eau et éclaboussait à la ronde, s'aspergeait sous les bras tout en émettant quantité de bruits amusants. Il fabriqua des sabots pour Ruby. Ils lui faisaient mal aux pieds, mais elle aimait leur claquement sur les dalles. Un bruit fort, comme lorsqu'on cogne du poing sur une cloison.

La maisonnette était rectangulaire et n'avait ni cave ni grenier. Ruby en avait une parfaite vue d'ensemble. Le toit était plat, recouvert de carton bitumé. On y entendait les oiseaux marcher et les branches frotter, et ça sentait toujours bon le goudron. Il n'y avait qu'une seule chambre. Oncle Dreas dormait dans la véranda quand Ruby était là. Elle avait le droit de coucher à côté de tante Oda. D'é cu Oda. D'écouter sa respiration, de voir se dresser son

large dos, enveloppé d'une chemise de nuit en flanelle. La nuit, elle portait un filet à cheveux. Les boucles aplaties ressemblaient à une image. Et peut-être avait-elle dans le cou un fil qui pendait d'une verrue.

Devant la cuisine, oncle Dreas élevait des pigeons. Ils finiraient à la casserole et ne pouvaient ni s'envoler ni manger ce qu'ils voulaient. Oncle Dreas leur donnait du maïs et des flocons d'avoine. Ils roucoulaient aussi longtemps qu'il faisait jour. Quand le soir tombait, affaissés sur eux-mêmes, ils enfonçaient la tête dans leurs plumes et se taisaient. Aucun renard n'était venu les tuer, comme les poules de Lagerfeldt dans la maison jaune du jardin voisin quand il oubliait de les enfermer avant le coucher du soleil.

Tante Oda avait l'habitude de vérifier si Lagerfeldt était déjà endormi lorsqu'elle allait à la fontaine avec Ruby. Elle lançait des cailloux sur son carreau en criant :

– *Les poules, Feldt ! Les poules ont peur du RENARD !*

L'eau de la fontaine était toujours glacée, même si les journées se réchauffaient avec le passage d'avril en mai. Les femmes se rassemblaient autour de la fontaine tandis que le ciel rougeoyait. Elles bavardaient, riaient, parlaient de ces idiots d'Allemands qui allaient de maison en maison confisquer les postes de radio, et elles échangeaient des plantes avec leurs racines, des boutures et des graines.

– Ils ne vont quand même pas prendre le radio-phono chez nous ? demanda Ruby.

– Si, sûrement, répondit tante Oda.

– Mais pourquoi ?

– Les Allemands veulent décider de ce qu'on entend et de ce qu'on croit. Ils ne veulent pas qu'on écoute l'Angleterre.

– Mais les disques ? Ils sont allemands !

– Ta mère les cachera sans doute dans son matelas.

À l'idée que sa mère dormirait sur Zarah et Marlene, Ruby retrouva son calme. Mais quand le week-end arriva et que le salon se remplit de snaps, d'accordéon, de fumée de cigare, de parties de cartes et de discussions, elle prit peur à nouveau.

– *Le diable m'emporte si ce n'est pas le début de la bacchanale !* hurla oncle Dreas.

Ils trinquèrent, maudissant les Allemands et les soldats qui étaient les marionnettes du diable en personne. Ruby commença à détester le mot « soldat ». Les hommes picolèrent et finirent par se disputer à propos des cartes, si bien que tante Oda les sermonna et alluma la lampe à ozone. Ce n'était pas utile dans le courant de la semaine. Au dos de la lampe, un récipient contenait un liquide

couleur vert-de-gris. Quand on la branchait, le vert absorbait la fumée. Puis Oda rassembla les verres et déclara que ça ne l'étonnait pas qu'il y ait des guerres dans le monde, si de bons amis pouvaient se disputer pour une simple partie de *mausel*. Ruby, dans liabRuby, de lit, écoutait et attendait. Quand elle les entendit crier que le renard avait pris toutes les poules de Lagerfeldt, qui répondit que c'étaient « des blagues », elle sut que la fête était finie et que tante Oda viendrait bientôt se coucher et remettre le monde en place.

Elle eut le droit de faire son propre potager, avec des tomates, des carottes et des oignons. Oncle Dreas, qui cultivait des plants de tabac, les attachait contre le mur de la maison. Ce faisant, il n'arrêtait pas de maudire Hitler. Il ne supportait pas l'idée de devoir économiser le tabac. Il s'acheta une pipe pour fumer les mégots, assis sur le banc en buvant des bières, tandis que Ruby lavait les feuilles des tomates avec de l'eau pour passer le temps. Anna lui manquait. Et son père. Un dimanche, tante Oda l'emmena faire un tour jusque chez elle. Les rues grouillaient d'Allemands. Elle se mit à pleurnicher dès qu'elle aperçut le premier.

– Tu vas t'habituer à eux, dit tante Oda. Ils ne sont pas dangereux.

N'étaient-ils pas dangereux ? Qu'entendait-elle par là ? Elles en virent moins de l'autre côté du pont de Langebro, mais leur nombre augmenta quand elles approchèrent de la maison.

– Ils ont pris le fort, expliqua tante Oda. Voilà pourquoi.

– Ils l'ont pris ? Ils l'ont emporté ailleurs ?

– Ils s'y sont installés.

– Aujourd'hui ?

– Non, Ruby. Mais ne pleure pas ! Tu n'as pas à leur adresser la parole. Ils ne sont pas méchants avec les enfants.

Malgré les propos rassurants de tante Oda, Ruby était en larmes quand elle se précipita dans la maison. Elle la trouva vide, continua jusque dans le jardin et courut dans les bras de sa mère. Celle-ci la repoussa aussitôt.

– Tu es tombée ? Quelle godiche !

– Les Allemands vont me *prendre*, maman. Ils ont pris le fort.

– Qu'est-ce que c'est que ces sornettes ? Assieds-toi là, essuie-toi la figure et arrête de brailler !

Anna était chez elle. Ruby osait à peine sortir dans la rue, mais elle tenait à tout prix à la rejoindre.

– Je suis allée au fort, dit Anna. Plein de fois. On y va ? Ils

déjeunent tous les jours à l'auberge du Fort et ils me donnent des *bonbons*. Ils m'appellent *Süsse*. Ça veut dire que je suis mignonne.

– Je sais ce que *Süsse* veut dire ! Et si tu oses aller là-bas, moi aussi.

Mais elles n'atteignirent pas l'auberge du Fort. Elles les rencontrèrent déjà dans la rue Strandvej, en route pour les bains publics qui se trouvaient un peu plus loin. Au moins cinquante soldats allemands qui pe allemaui marchaient trois par trois, casqués et vêtus d'un maillot de bain bleu foncé, et chantaient à gorge déployée et à trois voix :

– *Denn wir fahren, denn wir fahren, denn wir fahren... gegen England ! ENGELAND !*

Ruby en eut les larmes aux yeux. Mais ce n'était pas de peur. Elle n'avait jamais entendu de chant collectif aussi beau, mieux que les disques dans le matelas de sa mère. Les Allemands sourirent, rirent, firent des clins d'œil aux deux filles et entonnèrent un nouveau chant :

– *Hei-li, hei-lo, hei-lo*

– *HEILI ! HEILO ! HEILO !*

Ils se répondaient mutuellement « *HEILI ! HEILO !* » d'un bout à l'autre de la colonne, levaient le pied sur chaque « *hei* » et le reposaient sur « *li* ».

Ruby applaudit. Anna resta sans bouger, un peu blasée. Comme si elle avait déjà entendu ces chants-là des centaines de fois.

– Ils s'en vont aux bains, dit-elle. Et ils l'enlèvent quand ils entrent dans l'eau.

– Quoi donc ?

– Leur casque. Pendant la précédente guerre, ils portaient un casque avec une pique au sommet, on l'appelait le casque à pointe.

Se baigner à la plage ! Les Allemands pataugeraient aussi dans l'eau, s'éclabousseraient, auraient du sable dans leur maillot de bain et nageraient en direction de la Suède, le soleil dans le dos ! Et ils chantaient sur l'Angleterre, la mine joyeuse, prenaient leurs repas à l'auberge du Fort et donnaient des bonbons à Anna.

– Je ne veux pas retourner au jardin ouvrier ! lança Ruby en éclatant de rire. Ils ne sont pas méchants !

– Au fort, ils tirent chaque dimanche matin à dix heures, répliqua Anna. On les a entendus aujourd'hui aussi. Ils tirent sur les soldats qui ne veulent plus se battre.

– Et ils meurent ?

– Oui. C'est ce que dit mon père.

– Pourquoi ne peuvent-ils pas simplement rentrer chez eux s'ils ne veulent pas se battre ?

- Je ne sais pas.
- Ils ne vont pas tirer sur nous ? s'écria Ruby.
- Ce sont les Anglais qui sont dangereux, expliqua Anna. Quand ils essaient de viser les Allemands depuis leurs avions. La sirène d'alerte sonne et on doit vite descendre à la cave en pleine nuit. Mon père a bien arrangé en bas, avec des chaises, des sofas et des réserves de nourriture.

Il y avait plein de monde autour de la table de jardin quand Ruby rentra. Tutt et Erik le fromager étaient arrivés, ainsi qu'oncle Frode. Sa chérie, Anne-Gine, ne l'avait pas accompagné, sa mère ne la supportait pas. Ils buvaient tous les deux. Oncle Frode avait toujours le visage d'un rouge éclatant, sa mère les surnommait *les communistes pique-assiettes*. Bubbi, le grand frère de Birte et de Lizzi, avait appris à Ruby à dire : « Oncle Frode qui a le cul là où les autres ont la tête. » Car ils avaient aussi un oncle qui s'appelait Frode, qui buvait et qui vendait des légumes dans une charrette à bras. Mais l'oncle Frode de Ruby était gentil. Sa mère disait qu'il était « trop bête pour être méchant ». Il donnait à Ruby des pièces de cinq øre et savait faire bouger ses oreilles. Si elle le lui demandait, elles se mettaient à remuer.

Tutt et Erik le fromager étaient *comme il faut*. Ils avaient de l'argent et une bonne d'enfants. Lorsqu'ils venaient en visite le dimanche ou à une soirée, c'était toujours sans les enfants. « La bonne s'en occupe, » disait Tutt en rejetant la tête en arrière. Là ils étaient tous ensemble, mangeaient du pain de seigle avec du saindoux aux oignons et du salami, du fromage qu'Erik le fromager avait l'habitude d'apporter et du pigeon rôti froid du jardin ouvrier.

Ib pleurait sur les genoux de sa mère. Il avait un coup de soleil sur les épaules. Sa mère les beurrerait de vaseline. La table était à l'ombre, recouverte d'une nappe bleue. Une légère brise faisait frémir les arbres, chatoyer de mille feux les rayons du soleil. Le fromage brillait de sueur comme le front de son père. Il était en train de creuser un grand trou dans la pelouse. Sa mère voulait un bassin avec des poissons rouges. Il enfilait des gants quand il travaillait dans le jardin. Il avait toujours peur pour ses mains, craignait les blessures ou les écorchures qui l'empêcheraient de peindre sur la porcelaine.

- Est-ce qu'on a aussi des chaises dans la cave s'il y a une alerte ? demanda Ruby.
- Tout le monde en a maintenant, répondit son père.
- Je veux rester à la maison.
- Non, dit sa mère.

- Si, je veux. Je veux jouer avec Anna.
- Enfin, Mogens ! Parle-lui ! Elle doit rester chez *eux* !
- Mais si elle préfère...
- NON ! Il faut que je reprenne des forces ! Je suis épuisée !

hurla sa mère.

Ils la regardèrent tous et Tutt éclata de rire. Elle était assise sous un énorme chapeau d'été en soie blanche, dont les bords tremblaient légèrement quand elle remuait la tête.

- Épuisée par quoi ? demanda tante Oda.

Elle disait toujours ce qu'elle pensait. Sa mère ne répondit pas. Ruby se retourna vers tante Oda :

div >

- C'est un homme qui est mort. En 36, expliqua-t-elle.

Elle fut balayée de sa chaise et emmenée dans la maison. Sa mère réussit à la battre tout en la portant. Des coups violents de la main et de l'avant-bras, qui atteignirent son dos, ses fesses, puis ses cuisses. Elle fut jetée sur son lit et frappée plusieurs fois au visage. Sa lèvre se fendit. Elle ne se souvint pas ensuite si sa mère criait en cognant, mais elle le supposait. Sa mère eut le temps de la rouer de coups avant que son père n'arrive. Alors tout s'arrêta. Il tira sa mère hors de la pièce et ferma la porte. Ruby suçait le sang de sa lèvre et reprit doucement sa respiration. Il valait mieux qu'elle retourne au jardin ouvrier. Oncle Dreas l'attendait. Elle donnait à manger aux pigeons pour lui, et elle aimait bien aller à la fontaine le soir, puis se baigner dans la bassine, par terre dans la cuisine, comme le faisait Anna. Et quand ils ne mangeaient pas tout au café Takstgrænsen, Ruby avait droit aux tartines que tante Oda rapportait dans la boîte en fer-blanc sur le porte-bagages de son vélo.

D'ailleurs, à quoi bon rester à la maison quand on avait la chance d'être accueillie dans un jardin ouvrier où il y avait des pigeons et une fontaine ? Chez elle, il n'y avait même pas de pick-up. Et son père ne jouait presque jamais plus la *Valse n° 7*.

Ruby lécha le sang de sa lèvre, qui était tout enflée à l'endroit où sa mère avait tapé. La chambre tanguait. Elle fut obligée de s'agripper au bord du lit. Le calme régnait dans la maison, de l'autre côté de la porte. Tante Oda viendrait sans doute bientôt la chercher pour repartir.

La piqûre avait beau faire le même effet qu'une morsure qu'elle n'aurait pas décidée elle-même, et l'infirmier de l'Institut vaccinal avait beau avoir des poils qui lui sortaient des narines et sentir la sueur et le lard rance, elle était soulagée par ce qui se passait.

– Voilà une jolie petite demoiselle, dit-il, potelée et brune comme une noisette.

La diphtérie et la variole. Elle n'attraperait aucune de ces maladies-là grâce à ça. Elle poussa un petit cri quand l'aiguille la toucha. Sa mère lui pinça durement la peau de son avant-bras libre :

– Tiens-toi correctement !

Ruby ne pouvait que vaguement imaginer les *remèdes efficaces* auxquels sa mère aurait eu recours contre des maladies aussi dangereuses, semblait-il, que la diphtérie et la variole. L'homme aux poils dans le nez rédigea une attestation que Ruby devrait présenter à la rentrée des classes.

On la baigna, on lui nettoya les oreilles avec une épingle à cheveux et elle était contente d'être chez Anna et sur le point de partir à l'école. Pas même les alertes aériennes ne l'effrayaient, car son père avait bien arrangé la cave, avec deux étagères contre le conduit de cheminée, où Ib et elle pouvaient se coucher en pyjama et chemise de nuit, enveloppés de plaid. C'était toujours la cheminée qui restait dans les maisons bombardées, affirmait son père, c'est son , l'endroit le plus sûr était donc tout contre son mur. Ils écoutaient le bruit au loin, et son père expliquait que c'étaient les tirs des canons antiaériens et que des morceaux pouvaient tomber sur le toit. Fransen, au numéro 3 de la rue, avait reçu un éclat d'obus aussi gros que les deux poings, qui avait traversé le toit et le plafond de la cuisine. Il s'en servait maintenant de presse-papiers. Et sa mère avait souri quand Ruby lui avait donné les carottes et les tomates du jardin ouvrier. Elle n'était peut-être plus aussi fatiguée. Dans le jardin, il y avait une fontaine au lieu d'un bassin. Une fontaine en pierre avec un satyre de cuivre qui crachait de l'eau. Son père l'avait eue à la manufacture, où ils n'avaient pas de place pour elle dans le nouveau parc. Oncle Frode et lui l'avaient transportée sur une charrette à bras depuis Frederiksberg, ils avaient dû faire trois voyages. Le seul problème, c'était qu'Anna avait dit que le satyre

était dangereux. C'était un démon grec absolument impur. M. Fuchs l'avait aperçu de la rue et considéré comme un *mauvais augure*. Mais Anna eut le droit de jouer avec Ruby malgré tout. Ils convinrent que c'était une fontaine *gojim*, ce qui devenait un peu plus acceptable.

Par la suite, Ruby se souvint toujours de la guerre comme d'une perpétuelle alternance entre des extrêmes. Comme les deux robes de sa maîtresse d'école, Mlle Olsen. La bleue pour les lundis, mercredis et vendredis. La brune pour les mardis, jeudis et samedis. Mais, au moins, les robes de la maîtresse étaient prévisibles. Ce n'était pas le cas pour tout le reste. L'alerte aérienne interrompait brusquement leurs rêves, les forçait à sortir en courant dans le jardin et à descendre par la trappe de la cave : ils étaient complètement réveillés en l'espace de quelques secondes. Le gentil M. Jerk-Jensen, de la rue Svend Vonvedsvej, qui auparavant les laissait cueillir des poires dans son jardin, s'était enrôlé dans le Frikorps Danmark, et on avait le droit de lancer des pierres contre ses fenêtres. Un jour ils avaient de la viande sur la table, le lendemain seulement du céleri frit. Mais ce qui passait le plus d'un extrême à l'autre, c'étaient l'humeur et les caprices de sa mère. Elle avait des périodes d'excès de propreté, pendant lesquelles elle posait des journaux sur les sols qu'elle avait lavés, et tout le monde était obligé de ne marcher que sur les journaux. Elle frottait les genoux de Ruby avec une brosse à ongles, quand bien même ils étaient écorchés. Elle lavait les murs et les plafonds, et nettoyait les oreilles d'Ib et de Ruby jusqu'à ce qu'elles soient en feu et que les larmes leur viennent aux yeux. Elle passait de la cire sur les meubles et de l'eau salée sur toutes les touches du piano. Elle démontait le téléphone et nettoyait chaque pièce une par une. Et son père, après avoir écouté Londres dans le trou qu'il avait creusé dans le jardin, où une petite radio d'emprunt était cachée dans un sac de toile, devait se récurer de la tête aux pieds avec du savon noir pour pouvoir pénétrer dans le salon. Puis subitement, un beau jour, elle cessait toute activité de nettoyage, et les tasses sales s'empilaient jusque sur la gazinière. Alors elle voulait « voir des gens ». Elle invitait tous azimuts et Ruby se réfugiait au grenier avant qu'ils ne commencent à se disputer. Son père refusait d'utiliser les bons de rationnement pour des étrangers et il ne voulait pas de fête au milieu de la semaine. Mais sa mère hurlait :

– Erik apporte toujours quelque chose, tu n'as pas à te soucier pour tes précieux bons ! Il est dans l'alimentation, lui !

Et les invités venaient, nombre d'entre eux faisaient partie de

l'ancienne *clique* de sa mère quand elle était au théâtre. Il arrivait qu'elle disparaisse, parfois même toute la nuit. C'était nouveau. Alors son père avait de petits yeux et ne voulait rien lire à Ruby au lit, mais maintenant elle savait lire toute seule. Ib devait aller en garde chez Dasse le lendemain matin, quand son père partait au travail et Ruby à l'école. Et l'après-midi, elle filait droit au grenier ou s'allongeait sous les feuilles de rhubarbe à l'autre bout du jardin en attendant l'heure du repas. Puis, après avoir mangé, elle courait chez Anna. Loin du souffle hargneux de sa mère, de son rire acerbe et de toutes les méchancetés qu'elle disait à son père : qu'il était ennuyeux et ne gagnait pas assez d'argent, si bien qu'une *malheureuse femme* ne pouvait même pas s'offrir un manteau de vison pour l'hiver.

Il dut apprendre à jouer *du moderne* au piano, et Ruby pensait qu'il avait accepté pour que sa mère reste à la maison. Il jouait *du moderne* aux invités. Une musique endiablée sur laquelle on dansait. Les hauts talons des dames laissaient des trous dans le parquet du salon, sans que sa mère en soit *affectée*. Il l'accompagnait aussi au piano quand elle chantait, ce qu'il ne faisait jamais auparavant. C'étaient de belles chansons à écouter au lit :

*Il adorait ses mains
Et son sein virginal,
Il adorait son cou,
Si blanc et si doux !
Il adorait sa voix
Et son rire argentin,
Mais surtout ses jolis pieds
Dans deux petits souliers bruns...*

Toutes les chansons comportaient au moins deux strophes, certaines cinq ou six, et sa mère en connaissait chaque mot par cœur.

*Il faut être deux pour que la vie réussisse,
Deux pour que notre amour se construise,
Deux dans la tourmente et dans la paix,
Deux pour pouvoir et deux pour vouloir...*

Elle chantait *La Mouette blanche* et *La Jeune Fille de Saxe*, mais son père refusait de jouer *La Femme de petite vertu*. Et si les invités réclamaient « la bleue », sa mère répondait toujours :

– Non ! Le chagrin me ferait fondre en larmes !

Les deux oreilles dégagées de l'oreiller, Ruby buvait chaque parole. Elle ignorait ce que c'était que « la bleue », mais sa mère chantait souvent *La ockvent à la maison, quand son père était au travail*.

Tutt et Erik le fromager étaient de toutes les fêtes. C'était lui qui apportait le Martini. Ils le mélangeaient avec du soda, tailladaient le pain de glace dans la glacière et en mettaient des morceaux dans les verres.

Dans les périodes où sa mère ne nettoyait pas mais voulait simplement « voir des gens », ils devaient acheter un pain de glace supplémentaire au laitier qui passait une fois par semaine.

Quand la glacière était si pleine de glace qu'il n'y avait plus de place pour la nourriture, son père disait tout bas :

– Quinze øre par ci et quinze øre par là !

Il murmurait de façon que seule Ruby l'entende, pas sa mère. Elle s'en fichait de toute façon. Elle n'avait même pas de temps à consacrer à Ib. Il grandissait et avait appris à dire : « Non, non. » Alors elle le reposait par terre et le laisser brailler jusqu'à ce que la morve lui coule du nez. Ruby devait le consoler et peut-être lui trouver une carotte. Il n'arrivait pas à la croquer avec ses nouvelles petites dents. Mais un jour il en détacha un morceau qui lui resta coincé dans la gorge. Il devint tout bleu. Leur mère faisait des courses. Ruby le prit par les pieds et le souleva, la tête en bas, jusqu'à ce que le petit bout tombe par terre. Il hurla si fort que jamais elle n'avait entendu un enfant crier de la sorte. Elle lui lut *Le Chat botté*, le chatouilla dans le cou et le couvrit de baisers. Quand leur mère rentra, il était calmé. Heureusement qu'il ne savait pas parler. Elle n'eut pas du tout envie, après ça, de manger la carotte qui avait failli étouffer son unique frère. Elle la cacha dans son lit, puis elle l'emporta dehors pour les lapins. Elle la jeta dans leur cage sans les regarder. Elle ne les regardait jamais. Anna non plus. Simple nourriture. C'était horrible de dire ça, mais ils avaient bon goût, et Ruby ne voulait pas risquer de s'attacher à eux. Anna le comprenait bien.

– En tout cas, on ne va pas les saigner pour les tuer, dit Ruby. Ni les noyer.

– Comment vont-ils mourir alors ? demanda Anna.

– D'un coup de hache derrière la tête. Ils seront morts bien avant d'avoir mal.

Il naissait sans cesse de nouveaux petits lapins. Son père en échangeait certains contre des bons d'achats pour du beurre et du sucre, ou un morceau de porc. Il pouvait aussi avoir du cheval, mais sa mère refusait, il y avait « des limites », disait-elle. Un

jour, pendant que son père était parti travailler, elle échangea deux lapins contre une caisse de sodas et une lanterne vénitienne, parce qu'elle avait des invités ce soir-là. Quand son père rentra, Ruby se réfugia en toute hâte dans la chambre avec Ib.

– Qu'est-ce que tu as fait, hein ?

Lorsqu'il élevait la voix plus que d'habitude, sa mère criait encore plus fort. Elle finit par hurler :

– Va-t'en répète poen rér sur ton précieux piano ! Et pas de Chopin, NON merci !

Plus tard, Ruby se souvenait s'être vite habituée dès le début à tout ce qui se passait, en dépit des brusques changements de situation. Les soldats dans la rue n'avaient plus rien d'effrayant, on murmurait seulement « *Schweinehunde* » entre ses dents quand ils tournaient le dos et on écoutait leur chant à plusieurs voix quand ils marchaient. On avait pitié des jeunes gringalets allemands derrière l'enceinte du fort, ceux qui avaient été envoyés au Danemark pour engraisser. Ils avaient leur mère avec eux, des femmes pâles aux longues tresses. Ils avaient d'abord été logés au fort, jusqu'à ce que le colonel Sturm ait l'idée d'occuper l'école. Ruby adorait son école. Elle était toute neuve, les maîtres étaient gentils et patients, sauf avec les garçons, mais ceux-ci avaient heureusement leur propre classe, où ils devaient sans doute se curer le nez du début à la fin de chaque leçon.

Anna et elle étaient particulièrement douées en travaux manuels et en danois, et elle s'y rendait tous les jours avec joie et un ruban serré dans les cheveux. Perdre son école et emménager avec toute la classe dans le sous-sol sombre de l'église, ça faisait partie des choses qui arrivaient. C'était comme ça. Les Allemands décidaient. Mais peut-être qu'il y avait du bon lapin pour le dîner et que sa mère allait s'allonger une partie de l'après-midi avec un mal de tête résultant de la réception de la veille. Ce serait calme à la maison pour ses devoirs que personne n'avait besoin de l'obliger à faire, et elle pensait à tout ce qui pourrait se produire de positif, y compris une alerte. Dans la cave, sa mère se tenait tranquille. Elle souriait, riait, s'asseyait contre son père et lisait tout haut la description des nouvelles robes dans *La Mode illustrée*. Et la fois où la sirène se déclencha au beau milieu d'une soirée, quinze personnes se retrouvèrent en bas, Ruby sur les genoux d'un inconnu qui lui fit goûter du Martini-soda et lui offrit la moitié d'une orange. Et ils chantèrent toutes les strophes sur la jeune fille qui, un samedi soir, avait attendu son bien-aimé et qui jamais ne retomberait amoureuse parce qu'il n'était pas venu comme il le lui avait promis. Alors il importait peu que l'Øresund

fût truffé de mines, l'équivalent des bombes, car de toute façon elles ne viendraient pas s'échouer sur la plage. En outre, les réceptions valaient mieux que les journaux sur les parquets et la brosse à ongles sur les genoux.

Ruby pensait que son père préférerait les périodes d'excès de propreté de sa mère. Elles étaient moins onéreuses. Et elle ne disparaissait pas la nuit. Le jour où tout le monde crut que les Allemands étaient venus chercher son père, Ruby et tous les voisins de la rue Hellelidenvej entendirent sa mère crier :

– Je ne sais pas ce que j'aurais FAIT s'ils t'avaient FUSILLÉ, Mogens !

Et elle se pendit à son cou en versant des larmes pathétiques. Plus tard, Anna expliqua que c'était la même chose que de dire à quelqu'un qu'on l'aime, ce que ses parents, en tout cas, ne se disaient jamais. Ils n'aimaient que Dieu.

Tout commença lorsqu'un soldat armé d'un fusil pénétra dans le jardin. C'était un dimanche ensoleillé. L'entrée d'un soldat allemand en armes dans leur jardin n'était pas non plus ce à quoi on pouvait s'attendre. Néanmoins il se tenait là, ruisselant de sueur sous son casque, ayant dégrafé le haut de la veste de son uniforme. Ruby lisait dans l'herbe. Son père taillait la haie. Sa mère et Ib étaient chez Dasse, qui avait un ventre énorme et qui se dandinait d'un côté et de l'autre quand elle marchait, comme l'hippopotame du jardin zoologique.

– *Heil Hitler !* fit rapidement le soldat en lançant le plat de la main en l'air avec désinvolture.

C'était ce qu'ils disaient au lieu de « Bonjour ». Son père répondit par un signe de tête et redressa le dos.

– *Herr Thygesen ?*

– *Ja.*

– *Komm mit mir.*

– *Warum ?*

– *Nimm den Handwagen mit.*

– *Kann meine Tochter mitkommen ?*

– *Ja, gewiss.*

Ruby vit la main de son père trembler quand il saisit les bras de la charrette.

– Tu viens avec moi, lui dit-il.

Ils suivirent le soldat tout le long de la rue. Tout le monde savait qu'il était venu. Dissimulés derrière les clôtures, ils les regardèrent passer. Personne ne dit rien. Son père regardait droit devant lui, dans le dos du soldat. Ruby lui donnait la main et regardait dans la même direction. Ils s'en allaient au fort.

On leur ouvrit la grande porte et le soldat se dirigea droit vers un long bâtiment, une caserne.

– Est-ce qu'ils vont nous fusiller ?

Ruby posa tout bas la question. En fait, elle avait envie d'aller aux toilettes.

– Je n'en sais rien, chuchota son père.

– Pourquoi est-ce qu'il fallait que je vienne ?

– J'ai demandé ça pour savoir à quoi m'en tenir. S'ils ont intention de me fusiller, à quoi bon me faire venir avec une charrette à bras et une enfant ?

Ruby n'imaginait pas non plus ce que son père aurait pu faire de mal. Oncle Frode, en revanche, imprimait des journaux clandestins dans sa cave. Ruby avait entendu les adultes l'évoquer tout bas lors d'une soirée. Le soldat leur ouvrit une porte et s'adressa rapidement en allemand à son père. Celui-ci hocha la tête et répondit :

– *Danke, vielen Dank.*

La puanteur les frappa de front, un mélange de pisse et de chou cuidem de chot. Elle provenait de la paille qu'il y avait par terre et dans les rangées de lits superposés.

– Ils nous donnent la paille, souffla son père. Parce qu'ils ont entendu dire qu'on avait des lapins. Aide-moi, Ruby !

Elle fut obligée de la prendre à pleines mains. C'était une paire de gifles et un lavage de cheveux assurés, quand sa mère apprendrait cela. Le soldat leur tint la porte ouverte pendant qu'ils chargeaient la charrette. Un peu plus loin, un groupe de soldats étaient en train d'installer une barrière métallique. Ils chantaient à tue-tête, à plusieurs voix.

*Schwarzbraun ist die Haselnuss,
Schwarzbraun bin auch ich,
JA BIN AUCH ICH !
Schwarzbraun soll mein Mädel sein,
Gerade so wie ICH !*

La charrette était pleine, son père remercia encore. La sentinelle les laissa passer, le soldat fit : « *Heil Hitler !* » et cette fois-ci, ça voulait dire « Au revoir », ils étaient libres.

Ils rentrèrent en courant. Sa mère se jeta au cou de son père, sans se soucier de Ruby qui avait pourtant été exposée au même danger de mort. Ruby savait qu'elle ne mangerait jamais plus de chou, quand bien même il n'y aurait rien d'autre sur la table. Son père fit un grand feu de paille dans le jardin de derrière et tout le

monde dit que c'était courageux de sa part de la brûler le jour même. Les voisins accoururent, et Dasse apporta une boisson rafraîchissante faite de rhubarbe et de cassis, avec de la glace pilée dans le pichet.

Le père de Ruby fit son éloge, affirmant qu'elle avait gardé un sang-froid exemplaire, jusqu'à ce que sa mère se rende compte de l'odeur qu'elle dégageait et l'envoie directement au bain.

Hormis les repas uniformes et les vêtements retailés, aux manches bien trop étroites, cousus à gros points apparents parce que sa mère, en réalité, ne savait pas du tout coudre, Ruby s'habitua à la guerre qui, au fond, ne lui déplaisait pas. Elle aimait aussi rester seule à la maison quand sa mère parvenait à convaincre son père d'aller au cinéma à Amager. Dasse avait beau, en principe, en avoir la responsabilité, elle restait chez elle. Ruby devait allumer une lampe particulière à la fenêtre qui donnait sur le jardin s'il y avait un problème, mais il n'y en avait jamais. Ib dormait. Elle-même luttait contre le sommeil jusqu'à ce qu'ils soient partis. Sa mère avait vu *Jour de colère* trois fois et *Joies de l'été* cinq fois, mais ne se lassait jamais de décrire avec quelle facilité elle-même aurait joué les rôles féminins principaux. Et après le film ils rencontraient des gens et se montraient un peu « civilisés », disait-elle. Son père avait beau lui rappeler qu'il devait se lever tôt pour aller travailler, c'était généralement peine perdue. S'il ne l'accompagnait pas, elle y allait, elle allait seule et pouvait ne rentrer qu'au petit matin.

Ruby était ravie qu'ils y aillent ensemble. Elle n'avait pas peur du noir. Elle allumait une bougie à bonne distance de la fenêtre d'observation de Dasse. Elle allait chercher des bijoux sur la coiffeuse de sa mère et les passait autour de son cou tout en chantant *La Femme de petite vertu*, et elle plongeait son index mouillé dans le sucrier et le léchait.

*Quand la lumière jaune des réverbères pâlit
Dans la clarté de l'aube,
On aperçoit alors une ombre qui fuit
Les luttes et les tracasseries de la journée !
Mais peut-être te demandes-tu
Pourquoi cette femme est tombée,
Pourquoi elle s'est mise à sombrer
Dans l'abîme qui engloutit tout...*

Elle jouait du piano, tapait sur les touches au hasard et faisait comme si c'était la vraie mélodie. Elle veillait ensuite à nettoyer les traces collantes de ses doigts et à reposer les bijoux exactement à la même place. C'était cela l'apanage d'être adulte, décider soi-même comment passer la soirée et la nuit, se faire

belle pour sortir, boire du Martini-soda. Tout cela, sauf se quereller, ce qu'elle ne ferait jamais. Et elle ne ferait jamais frire de céleri pour en donner aux enfants sans défense.

Cependant, la guerre n'était pas si terrible. Jusqu'au jour où Anna, alors qu'elles marchaient toutes les deux sur la plage en cherchant de l'ambre dans les enchevêtrements d'algues, annonça à Ruby :

– Les Allemands prennent les Juifs. C'est mon père qui l'a avoué. Il ne l'avait pas dit avant.

– Il ne l'avait pas dit avant ?

– Non. Il ne voulait pas nous effrayer. Mais j'ai aussi entendu dire ça à l'école.

– Pas moi ! rétorqua Ruby. Est-ce que ce sont des Juifs qui ont volé des choses ? Ou imprimé des journaux ?

– Ils n'ont rien fait de mal. Mais Hitler ne les aime pas. Il les capture et les met dans des cages.

– Au Danemark ?

– Je ne sais pas. Mais ma mère pleure toutes les nuits et mon père lit tout haut la fuite hors d'Égypte.

Un jeudi, il manqua quatre filles dans la classe. Miriam, Judith, Clara. Et Anna. Mlle Olsen, qui portait sa robe brune, était penchée sur le registre des absences et notait les noms. C'étaient les quatre petites Jhosre petiuiives. Si cela avait été un mardi, personne n'aurait réagi car, ce jour-là, elles allaient à l'école juive apprendre l'hébreu. Mais c'était un jeudi. Personne d'autre n'était absent. Une fois l'appel terminé, Mlle Olsen resta longtemps les yeux fixés sur le registre. Puis elle murmura, presque pour elle-même :

– Mon Dieu !

Mlle Olsen n'avait pas l'habitude de dire ça. Ruby se mit à sangloter. Anna et elle partaient toujours ensemble à l'école, sauf le mardi. Elle avait pensé qu'Anna était malade, puisqu'elle ne l'attendait pas comme d'habitude à la barrière du jardin.

– Eh bien, Ruby..., fit la maîtresse.

– Ils les mettent dans des cages et personne ne sait pourquoi ! s'écria Ruby.

Toute la classe la dévisagea. Mlle Olsen se tordit les mains et commença à pleurer, elle aussi.

– Si tu veux, Ruby, tu peux repartir chez toi. Je sais qu'Anna et toi, vous étiez de bonnes amies... Et si d'autres veulent repartir aussi... et voir où elles sont... À moins que... mieux vaut peut-être ne pas faire classe du tout aujourd'hui. On se retrouve demain. On en saura peut-être plus.

« Étiez ». De bonnes amies. Ruby courut tout le long du chemin

jusque chez Anna. La porte était fermée à clé. Elle fit le tour par le jardin de derrière. La porte de la cuisine était fermée aussi. Elle appuya son visage contre la fenêtre du salon et frappa de la main. Alors elle vit que la *menorah* en argent à sept branches n'était plus sur le buffet. Ni le Talmud du père d'Anna qui normalement était toujours posé à côté.

Sa mère était au courant. Elle était dans la salle de bains, en chemise de nuit, et se coupait les ongles quand Ruby entra en pleurs dans la maison en criant :

– Anna a disparu ! Les Allemands l'ont *prise*. Oh, maman !

– Chut ! Tu vas réveiller le petit ! Ils sont sûrement partis en Suède cette nuit, dit sa mère sans lever les yeux. Ils ont commencé à faire ça.

– Mais il n'y a pas la guerre en Suède ! Comment les Allemands peuvent-ils les mettre dans des cages en Suède ? Maman ! Ils sont MORTS !

– Calme-toi ! Arrête de crier comme ça ! Ils ont simplement fui. Fui les Allemands.

– Fui ? *Fui*, maman ?

– Oui. En Suède. Ils reviendront probablement quand la guerre sera finie. N'y pense plus ! Anna va sûrement très bien.

– Tu dis ça seulement parce qu'ils n'ont pas mangé le cornet. Tu ne les aimes pas !

Sa mère la regarda :

– Le cornet ?

Elle grimpa au grenier et se blottit dans un coin, les genoux repliés contre sa poitrine. Elle n'avait plus le courage de pleurer. Comment avaient-ils atteint la Suède alors que la mer était pleine de bombes ? Et leurs affaires, leurs vêtements, leur maison ?

Elle passa toute la journée là-haut, ne descendit ni pour manger ni pour aller aux toilettes. Sa mère ne l'appela pas non plus. Mais quand son père rentra de la manufacture, il monta l'escalier et la prit sur ses genoux.

– Il y a beaucoup de Juifs qui s'en vont en Suède, expliqua-t-il. Ils ne peuvent pas rester ici. C'est dangereux. Des Danois charitables les aident à traverser en bateau.

– Mais les *bombes*, papa ?

– Ils ont des bateaux spéciaux qui détectent les bombes, de telle sorte qu'ils ne passent pas dessus. Les Fuchs, les Kuznetsov et les Chwirkowsky sont partis cette nuit.

– Tu es sûr que les Allemands ne les ont pas pris ?

- Absolument sûr, ma chérie.
- Pourquoi Hitler n'aime-t-il pas les Juifs ? Le père d'Anna imprime des journaux ou vole ?
- Des journaux ? Pourquoi dis-tu ça ?
- Comme oncle Frode.

Son père se racla la gorge, inspira profondément et lui chuchota à l'oreille :

- Il ne faut pas parler de ça. Et il ne faut pas non plus le dire tout haut et que ta mère entende.

- Elle ne le sait pas ?

- Si, bien sûr, mais elle sera inquiète si elle apprend que tu es au courant.

- Pourquoi donc ?

- Ce n'est pas bien que les enfants sachent ce genre de choses. Elle aura peur qu'il t'arrive quoi que ce soit.

- Ma mère ne m'aime pas. Elle n'aura pas peur.

- Mais Ruby !

- J'ai gâché sa silhouette et sa carrière. Mais si Anna est en Suède, et Miriam Kuznetsov, et Judith, et Clara, je ne vais plus pleurer. Si tu me le promets, papa !

- Je te le promets.

Quand ils redescendirent, sa mère et Ib étaient partis chez Dasse.

- Tu voudrais bien jouer la belle valse, papa ?
Lath = pa N° 7.

Elle s'assit par terre à côté du piano et s'y adossa. De cette façon, elle ressentirait aussi la musique dans son corps, la plus belle musique du monde. Des notes douces, tout d'abord, qui osaient à peine esquisser la mélodie et qui ensuite gagnaient en force et enflaient les trilles. Elle n'avait qu'à s'abandonner, laisser venir les images. Des oiseaux, des ailes d'anges, des sourires fugitifs, des gouttes d'eau qui tombaient et des robes longues qui effleuraient le sol de marbre. Et le mieux, c'était que chaque note survenait là où on l'attendait. Pas une ne faisait faux bond. Elles étaient toutes là, et toutes de mise. Lorsqu'il eut fini de jouer, elle resta assise et il ne la déranger pas. Les yeux fermés, elle réentendait l'ensemble. Et il avait promis. Elle était en Suède.

Une semaine après, des gens s'en vinrent dans la cave tard le soir, après qu'ils s'étaient couchés. Des inconnus. Des Juifs. Quatre adultes, pas d'enfants.

La fenêtre de la chambre de Ruby donnait sur la rue, et elle entendit la voiture s'arrêter. Or aucune soirée n'était prévue.

Il y avait des journaux sur les parquets. Et ils dormaient. Elle se glissa hors du lit. Oncle Frode et sa chérie, Anne-Gine, étaient dans le salon, sans parler ni boire. Anne-Gine était vieille, elle avait les sourcils rapprochés, les cheveux plats et un manteau noir. Personne ne remarqua Ruby. Elle regarda dans la cuisine, par la fente entre le chambranle et la porte.

Sa mère était blanche comme un linge, debout, se tenant à la table. Son père lui parlait tout bas, d'un ton sec. Sa silhouette, qui n'était plus celle d'avant et qui l'empêchait de se montrer en maillot de bain sur la plage, se renflait sous sa chemise de nuit. Ses seins tombaient complètement. On les voyait à travers le tissu.

– Seulement pour quelques jours, Malie. On ne peut pas dire non, c'est trop tard. Ils s'en vont en Suède.

– Es-tu conscient de ce que tu es en train de faire ? On risque d'être fusillés. *Fusillés*, Mogens. Ces foutus *communistes pique-assiettes* pourraient bien trouver d'autres que nous ?

– Essaie donc pour une fois de ne pas penser qu'à toi-même ! Il n'y a plus rien à discuter. Ils sont dans la cave. Quatre seulement. Et pas d'enfants qui feront du bruit.

– Et s'il y a une alerte ?

– Eh bien quoi ? On s'y est déjà entassé à quinze, avec tes piliers de salon.

– Bon. Mais fais sortir ton soûlard de frère et cette... *putain* ! Et dégager la voiture de devant la barrière avant que quelqu'un nous dénonce ! Tu imagines, si jamais Mme Jerk-Jensen les a vus ?

– Il se peut que Mme Jerk-Jensen soit revenue à de meilleurs sentiments depuis que son mari est porté disparu sur le front de l'Est.

– On n'en sait rien du tout. Nazi un jour, nazi toujours. Et quand on met la fange à l'honneurage à lneurane

– Tu parles d'un honneur ! Mourir comme un chien avec une croix gammée sur la poitrine.

– En tout cas, vide-moi celle-là de mon salon !
Immédiatement !

Le lendemain matin, Ruby alla discrètement jusqu'à la trappe de la cave avant de partir à l'école. Elle était verrouillée de l'intérieur. En bas, tout était silencieux. C'était d'une certaine manière un silence plus profond que lorsque la cave était vide. Comme si quelqu'un retenait sa respiration. Elle resta longtemps à écouter, mais n'entendit toujours rien, pas même un ventre qui gargouillait. Elle aurait pu être un

soldat allemand, ou un mouchard qui préviendrait le corps d'armée von Schalburg. Et une simple toux aurait suffi à ce qu'ils soient mis dans des cages. Et fusillés. Ce qu'Anna avait entendu dire de ces cages, c'était qu'elles servaient sans doute uniquement pour leur capture. Mais après tout, ils fusillaient leurs propres soldats qui voulaient rentrer chez eux. Il n'y avait pas de raison qu'ils ne fusillent pas les Juifs aussi. Contre un mur et le sang giclait. Ou bien ils leur tiraient dans le ventre et les intestins se détachaient et ressortaient par la bouche. Elle eut la chair de poule rien que d'y penser.

Tout ce que la guerre avait de passionnant disparut avec Anna. Quand les Allemands marchaient en rang vers la plage en chantant *Schwarzbraun ist die Haselnuss, schwarzbraun bin auch ich, JA BIN AUCH ICH !*, ils étaient dangereux, affreux et sentaient de loin le chou et la pisse. Leur crâne était rasé parce qu'ils étaient sales et avaient des poux, et si jamais l'un d'eux lui tendait un bonbon, elle cracherait sur le soldat en question et serait fusillée dans le fort le dimanche matin, elle penserait à Anna en mourant. La famille Fuchs n'avait rien fait de mal, ils ne brûlaient même pas de paille allemande dans leur jardin. La seule chose qu'elle avait vraiment peine à accepter, c'était cette histoire d'animaux qu'on tuait en saignant. Mais est-ce que des soldats viendraient d'Allemagne uniquement pour des animaux ? Si elle avait osé, elle aurait posé la question aux soldats, mais elle ne pensait pas pouvoir se débrouiller en allemand, pas avec tous les petits mots qu'il fallait dans une phrase. D'ailleurs, ils lui auraient sans doute répondu par un mensonge, prétextant des vols ou des journaux clandestins. Kuznetsov était cordonnier, et Chwirkowsky, le père de Judith et de Clara, fabricant de cercueils. Pourquoi les Allemands leur reprocheraient-ils ça ?

Elle aperçut Mme Jerk-Jensen dans son jardin. Elle cueillait des poires. C'était une bien curieuse activité à cette heure matinale. On aurait dû la plaindre après la mort de son mari, mais ce n'était pas du tout le cas.

Ruby s'approcha de la haie et cria :

– Qu'est-ce qu'ils ont de travers, les Juifs ?

Mme Jerk-Jensen se retourna en sursaut :

– Comment ?

– Qu'est-ce qu'ils ont de travers, les Juifs ? Pourquoi les Allemands veulent-ils les prendre ?

ma height

La voisine s'humecta les lèvres, le regard vacillant.

– Qu'on me laisse tranquille ! Je suis veuve de guerre.

– Qu'est-ce que les Juifs ont de travers ? Répondez !

– Leur *impureté*. Ils n'appartiennent pas à la race pure. Allez, éloigne-toi de la haie ! Sale gamine !

La mère d'Anna nettoyait toujours la maison, les habits de sa fille, les sols, les rideaux, les coussins. La nappe blanche du sabbat était d'une propreté éclatante, sans une tache. Mme Jerk-Jensen devait perdre la boule depuis qu'elle était veuve. C'était la seule explication. Pour autant qu'elle sache, Mme Jerk-Jensen n'était jamais allée chez les Fuchs.

Lorsqu'elle rentra de l'école, sa mère lui flanqua une raclée sans crier gare. Ruby eut la lèvre fendue, la lèvre du haut cette fois-ci. Mme Jerk-Jensen était venue à la maison et avait déclaré qu'elle ne supportait pas l'« impertinence de la fille effrontée de Mme Thygesen ». Les Juifs étaient dans la cave et, sur le bord de son lit, son père lui expliquait que c'était la raison de la colère de sa mère.

– Elle a eu peur, dit-il.

Ruby ne daigna pas répondre, elle n'avait même plus envie de pleurer. Elle souhaitait simplement qu'Anna revienne et que la guerre soit finie. Elle souhaitait que les Juifs habitent dans leurs maisons et préparent joliment le sabbat chaque vendredi, au lieu de devoir trouver refuge dans les caves de gens inconnus. Elle voulait retrouver son école. Elle voulait une robe neuve, achetée dans une boutique, pas une robe retailée dans des rideaux, des nappes ou des vieilles toilettes de sa mère. Elle voulait se baigner à la plage sans entendre les soldats allemands rire tout haut dans les vagues. Elle voulait manger une orange entière, pas seulement la moitié, et elle voulait que les avions bombardent le fort et l'aéroport de Kastrup jusqu'à ce qu'ils soient tous morts, sans que le feu atteigne les « Danois charitables ». Si tout cela était impossible, elle voulait devenir comme Hanne dans la lune : immobile, la main tendue vers ce qu'elle désirait, et briller au-dessus des mers, des maisons et des gens, morte pour l'éternité parce qu'elle en souhaitait trop.

Quand la paix revint enfin, sa mère se mit au vin rouge. Elle disait qu'elle ne supporterait plus de voir une bouteille de Martini de sa vie. La bombe qui était tombée le plus près au cours de ces cinq années avait détruit la fabrique de sucre de Langebro. Son père avait moins de cheveux. Ib avait maintenant six ans, et Ruby onze. Chaque jour après la Libération, elle attendit le retour d'Anna. Elle aussi avait onze ans. Ça ferait tout drôle de se retrouver.

Tante Oda et oncle Dreas vinrent célébrer la paix, tout comme oncle Frode, sans Anne-Gine, Tutt et Erik le fromager sans les enfants, et plusieurs des amis du théâtre des années de guerre, que son père appelait « les parasites ». Ruby avait commencé à les éviter. Non pas parce qu'ils arrivaient toujours affamés, assoiffés et les mains vides, et ne contribuaient que rarement en tickets de rationnement, vu la générosité dont faisait preuve Erik le fromager pour les boissons et les produits du marché noir. C'était l'affaire de son père, pas la sienne. Elle les évitait parce que sa mère parlait toujours de reprendre sa carrière et de refaire du théâtre, ou bien de se lancer dans « le cinéma. Et s'il n'y avait pas eu Ruby, à l'époque... »

Les amis du théâtre acquiesçaient, unanimes. Aucun d'eux ne contredisait sa mère. Au contraire, ils confirmaient qu'elle avait réellement tourné le dos à un brillant avenir en devenant une *femme au foyer*. Un soir où sa mère prenait un verre toute seule dans le salon ouvrant sur le jardin, c'était encore la guerre et elle buvait du Martini-soda, elle avait attrapé un album assez mince sur l'étagère et l'avait lancé par terre en direction de Ruby. Il avait fini sa course en glissant. Ruby l'avait ramassé et elle avait levé les yeux vers sa mère.

– C'est pour moi ?

– Tu vas pouvoir lire ce que les journaux autrefois pensaient de ta mère. Je m'envolais vers les étoiles.

Ruby avait lu les coupures de presse, scruté les photos de *Malie-Thalia J.*, souriante et filiforme, et elle avait eu honte.

Pour célébrer la paix, Erik le fromager avait apporté un jambon. C'était un énorme jambon rose qui suscita des cris de joie de la part de sa mère. Et une grosse boîte de petits cigares, qu'ils appelaient des *cigarillos*. Son père joua du moderne au piano, la

porte du jardin grande ouverte. Ruby pensa que c'était peut-être la dernière fois qu'il jouait ça, car tous les postes de radio et radio-phono de la capitale étaient regroupés dans un entrepôt, et son père avait un petit papier portant un numéro. Ils possédaient donc toujours le leur et allaient le récupérer, maintenant qu'on avait *délogé* les Allemands du pays. Son père avait cassé les disques de Zarah, mais pas ceux de Marlene. Zarah était suédoise mais approuvait les Allemands, Marlene était allemande mais ne leur donnait pas raison. Il avait brûlé Zarah dans le jardin depuis longtemps, avec d'autres déchets, tandis que sa mère pleurait dans la cuisine et se vouait au grand nettoyage, le début d'une période où elle refusait de voir qui que ce soit.

Mais ce n'était plus le cas. Personne n'avait souffert autant qu'elle pendant la guerre. Ses doigts étaient abîmés par la couture et le froid glacial des journées d'hiver où le charbon humide ne produisait que de la suie et guère de chaleur. Et son *âme d'artiste* était froissée.

– Une âme d'artiste ne peut pas vivre ainsi, dit-elle. On a besoin de liberté et de joie de vivre !

Elle écarta largement ses bras nus, des glands à franges vert marine sur les épaules. Le vin clapota dans son verre, rouge comme du sang, et partout dans le jardin étaient accrochés des lampions et des drapeaux danois. Son père promit que les deux lapins qui restaient ne finiraient pas dans les assiettes. Ib et Ruby en reçurent chacun un en cadeau. Elle serra le sien contre elle et le baptisa Libération. C'était le plus beau et le plus doux du monde, se ldu monds yeux ressemblaient à des boules de verre noires qu'on avait envie de lécher. Quand on célébrait la paix, personne ne s'escrimait à faire remarquer que c'était l'heure de se coucher. Les voisins leur rendirent visite. Dasse avait un bébé dans les bras, un garçon du nom de Niels, et Ib allait et venait en costume marin, allumant les cigarillos des adultes.

– On a fini de fumer de la carotte séchée ! s'écria oncle Frode.

Et il fut pris d'une quinte de toux. Tout le monde énuméra ce que dorénavant ils allaient fumer et boire, et manger à profusion de fruits, de sucré et de gras. Ils allaient racheter du charbon et ne plus avoir à presser du papier journal trempé pour en faire des briquettes qui ne donnaient pas de chaleur, et les dames s'offriraient des bas de Nylon. Ils iraient au cinéma voir des films de Hollywood et apprécieraient pleinement de pouvoir discuter d'autre chose que du rachitisme. Et ils parlèrent des traîtres et des filles à soldats à qui on avait rasé le crâne. Un des dirigeants nazis danois était mort ce jour-là.

– C'est l'alcool qui l'a eu ! déclara Erik le fromager. Il est tombé

sous les sabots de deux chevaux de la brasserie de Carlsberg !

Ils hurlèrent de rire, et sa mère était au meilleur de sa forme. Ruby remarqua qu'elle tirait souvent sur sa robe pour qu'on puisse voir le sillon entre ses seins, et elle laissait le bas de sa robe remonter le long de ses cuisses quand elle s'asseyait. Elle riait beaucoup et fort, le vin lui colorait les dents en bleu, et lorsqu'un des amis du théâtre lui demanda une chanson, elle jeta non sans coquetterie un regard à son père qui prenait une pause dans le moderne.

– Mogens, mon amour, ce soir je parviendrai peut-être à chanter « la bleue » sans chialer. Qu'est-ce que ma carrière ruinée à côté d'une guerre gagnée... ?

Les autres se mirent à applaudir en criant :

– Chante, chante ! Chante-nous « la bleue » !

Son père soupira, mais il souriait en même temps. Ruby enfouit son visage dans la fourrure du lapin. Elle sentait l'herbe sèche et la bête vivante. Elle sentait la paix et le bonheur, et bientôt Anna reviendrait.

Sa mère prit place à côté du piano et posa son verre sur le bord. Les autres s'attroupèrent, les yeux brillants. Ib sautait sur place en criant :

– Ma maman va chanter, ma maman va chanter !

Son père joua les accords. Il les connaissait. Il avait dû la jouer autrefois. Peut-être avant d'acheter le radio-phono.

Sa mère ouvrit les bras, comme pour les étreindre tous, et commença :

Je suis faite pour l'amour de la tête aux pieds,

Oui, c'est la vérité. – Viens ! Aime-moi !

J'aurais bien préféré la voie de la vertu,

Mon corps s'y refusait. – Viens ! Aime-moi !

Les hommes m'assaillent et tombent à genoux.

J'en aime peut-être un. Ou trois...

Les invités exultaient. Ib regardait sa mère d'un air désespéré. Ruby était debout à côté de son père, le lapin dans ses bras. Le visage de son père se métamorphosait au fur et à mesure que sa mère chantait. Ses traits se lissèrent autour des yeux et de la bouche, comme lorsqu'on contemple une personne chère. C'était l'expression de Dasse quand elle regardait Søren, et maintenant le nouveau bébé. La façon dont sa mère attachait son regard sur Ib quand il était plus petit. Pas même au moment où sa mère s'était blottie contre son père dans la cave pendant l'alerte, son visage n'avait pris un tel éclat.

Ruby courut dans le jardin jusqu'à la rhubarbe, mais les feuilles commençaient tout juste à sortir. Elle s'assit par terre. Libération, tout excité, voulut se sauver. Si son père se mettait à aimer sa mère, elle le perdrait. Elle serra le lapin très fort.

– Reste avec moi ! chuchota-t-elle. Ne bouge pas ! C'est moi qui décide.

Mais après la chanson, tout reprit son cours. Sa mère continua à boire, elle chancelait sur ses hauts talons. Son père éloigna les bouteilles du pied de la chaise sur laquelle elle s'assit et ses traits se raidirent de la manière rassurante habituelle. Sa mère riait de tout ce dont ils discutaient. La bretelle de sa robe glissa sur son épaule et son père la remonta à sa place. Elle agitait les drapeaux, fumait le petit doigt en l'air et voulut danser le tango avec Erik le fromager, mais son père ne voulait plus jouer. Alors elle appela Ruby :

– Viens ici, mon petit rubis ! Maman va te faire un baiser !

Ruby s'avança lentement vers la chaise où elle était assise. Les lampions brillaient comme des soleils dans le feuillage, comme des trous orangés dans la nuit. Libération était rentré dans sa cage. Elle n'avait plus rien à quoi se cramponner, et elle s'inquiéta soudain de son nœud dans ses cheveux. Il pendait de travers, lui tombait presque dans les yeux. Sa mère l'attira vers elle et la fit pivoter sur elle-même pour qu'elle soit face aux invités.

– N'est-ce pas qu'elle est devenue grande et mignonne ? Ma petite fille...

Tante Oda se pencha vers elle et lui caressa la joue. Ruby sourit timidement.

– Elle a été d'un tel *soutien* pour moi pendant la guerre, hein, ma petite amie ? Elle s'est occupée d'Ib et s'est accommodée de robes qui n'étaient pas belles du tout. Mais c'est la paix maintenant, ma chérie. Maintenant tout ira bien. Approche-toi, que ta maman t'embrasse...

Son père se leva.

ght="0"v>

– Bon, il est trois heures, le petit rubis doit aller se coucher.

Il l'emmena dans la maison. Les rires de sa mère formaient comme un mur derrière eux. Ruby aurait bien voulu dire quelque chose à son père, quelque chose qui dissiperait les rires, mais elle ne trouva rien d'autre que :

– Merci pour le lapin, papa. Il s'appelle Libération.

– C'est vraiment un beau nom, ma chérie. Un beau nom.

Mais Anna ne revint pas. Judith, Clara ou Miriam non plus. La classe quitta le sous-sol de l'église et retrouva l'école au bord du Sund. Elles eurent un nouveau maître. Mlle Olsen n'enseignait qu'aux petits. Il s'appelait Backe, il était âgé, il avait *un ventre de marché noir* et des lunettes toutes rondes avec des traces de doigts sur les verres. Il s'endormait en classe et tout le monde l'aimait bien.

L'école leur avait manqué. Les salles de classe avaient été lavées, du sol au plafond, avec du savon noir et de l'ammoniaque, et on avait versé de l'esprit-de-sel dans les lavabos et les cuvettes des toilettes. Mais rien n'y faisait. L'odeur des nazis persistait dans l'école en dépit du grand nettoyage. Elle sentait les jours heureux perdus, comme dans un rêve, lorsque les soldats allemands donnaient des bonbons aux petites filles juives et avaient l'air amusant, casqués et en maillot de bain.

On commençait à trouver les cadavres dans le fort. Tout le monde savait ce qui s'était passé, certains en avaient été témoins. Des morts, enveloppés dans des sacs avec de la chaux et jetés sur du grillage dans les douves. Quand on ôtait le grillage, les corps bondissaient. Voilà le genre de choses que les Allemands avaient laissées derrière eux. Une horrible odeur à l'école et des cadavres dans la chaux. À la maison, l'accordeur trouva trois kilos de café cachés dans le piano, en ouvrant le couvercle qui protégeait les cordes. Ce fut une découverte amusante. Et on alla chercher le radio-phono. C'étaient les bons côtés d'un temps de paix, où l'on retrouvait ce que l'on avait regretté.

Elle n'osait demander à personne ce qu'était devenue Anna. Peut-être qu'ils ne le savaient pas non plus, ni à l'école, ni son père. Elle allait souvent voir leur maison et, un jour, une voiture était garée devant. Une grosse voiture noire. Des silhouettes marchaient courbées derrière les fenêtres, se levaient des fauteuils, prenaient des objets dans leurs mains. Ruby se précipita vers la porte de derrière.

– Anna ! ANNA !

C'était une famille complètement inconnue. La dame avait de vrais cheveux sous son chapeau. Le père n'avait pas de barbe, seulement une pâle moustache au-dessus de la lèvre. Deux petits garçons en chemise blanche observaient Ruby avec intérêt.

– Ici il n'y a personne qui s'appelle Anna, déclara le monsieur.

- Mais c’éien Mais st la maison d’Anna !
- En tout cas, nous l’avons achetée, dit la dame.
- Vous avez parlé avec lui ? Il était d’accord ? demanda Ruby.
- Qui donc ? s’étonna le monsieur.
- M. Fuchs.
- Nous ne savons pas de qui tu parles. Nous avons acheté la maison meublée.

En entendant son père expliquer à Dasse, à voix basse, que la famille Kutznetsov « ne s’en était pas sortie non plus », elle comprit qu’Anna aussi était morte, puisqu’ils étaient partis en Suède en même temps. Elle descendit à la plage en courant, parce que personne ne devait la voir pleurer, et elle marcha pieds nus au bord de l’eau, juste à l’endroit où les vagues viennent lécher les orteils. Tant que c’était la guerre, elle était persuadée qu’Anna habitait en Suède, elle pensait à elle et lui parlait, intérieurement. « Quand le soleil brille, personne ne songe à la lune, » disait sa mère. Et là, le soleil brillait, il lui brûlait les bras. La surface de l’eau frémissait au loin sous la brume de chaleur et des enfants jouaient torse nu dans le sable. Néanmoins, elle réussit très bien à imaginer la nuit éclairée par la lune, où Anna fut obligée de partir parce qu’ils n’étaient pas purs, de quitter Amager pour toujours. Était-elle dans un sac avec de la chaux ? L’avaient-ils jetée dans une charrette et conduite dans une fosse au crépuscule, tout comme au fort.

L’école ferma pour l’été et elle s’en alla chez tante Oda et oncle Dreas.

Les plants de tabac avaient disparu. Des fleurs qui ne seraient ni mangées ni séchées pour *améliorer l’ordinaire* s’épanouissaient de toutes les couleurs. Les oiseaux se promenaient comme avant sur le carton bitumé du toit. À l’ombre, la bassine en zinc regorgeait de bières, et elle eut le droit de monter dans une carriole tirée par des chevaux pour se rendre chez l’épicier avec un voisin et tante Oda. Les chevaux faisaient claquer leurs sabots sur les pavés et tournaient leurs oreilles dans toutes les directions. Chaque fois que quelque chose lui plaisait, comme ici par exemple les oreilles curieusement mobiles des chevaux, elle pensait aussitôt à Anna. Tante Oda lui acheta des chocolats. On aurait dit des petits rondins enveloppés de papier doré qu’on tenait par l’extrémité. Ils étaient fourrés à la crème.

- Merci beaucoup, tante Oda.
- Tu es devenue si calme, remarqua-t-elle. Mais il est vrai que tu grandis.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Tante Oda continua :

– Ta mère n'a pas eu la vie facile, Ruby. Avant qu'elle ne rencontre ton père, elle devait toujours se débrouiller seule et elle ne pouvait compter que sur elle-même. Ça l'a peut-être rendue un peu... dure. Quand elle était petite, ça a été difficile pour elle aussi. Alfred..., son père, n'était pas gentil.

– Où habit" > – Où ent-ils exactement ? Les parents de maman ?

– À Hvideleje. Son père tenait une auberge et pêchait des anguilles. Maintenant sa mère est complètement sénile, et lui, il picole ou il va à la pêche quand l'envie lui prend. C'est là qu'il finira : dans l'eau avec les anguilles. Et ils ne veulent pas voir ta mère. Ils l'ont traitée comme une esclave. Elle s'est enfuie de chez elle quand elle avait quinze ans, mais tu le sais sûrement.

– Non.

– Ta mère ne t'a rien raconté de tout ça ?

– Non. Elle dit seulement qu'elle a toujours été artiste. Depuis toute petite.

– Elle a voyagé avec une troupe de théâtre et s'est produite en public. Elle était la petite amie de l'un d'entre eux. Mais il l'a trompée.

– Trompée ? Il la battait ?

– Je ne sais pas, Ruby. Moi, je ne sais pas tout. Mais ta mère m'a dit un jour qu'il l'avait trompée. Elle n'a pas voulu en dire davantage. On a chacun ses secrets, tu sais.

– Anna est morte.

– La petite brune avec qui tu jouais toujours ?

– Oui. Elle n'était pas assez pure. Elle était juive. Les Allemands l'ont tuée.

– Oh, cette maudite guerre... Elle te manque, ma chérie ?

– Ce n'est pas juste que je sois vivante, alors que je ne suis qu'une *gojim*. Jamais de toute ma vie je ne croirai en Dieu.

– Non, il n'a jamais rien fait de bon. On se débrouillera bien sans lui, toi et moi.

– Elle va sûrement manger Libération pendant que je suis ici.

– Libération ? C'est le lapin ?

– Oui.

– Il est devenu trop vieux et sa chair trop coriace. D'ailleurs je ne crois pas que ta mère ait envie de manger du lapin d'ici un bout de temps.

Tante Oda l'emmena au jardin zoologique. Les singes furent les plus amusants. Ils la regardaient comme s'ils venaient de désobéir et savaient qu'elle ne s'en apercevrait pas. Ils se balançaient en s'aidant de leur queue, ricanaient en montrant leurs gencives

mauves et leurs dents cariées, et criaient *iii-iiiiii* à quiconque voulait bien entendre.

– En voilà des petits effrontés ! s’esclaffa tante Oda.

Ruby remarqua soudain combien elle avait vieilli et pensa qu’elle n’allait probablement pas tarder à mourir. Oncle Dreas se mettrait à se mettre alors à boire du snaps pendant la semaine et elle n’aurait plus aucun endroit où aller. Une troupe de théâtre n’était pas la solution. Elle osait à peine lire à haute voix un passage de *L’Histoire du Danemark* à l’école, quand tout le monde l’écoutait. Elle murmurait le texte jusqu’à ce que M. Backe s’endorme et elle pouvait alors se rasseoir et disparaître parmi les autres enfants.

Elles s’arrêtèrent près de la fosse au loup.

– Pauvre bête ! dit tante Oda. Elle n’a sans doute pas dû avoir grand-chose à se mettre sous la dent pendant la guerre.

Le loup tournait en rond, tête basse. Il avait le poil miteux, une plaie lie-de-vin à la racine de la queue. C’en était un comme celui-ci qui avait mangé le Petit Chaperon rouge, avant que le chasseur ne lui ouvre le ventre et ne le remplisse de pierres. Mais celui-ci était vivant. Malgré sa blessure, sa maigreur et son abattement.

– Il va bientôt mourir, dit-elle.

– Alors il y en aura sûrement un nouveau à la place, rétorqua tante Oda.

Si elle était libre dans la matinée, elle emmenait Ruby à Tivoli. L’entrée était alors moins chère. Et elles allaient aux musées, celui avec les centaines de peintures, ou bien celui avec les squelettes de dinosaures suspendus au plafond sur des fils de fer, où l’on pouvait tout examiner, depuis la cavité des énormes os de la hanche jusqu’aux petits os du bout des pattes. C’était toujours uniquement ces deux musées-là. Elles ne dépensaient pas beaucoup d’argent, mais elles mangeaient de bons petits gâteaux cuits dans le saindoux et garnis de crème fouettée et buvaient du *café de la paix*. Ruby mettait du lait dans le sien. Elle aurait voulu être plus gaie, car tante Oda était gentille, c’était rassurant de tenir sa grosse main et, quand elle prenait Ruby contre elle, elle sentait un peu la lavande. En outre elle ne la grondait jamais à propos de son nœud dans les cheveux. Et lorsqu’à la fin de l’été Ruby allait s’apprêter à repartir chez elle, elles s’assirent ensemble sur le banc dans le jardin. Le soleil baissait, les roses embaumaient, les abeilles volaient de-ci, de-là autour d’elles. Tante Oda sortit un petit écrin plat de la poche de son tablier et le tendit à Ruby.

– Tiens, c'est pour toi ! dit tante Oda, les larmes aux yeux. C'était celle de ma défunte sœur Elsebeth.

L'écrin contenait une montre-bracelet en or, dont le cadran était bordé de nacre.

Ruby fit une révérence tout en étant assise. Elle ignorait que tante Oda avait eu une sœur. Elle ne savait rien, au fond, de tante Oda.

– Merci infiniment, murmura-t-elle.

Elle imagina combien tante Oda aurait été horrifiée si, au lieu de passer la montre à son poignet, elle l'avait lâchée par terre et piétinée. À cette pensée, son cœur battit plus fort, son sang palpita au creux de ses oreilles. Elle s'empessa de mettre la montre. Ce fut le bras d'une femme adulte.

Chez elleborm">Chez à Amager, ses parents se disputaient dans la cuisine, mais Ib vint se jeter à son cou. Son père lui caressa rapidement les cheveux. Tante Oda s'écria :

– Vous pouvez peut-être marquer une pause dans vos engueulades, le temps que je suis là. J'ai plein de bonnes choses dans mon panier. On va dresser la table dans le jardin !

Sa mère sécha ses larmes et son père essuya ses lunettes.

– Tout ce que je fais est mal, déclara sa mère.

– Certaines choses sont pires que d'autres, rétorqua son père.

Il avait le front brun, nettement délimité par la peau plus pâle de son crâne, qu'il protégeait souvent du soleil en nouant les quatre coins d'un mouchoir.

– Bon, bon, fit tante Oda. Pour l'instant, on met le couvert. J'ai des grives fumées, du pâté de pigeonneau, du pain de seigle à la graisse de porc. Alors si on peut avoir un peu de quoi boire avec ça... ?

– La boisson, ce n'est certes pas ce qui manque à la maison, remarqua son père.

Ruby redoutait le départ de tante Oda, même si son père se radoucissait pendant le repas, la prit sur ses genoux et prétendit qu'il n'aurait pas pu vivre un jour de plus sans elle. Il fit l'éloge de la montre et tante Oda sourit, mais personne ne mentionna la défunte Elsebeth.

– Mon Dieu, comme tu as grandi ! constata sa mère. Voilà une rentrée des classes qui va coûter cher.

La fumée de cigarette qui s'échappait de sa bouche donnait l'impression d'une écume blanche.

– Ce n'est pas vraiment le moment de mettre ce sujet-là sur le tapis, dit sèchement son père.

– L'école ? demanda Ruby.

– Non. Ce qui coûte cher ici-bas, reprit-il.

Par chance, ils ne recommencèrent pas à se disputer avant qu’Ib ne soit couché et qu’elle soit assise près de la rhubarbe, avec Libération sur les genoux. Elle ne se lassait pas de le regarder et n’en finissait pas de lui caresser les oreilles. Si elle fermait les yeux, elles devenaient des oreilles de cheval. Elle pouvait se sauver sur la plage quand elle voulait. Ils n’avaient qu’à se disputer.

Mais ce n’était pas l’un des sujets de querelle habituels. Ni les soirées, ni l’ivrognerie, ni les flirts, ni les « debout de bonne heure le lendemain matin » ou « pas besoin d’être réveillé pour peindre des rayures bleues sur de la porcelaine ». Il s’agissait d’argent.

– Et comment comptes-tu la rembourser ? J’attends encore ta réponse, ma chère !

Même Ruby se rendait compte de l’agressivité du ton doux et éduqué de son père.

– Je vais trouver un rôle. Je te l’ai déjà dit !

– Un rôle. Un rôle. Tu crois que ça court les rues, les rôles ? Ça fait douze ans que tu n’as pas joué. Douze ans. Tu ne connais personne.

– Je connais Hansi. Je connais Gotfred. Je connais Snutt. Je connais Bæppe.

– Bæppe ? Je n’en ai jamais entendu parler de celui-là. Mais les autres ne sont que des bons à rien, qui sont venus s’engraisser à la maison pendant cinq ans. Il s’agit de plusieurs centaines de couronnes, Malie.

Sa mère se tut. Un silence qui, pour Ruby, signifiait d’une certaine manière qu’elle était soulagée d’échapper à quelque chose, comme les singes du jardin zoologique. Son père, apparemment, eut la même impression car il lui demanda :

– C’est plus que ça ? Dis-moi combien elle t’a donné !

– Je ne sais pas exactement. Mogens, tu ne pourrais pas...

– Mille ?

– Peut-être.

– Erik est-il au courant ?

– Non, pas lui ! Ils viennent tout juste d’acheter de nouveaux meubles Renaissance, Mogens. Il n’est pas homme à compter ses sous. Si Tutt veut quelque chose, elle l’obtient.

– Il va falloir rembourser, Malie !

– Pas nécessairement.

– Tu ne songes tout de même pas... Tutt est venue ici, je l’ai regardée dans les yeux, elle sait que nous vivons sur un mensonge. Et Erik t’a fourni en Martini pendant toute la guerre, il

a apporté des victuailles pour tes amis du théâtre, et tu crois que ça va continuer ? Tu crois vraiment que je vais encore vouloir les fréquenter ?

– Mais Erik n’en sait rien !

– Et moi non plus, je n’étais pas censé savoir.

– Non.

– Vous vous êtes bien payé ma tête, toi et Tutt, hein ? Ah non. Plus question de boire maintenant !

Sa mère sortit dans le jardin et aperçut aussitôt Ruby. Elle était devenue trop grande, même pour des feuilles de rhubarbe entièrement développées. Elle se leva et courut jusqu’à la cage avec Libération, le déposa à l’intérieur et se dépêcha de remettre le crochet.

– Fais-moi voir cette montre ! dit sa mère.

Ruby tendit le bras. Son père était plus loin, à la porte d N la pou jardin. Sa mère ouvrit le fermoir et lui arracha la montre.

– Tu es bien trop petite pour te promener avec ça. Je crois que je vais la garder jusqu’à ce que tu sois grande.

– Mais maman !

– Tu réponds maintenant ? Petite impertinente ! C’est moi qui t’élève, pas tante Oda. Et d’ailleurs, ce n’est même pas ta tante. C’est la mienne ! Alors ne va pas t’imaginer quoi que ce soit !

Sa mère postillonnait en parlant. Son père ne bougea pas. Après tout, qu’est-ce que c’était, une petite montre-bracelet, à côté de mille couronnes ?

Ce fut un soulagement d’avoir la scarlatine cette nuit-là. Une éruption sur tout le corps et une forte fièvre qui la fit très vite délirer. Elle sermonna les singes aux gencives mauves, elle vola très haut, les bras en croix, au-dessus de l’Øresund, et, au fond de son lit, un train roulait en sifflant et s’arrêtait à toutes gares, où les gens agitaient la main. La tête du médecin, le lendemain, ressemblait à celle d’un loup. Il avait des yeux étroits et les oreilles recouvertes de fourrure. Elle se débattit pour essayer d’empêcher qu’il ne l’avale. Son père dut venir sur-le-champ remplir de pierres le ventre du médecin. Elle voulait dire au loup que son cœur lui faisait mal, mais les mots ne sortaient pas. Aussitôt après le départ du médecin, on la mit dans l’eau brûlante, avec un linge glacé sur le front. Puis elle ne se souvint de rien de ce qui advint pendant plus d’une semaine. L’école avait repris. Elle était incapable de tenir sur ses jambes. Assis au pied du lit, Ib répéta ce que sa mère avait dit, que « le pire était passé » et qu’elle n’était « plus contagieuse », et son père lut à haute voix

un conte d'Andersen et lui donna de l'eau sucrée à boire. En écoutant la voix rassurante de son père, elle se dit : « Je ne pleurerai jamais plus, quoi qu'il arrive. » Elle ne pleura même pas lorsque Libération mourut, juste avant Noël, et que sa mère déclara en plaisantant qu'ils économiseraient un canard rôti cette année-là. Son père l'enterra. Le lapin sans nom d'Ib était mort depuis longtemps. Elle ne pleura plus quand sa mère la battait, ni quand son père la consolait ensuite, alors que cela pouvait faire du bien de pleurer. Une consolation sans pleurs n'avait aucun sens, et elle n'en voulait pas.

– Ça ne fait rien, papa, laisse-la me houspiller !

Elles eurent un nouveau maître. Albert Andersen, avec un grand A sur sa chevalière. Lorsqu'il flanquait une gifle du revers de la main, le A restait marqué sur la joue de la fautive pendant plusieurs jours. Il gifla Ruby quand elle reconnut que c'était elle qui avait collé un chewing-gum sur la rampe de l'escalier. Il la gifla parce qu'elle n'avait pas avoué, aussitôt la question posée. Après quoi, la nuque raide, elle passa le reste de l'heure dans la classe sans verser une larme. Elle constata qu'elle avait mal aux mollets. S'empêcher de pleurer causait une douleur sourde dans les mollets.

Sa mère commença à taper pour d'autres raisons qu'auparavant. Il n'y avait presque plus jamais de soirées chez eux et, quand elle avait envie de *voir du monde* et n'en avait pas le droit, elle envoyait une gifle pour ce gifle la moindre miette de pain qui tombait par terre. Ib se salissait toujours et déchirait ses habits. Il était battu pour chaque accroc et chaque grain de sable qui arrivait sur le sol de l'entrée. Ruby se mit à répondre insolemment à partir du jour où elle se rendit soudain compte que l'impertinence n'était pas source de davantage de coups, mais de pleurs hystériques et de tirades sans fin sur le sort d'une mère dont la fille était aussi odieuse. Elle la rossait désormais pour des bagatelles. Les choses graves aboutissaient à des crises d'hystérie prévisibles de sa mère qui, ensuite, s'enfermait dans sa chambre, rideaux tirés et cendrier sur la table de chevet.

Ruby serrait les mâchoires quand sa mère pleurait, afin de ne pas éclater de rire. Elle se plaçait devant le miroir, les mains sur les hanches, écoutait les gémissements à demi étouffés provenant de la porte de la chambre et balançait le corps d'un côté et de l'autre. Était-elle belle ? Non. Assez jolie ? Peut-être. Des petits seins moulés par le tissu de sa robe, et les garçons sifflaient. Mais ils sifflaient tout ce qui se promenait en jupon. Elle déroba un œuf dans la cuisine et sépara le jaune du blanc, qu'elle utilisa pour faire deux accroche-cœurs, un sur chaque tempe. Ils donnaient

l'impression d'être collés et plus foncés que le reste de ses cheveux. Elle ne voulait plus mettre de ruban. Ça l'agaçait que ses sourcils blanchissent quand sa peau bronzait et elle y passait un morceau de charbon. Elle se serrait la taille avec sa ceinture et baissait ses chaussettes sur ses chevilles en les roulant. Elle redressait le dos en marchant et s'efforçait de poser les pieds en droite ligne comme le font les mannequins. Elle ne supplia pas sa mère de lui rendre la montre. Elle ne voulait pas lui faire ce plaisir. Elle devint amie avec Sofie Holgersen, qui habitait rue Per Døversvej et était fille unique, et elle fut invitée au parc de Dyrehavsbakken avec la famille un dimanche matin de mai. Elle aurait voulu demander la permission à son père, mais il était parti se promener à bicyclette. Il faisait souvent de longues balades maintenant, « pour sentir le vent dans les cheveux », comme il disait. Il était presque chauve.

Sa mère dit non. Ce n'étaient pas *des gens bien*. Holgersen conduisait son taxi *en état d'ivresse*.

– Ah bon ! répondit Ruby.

Et elle quitta la maison en courant.

Ils commencèrent par aller au restaurant. La maison de Peter Liep, chaulée de blanc, avait des fenêtres cintrées et un épais toit de chaume. À l'extérieur étaient alignées des tables branlantes et des chaises. Ruby et Sofie étaient assises presque tête contre tête et riaient sous cape de tout ce qu'elles voyaient, ce à quoi elles pensaient ou ce dont elles parlaient. M. Holgersen leur acheta des sodas et elles burent précautionneusement, le menton en avant, pour ne pas goutter sur leur robe.

– Vous êtes vraiment devenues deux charmantes jeunes dames, remarqua Mme Holgersen.

– On ne va pas manger de tartines, dit Sofie, on risque de se salir.

– *Nous*, on n'aura pas de mal à les avaler, déclara M. Holgersen.

Il porta la conll portbière à sa bouche. Son verre de snaps attendait en l'air. La main qui le tenait tremblait.

Il offrit une promenade en voiture à cheval dans la forêt de hêtres. Ils cherchèrent à voir des cerfs et des chevreuils, mais n'en aperçurent aucun. Cela n'avait pas d'importance. Le soleil s'infiltrait au travers des cimes vertigineuses. Les chevaux, noirs et luisants, avaient la queue brossée et des rubans de soie à la crinière. Le sous-bois sentait le crottin et le muguet. À Bakken, Ruby gagna une paire de boucles d'oreilles en forme d'étoiles argentées. Elle les mit aussitôt et Sofie s'écria :

– Tu as l'air d'avoir vingt ans.

Elle en avait elle-même aussi l'impression.

Elle fit une révérence quand ils se séparèrent dans la rue Strandvej :

– Merci beaucoup pour cette merveilleuse journée, monsieur et madame Holgersen.

– Voilà qui est dit gentiment et poliment, répondit Mme Holgersen. Ta mère peut être fière de toi.

Elle fut soulevée par la nuque avant d'avoir fini d'ôter ses chaussures. Les parquets étaient recouverts de journaux. Il y avait une forte odeur de savon noir. Ib pleurait quelque part dans la maison. Le vélo de son père n'était pas là.

– Qu'est-ce que tu as aux oreilles ? Où es-tu allée ? Espèce de... *putain* !

– À Bakken. Lâche-moi, maman !

– Bakken ? Et tu voudrais me faire croire ça, accoutrée pareillement ?

– Avec la famille de Sofie. J'ai gagné les boucles d'oreilles à la loterie.

Le cuir chevelu lui brûlait. Sa mère la maintenait à terre en la tirant.

– C'est vrai. Je n'ai rien fait de mal.

– Rien fait de mal ? Mais tu es partie !

– Papa aurait dit oui.

– Ton *papa*... Tu parles comme un bébé. Ici, c'est moi qui décide. En tout cas pour ce qui te concerne. Et ce n'est pas du tout *ton* père. Ou ton *papaaa*...

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Sa mère lâcha curieusement prise. Ruby se releva. Elle dut se tenir au mur. Elle voyait la pièce tourner.

– Qu'est-ce que tu veux dire, maman ? Que tu n'es pas vraiment mariée avec papa ? C'est pour ça que vous n'avez pas de photo de mariage ?

– Oh si ! On est mariés. Malheureux Tu . Malheement.

Ruby parlait à un dos tourné. Sa mère, debout devant la paillasse de la cuisine, essuyait soigneusement un couteau, avec un torchon blanc comme neige. Ses coudes battaient l'air.

– Alors, qu'est-ce que tu veux dire, maman ?

– Que ce n'est pas ton père. J'étais enceinte quand je l'ai rencontré. Ton père à toi est un... Quelqu'un qui m'a trahie. Et si tu...

Elle tournoya sur elle-même en agitant son torchon.

– Si tu en souffles un seul mot à Mogens, poursuivit-elle, je ne voudrai plus jamais te *voir*. C'est compris ?

– Oui.

Dire que sa mère ne comprenait pas que cette menace était pour elle comme une récompense !

– Et va enlever ces stupides boucles d'oreilles !

Son père était en sueur et de bonne humeur en rentrant à la maison. Il avait trouvé un cyprès sauvage au bord de la route et le rapportait sur son porte-bagages. On aurait dit un parapluie touffu. La terre tombait de ses racines quand il l'emporta dans le jardin en marchant d'un pas souple et joyeux.

– Il va peut-être se plaire ici, dit-il. Tu vas me chercher la bêche, ma chérie ?

Elle s'exécuta et la lui tendit.

– Tu as de la terre sur la joue, papa.

Devenir lentement adulte consistait à vivre en gardant des secrets jusqu'à ce qu'on ait son propre chez-soi, qu'on puisse fermer la porte et tout dire à voix haute, qu'il y ait quelqu'un ou non qui daigne écouter. Aussi fut-elle ravie, à l'âge de quinze ans, lorsque sa mère voulut l'envoyer en pension. Une école où l'on habitait tout le temps, où l'on ne devait rentrer chez soi qu'un week-end sur deux. Déjà après sa confirmation, que tante Oda et sa mère, *Dieu aidant*, parvinrent à organiser ensemble et qu'ils fêtèrent dans le jardin en pleine vague de chaleur, elle commença à attendre l'automne avec impatience. Tante Oda lui offrit une montre flambant neuve en cadeau de confirmation, sans que personne fasse allusion à l'autre. Et sa mère lui permit de porter des perles aux oreilles et autour du cou. La confirmation en soi n'avait pas d'importance. Ce qui comptait pour elle, c'était d'être confirmée. La fête elle-même ressembla à toutes les autres, on mangeait, on buvait, et ses parents observaient une trêve silencieuse. Oncle Dreas fit un discours irréaliste et bourré de lieux communs sur le monde des adultes, et oncle Frode s'endormit à l'ombre avec son cigare allumé qui fit un trou dans la veste blanche de son costume tout neuf. Anne-Gine n'était toujours pas invitée, mais Tutt et Erik le fromager étaient là. Ils lui offrirent une bague en or. Ruby ne s'intéressait nullement à la façon dont ses parents et eux avaient réglé leurs questions d'argent et peu lui importait qu'ils soient en bons termes ou pas. Le principal, c'était la bague en or.

Elle ne se mordait plus les genoux. Ce n'était plus qu'un lointain souvenir. Le grenier s'était réduit à un petit antre ridicule où l'on pouvait à peine se tenir debout. Il était plein de caisses de vieux vêtements et de jouets mis au rebut. La famille Holgersen déménagea pour Århus, elle n'eut pas de nouvelles amies. Elle avait un corps qui n'appartenait qu'à elle seule, un corps qui brillait lorsqu'elle le lavait, qui se balançait sous les robes, qui rendait sa mère folle. Elles comptaient toutes les deux les jours jusqu'à la rentrée. Son père se faisait discret. Ib rapporta un avertissement de son école parce qu'il avait déclenché l'alarme incendie. Et sa mère passa joyeusement son temps à le priver de sortie, à surveiller toutes les portes et les fenêtres, et à se plaindre à Ruby qui lui répondait d'une voix angélique. L'heure de la liberté approchait.

Mais les deux ans passés à l'internat de Forum furent tout sauf synonymes de liberté. Elle dut partager sa chambre avec une petite Suédoise âgée de sept ans, Yvonne, qui arrivait d'un foyer pour enfants. Ruby en fit aussitôt son esclave. C'était pour punir cette sale gamine qui lui gâchait la possibilité d'être seule derrière une porte fermée. Yvonne cirait les chaussures, taillait les crayons et remplissait les encriers, lavait les sous-vêtements et le sol, tandis que Ruby l'admonestait jusqu'à ce qu'elle pleure à fendre l'âme et prétende qu'elle avait un oncle en Scanie qui viendrait tuer Ruby avec une « grosse pierre ».

Elle détestait les professeurs, aussi à cause de cette chambre seule qu'on ne lui avait pas attribuée. M. Poulsen était végétarien, il mangeait des germes de blé dans un porte-savon et frappait comme une brute avec sa baguette si on répondait mal. Les garçons l'adoraient parce qu'il enseignait la sexualité, et Ruby savait bien que cela pouvait être un motif de renvoi. Elle trouvait ça répugnant d'apprendre comment un fœtus se développait. Rien que le mot « fœtus » n'était pas de son goût. Avec tout ce sang, ces sécrétions, ces liquides qui étaient impliqués, il y avait de quoi vomir ! L'idée d'une cigogne apportant un enfant dans un rectangle de soie suspendu à son bec, volant la nuit jusqu'à des parents qui souhaitaient cet enfant qu'ils attendaient, était bien meilleure.

M. Poulsen était marié à une toute petite dame dont la chevelure brune coupée droit le long des maxillaires, avec une frange comme taillée dans le verre, ressemblait à un casque brillant. Tout le monde l'appelait Poucette. La première fois que Ruby croisa Poucette dans le couloir, elle lui fit un croche-pied. Elle ne la connaissait pas et la prit pour une nouvelle. La punition consista en quinze coups de baguette sur le bout des doigts, ce que supporta Ruby qui n'en revenait toujours pas que l'horrible M. Poulsen soit marié à la petite Poucette. Ils devaient probablement s'embrasser, rire ensemble et se voir en tenue de nuit. Ce soir-là, Yvonne dut relaver le sol et les marches. Ruby n'était pas satisfaite. Elle voyait nettement les traces de savon.

Elle ne pouvait pas sentir ses camarades de classe. C'étaient des enfants insupportables renvoyés de chez eux, tout comme elle, des garçons insolents et des filles vulgaires. Il n'était pas question de les fréquenter au-delà du simple bavardage et des conspirations contre le professeur ou d'autres élèvescheres él. L'idée de se confier la rebutait. Les sorties lui permettaient de rentrer chez elle et elle les considérait comme de véritables lueurs d'espoir. Le dimanche soir, tous ses espoirs étaient déçus et il fallait retourner

à l'école. Trois ou quatre jours plus tard, elle commençait à se réjouir de la prochaine sortie.

Elle envisagea de se sauver. Ce n'était pas difficile. Elle n'avait qu'à faire son sac et partir. Mais si elle s'en allait, il fallait que ce soit bien calculé, et pour de bon. Apprendre la couture ? La cuisine ? Trouver un homme avec qui se marier ? Cette dernière option tombait d'elle-même. Elle n'avait jamais embrassé d'homme, ni rencontré quelqu'un qui aurait aimé l'embrasser. Et elle n'avait pas d'argent. Elle devrait en voler, le cas échéant. Mais où ça ? Voler et déguerpier. Se présenter quelque part sans papiers ni diplôme. Non.

Tante Oda était toute son espérance. Elle venait la chercher les week-ends où Mme Thygesen prévenait l'école qu'ils étaient dans l'impossibilité de *recevoir leur fille chez eux*. La façon dont tante Oda était au courant demeurait un mystère pour Ruby. Mais elle ne posa pas non plus la question.

Et ce fut au cours d'une visite du château de Rosenborg avec tante Oda, dans la salle de bal, que Ruby, alors âgée de dix-sept ans, sentit une douleur dans le bas-ventre et quelque chose de mouillé entre les cuisses. Elle y passa la main et la retira ensanglantée. Elle gémit tout haut et n'eut aucune envie de se lécher les doigts. En dépit de l'enseignement risqué de la sexualité par M. Poulsen, elle n'avait aucune idée de la raison pour laquelle elle saignait. Poulsen parlait de l'enfant non encore conçu, qui allait se développer dans le ventre de sa mère avant qu'elle n'accouche. Comment le fœtus arrivait là au départ, c'était une des mille et une questions qu'on ne posait pas. Tante Oda l'entraîna loin des regards curieux et elles rentrèrent au jardin ouvrier. Oncle Dreas reçut l'ordre d'aller dehors faire tremper ses bières et tante Oda fouilla dans les placards à la recherche de chiffons en laine tricotés main. Ruby pleurait, pour la première fois depuis des années.

– Ta mère ne t'a vraiment jamais parlé de ça ? Je *n'arrive pas* à le croire. Je *refuse* de le croire. Qu'elle n'ait pas... à sa propre fille...

– Mais qu'est-ce que c'est ?

– Rien de particulier, seulement mal au ventre.

– Mais ce n'est pas dans le ventre, c'est dans... *l'entrejambe*. Et il faut qu'il soit *propre*. Toujours.

– Je sais. Que ce n'est pas dans le ventre. Je m'en souviens assez, même si ça remonte à bien des années. Mais c'est comme ça qu'on *dit*. Bon. Déshabille-toi, trouve-toi une nouvelle culotte et mets le chiffon dedans. Tu emporteras les autres chiffons à l'école.

– J'en aurai besoin à l'école ? Le sang va continuer à couler ? Oh, tante Oda... j'ai tellement mal.

– Oui, ça va couler encore. Pendant quelques jours. Et ensuite, tous les mois. oule pas mois.a signifie simplement que tu peux avoir des enfants maintenant.

– Je ne veux pas avoir d'*enfants*. Un enfant ? Un enfant en chair et en os ? JE N'EN VEUX PAS !

– Calme-toi ! J'ai dit que tu *pouvais*. Mais tu n'as pas d'homme, hein ? Viens ici !

Ruby se jeta contre elle et sanglota, en respirant l'odeur de la peau ridée et brunie de tante Oda et de sa robe en crêpe fraîchement lavée.

– Je ne comprends pas, tante Oda. Je ne veux pas...

– Écoute-moi !

Elle écarta Ruby et la prit par les épaules.

– Quand le sang vient, continua-t-elle, ça veut dire que tu ne vas pas avoir de petiot. Si tu es avec un homme et qu'il... laisse le jet pénétrer en toi, alors c'est dangereux. Il se peut que tu ne saignes *pas* la prochaine fois. Tu comprends ?

– Oui, répondit Ruby.

C'était la première fois qu'elle mentait à sa tante.

Elle obtint son examen assez longtemps avant le scandale. Mlle Lumby, la directrice de l'école de Forum, fut accusée d'avoir abusé d'un des élèves, un garçon de dix-sept ans, Albert. Celui-ci était bête comme chou et *servait* depuis longtemps Mlle Lumby dans ses appartements privés, pour obtenir de meilleures notes. Dans le courant de l'été, en larmes, il avoua sa relation à son père et Mlle Lumby se retrouva directement en prison. Voilà ce qu'on racontait. Ce fut un énorme scandale, dont l'écho parvint jusque chez Ruby, rue Hellelidenvej à Amager. Sa mère la pressa de donner des détails, mais elle n'en avait aucun. Alors elle inventa les anecdotes. Que Mlle Lumby était venue en rougissant chercher Albert au beau milieu d'un cours. Qu'Albert s'en vantait devant les autres. Qu'il avait dans les poches des chocolats qu'elle lui offrait. Que Mlle Lumby s'était aussi penchée sur les pupitres de plusieurs autres garçons. Qu'Albert était resté enfermé chez Mlle Lumby pendant tout un week-end. Et sa mère en frémissait, devenait un peu son amie dans la confidence. Plus Ruby apportait de détails, plus sa mère s'adoucissait.

– Heureusement que tu as eu ton examen à temps ! dit-elle en soupirant avec emphase.

L'école fut fermée définitivement. Les internats passèrent de mode quelque temps. Les maisons de redressement pour les

garçons réellement durs connurent un nouvel essor. Cela ne concernait pas Ruby. C'était un chapitre clos. Elle avait à peine remarqué Albert, et Mlle Lumby, petite et grisonnante, avait les lèvres humides et une grosse poitrine. On ne la voyait que dans les grandes occasions ou lorsqu'elle faisait visiter l'école à de nouveaux parents. Qu'Albert accepte d'envoyer son jet dans ce vieux spectre, c'était une énigme. Mais en quoi consistait ce jet, c'était une énigme encore plus grande. Il y avait tellement de choses h="t de chqu'elle ignorait. Quand la vie allait-elle réellement *commencer* ? Les adultes comprenaient tout et pour eux c'était évident. Est-ce que ça se passait la nuit ? À quel moment découvrirait-on qu'on voyait une adulte en se regardant dans la glace ?

Elle trouva l'annonce elle-même dans le journal d'Amager, deux mois avant son dix-huitième anniversaire : la compagnie de téléphone de Copenhague, dans la rue Nørregade, proposait une formation de téléphoniste. Elle s'y rendit pour un entretien. On lui expliqua qu'elle pourrait commencer le lendemain de ses dix-huit ans, c'était l'âge minimum pour y travailler. Il lui fallait aussi la signature de son père, car elle ne serait pas encore majeure. Et ils possédaient des chambres dans la rue Ahlefeldtsgade qu'ils louaient aux *dames du téléphone*.

Téléphoniste. L'avenir se trouvait là. Il y avait là la porte qu'on pouvait fermer et verrouiller de l'intérieur. Et si on sortait, avec quelques couronnes en poche, on pouvait s'installer au Pavillon du Lac, un dimanche, boire du thé et faire partie des *gens bien*. Elle prit en cachette son diplôme dans le secrétaire de son père et le présenta à la compagnie de téléphone. Le soir où ils fêtèrent ses dix-huit ans au café Takstgrænsen, parce que sa mère n'avait pas envie d'organiser une soirée chez eux dans le salon et qu'il faisait évidemment bien trop froid pour faire ça dans le jardin, elle annonça la nouvelle. Sa mère se mit à pleurer comme une Madeleine, son père resta muet, Ib s'assit aussitôt sur les genoux de Ruby et chuchota :

– Et moi j'aurai ma propre chambre. Merci, ma sœur !

– Ma petite fille ! Tu vas quitter ta *mère* ? Tu ne parles pas sérieusement ? Ruby, ma chérie, ce n'est pas possible ! Tu ne dois pas. C'est trop dangereux. Tu manques de maturité pour vivre toute seule.

– Et quel âge avais-tu, toi, quand tu... ? commença oncle Dreas.

– C'était dans le temps ! J'étais beaucoup plus mûre que Ruby. Je connaissais tout de la vie. Trop, malheureusement !

Sa mère s'affala presque sur la table en hoquetant. Son père lui

caressa le dos, rare moment de tendresse. Ruby déglutit avec peine. Était-il possible, malgré tout, que sa mère ait de l'affection pour elle ?

Mais dès leur retour à la maison, en l'absence de tout public, le ton de sa mère changea radicalement.

– Comment as-tu osé ? Devant tout le monde ! J'ai eu l'air d'une idiote qui n'était au courant de rien ! Une mère doit être la première informée ! Je ne te pardonnerai jamais ! Et j'espère que la chambre est meublée, car tu n'emporteras rien d'ici, on en a besoin nous-mêmes puisque ton père n'a jamais les moyens d'acheter quoi que ce soit de neuf.

– C'est meublé. Il me faudra simplement du linge de lit.

Elle obtint la signature de son père le lendemain, ainsi que cinquante couronnes dont sa mère ne devait rien savoir.

Elle célébra la première nuit dans son propre intérieur avec une coupe pleine de raisins et une bougie allumée. Assise à sa propre fenêtre, elle avait vue sur le parc Ørsted et les ascensions abruptes des vols de pigeons dans le ciel. On aurait dit un morceau d'étoffe en pointillé qui battait au vent. La plage allait lui manquer. Pouvoir y aller à tout moment. Mais elle s'en passait déjà à l'internat. Et le travail était le plus simple au monde : établir la communication entre le client et le central au moyen d'une double fiche. En tant qu'opératrice, Ruby Thygesen devait s'exercer à prononcer d'un ton professionnel et impassible son « J'écoute ».

– J'écoute... j'écoute..., murmura-t-elle en fourrant un grain de raisin dans sa bouche.

La chambre était marron, sombre et étroite, avec un paysage de l'île de Lolland accroché au mur. C'était marqué en dessous.

– Ma première chambre était encore plus petite, s'exclama son père.

Il avait aidé Ruby à apporter en ville sa couette et son oreiller. Sa mère les avait rabroués quand ils lui avaient proposé de les accompagner :

– Tu n'es pas près d'avoir ma visite !

Avant de repartir, son père la prit dans ses bras et murmura avec des larmes dans la voix :

– J'ai toujours voulu ton bien, Ruby. Toujours. Mais je n'ai pas réussi. J'ai aimé ta mère autrefois, je la voyais sur la scène tous les soirs et je lui envoyais des roses, jusqu'au jour où elle m'a invité dans sa loge. Et je t'ai aimée, toi, dès que je t'ai vue. Je voudrais tellement que...

– Je sais, papa. Ne t'en fais pas !

Il la serrait contre lui, ne la lâchait pas, comme s'il avait peur de montrer son visage. Elle pensait perfidement à la poche pleine de raisins dans son sac, à la joie d'être enfin seule, alors qu'il était triste. Elle le repoussa doucement.

– Ça va bien se passer pour moi, papa. Il y a de la buée sur tes lunettes.

En refermant la porte derrière lui, elle vit son dos courbé et vieilli. Le cuir de ses talons était usé et plus clair.

– Je viendrai vous voir, dit-elle.

Il hocha la tête sans se retourner. Elle tourna la clé, le sourire aux lèvres. La chambre était trop petite pour accueillir la mauvaise conscience, en tout cas ce soir-là. Elle ouvrit la fenêtre et tourna le dos à la ville, fit face à la chambre, au paradis.

Une fêlure dans le lavabo en porcelaine témoignait de la vie effervescente de précédentes dames du téléphone. Il y avait eau froide et eau chaude. Dans le couloir, les toilettes coulaient en permanence et, quand elle tirait la chasse d'eau, elle avait d'abord l'impression d'entendre un sanglot de soulagement, puis cell'0"t, puis de recevoir la moitié de l'Øresund sur la tête.

Les autres téléphonistes qui habitaient là étaient aussi jeunes qu'elle. Elles avaient l'air méticuleuses et un peu terrifiées, marchaient à petits pas feutrés dans le couloir en serrant leur sac contre elles. Elle ne voulait pas chercher à faire leur connaissance. Elle n'était pas tentée par des allées et venues dans sa chambre.

Les pigeons volaient sans cesse, ne trouvaient jamais le repos. Si elle devenait vraiment compétente, elle chercherait à être affectée à l'international. Elle savait un brin de français et d'anglais, grâce à son école, et tout le monde parlait un peu allemand. Le plus important, c'étaient les chiffres. Les numéros.

– *Un deux trois quatre, one two three four, cinquante-six fifty-six, just a moment, please, un moment, s'il vous plaît, einen Moment, bitte...*

Tout le rabâchage servait enfin, le bachotage et l'apprentissage des leçons. Ruby eut une pensée charitable pour les professeurs qu'elle avait détestés. Était-ce la même chose que d'être heureuse ? Elle cracha un pépin de raisin dans sa main et l'examina. Une graine qui détenait en elle la possibilité de devenir un cep de vigne florissant. Elle le planta dans la terre d'un petit pot qu'elle posa sur le rebord intérieur de la fenêtre.

Il avait les bras si velus que les poils dépassaient de ses manchettes amidonnées. Ce fut la seule chose qu'elle remarqua,

hormis le fait que toutes les dames du téléphone rougissaient quand il leur adressait la parole, d'un ton à la fois autoritaire et élogieux. Cette pilosité absolument sauvage qui rencontrait le tissu blanc domestiqué, elle était obnubilée par ce contraste. Elle éprouvait l'envie de déboutonner la manchette et de caresser la peau dans le sens du poil. Cette pensée l'épouvantait. Elle évitait de lui parler ou de croiser son regard. S'intéressa-t-il à elle pour cette raison-là ? Une attitude fuyante fascinait-elle les hommes ? Il la rencontra seule dans le couloir, un après-midi. Elle s'en retournait à sa chambre. Il la serra contre le mur. Elle fut obligée de le regarder en face. Ses sourcils ressemblaient à des buissons touffus de berbériss. Sa bouche était une fente humide et le bout de sa langue, plus clair, s'introduisit dans la sienne. Elle ne sentit pas ses lèvres. Uniquement sa langue qui s'enfonçait, inflexible, dodelinant d'un côté et de l'autre. Elle inspira par le nez, fit buter sa propre langue contre la sienne et pinça les lèvres. Il la lâcha.

– Ah bon, tu ne veux pas ? J'ai pourtant remarqué que tu *joues* avec moi, petite demoiselle Thygesen.

– Allez-vous-en ! SALAUD !

Le lendemain matin, elle resta au lit. Le dégoût cédait la place à l'excitation en songeant à cette langue résolue. Est-ce qu'il l'aimait ? Est-ce que ça avait été un baiser ? De toute façon, elle ne voulait plus jamais avoir affaire à lui. C'était un petit chef stupide. Ce n'était pas lui qui décidait. Elle irait trouver les personnes avec qui elle avait eu son entretien et demanderait à être affectée à l'international. Il ne fallait pas qu'il s' imagine quoi que ce soit.

Elle se leva, partit travailler, s'excusa en se disant fiévreuse ce matin-là, et tourna le dos lorsque le singe velu traversa la pièce. Elle le reconnut au bruit de ses pas, et sa présence derrière elle la rendit si nerveuse que sa vue se troubla et qu'elle passa une communication pour Sundby au lieu d'Amager. Une heure avant la fin de la journée, elle monta dans les bureaux de l'administration et déclara qu'au bout de deux mois elle se sentait capable de commencer à l'international.

– Ça alors ! Voilà une jeune dame pleine d'ambitions. Mais il faut que vous passiez un test oral de langues.

Et ce fut en tant que téléphoniste sur le réseau international, dix-neuf ans et sûre d'elle-même, avec des numéros et des adresses en de nombreuses langues plein la tête, qu'elle rencontra Håvard, le jour où elle tomba sur la place de Højbro, sous une pluie battante, alors qu'elle s'en revenait de chez Erik le fromager

qui lui avait offert un gros morceau d'édam hollandais. L'inconnu la releva, avec ses poches, son sac à main, son foulard trempé, et un de ses escarpins qu'elle avait perdu. Il la porta pratiquement jusqu'au passage qui menait au magasin d'antiquités de la manufacture de porcelaine, à l'abri de la pluie. Elle s'excusa tout le long du chemin. Il parlait bizarrement et ne pouvait pas être danois. Et quand il se présenta comme Håvard Satsås, elle comprit qu'il était norvégien.

– Håvard ! C'est un drôle de nom, s'exclama-t-elle en s'empressant aussitôt de s'excuser. Ce n'est pas vraiment ce que je voulais dire. Je m'appelle Ruby Thygesen. Je te... je vous remercie beaucoup de m'avoir aidée.

– On peut bien se tutoyer maintenant que je t'ai portée dans mes bras ?

– Peut-être. Mais maintenant il faut que je... Encore merci beaucoup. Merci !

– Je peux t'offrir une tasse de café pour te réchauffer ?

Elle le dévisagea en se demandant ce qu'elle devait répondre. Il devait penser qu'elle était stupide. Mais comment Håvard Satsås aurait-il pu savoir qu'il était le premier jeune homme à l'inviter à quoi que ce soit ? Que répondait-on quand des inconnus vous invitaient à prendre un café ?

– Je ne sais pas vraiment.

– Mais si. Viens donc !

Quelques semaines plus tard, assise sur une serviette rouge dans le parc de Dragør, non loin de la mer, elle laissait Håvard l'embrasser sans aucune crainte. Elle savait maintenant ce qu'était un vrai baiser : pas affreux, mais pas agréable non plus. S'embrasser impliquait quantité de salive, de goûts et d'odeurs intimes, mais c'était nécessaire pour devenir adulte. Cela faisait partie de tout ce qu'on devait faire parce qu'on était suffisamment mûre pour ne plus se boucher les oreilles avec les mains et écouter une musique secrète quand le monde s'avérait implacable. Elle le laissait aussi caresser sa poitrine et son entrejambe. Il affirmait qu'il l'aimait, et le répétait sans cesse s'il avait accès à sa peau nue.

Elleuothe = "1em" ne voyait que son torse. Son pantalon gonflait de façon inquiétante quand il pouvait la toucher. Elle osait à peine imaginer ce qui s'y trouvait. Quelque chose de semblable à ce qu'ilb avait entre les jambes, mais plus gros. Beaucoup, beaucoup plus gros.

Sa famille, à Oslo, faisait le commerce du bois, et Håvard, responsable d'entreprises danoises, venait de temps en temps. Il

avait sept ans de plus qu'elle. Et ce ne fut pas avant qu'il lui dise : « Viens avec moi à Oslo et épouse-moi ! » qu'elle lui permit de dévoiler le renflement de son pantalon et de pénétrer en elle. Elle eut mal, mais elle ne mit pas les mains sur ses oreilles. Au contraire, elle s'agrippa à lui et espéra en toute confiance qu'il comprenait cette histoire de *jet*, qu'elle en avait peur et que cette peur était liée à la crainte d'avoir un enfant. Le drap fut mouillé entre leurs cuisses. Il y eut une odeur de varech, ce qui la réjouit énormément, et aucune trace de sang. Elle rit tout haut.

– Tu es à moi maintenant, murmura-t-il le visage en sueur. Y as-tu pris plaisir ?

– Oui, répondit-elle.

Car elle appréciait cette odeur qui lui était familière. Et le central téléphonique international d'Oslo devait être identique à celui de Copenhague, du moment qu'on mémorisait les nouveaux numéros. Alors elle serait loin de sa mère, elle mettrait toute une étendue d'eau entre elles. Pour son père et Ib... il n'y avait rien à faire. Elle était adulte, pouvait se regarder dans une glace n'importe quand et comprendre autour de quoi tout avait tourné pendant cette longue attente. L'idée de la cigogne était ridicule, mais un peu triste aussi. Anna ne le saurait jamais. La petite Anna. Qui savait tout de la façon de noyer les chatons, mais rien de celle dont on saignait dans l'entrejambe et dont on faisait un bébé. Penser à Anna désormais revenait à se souvenir d'une sœur décédée, et non d'une amie du même âge.

Ruby ne doutait pas que Håvard l'aimait. Elle lui fit rencontrer ses parents une fois avant leur départ. Par chance, sa mère était légèrement enivrée et ils évitèrent de rester à l'intérieur. Le jardin était fleuri, le satyre qui crachait de l'eau avait belle allure, et la nappe frémissait paisiblement au vent. Sa mère voulut tout savoir du commerce du bois, pendant que son père servait le café et la liqueur de banane. Ruby échappa à un tête-à-tête avec sa mère. Ce fut Håvard qui annonça qu'ils se marieraient quand Ruby aurait vingt ans et qu'elle allait déménager et prendre une chambre à Oslo en attendant. Sa mère éclata de rire en disant que c'était ridicule :

– Une idée complètement *folle* ! Qu'est-ce qui vous fait croire, monsieur *Satsås*, que ma fille va émigrer en Norvège ?

– J'ai déjà obtenu un emploi, déclara Ruby.

Son père s'approcha d'elle en tendant les bras. Mais ce fut sa mère qui bondit de sa chaise et s'y précipita, tout en pleurant hystériquement.

– On s'en va, dit Ruby en se levant. Maintenant.

Ils croisèrent Ib à la barrière. Håvard lui dont = "vard luna cinq couronnes. Ils coururent tout le long du chemin jusqu'au bus.

– Il te faut un passeport et la signature de tes parents, fit Håvard, le souffle court.

– J'irai voir papa à la manufacture, rétorqua-t-elle. Ne t'en fais pas ! Je m'en occupe. Papa t'aimait bien, c'est le principal. Et c'était gentil de ta part de donner cinq couronnes à Ib, même si c'était beaucoup trop, c'est un petit voyou.

Son père lui donna une petite caisse en même temps que les papiers, le jour où elle vint régler les derniers détails et lui dire adieu.

– Je l'ai décoré moi-même. C'est un service à moka, pleine dentelle, pour six. Tu n'as pas peur ? Moi, je m'inquiète pour toi, ma chérie.

Il était en blouse, petit et poussiéreux, et avait de belles taches bleues sur le bout des doigts.

– Peur ? Il m'aime, tu sais.

Et elle aurait volontiers ajouté : Et pour le reste, ce n'est pas dangereux, ça sent simplement le varech, et tante Oda m'a tout expliqué.

– Mais vivre seule, dans une ville inconnue, Ruby...

– J'habite seule depuis longtemps déjà. Oslo est seulement un peu plus petit. Et j'ai Håvard. On sera fiancés. Et ensuite on se mariera.

– Tu pourrais continuer à vivre ici un moment. S'il venait te rendre visite ?

– Non. Je veux partir. Je veux connaître sa famille, m'habituer à la langue.

– Oda aussi se fait du mauvais sang.

– Elle ne m'en a rien dit. On est allés les voir. Elle l'aimait bien.

– Håvard est un bon garçon. Ce n'est pas ça. Mais toi, tu es si jeune.

– Je suis grande, papa.

Ils étaient tous sur le quai au moment du départ. Tante Oda, oncle Dreas, son père, Ib et sa mère. Ils avaient apporté des cadeaux, des vêtements, de l'argenterie et des nappes. La quantité de bagages s'accrut considérablement. Håvard lui avait acheté toute une nouvelle garde-robe : une robe et un ensemble jaune pâle, ainsi qu'une cape, des souliers et un sac en cuir mégissé. Elle était une princesse et les princesses ne pleurent pas. Sa mère, attentive à son public, amplifia exagérément ses gestes d'adieu

longtemps après que le navire se fut écarté du quai. Elle cria ses déclarations d'amour et ses recommandations, et somma Ruby de promettre qu'elle allait terriblement lui manquer et qu'elle reviendrait bientôt la voir. Ruby, qui se trouvait dix mètres au-dessus d'elle, comme dans un grenier, souriait, agitait la main et répondait oui à tout. Ib, mince et dégingandé, était en culotte courte. Ses genoux ressemblaient à des nœuds sur une corde. Elle pensa : « Je ne sais pas t dne saisce que je suis en train de faire. Mon Dieu ! Qu'est-ce que je suis en train de faire ? »

Il neigeait dru le jour où elle eut confirmation qu'elle était enceinte. Le Dr Holmes, de la rue Dronningens Gate, ne se priva pas de l'appeler *mademoiselle* à plusieurs reprises. La mine renfrognée de Ruby lui donnait tout lieu de penser que ce n'était pas une bonne nouvelle. Elle marcha lentement dans la neige jusqu'à l'arrêt du tramway près de la gare, sans remettre son foulard sur sa tête, laissant les flocons tomber dans ses cheveux et fondre. Håvard était à Copenhague et devait y rester encore trois jours. Dans la pension de famille du quartier de Frogner, une grande chambre avec salle de bains, payée par Håvard, l'attendait. Ils devaient se marier deux mois plus tard. Il acceptait qu'elle veuille continuer à travailler et ne pas rester à la maison comme une potiche. Tout était parfait.

Sauf ça. Un horrible *fœtus*. Qui venait tout gâcher. Même s'il n'avait jamais laissé le jet pénétrer en elle. Tante Oda avait sûrement oublié de lui signaler quelque chose. Deux semaines plus tôt, elle était heureuse et se faisait une joie de rencontrer les parents de Håvard. Et maintenant elle abritait un fœtus sous la peau tendue de son ventre, un petit morceau de chair et de sang qui salissait ses rêves. Le premier petit-fils des parents de Håvard.

C'était au fond la seule chose qui l'angoissait. Non pas de les rencontrer, mais de ne pas les avoir rencontrés dès son arrivée à Oslo en tant que fiancée. C'était incompréhensible. Elle avait demandé à Håvard si le problème venait de sa mère, mais sans obtenir de réponse. Il était leur fils unique.

– Ont-ils quelqu'un d'autre en vue pour toi ?

Elle savait que ce genre de chose pouvait se produire dans les familles aisées qui pensaient surtout en termes d'alliance. Une fille d'amis de la famille qui était censée devenir son épouse, pas une téléphoniste de Copenhague. Fille d'un peintre au bleu de cobalt et d'une ancienne chanteuse et actrice de cabaret qui avait connu ses plus grands succès en 1933, aux cuisses mises en valeur par des bas de résille et découvertes jusqu'à l'articulation de la hanche.

– Non, répondit-il. Il n'y a personne d'autre. Bien sûr que non.

Il appela de Copenhague ce soir-là. Le téléphone était dans l'entrée et les autres pensionnaires entendaient tout ce qu'on

disait. Elle devisa du temps et de son travail, après quoi elle pleura sous sa couette. Et s'il était heureux malgré tout ? Il était fils unique et aurait besoin d'un héritier, et elle était persuadée qu'elle portait un garçon. Elle n'avait jamais eu de contact avec des petites filles. Søren, Ib et le petit Niels de Dasse étaient les seuls qu'elle ait côtoyés. Soudain une pensée s'abattit sur elle comme un paquet de mer : « Il ne se mariera pas avec moi. Pas maintenant. »

*Elle resta éveillée et réfléchit toute la nuit. Elle n'était pas franchement amoureuse de lui en fait, elle l'aimait bien parce qu'il... non, elle ne savait pas vraiment. Elle ne se *pâmait* pas quand il l'embrassait. Elle serrait les dents quand il pénétrait en elle. Si elle ne le voyait pas pendant plusieurs jours, elle n'éprouvait rien non plus. D'après ce qu'elle avait lu ou vu dans les films, elle se rendait compte que ce ne pouvait pas être de l'amour. Mais il n'avait pas besoin de le savoir. Cela ne posait aucun problème. De toute manière, il croyait tout ce qu'elle disait, y compris lorsqu'elle lui assurait combien elle l'aimait. Il croyait tout ce qu'elle disait...*

Elle se jeta à son cou à son retour. Il eut aussitôt envie de s'allonger avec elle, elle était consentante, câline et rieuse. Lorsqu'à son habitude il voulut se retirer, juste avant que son visage n'exprime une jouissance qu'elle ne comprenait pas, elle le retint, plaqua ses hanches contre les siennes. Désarmé, il retomba et s'introduisit à nouveau. Son corps trembla, s'agita. Il gémit tout haut. Elle attendit.

– Tu as fait exprès ? murmura-t-il quelques instants après.

– Marions-nous à la mairie ! répondit-elle. Juste tous les deux. Aussi vite que possible. Ne le dis pas à tes parents !

– Mais Ruby... à quoi penses-tu ? L'appartement n'est pas terminé, et maman et papa, ils...

Il refusait toujours de lui montrer l'appartement, ce devait être une surprise, disait-il.

– Marions-nous ! Je n'ai plus le courage d'attendre. Tant pis pour l'appartement ! On y emménagera quand il sera prêt. Pourvu que... je sois ta femme !

Et il s'esclaffa tout à coup :

– En fait, sans le savoir toi-même, tu as trouvé la solution parfaite !

– À quoi ?

– On va se marier dans le plus grand secret. Oui, c'est ça ! La semaine prochaine ! Tu me donneras tes papiers, et je me chargerai de tout.

– Et les témoins ? Je peux demander à Sonja, qui travaille avec moi.

– On peut prendre des employés municipaux.

– Mais tu as bien un ami, Håvard ? Quelqu'un que tu connais ?

Il ne répondit pas. Elle ne rencontrait jamais ses amis. Ils n'étaient toujours que tous les deux. Elle l'acceptait comme une flatterie. Il disait qu'il était si amoureux d'elle qu'il ne voulait la partager avec personne.

Elle se maria vêtue de l'ensemble qu'elle portait en quittant le Danemark. Håvard apporta un petit bouquet de roses jaunes. Dans les rues, la neige était lourde et boueuse. Après la banale cérémonie en présence non pas d'un, mais de deux témoins inconnus, parce que Ruby avait soudain réalisé qu'il n'était pas judicieux qu'à son travail on apprenne son mariage, ils se promenèrent main dans la main en descendant vers le fjord. Elle voulait contenteuler à travailler jusqu'à ce que ça se remarque. Elle n'était vraiment pas pressée de perdre son emploi et son salaire, et de dépendre de Håvard à tout point de vue. Elle n'était pas pressée non plus de lui parler du bébé. Pendant la nuit blanche qu'elle avait passée à réfléchir, elle avait décidé d'attendre un long moment, de lui faire croire que c'était arrivé juste avant leur mariage. De trouver un autre médecin. De faire en sorte que tout le monde pense que l'enfant était né avant terme. Un enfant. Elle n'arrivait pas à en prendre son parti. Qu'allait-elle faire d'un enfant ? Le laver, le nourrir, le surveiller. L'élever. L'aimer ? Comment aimait-on un enfant ?

– Mon épouse, dit-il en l'attirant vers lui.

Le fjord s'étendait devant eux, gris comme une cathédrale, agité sous les nuages qui pointaient jusqu'au Danemark. Des mouettes blanches volaient en brusques piqués, poussant des cris affamés. Ce jour-là, elles ressemblaient à des couches mises à sécher au vent.

Ils remontèrent en direction du salon de thé Halvorsens Conditori, parce qu'elle eut soudain envie d'y aller. Canapés de saumon et œufs brouillés, gâteau à la crème avec une baie rouge sur le dessus, chocolat et crème glacée.

– Mme Ruby Satsås, je t'aime ! déclara-t-il tout bas.

– Tu as une moustache de glace, murmura-t-elle en retour.

Elle ressentit comme un soupçon de quelque chose qui *pouvait* être de l'amour. À cet instant précis, elle n'aurait souhaité être aux côtés de personne d'autre que lui. C'était déjà bien.

– Ensuite on ira chez tes parents, dit-elle. Je voudrais les

rencontrer.

– Tu ne veux pas voir l'appartement alors ? Même s'il n'est pas fini ? demanda-t-il.

– Non. D'abord ton père et ta mère.

– Bon, dit-il en détournant le regard.

Ils prirent un taxi.

La maison était six fois plus grande que celle de ses parents au Danemark. Elle était en pierre, avec des colonnes, des fenêtres en saillie et un portail haut de deux mètres au-dessus duquel deux petits dragons en pierre surveillaient l'entrée. La neige était impeccablement dégagée. Une grosse voiture noire était garée devant le portail. Le palais royal était juste derrière la maison, et non l'inverse, comme lui glissa Håvard à l'oreille. D'ailleurs il se comportait bizarrement. Il lui lâcha la main dès qu'ils aperçurent le portail. Tira sur son col de chemise. Il avait le front luisant de sueur, alors que le froid était très vif et qu'il ne faisait pas chaud du tout dans le taxi.

Une jeune employée de maison ouvrit, elle portait sur sa robe noire un tablier blanc de dentelle en forme de demi-lune. Un chien arriva en courant, il remuait la queue et gémissait. Håvard l'appela Lord et le renvoya.

– Oh, s'étonna l'employée. Excusez-moi, monsieur vient aujourd'hui ?

– Je voulais faire une surprise à ma mère, répondit Håvard.

Il fit entrer Ruby. Les manteaux s'entassèrent dans les bras de l'employée qui déclara :

– Entrez dans la bibliothèque ! Je vais dire à madame que monsieur, son fils, est arrivé. Elle est en bas dans les serres.

– Les serres ? Vous vous occupez aussi d'horticulture ? Je croyais que c'était seulement le bois et ce genre de choses, murmura Ruby.

– On ne vend rien de cette production. Maman cultive des orchidées. Elle s'intéresse... davantage à ses fleurs qu'aux gens. Non, oublie ce que j'ai dit !

Elle était maintenant en sueur. Il ne croisait pas son regard, ne la touchait pas. Elle commença à avoir peur. En fait, elle fut saisie d'une espèce d'épouvante, il y avait quelque chose de terriblement anormal. Un mensonge qui planait entre eux, et ce n'était pas le sien.

Elle fixa des yeux une table en cuivre de fumeurs, entourée de profonds fauteuils Chesterfield. Un porte-pipes était posé sur la table. Cela l'aida à penser à oncle Dreas, qui aurait vraiment

adoré ce support et pris chaque pipe en main pour en vérifier le *tirage*.

Mme Satsås fit son entrée dans la bibliothèque, souriante, et se dirigea droit vers Håvard qu'elle embrassa sur les deux joues. Ruby fut frappée par le caractère non norvégien et aristocratique. Elle tenait toujours son bouquet à la main.

– Et qui est cette jeune dame ?

– C'est Ruby, mon... épouse, maman. Depuis onze heures ce matin.

– Tiens donc ! Mais c'est merveilleux !

Mme Satsås la serra contre elle, d'un geste ferme et rapide, sans perdre son sourire. Elle sentait bon la terre et l'air moite et chaud. Ses bijoux tintaient quand elle bougeait.

– J'ai demandé à Else de servir le thé dans le salon d'hiver. Allons-y !

Mme Satsås les précéda, ouvrit une immense porte à deux battants peinte en brun, sans dire un mot. Ils quittèrent les murs recouverts de dos de livres aux lettres dorées et pénétrèrent dans un vaste salon lumineux, dont les baies vitrées donnaient sur un jardin enneigé aux allures de parc. Les fenêtres et le paysage hivernal auraient dû retenir le regard de Ruby, mais elle le remarqua aussitôt : un grand miroir rococo français surmontant une demi-table fixée au mur, le genre de meuble que Tutt et Erik le fromager adoraient, avec des dorures et deux pieds élégamment galbés. Il y avait une photo sur le plateau de la table. Celle d'un homme âgé, qui ressemblait beaucoup à Håvard. Un petit bouquet serré de roses blanches fraîches et deux bougies allumées étaient >

L'homme sur la photo portait un uniforme d'officier allemand.

Aucun taxi n'apparut avant qu'elle eût marché un long moment, sans manteau. Elle avait perdu son bouquet, mais bien gardé son sac. Elle rentra chez elle, s'enferma dans sa chambre et s'allongea sans bruit sur le lit. Elle n'éprouvait pas le besoin de pleurer. La seule chose qu'elle ressentait, c'était un calme immense, émergeant d'une haine si forte qu'elle lui semblait presque étrangère. Une haine dénuée de toute compassion. Il avait treize ans au début de la guerre. Sans doute avait-il eu mille occasions de voir ce qui se passait. Il avait dix-huit ans quand elle prit fin et ce n'était que neuf ans plus tôt. Elle ne voulait même pas essayer de le disculper. Ou d'avoir pitié de lui. Ou de le considérer comme un fils cherchant à comprendre ou être agréable à sa mère démente, ou gagner le respect d'un père décédé en le prétendant toujours en vie.

Que s'imaginait-il ? Qu'elle accepterait tout, dès lors qu'ils seraient mariés ? Quel idiot !

Il ne la suivit pas jusqu'à Frogner. Il ne vint pas. Elle passa seule sa nuit de noces, la coiffeuse poussée devant la porte, pourtant fermée à clé. Il n'avait pas intérêt à essayer, le fils de nazi. Mais le lendemain il était là. C'était samedi et elle avait pris une journée de congé. Elle était assise sur le bord du lit pendant qu'il frappait et chuchotait par la fente de la porte qu'il l'aimait et qu'ils devaient absolument parler ensemble. Jusqu'à ce qu'il abandonne et s'en aille. Son *mari*. Quelle blague ! Sa haine était telle qu'elle était presque incapable d'uriner. Elle était comme nouée, son corps imperméable à quoi que ce soit. Elle ne mangea pas. Elle s'allongea dans la baignoire où, malgré l'eau brûlante, elle tremblait de froid. Elle vomit une bile amère. Elle but de l'eau, ne pouvait rien avaler d'autre. Le lundi, elle alla travailler en s'attendant à ce qu'il vienne la voir, mais il ne vint pas. Elle mit Majorstuen en communication avec Manchester, et Winnipeg avec Vinderen, puis elle demanda à rencontrer le chef du service. Il s'appelait Buchmann, il était juif. C'était le seul qu'elle connaisse qui soit susceptible de comprendre. Il était âgé et n'avait pas de famille. Tous, hormis trois de ses nièces, avaient disparu pendant la guerre, lui-même s'était apparemment réfugié en Suède. Elle se dirigea droit vers lui et déclara :

– Monsieur Buchmann, je n'ai encore jamais parlé avec vous de questions privées.

– Si je puis vous aider, mademoiselle Thygesen...

– Je suis complètement désespérée, mais je ne vais pas pleurer, vous savez.

Elle éclata en sanglots. M. Buchmann contourna sa table de travail précipitamment et la prit par les épaules.

– Mais ma petite demoiselle, qu'est-ce que... ? Voyons, mademoiselle Thygesen... !

Et dans les bras d'un vieux monsieur pratiquement inconnu, sentant inc mais plus proche d'elle que quiconque à ce moment-là, parce qu'elle savait qu'il rentrait tôt chez lui le vendredi pour préparer le sabbat, avec des bougies blanches et du pain azyne, elle lui raconta tout. Qu'elle était enceinte, qu'elle venait d'épouser un salaud de nazi que certes, par chance, elle n'aimait pas, qu'il était sans doute à plaindre parce qu'il mentait et refusait d'accepter l'histoire de sa famille, mais qu'elle-même ne voulait pas retourner à Copenhague enceinte et divorcée.

M. Buchmann se mit aussi à pleurer. Il la tenait dans ses bras et sanglotait spontanément, comme une femme. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'il pleurait et il l'assura qu'ils allaient régler le problème. Ensemble.

– Je vais trouver un avocat, dit-il. Un bon.

Elle lui parla sans aucune contrainte d'Anna qui avait disparu, et il pleura encore davantage. Il alla fermer la porte à clé, s'assit sur une chaise devant elle et lui prit les mains, incapable d'arrêter ses larmes.

– Ils les ont gazés, murmura-t-elle. Des familles entières, je sais. Complètement nus, debout sur le sol en béton, des adultes et des enfants ensemble. Anna était ma meilleure amie et ils étaient tous si gentils. Et j'aimais bien les Allemands aussi, au début. Ils chantaient magnifiquement, à trois ou quatre voix, avec une telle joie de vivre.

M. Buchmann hochait la tête à tout ce qu'elle disait, comprenait qu'elle savait bien qu'elle ne lui apprenait rien de nouveau. Mais que c'était la première fois qu'elle le disait tout haut à quelqu'un.

– Je sais qui est la famille Satsås, déclara-t-il. Pronazie dès le premier jour. Oscar Satsås était un proche de Quisling et il s'est engagé très tôt comme officier. Heureusement, il est mort à temps. Quelques mois avant que Hitler ne passe l'arme à gauche dans son bunker. C'est ce qui a sauvé sa femme et son fils. On n'a jamais pu rien lui reprocher à elle et le fils était trop jeune. Ce n'est pas Håvard qu'il s'appelle ? Mais ils vivent comme des parias, font du commerce par le biais de firmes à leur solde, avec l'étranger bien sûr. Probablement d'autres nazis.

M. Buchmann paya de sa poche un des meilleurs avocats d'Oslo. Håvard Satsås fut informé par courrier que la séparation serait bientôt prononcée et qu'il devrait subvenir aux besoins de son enfant. Ainsi que de son ex-femme qu'il devrait aider financièrement jusqu'à ce que l'enfant soit majeur. L'avocat des Satsås accepta tout. Elle aurait les moyens de payer une nourrice tout en continuant à travailler. Toucher de l'argent sale ne la tracassa nullement. L'argent comptait énormément aux yeux des Satsås. Les exigences financières étaient donc une punition, la seule forme de punition dont elle disposait. Håvard ne chercha pas à la revoir. Elle loua un petit trois pièces dans la rue Prinsens Gate, tout près de la compagnie de téléphone, tandis que son ventre grossissait. M. Buchmann venait prendre le thé tous les dimanches. Un homme doux et gentil, capable de pardonner, une faculté qu'elle lui envoyait.

– Vous n'allez pas en parler à vos parents ? demanda-t-il.

– Non, répondit-elle. J'ai dit qu'on s'était mariés, Håvard et moi, et qu'on habitait ensemble. Ils n'ont pas les moyens de venir jusqu'ici. Alors le problème ne se pose pas.

– Et ils ne savent pas que vous attendez un bébé ?

– Non.

Elle l'appellerait Arne. En souvenir d'Anna. C'était ce qu'elle avait trouvé de plus approchant.

Elle mit au monde une fille, un soir d'automne. L'électricité était coupée dans une grande partie de la ville. Le personnel de la maternité, qui s'alarmait de la panne de courant, était soulagé que l'accouchement de Ruby se déroule sans complications. Elle ne se plaignit presque pas des douleurs. Elle appuya sur son gros ventre pour en débarrasser le corps de l'enfant, sans cesser de crier.

– Il s'appellera Arne, dit-elle.

– Mais c'est une fille, objecta la sage-femme.

Pas Anna. Elle ne s'appellerait pas Anna. Une fille ? C'était une erreur. Serait-elle obligée d'élever une *femme* ?

– Alors je ne sais pas, rétorqua-t-elle. Je ne sais pas quel nom donner à une fille.

Deux jours plus tard, elle téléphona à Amager. Debout dans la cabine, elle écouta les téléphonistes faire leur travail. Elle leur aurait bien dit que c'était Ruby Thygesen qui appelait, mais n'en fit rien. Elle avait la nausée. La cabine sentait le placenta et la sueur. Ce fut son père qui décrocha.

– Thygesen à l'appareil.
– C'est moi, Ruby.
– Ma chérie ! Comment ça va ?
– Je viens d'avoir une fille.
– QU'EST-CE QUE TU DIS ? Une FILLE ? Un bébé ?
– Oui. Elle pèse trois kilos six et mesure quarante-neuf centimètres.

– Mais Ruby, on ne savait pas que...

Son père se mit à sangloter. Ruby eut envie de raccrocher, mais elle ne le fit pas. Elle imagina la table où était posé le téléphone. Les fleurs séchées qu'il y avait toujours à côté de l'appareil, sa mère disait que c'étaient des « fleurs d'éternité ». Le visage de son père, sa couronne de cheveux sur la nuque, ses oreilles, la *Valse n° 7*.

– Je ne sais pas comment l'appeler. Comment est-ce que je vais l'appeler, papa ?

– Tu veux qu'on demande à ta mère ?

– Oui.

– *Notre Ruby a accouché d'une petite fille, comment crois-tu qu'elle devrait s'appeler ?*

Elle n'entendit pas la réponse de sa mère. Au bout d'un petit moment, la voix de son père reprit :

– Elle propose Therese. Therese ! C'est un joli prénom, hein ? Mais est-ce que... est-ce que Håvard n'a pas une idée, lui ? De prénom, je veux dire.

– Il n'est plus dans la course. Ne le dis pas à maman ! C'était une famille de nazis, papa. C'était épouvantable. Ne le dis *surtout pas* à maman ! Ou bien... dis-lui un soir qui te paraîtra convenir. Un soir où elle sera gaie. Laisse-la chanter un peu en l'accompagnant au piano et après tu lui diras. Ils payent pour moi. Et pour... l'enfant. J'ai pris un avocat, j'habite dans un bel appartement, tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, j'ai une nourrice et mon travail.

– Mon Dieu ! J'aimerais pouvoir t'aider maintenant, Ruby. Oh, mon Dieu, comme j'ai...

– Je ne peux pas parler plus longtemps, il y en a d'autres qui attendent ici. Bonjour à Ib !

La petite Therese avait quatre mois quand la lettre arriva. Son père l'avait dit. Sa mère s'étendait à loisir sur la solitude qui lui pesait, les mauvaises manières d'Ib et les prix qui ne cessaient de grimper. On ne pouvait pas s'acheter un nouveau vêtement sans devoir ensuite manger de la bouillie d'avoine pendant toute une semaine. La maison menaçait ruine. Elle était en train d'installer

une pergola pour cacher les fissures dans le mur, et Egil, le mari de Dasse, avait une maladie du cœur. Elle n'écrivait pas un seul mot sur le divorce et la famille nazie, mais elle concluait sa lettre en ces termes : *Te voilà désormais jeune maman ! Rappelle-toi qu'une âme d'enfant est molle comme la cire et conserve, la vie durant, chaque impression du Bien et du Mal ! Et l'amour d'un enfant, souvent beaucoup plus fidèle que celui des adultes, n'est-il pas un trésor qu'il convient de chérir ?*

Elle avait sans doute recopié cela dans un livre.

TROISIÈME PARTIE

*Car les lèvres de l'étrangère
Distillent du miel,
Son gosier est plus onctueux que l'huile.
Mais la fin qu'elle prépare est amère comme l'absinthe,
Cruelle comme une épée à deux tranchants.
Ses pieds descendent vers la mort ;
Au sépulcre tendent ses pas.*
Salomon, Livre des Proverbes, chap. v, v. 3-5.

– *J’ai horreur du vert !* déclara Mogens.

C’était une affirmation très péremptoire de sa part. Il s’exprimait d’habitude avec une prudence toute féminine et maintes circonlocutions, comme s’il craignait constamment de heurter, de provoquer. *Je crois peut-être... Il me semble avoir lu quelque part que... On devrait éventuellement...* Telle était sa façon de parler. Même lorsqu’on sollicitait carrément son opinion, il ne parvenait pas à donner de réponse univoque. Mais on lui demandait rarement un avis tranché. On lui demandait rarement son avis. La technique qui consistait à se fondre dans la masse lui réussissait presque toujours. Un jeune homme blond, mince, aux lunettes rondes devant un regard baissé sur ses mains pâles – pourquoi le pousserait-on à donner son opinion sur quoi que ce soit ?

– C’est une fausse couleur. Un jaune honteux et malade qui s’est mélangé au bleu pour se cacher.

Sa voix tremblait. Il toussa légèrement afin de dissimuler son émotion. Lorgna vers l’homme assis à côté de lui. Un inconnu. Qui parlait un norvégien presque incompréhensible. Mogens ne pensait pas non plus que cet homme comprît grand-chose de son flot de danois. Cela ressemblait donc davantage à une conversation avec un animal de compagnie, où l’on pouvait se permettre de parler ouvertement sans être contredit.

Ils étaient entourés de vert. Des talus verts et une forêt verte. Faite de chlorophylle qui ne comportait pas le moindre jaune infâme, mais brillait simplement de toutes ses nouvelles pousses. Une cascade de végétation printanière, après que la neige eut fondu et dévalé des montagnes, faisant rugir et écumer les chutes de Haugfossen. C’était un soulagement de poser son regard sur l’eau tourbillonnante et la rivière tranquille au pied. Le ciel aussi était présent, d’un bleu convaincant, mais c’était le vert qui dominait.

Il avait rêvé de venir ici depuis qu’il avait commencé son apprentissage de peintre sur porcelaine à la Manufacture royale dix-huit ans plus tôt. De venir à la fabrique des couleurs bleues de Modum, là où l’on extrayait jadis le minerai de cobalt de la montagne. Et maintenant qu’il s’y trouvait, il était déçu, c’était la couleur verte qui en faisait les frais. Le vieillard inconnu s’était assis sur le bloc de pierre à côté de lui sans lui demander la

permission, et il se mit à bourrer lentement sa pipe de ses gros doigts nouveaux qui avaient peine à tenir le fourneau. Il était manifestement chez lui ici. Mogens étira les doigts de sa main droite à en faire craquer les jointures, ferma solidement le poing et étira les doigts à nouveau. C'était ainsi que les pianistes concertistes stimulaient la circulation du sang, les chirurgiens aussi sans doute, et il faisait de même. Les doigts et la main devaient vivre et ne pas trembler. Ils devaient être en état d'accomplir leur travail à tout moment.

Plus loin, un groupe de jeunes gens démontraient une bâtisse, poutre après poutre. Ils crachaient dans leurs mains et il leur était bien égal qu'elles tremblent. Et c'était inévitable à force de porter ces lourdes charges, leurs muscles n'attendaient que la relève. Aux dires du vieux, Mogens comprit à peu près qu'il s'agissait de veagisse paysans qui avaient acheté un des bâtiments. Il abriterait peut-être des cochons. Ou du foin. Ou trouverait une tout autre utilisation qui n'aurait plus rien à voir avec celle de son époque d'origine. C'était à en pleurer. Et là-bas les galeries de la mine étaient ouvertes. Là où était le minerai et où il en restait sans doute encore beaucoup. Le plus beau bleu du monde, la première couleur qu'on ait découverte qui puisse servir à peindre directement sur la porcelaine avant d'être cuite en même temps que la glaçure à plus de mille degrés. La classe ouvrière avait trimé pour que la classe supérieure puisse prendre ses repas dans de belles assiettes.

Que s'était-il attendu à trouver ? Il soupira en regardant les buttes, ces énormes tas de pierres que constituaient les restes de minerai. Il savait ce qu'était la classe ouvrière. Il avait été ballotté d'une classe à l'autre comme une poupée de chiffon. D'abord fils de pasteur dont l'avenir sacerdotal était tout tracé. Puis apprenti peintre sur porcelaine. Et enfin peintre au bleu de cobalt chevronné qui se réjouissait à l'idée que les ouvriers les plus aisés pouvaient dresser une table de fête avec de la porcelaine cannelée. Chez les plus modestes, on s'offrait des tasses à café, des petits plats à gâteaux sur pied et des pots à crème. C'était une révolution esthétique où des éléments de la classe supérieure déteignaient sur les autres couches sociales. Mais s'ils commençaient à récupérer les bâtiments...

Le vieux se remit à parler. Lentement, afin d'être compris.

– J'ai été mineur ici. Pendant quarante-trois ans.

Mogens le regarda avec un regain d'intérêt, soudain honteux de son égocentrisme. C'était probablement bien pire pour lui d'assister à la démolition de la petite bâtisse que pour un peintre sur porcelaine en voyage dont la table de travail était intacte à

Copenhague, malgré la cendre des cigares de Carl-Peter qui peignait à côté de lui.

– Ça vous manque ? demanda-t-il, aussi lentement que lui.

L'autre se lança dans une longue tirade, mais c'était prêcher dans l'oreille d'un sourd. Mogens saisit quelques mots au vol, comme « arsenic » et « mort ». Le vieux cracha dans l'herbe et conclut, avec un hochement de tête haineux :

– Mon frère.

– Votre frère est mort ? demanda Mogens.

– Oui. Après avoir nettoyé le filtre antidépresseur.

Il parlait plus lentement et plus fort, comme s'il s'adressait à un enfant à moitié sourd.

– Il était mineur, lui aussi. Il l'avait nettoyé pendant onze ans, deux fois par an.

– Alors il savait bien ce qu'il faisait ? dit Mogens.

– Des gants et un masque. Mais un jour il a enlevé ses gants pendant une pause et s'est sans doute passé un ongle entre deux dents avant de se laver les mains. Il est m

– Vous étiez là ?

– Oui.

– Vous en avez été témoin ?

– Je venais lui apporter à manger. J'étais encore un gamin.

Il se racla violemment la gorge et cracha une nouvelle fois.

– Mon frère avait trente ans de plus que moi, comme un père en somme.

La chute d'eau de Haugfossen grondait avec une force qui s'évacuait, impuissante, directement dans la rivière. Autrefois elle avait activé des roues à aubes qui, à leur tour, entraînaient des meules réduisant en poudre la masse bleue vitreuse. Mogens ne savait pas quoi répondre. Sa déception ne faisait qu'augmenter. Pourquoi était-il venu ? Une idée stupide. Il savait bien que c'était fini ici. Et maintenant il aurait aussi une vie sur la conscience.

– Avez-vous de la porcelaine au décor bleu chez vous ?

Sa question était une tentative ridicule de sa part de partager la responsabilité, de justifier l'exploitation outrancière d'êtres humains pour l'esthétique.

– J'étais boute-feu. Dans la mine.

C'était au moins une réponse.

– Pour ouvrir la roche ? demanda Mogens.

Le vieux se mit à expliquer, parlant de nouveau beaucoup trop vite. Mogens hochait la tête poliment et laissait ses pensées divaguer. Il savait de toute façon comment ils s'y prenaient. Ils allumaient un feu contre la paroi rocheuse jusqu'à ce qu'elle se fende, puis ils dégageaient les blocs de minerai au marteau et au

burin.

– Vous n’avez donc pas vous-même travaillé dans la tour d’arsenic ? interrompit Mogens. Au grillage du minerai ?

– Non, j’étais le plus jeune. La production de couleur a été arrêtée lorsque j’ai commencé.

L’image était très forte, Mogens en avait toujours été conscient. Au moment où la couleur bleue abandonnait le minerai pendant qu’on le faisait chauffer, l’union avec le poison mortel cessait aussi. Il se représentait ce poison, s’élevant dans le filtre et se déposant sur les parois. La beauté et la mort qui se séparaient. La jouissance esthétique et les convulsions de l’empoisonnement, l’écume aux lèvres, réunies dans un même bloc de minerai d’apparence inoffensive. C’était une image révoltante : le besoin de beauté devenait mortel.

– Vous êtes en vacances par ici ? s’enquit le vieux.

– Je voulais seulement la voir. La fabrique des couleurs bleues. Aujourd’hui on importe le" >

– Et vous peignez la porcelaine ?

Mogens perçut un certain mépris dans sa voix, mais prit le parti de l’ignorer. Il était loin de chez lui maintenant.

– Oui. *Sur* porcelaine. C’est ce que je fais depuis dix-huit ans. Les cannelures. Au bleu de cobalt.

– Ce n’est pas barbant ?

– *Barbant ? Non, absolument pas ! C’est précisément le travail que j’ai choisi de faire.*

– C’est bien payé ?

– Non.

Le vieux hocha plusieurs fois la tête d’un air grave. De toute évidence, cela le consolait qu’une activité aux antipodes d’un travail physique digne de ce nom soit néanmoins mal rémunérée.

– Peintre au bleu de cobalt. Quel drôle de nom de métier ! « Bonjour, bonjour, je suis peintre au bleu de cobalt... »

Il éclata de rire. Mogens rit aussi, par politesse. Certes il était loin de chez lui, mais la conversation avec le vieillard allégeait un peu sa déception. Le décès de son frère était absolument dramatique. Si seulement il parvenait à chasser la honte de ses pensées. Son frère était mort pour l’art, mais Mogens ne voulait pas le dire tout haut. Une sorte de martyr ? Non, c’était trop comique. Il rit un peu plus. Mais cette fois-ci, c’était de bon cœur.

– Vous avez peut-être envie d’un remontant ?

– Un remontant ?

L’homme sortit une flasque de sa poche intérieure et Mogens comprit ce qu’il entendait par là. Il y avait un bon bout de route

jusqu'à la pension de famille. Il acquiesça joyeusement et croisa son regard pour la première fois.

– Je n'arrive jamais à rincer cette gorge, vous savez, dit le vieux. Mais ce n'est pas faute d'essayer. Avec du tabac brun et une petite goutte ! Alors, comme ça, vous habitez à Copenhague. Et vous avez fait ce long voyage. En bateau, sans doute ?

– En bateau et en voiture. La pension avait arrangé ça.

– Sofie, oui. Elle arrange presque tout, elle !

Il partit d'un rire ostensiblement paillard, et Mogens imagina soudain ses gros doigts entourer un des seins de Sofie Bergh-Abrahamsen. Elle était veuve, la cinquantaine, une poitrine opulente au-dessus d'une ceinture serrée à laquelle tintait un trousseau de clés. En fait elle n'était pas sans ressembler à Anne-Gine, rue Vesterbrogade, même si Anne-Gine prétendait avoir dix ans de moins. Ce/p>de moins vieillard était peut-être son âme jumelle ici à Modum. C'était donc ainsi qu'un Jutlandais de l'Ouest finirait ses jours, pensa Mogens, bourru et décrépité, toussant et fumant la pipe, à la merci des caprices érotiques d'une veuve plantureuse.

– Elle fait de la bonne cuisine, dit Mogens.

– Norvégienne. Un gars de Copenhague comme vous n'en a sûrement pas l'habitude.

– Pas du tout ! Ah... merci.

Il vida le bouchon de la flasque. Le contenu était fait maison, extrêmement fort, avec un arrière-goût d'omelette entre autres choses. Il cligna les yeux en direction du soleil, il commençait à apprécier cet homme qui dégoisait à nouveau de façon incompréhensible. Un tas de remarques sur les ouvriers, les salaires, le Danemark et la Norvège. Et un peu sur la Suède aussi.

– On doit se serrer les coudes, nous autres Scandinaves, conclut-il en accentuant chaque syllabe.

Mogens hocha la tête et accepta un nouveau bouchon.

– Mais vous êtes quand même bizarres, vous, les Danois.

– Bizarres ? Vous trouvez ?

– Oui, bizarres ! Quand vous avez enfin réussi à avoir un gouvernement social-démocrate, vous avez choisi un trieur de cigares pour mener le bal !

– Comment ça ? Vous voulez parler de Stauning ?

Il a trahi les prolétaires. Un trieur de cigares ! Non mais !

– Trier des cigares est un travail important, rétorqua Mogens. On risque de fumer un mauvais cigare si personne ne les trie d'abord.

Comme ça faisait du bien de rire avec un inconnu ! Ça lui arrivait si peu souvent. C'étaient les vacances. Tout le voyage

valait la peine presque rien que pour ça. Ça et l'histoire du frère. Qui avait donné sa vie pour le bleu.

– Mais dire que vous n'aimez pas le vert ! reprit le vieux. C'est le vert qui est la vie même. Le bleu, il faut se tuer à le chercher, dans tout le noir.

– Le ciel est bleu, objecta Mogens.

– Le ciel, oui. Mais bon sang, on n'a jamais rien reçu de bon du ciel !

Il cracha encore, Mogens ne répondit pas. Il ne rencontrait presque jamais d'hommes comme lui. Des hommes qui lui rappelaient son enfance. Frode Nicolai pouvait de temps en temps, à ces heures de sobriété, débiter ce genre de convictions limpides. Mais dès lors que la bière et le snaps l'emmenaient loin des soucis d'argent et des foulards puant la sueur, il affirmait aussitôt que les hommes requéraient autre chose qu'assouvir leurs besoins primaires. Et sur son lieu de travail, Mogens vivait dans un monde entièrement wientier esthétique. Une esthétique qui, il est vrai, n'était pas réalité avant que ses muscles, son dos et sa tête ne le fassent souffrir, comme s'il s'agissait d'un simple travail physique, mais le but... le but était l'inutilement beau, une beauté qui allait bien au-delà de ce dont le commun des mortels avait besoin. C'était ainsi qu'il considérait les choses. En dépit du fait que chaque assiette devait avant tout ressembler le plus possible à la précédente, avec ses palmettes et ses festons. Il s'agissait donc d'être toujours là avec son pinceau et d'avoir l'œil. D'être conscient que quelqu'un se pencherait pour admirer la beauté unique du décor de l'assiette, la retournerait peut-être et verrait au dos, outre l'estampille de qualité de la manufacture, ces trois vagues peintes à la main qui symbolisaient l'Øresund, le Grand Bælt et le Petit Bælt, à côté de son propre M.

Une assiette qui vivrait éternellement. À moins qu'un maladroit ne la laisse tomber par terre.

Ils burent jusqu'à ce que la flasque soit vide. Mogens jouissait de sa légère ivresse. Les paysans avaient fini de charger leurs deux chevaux qui repartirent, ployant sous leur bât. Le vieux bâtiment, sans toit, dont il ne restait que des murs à mi-hauteur, avait l'air d'une cheminée sortant tout droit de terre.

– Avez-vous jamais utilisé ce qu'on fabriquait ici ? demanda Mogens.

– Oui, le sable. Pas moi, mais quand mon père écrivait. À l'ancienne.

Mogens le dévisagea sans comprendre :

– Le sable ?

– On saupoudrait du sable sur l'encre, et ensuite on l'éliminait en soufflant. Je me souviens. Mon père qui soufflait sur le papier. Le sable était bleu clair et provenait d'ici. C'était le résidu de la première cuve, vous savez. Il est mort jeune. Un bœuf l'a écrasé contre un mur de pierre.

– Votre père ?

– C'était un bel homme. Mais bien trop jeune.

Le sable. Mogens ferma les yeux et revit le visage de son propre père. L'entendit dire que sa mère lui interdisait de se servir de sable sur l'encre. Elle estimait qu'il y avait suffisamment de sable à Paullund et qu'il n'y avait aucune raison d'en acheter aussi en boîte. *Ne te glorifie pas du déshonneur de ton père, car ce n'est pas une gloire pour toi que le déshonneur de ton père.*

Le soleil se cacha derrière un nuage, un souffle de vent lui courut sur les bras, s'engouffrant dans les manches trop larges de sa veste. Il ouvrit les yeux et regarda ses mains. À l'aide d'une pierre ponce, il avait réussi à les rendre à peu près propres pour les vacances. Après quoi il les avait enduites de crème. De la crème pour les mains destinée aux femmes. La poussière de porcelaine pénétrait dans chaque pore et asséchait la peau qui ressemblait à du calcaire. C'était de ces mains-là qu'il vivait. Ces mains qui auraient dû tenir le Livre saint, être exclusivement des outils de préhension, tandis que la tête effectuait le travail. Seigneur, comme il avait dû le décevoir&nbsdécevosp;!

– Vous avez fait votre confirmation ?

– Oui. Comme tout le monde, non ? répondit le vieux qui avait rallumé sa pipe.

– Pas moi. Et pourtant mon père était pasteur.

Le lendemain, il emporta son carnet de croquis. Il pleuvait, mais cela n'avait pas d'importance. Partant de la fabrique, il monta tranquillement jusqu'à la chute d'eau. Elle était comme la veille, avec peut-être un peu plus de force. C'étaient les lignes qu'il recherchait. La pluie accentuait la couleur verte que, dans le même temps, un brouillard bas adoucissait. C'était étrange. En tenant son pardessus au-dessus de lui et du papier, il dessina de rapides esquisses. De simples fragments de la réalité. Des pièces de puzzle de différents angles et détails.

Le vieillard n'était pas là aujourd'hui et le petit bâtiment avait complètement disparu. Une tache rectangulaire dans l'herbe indiquait son emplacement. Il ne restait qu'un large seuil en schiste. Une marche menant dans le vide.

Il s'en voulait d'en avoir trop dit la veille et espérait ne jamais

revoir cet homme-là. Il n'avait pas l'habitude de boire. Il ne se doutait pas non plus que la souffrance était si accessible, juste sous la surface. C'était sans doute le fait que tout soit anormal, hors des sentiers battus, ce qui chamboulait un peu la vie spirituelle. Cela, et les propos du vieillard sur la mort.

Il dessinait au stylo à encre bleue. Un artiste peintre se serait servi d'un crayon ou d'un fusain. Mais il importait à Mogens de penser en bleu, dès le début. Le bleu était la couleur originelle, on pouvait peindre des bouquets de fleurs richement colorés uniquement en bleu – tout comme le teint d'un visage, les prairies vertes, les bateaux sur la rivière, les roues des moulins, les oiseaux. C'était le contraste avec le blanc qui créait l'image. Arnold Krog, à la manufacture, avait démontré une fois pour toutes que la peinture sur porcelaine, c'était plus que des motifs stylisés. C'étaient des paysages, des portraits et la réalité. Et lorsqu'il rapporterait lui-même un dessin de la chute d'eau qui avait fourni l'énergie nécessaire à la production du bleu dano-norvégien, le directeur artistique, Adam Poulsen, s'y intéresserait à coup sûr. D'ailleurs il allait faire un tas de croquis. Ça pourrait constituer une série. Une série historique !

Il était si absorbé par son travail qu'il se surprit plusieurs fois à tenir son stylo à la manière d'un pinceau. Il voyait déjà la surface de la porcelaine. La surface mate et soyeuse qui attendait les traits, avant que la chaleur du four ne fonde la couleur, la glaçure et la porcelaine en un tout scellé et inviolable.

– Tiens donc ! Vous êtes assis sous la pluie ?

Mogens sursauta et en lâcha son stylo.

– Je dessine.

– Vous n'êtes pas le premier à venir dessiner ici. Mais pas sous la pluie. Je croyais voir un revenant quand je vous ai aperçu avec votrellau avec pardessus sur la tête. Pourquoi n'êtes-vous pas confirmé, en définitive ? Si votre père était pasteur, par-dessus le marché ?

Il avait dû boire la bouteille à lui tout seul ce jour-là. Mogens ne répondit pas.

– Bon, ça ne me regarde pas, continua le vieux. Au fait, je m'appelle Sivert. Je suis veuf. Je dois vous dire de la part de Sofie que ce sera des pois cassés au lard aujourd'hui.

Il avait dû boire *deux* bouteilles.

– *Ça ne devrait pas être mauvais !*

– Quel âge avez-vous ? Sofie se pose la question.

– Ah bon ? Et pourquoi donc ?

– Oh, pour rien ! Vous êtes marié ? Ça sera peint sur porcelaine,

ça ? À votre retour à Copenhague. Sofie aime bien la porcelaine. Vous avez vu ce qu'elle a ?

Mogens avait vu, et c'était de la simple faïence. Mais au lieu de ça, il répondit :

– Je ne suis pas marié, j'ai trente-trois ans et je dessine une ébauche pour une assiette à dessert.

Là. C'était décidé. Une série de douze assiettes à dessert, avec différents motifs de la vieille fabrique des couleurs bleues de Modum ! À moins que... ça n'en fasse peut-être un peu trop.

– Sofie sait bien faire les desserts. Avez-vous goûté son gâteau de semoule ? Avec une sauce aux baies rouges ?

Le vieux était manifestement devenu complètement fou. Ou alors il était ivre. Mogens referma son carnet de croquis et laissa son pardessus glisser sur ses épaules. Ce Sivert se tenait là, les cheveux trempés, les joues en feu comme un jeune homme. Il était donc allé voir Sofie. Les Norvégiens devaient être incroyablement virils, ou bien peut-être se contentaient-ils de si peu au quotidien qu'ils pouvaient vivre longtemps rien qu'en prenant une paire de seins dans leurs mains une seconde ou deux. Mogens refusait de croire que ce vieillard robuste et raide parvînt à faire autre chose que tripoter et baver avec nostalgie.

– J'essaie de travailler, déclara-t-il.

– Je vois bien. Je voulais seulement vous dire que c'était des pois cassés au lard.

Et que vous êtes passé chez elle, pensa Mogens. Comme pour triompher. *Quel imbécile ! J'ai ma propre Sofie chez moi, bon sang ! Et avec elle, je suis loin d'être en manque...*

– Et vous êtes venu jusqu'ici pour me dire ça ?

– Je fais toujours un tour. Tous les jours, rétorqua Sivert en pivotant carrément sur ses talons.

– Exc vîlem" > usez-moi ! lança Mogens. Je ne voulais pas...

Sivert se retourna vers Mogens avec un sourire indulgent dans sa barbe.

– Vous prendrez peut-être un petit remontant ?

Et après plusieurs remontants, il se laissa scandaleusement aller jusqu'à confier à Sivert son projet de douze assiettes à dessert dans la série *Modum, bleu norvégien. Design Mogens Christian Thygesen*. À un Kattégat entier de distance de la constante pochardise de Frode Nicolai, il parvint à voir l'aspect créatif de cette substance chimique qu'on appelait l'alcool. Quand il était avec Frode, il pratiquait la quasi-abstinence. La vue des bouteilles de snaps dans les poches de Frode lui donnait la nausée. Frode... il était sûrement en train avec Anne-Gine en ce moment. Ça,

c'étaient de vraies vacances.

Sivert contribua à trouver divers motifs. Bien secondé par les bouchons stimulants de la flasque, Mogens se planta bientôt, jambes écartées, entre les bâtiments de la fabrique, avec une allure de propriétaire, les mains sur les hanches, pour découvrir les possibilités de chaque mur. Voilà ce qu'on devait éprouver en tant que directeur artistique à la Manufacture royale de porcelaine. Tout était motifs. Tout pouvait se voir au travers de lunettes bleues. C'était magnifique ! Il avait d'ailleurs entendu des rumeurs selon lesquelles il restait encore un peu de bleu de cobalt provenant d'ici, une bouteille pleine de poudre conservée à la manufacture à Copenhague, en souvenir de la production de Modum. Il serait peut-être possible de décorer une unique série d'assiettes à dessert avec cette couleur. Cela leur donnerait une touche authentique, les situerait dans un cadre historique. Une seule et unique série. Qu'on pourrait peut-être offrir à la famille royale.

Mogens prit une profonde inspiration. Les réflexions et les idées l'assaillaient, l'émouvaient presque jusqu'aux larmes. Il sentait ses genoux trembler. Il devait se ressaisir. Il n'était pas seul.

– Eh bien, Sivert, mon brave, je crois que Sofie nous attend avec ses pois cassés au lard.

Sivert remarqua nettement le changement qui s'opérait chez ce curieux *prolétaire en col blanc* de Copenhague, mince et binoclard. Il levait le menton plus haut, redressait le dos. Il balançait les coudes plus librement. Et ces doigts roses et effilés qui n'avaient sans doute jamais pris une poignée de terre, il avait vu l'ardeur avec laquelle ils dessinaient, leur force dans leur fragilité. Il n'y avait rien de plus simple que de trouver douze motifs de la fabrique. Et pourtant le Danois attachait énormément de prix à chaque suggestion, qu'il notait consciencieusement. Il réaliserait des esquisses plus précises pendant les quatre jours qui lui restaient, avait-il dit.

Mais c'était vraiment un original. Il n'aurait pas survécu une journée s'il était venu travailler ici. Heureusement que les gens comme lui pouvaient se tourner vers la ville, où l'on était rémunéré pour les travaux les plus saugrenus. Si encore il avait été un véritable artiste, comme les autres qui venaient ici. Ils vivaient de leurs peintures, eux, ils les vendaient. Ils n'avaient pas horreur du vert, ils l'adoraient plutôt et ne le considéraient pas comme une fausse couleur. Quelle idiotie ! Ils utilisaient toutes sortes de couleurs. Les peintures étaient placées dans de beaux cadres en plâtre dorés et l'acheteur les accrochait au mur.

Cela avait un sens. Les tableaux servaient de décor, exactement comme les nappes sur les tables. Mais les *assiettes*, qui de toute façon étaient recouvertes de nourriture et qui, une fois sales, allaient ensuite tout droit dans l'évier ? Incompréhensible.

Il suivit les coudes qui se balançaient résolument tout le long du chemin en direction de chez Sofie. Rien ne l'empêchait de passer à nouveau par la ferme. S'il rentrait d'abord un peu de bois et faisait un brin de rangement autour des dépendances, il pourrait ensuite approcher Sofie. Elle résistait uniquement en paroles, mais plus à partir du moment où il commençait à s'occuper d'elle. Pauvre gars de Copenhague, célibataire ! Ce n'était sûrement pas tous les jours qu'il sentait l'odeur de la sueur fraîche sous les douces aisselles d'une femme ! Et cette histoire de confirmation dont il ne voulait plus parler. Drôle de type !

– Peut-être aussi... de l'ensemble... de la fabrique ? Vue... d'ici ? suggéra Sivert, le souffle court.

Il tenait solidement sa pipe tiède dans sa main, tout en essayant d'avancer à la même allure que le citoyen.

Le Danois se retourna aussitôt, déboutonna son pardessus et le remonta au-dessus de sa tête en guise de parapluie pour le carnet de croquis.

– Oui ! C'est une excellente idée ! Magnifique ! Merci, Sivert. Vous pouvez tenir la trousse le temps que je fasse une rapide esquisse ?

Mogens ne voulait pas trop songer au retour, à la manufacture, au moment où ses idées et son énergie tomberaient peut-être à l'eau. Encore que... personne ne l'empêcherait sans doute de peindre pour lui-même ? Cela faisait dix-huit ans qu'il travaillait consciencieusement aux motifs cannelés. S'il s'achetait des assiettes non décorées avec ses économies, ou en prenait de deuxième choix, ils le laisseraient bien utiliser le four. Après quoi, ils ne tarderaient pas à s'apercevoir que cette série était une merveilleuse idée ?

Le vieux gardait la trousse tout contre lui pour la protéger de la bruine. Il la tenait dans ses mains, comme un nouveau-né, avec sa pipe éteinte. Mogens se rendait compte que le vieillard suivait la plume des yeux. La plume sur le papier.

– Ça rendra bien ! déclara Mogens, le bout de la langue au coin de la bouche.

– Oui, belle assiette, ça, répliqua Sivert. Ça donne faim rien que de *regarder*.

Malie vérifia par deux fois que la porte était bien fermée à clé derrière son visiteur, avant de remplir la cuvette d'eau, de la poser par terre et de s'accroupir dessus. Elle humidifia l'éponge, y versa du vinaigre et se l'enfonça en elle. La douleur cuisante la fit bondir en l'air, sauter dans la pièce comme un lapin et contracter curieusement le ventre, alors qu'elle comptait tout haut, lentement, en y ajo-nnt, en utant force jurons.

À 25, elle arracha l'éponge et se lava scrupuleusement avec du savon. Il n'avait pas exactement lâché la fanfare, mais on ne savait jamais. À moins que... aussitôt après être montés dans la chambre hier soir ? Elle ne s'en souvenait plus.

Tutt allait arriver d'ici peu. Dieu seul savait où elle avait pu passer la nuit. Une fois de temps en temps, l'une ou l'autre pouvait disposer seule de la chambre. Dans ce cas-là, l'autre restait dans un café ouvert la nuit ou devait errer par les rues ou trouver une fin de soirée appropriée. Sinon, d'habitude, elles partageaient le grand lit, comme elles partageaient les succès et les déceptions, le pain de seigle, les saucisses et le vin, la poudre, les ceintures et les boucles d'oreilles. Et parfois les amants.

Il y eut un léger piaillage dans un coin.

– MERDE !

Elle l'avait oublié. Quelle idée, aussi, de lui offrir un chaton ! Ruban de soie bleu indigo autour du cou ou pas. Bon sang, que pouvait-on faire d'un chat ? Il était couché sur un tas de linge sale et plissait les yeux. Il n'était pas plus grand que la paume de la main. Elle trouva un morceau de saucisse et le lui lança. Puis, à la réflexion, elle lui présenta une petite gamelle pleine d'eau. Elle n'avait pas envie de le caresser, il mordrait probablement. Tutt aurait le droit de s'en occuper. Et si elles gardaient le ruban, elles pourraient elles-mêmes faire cadeau de ce chat un jour. Mais pourquoi ne revenait-elle pas ? Elle devait boudier. Tout comme Malie après les nuits où Tutt avait la chambre pour elle seule. Il ne fallait pas non plus être prise pour une prostituée quand on parcourait les rues en pleine nuit.

Cela dit... Malie avait jonglé avec l'idée à plusieurs occasions. Si elle se choisissait elle-même un beau garçon, grand, brun, qu'il paye pour ça et qu'elle en ait du plaisir, alors pourquoi pas ? Ce qui la retenait, c'était qu'il risquait de l'avoir vue au théâtre et de

la reconnaître. Ça ne ferait absolument pas bon effet.

– Bon. C’est l’heure de dormir. Pour toi aussi, le chat.

Elle plongea dans un demi-sommeil tout en revivant les événements de la nuit. D’abord le plaisir qu’il lui avait procuré et qu’elle lui avait donné, puis l’odeur d’anchois de sa moustache, le gras de ses cheveux et la saleté de ses ongles, et le fait qu’il ait gardé ses chaussettes tout le temps qu’ils avaient fait l’amour. Mais lorsque par avance on a le corps bourré d’adrénaline après cinq – *cinq* ! – rappels, certes avec le reste de la compagnie, et que dans le public un grand brun en haut-de-forme vous invite en ville, les yeux brillants d’admiration béate, on ne dit pas non ! Surtout quand son dernier tour de chambre seule pour passer la nuit avec un homme remonte à presque une semaine. Et lorsqu’un homme du monde vous offre du champagne, même si ce n’est pas l’un des plus chers, mais néanmoins qu’il coule à flots, on n’a que faire que ses ongles soient sales quand il compte les billets. Et l’anchois était bon, à bien y repenser. Surtout avec un œuf mollet en dessous. N’avait-elle pas aussi découvert des restes d’œuf dans sa moustache... ?

Elle frissonna sous les couvertures. C’était fini. Plus jamais lui. Ce n’était pas les amants qui manquaient. Et quelle idée stupide de prendre un chaton dans le panier de cette femme pour le lui offrir ! Il envisagea même de lui en donner *deux*, et la femme avait hoché la tête d’un air approbateur. Elle en avait un plein panier, et ils portaient tous un ruban indigo autour du cou.

Elle leva la tête et jeta un coup d’œil dans sa direction. Il s’était rendormi. Il n’avait même pas mangé le morceau de saucisse.

– *Salut* ! Comment va mademoiselle aujourd’hui ? Moi, en tout cas, je suis claquée.

– Tutt ! Te voilà enfin ! Qu’est-ce qu’ils ont écrit ? Ils parlent de moi ? Est-ce qu’ils parlent de *moi*, Tutt ?

Tutt referma la porte derrière elle, jeta un paquet de journaux sur le lit, ôta sa robe et se glissa sous les couvertures.

– Oui, ils parlent de toi. Mais pas de moi.

– Où étais-tu ?

– Chez Erik le fromager.

– Lui ! Ah, lui, je te laisse. Tutt, je ne trouve pas !

– Eh bien, cherche !

– Ça doit être ça ! Mon Dieu... !

Malie parcourut rapidement avant de s’asseoir contre la tête de lit et de déclamer tout haut :

– *La bonne humeur régnait des deux côtés de la rampe, hier soir, au*

théâtre de l'Auberge Rouge... bla bla bla... bla bla bla... Mlle Malie-Thalia J. s'est bien épanouie depuis la dernière fois que nous l'avons vue. Non seulement promue chef du très charmant chœur de femmes, elle assure également son propre petit triomphe dans le rôle de la petite Lise Pieds-légers. C'était une très belle prestation... Très belle... ah ! Et le chœur de femmes, mais c'est TOI, Tutt ! Donc on parle de toi quand même !

Malie s'empara du journal suivant et feuilleta fébrilement, lut en diagonale et poursuivit :

– Voilà ! *La jeune minette est en route vers les étoiles, même si le parcours est peut-être encore long...* Tutt, tu entends ça ? Encore long. Mais que veut-il dire par là ? Qu'est-ce que cet idiot peut bien savoir de mon parcours ?

– Il y a longtemps que tu n'es plus une *minette*, Malie. Ah !

– Tu vois ce qu'on peut faire avec un peu de poudre et un bon éclairage, Tutt. Mais, bon sang, qu'est-ce qu'il insinue en écrivant que le chemin est encore long ?

– Je ne sais pas, Malie. Mais je trouve que c'est domp;! c'esmage que tu aies choisi de passer la nuit avec un homme le soir de la première. On aurait pu fêter ça ensemble. Qu'est-ce que c'était ? Tu as entendu ?

Tutt s'était redressée dans le lit.

– Seulement un chaton. Là-bas dans le coin. Mais écoute ça ! ... *Malie-Thalia J., qui a rendu plus d'un jeune homme distrait dans sa journée de travail. En tout cas je ne garantis pas que si, de la porte ouverte d'une boutique, je voyais la petite Malie-Thalia passer dans la rue, je ne servais pas des amandes princesse à Mme Hansen au lieu de pois cassés. Ça, c'est bien ! Je vis dans l'imagination des hommes, Tutt ! Mais ils auraient pu mettre une photo ! Ils n'ont mis que celle d'Ingeborg Nielsen, la vieille chipie... Laisse ce chat tranquille. Il dort !*

Tutt était déjà accroupie, toute nue, devant le tas de linge sale.

– Il a eu un drôle de soubresaut. Et il est mort. Il est mort, Malie.

– Enlève son ruban, alors ! On pourrait en avoir besoin.

– Mais Malie...

– Tu pleures ? Mais tu ne le connaissais pas ? Un chaton mort. Mon Dieu ! Tutt, reviens t'allonger ! Veux-tu un peu de vin ? Et une cigarette ?

Tutt voulait bien. Et Malie aussi, en fait. Elles burent à la bouteille à tour de rôle, et Tutt oublia le chaton tandis que Malie pérerait.

– ... et j'ai revu le photographe, l'Allemand, à *La Rampe*. Il était exclusivement entouré d'hommes, qui avaient tous l'air plus

artistes les uns que les autres. Pas une femme à la ronde. Il est beau à croquer. Et je me débrouille en allemand. Mais je devrais peut-être aller voir son exposition d'abord, même si ça ne m'intéresse pas du tout, uniquement pour avoir un sujet de conversation. Qu'en penses-tu ? À propos, on n'a presque plus de vinaigre. Ni de vin ! Ni de cigarettes, bientôt !

– Il est autrichien. Il est vieux. Et célèbre, rétorqua Tutt. Et marié, je crois.

Malie s'esclaffa :

– Mais où est sa femme ? Ici, à Copenhague ? Non. Et pour ce qui d'être vieux, à quel âge est-on *vieux* au fond, Tutt... ? D'ailleurs, comment sais-tu qu'il est marié ?

– Je lis les journaux, moi, Malie. Je suis sûre d'avoir lu ça quelque part.

– Il n'y a pas que toi qui lis les journaux. Et un photographe n'est pas un artiste, hein ? Les artistes *peignent*, Tutt.

– Tu ne lis que ce qui te concerne ! Bon, si on dormait maintenant, ma chère. Ce soir, on remet ça, lança Tutt en lui tournant le dos.

– Il s'appelle Rudolf, dWer reitet so spät durch Nacht und Wind...

– Je te crois ! Ferme-la ! Bonne nuit !

– Dis donc ! As-tu pensé au vinaigre ? Après Erik le fromager ?

– Non. Et puis, si ça arrive... Erik n'est *pas* marié. Et il m'a demandé ma main trois fois, tu sais.

– Tu ne vas tout de même pas... il *pue*, Tutt !

– Le fromage, espèce de *toquée* ! C'est de ça qu'il vit. Et il roule presque sur l'or.

– Je t'imagine déjà ! Sur Strøget en train de vendre du fromage. « Est-ce que ce sera un morceau d'édam aujourd'hui, madame ? Ou voulez-vous de ce succulent roquefort ? » Pendant qu'Erik le fromager te met la main où je pense derrière la caisse.

– Je resterai à la maison. Avec les enfants.

– Seigneur ! C'est à mourir de rire. Mourir !

– Tu pourras être demoiselle d'honneur. On a vingt-cinq ans, Malie. Toi, d'ailleurs, tu en as vingt-six. Oui ! Il faut qu'on se trouve un homme. Un chacun. Et qu'on le garde. Qu'on se marie. Soudain, un beau jour, tu ne seras plus Lise Pieds-légers.

– J'ai plusieurs pieds sur lesquels danser ! Ou plusieurs orteils.

– Tu as bientôt trente ans, Malie. Quand j'y pense.

– Bah, tu es toujours bien trop sérieuse. J'ai encore cinq ans devant moi.

– Quatre seulement !

– Cinq ! Allons, on dort maintenant. *Et n'oublie pas de jeter le*

Les gens importants étaient dans la salle ce soir-là. Il était rare qu'ils s'abaissent à venir jusqu'à Amager, au théâtre de l'Auberge Rouge. Habituellement, ils laissaient aux couches populaires l'Auberge Rouge et son cabaret. La presse assistait aux premières, mais l'attention se relâchait généralement aussitôt. Malie ressentait dans toutes les fibres de son corps qu'ils étaient présents aujourd'hui, qu'elle était pesée et mesurée. Bæppe Munk, du Théâtre populaire, était venu, gros et gras, la lorgnette coincée entre les plis jaunes de sa peau, de l'écume au coin des lèvres. L'espion. À l'automne, il mettrait en scène *L'Ange bleu*. Il devait y avoir quelque chose à faire ! Dès maintenant ! Ajouter encore plus de séduction dans la danse ?

Elle souleva sa robe extrêmement haut et laissa ses boucles ssaïelle Anne-Tove Psitt, attablée dans un coin à *La Rampe* tous les soirs, pouvait réciter à la demande le premier acte du *Presbytère de Nøddebro*, en mentionnant les indications scéniques, les personnages, les deux-points et tout le reste. Contre une bouteille de vin rouge en guise de paiement.

Et si Malie ne parvenait pas à se procurer le manuscrit, elle lirait le livre. En allemand, s'il vous plaît ! Elle était assurément une Marlene, même si elle faisait au moins cinquante centimètres de moins qu'elle. Ou peut-être que Marlene n'était pas si grande en réalité, qu'elle en donnait simplement l'impression dans le film ? Ce film osé, magnifique. Bon sang, il lui semblait qu'elle connaissait le rôle par cœur. Et les applaudissements, à sa coquette sortie de scène, la confortèrent dans ses aspirations. Par un pli du rideau, elle observa Munk. Il riait, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte, et la lorgnette tomba sur ses genoux. Elle eut l'impression que l'odeur de porto de son haleine montait jusqu'à elle. Il était répugnant. Ce ventre... Mais s'il le fallait, elle ne dirait pas non.

– Mon Dieu, Malie, comme tu t'exhibes ! On voyait absolument tout. On *sentait* même le vinaigre.

C'était Tutt. Maquillée en poupée de porcelaine chinoise. Une petite geisha, avec une bouche rouge peinte en rond au milieu des lèvres et de fins sourcils noirs bien au-dessus des vrais, dissimulés sous une couche de poudre.

– Bien sûr que je m'exhibe. Munk est ici.

– Je sais. Tout le monde le sait. Vivement demain qu'on puisse respirer et jouer pour notre public habituel !

– Tu n'as pas d'ambition, Tutt !

– Mais toi, si. On sait jusqu'où ça t'a menée. Deux revues à

l'Apollon et boum, retour à l'Auberge Rouge.

– Bon, bon. Mon heure viendra. Tu sais très bien que Lola-Lola est justement une actrice de cabaret du genre libérée, qui soulève ses jupons.

– *L'Ange bleu* ? Ah oui. Maintenant je comprends. Espérons que le petit Bæppe a les moyens de s'offrir une chambre d'hôtel ! Je n'ai pas envie d'errer par les rues pour ce vieux porc.

– Tutt, Tutt, prends garde à ce que tu dis ! Va te laver la bouche avec du savon ! Une femme fait ce qu'elle doit quand la gloire est en vue !

Bæppe Munk ne les accompagna pas à *La Rampe*. Ce fut sur l'Allemand que le regard de Malie tomba encore une fois, lorsqu'ils se retrouvèrent tous au comptoir comme de coutume après la représentation. Amusant qu'ilà sant qu'elle veuille prendre un verre à Amager. Mais il se passait tellement de choses en ce moment. Les artistes s'intéressaient au réalisme social, lui avait expliqué Tutt. Ils en avaient fini avec le beau monde. Désormais il fallait un peu de saleté, de poussière, de vieux et de pauvres. Les artistes adoraient ça, ils appelaient ça être honnêtes. Et puis ça ne coûtait pas cher de se loger ici. Il connaissait sans doute des gens d'Amager, l'Allemand qui en réalité venait d'Autriche.

Malie se fraya un chemin et passa commande, tout en essayant d'écouter la conversation dans laquelle le photographe s'était engagé avec son harem : des jeunes gens arborant de longues écharpes et des barbes ridicules, et ridant le front de concentration. Elle ne parvint pas à saisir leurs propos. Ils parlaient tout bas, sans rire, comme s'ils étaient versés dans certains domaines dont nul autre ici ne savait quoi que ce soit. S'il n'avait pas été aussi attirant, elle l'aurait méprisé. Le harem l'entourait tel un rempart. Il n'était pas difficile d'avoir ceux-là en horreur.

Alors elle pensa à Mlle Psitt, qui justement était là. Silencieuse dans son coin, surveillant une bouteille de vin rouge. Elle ne pouvait s'adonner seule à la boisson sans risquer que la direction du Théâtre populaire ne le remarque, auquel cas elle serait congédiée sur-le-champ. Les souffleuses alcooliques étaient le pire cauchemar de tout metteur en scène ou directeur de théâtre. Mais quoi, soir après soir dans un trou sombre, après le travail, on devait bien avoir besoin de se rincer le gosier. Mlle Psitt faisait donc le trajet jusqu'ici pour ça.

– Bonsoir, Anne-Tove !

– On se connaît ?

– Malie-Thalia. De l'Auberge Rouge. J'étais dans le journal

aujourd'hui. C'était la première de la revue hier soir.

– Que voulez-vous ?

– Le manuscrit de *L'Ange bleu*.

– Je ne l'ai pas. Mais si vous voulez *Le Presbytère ? Pygmalion ? Les Vierges sages ?* Il vous en coûtera une bouteille de vin.

– Je vais vous offrir du vin, bien sûr. Et vous aurez une bouteille quand vous apporterez le manuscrit. Mais c'est urgent.

– La semaine prochaine. Mais je ne l'ai pas, celui-là. Pas encore. *La Butte aux elfes* de Heiberg ?

– D'accord. Le deuxième acte de *La Butte aux elfes*.

Mlle Psitt ferma les yeux, inspira profondément et commença :

– *Deuxième acte un cabinet à Højstrup à gauche au premier plan une fenêtre donnant sur le jardin du même côté à l'arrière-plan accès à une pièce attenante première scène Bjørn Olufson seul debout devant la fenêtre ouverte s'adresse à quelqu'un dans le jardin Bjørn deux-points comment chut chut il ne faut pas parler si fort dites-vous bien que les murs peuvent us urs peuavoir des oreilles ah bon maintenant je comprends mon Dieu c'est l'occasion qui fait le larron...*

– C'est bon, Anne-Tove, je vais chercher le vin. La semaine prochaine alors. Le manuscrit. On est bien d'accord. N'oubliez pas, hein !

– Il est là ! chuchota soudain Tutt derrière elle.

– Qui ça ? Munk ?

– Celui qui était avec toi hier soir.

– L'Anchois ? Bah.

– Il te fait des signes. Mais il est hors de question que tu le ramènes à la maison ce soir. Tu entends ?

Mais comme il s'était lavé les cheveux et que son portefeuille était encore bien garni, Malie l'égaya par ses rires et sa coquetterie. Il paya aussi pour Tutt, et Malie se dit qu'au fond il ferait bien l'affaire pour elle, ce qui éloignerait Erik le fromager un peu plus. Mais la perspective d'une nuit à la belle étoile ne la tentait pas. En outre, l'Anchois murmura soudain qu'il avait réservé une chambre d'hôtel. Il était donc marié, lui aussi.

– Quel est le problème avec *ma* chambre ? demanda-t-elle.

– J'ai remarqué que vous n'y logiez pas seule. J'ai vu le nécessaire de rasage. Et je ne voudrais pas déranger.

Le nécessaire de rasage était celui de Tutt, pour les jambes, mais Malie déclama à voix basse à l'Anchois :

– *Chut, chut ! Dites-vous bien que les murs peuvent avoir des oreilles...* C'est dans *La Butte aux elfes*, acte II, scène I.

– Mon Dieu, que vous êtes fascinante ! Comment va la petite chatte ?

- Êtes-vous grossier ?
- Le chaton ! Je veux dire le chaton ! Je ne faisais pas du tout allusion à votre... votre...
- Il est mort.
- Le chaton ?
- Oui, le chaton. Allons-y ! Un bain moussant me ferait le plus grand bien. Il y a une baignoire, au moins, dans la chambre ?
- Bien sûr, ma petite princesse. Bien sûr.

Elle s'était approchée suffisamment de lui pour sentir sa moustache. Elle était propre. Il ne restait plus qu'à obtenir qu'il enlève ses chaussettes, et il ferait toujours l'affaire une nuit de plus.

À cinq heures le lendemain matin, elle s'éveilla sous un moelleux édredon, à une agréable distance de cinquante centimètres d'un Anchois qui ronflait. L

Malie aimait ouvrir les yeux à l'aube, rester allongée et, tout en buvant les restes de la nuit, s'imaginer une vie où rien d'autre ne comptait que d'exister. Sans avoir à parler à quelqu'un, à être vue, à se laver, à ranger, à monter et descendre les marches vermoulues de la scène, dans des costumes qui sentaient la sueur et le parfum d'inconnues de la saison passée. Sans avoir à s'éveiller complètement à la réalité. La présence d'un homme était naturellement un ingrédient important d'un de ces petits matins paisibles. Un homme qui ne signifiait rien pour elle, un homme qui l'adorait et gobait tous ses mensonges flatteurs. Un homme qu'elle pouvait tirer de son sommeil à tout moment et inviter à pénétrer en elle. Un homme qu'elle abandonnait tout aussi volontiers alors qu'il dormait encore.

Elle s'étira de satisfaction dans le lit, trempa ses lèvres dans du champagne tiède, sans bulles, et se vit en Lola-Lola se déhanchant sur la scène du Théâtre populaire. Elle ferait l'effet d'une bombe dans ce rôle, elle exciterait le pauvre Pr Unrat et les trois écoliers jusqu'à ce qu'ils ne sachent plus quoi faire de leurs doigts boudinés et moites. Elle amènerait la salle à ébullition. Tout comme avec Marlene, le public l'aimerait tellement qu'il ne la rendrait pas responsable de la mort d'Unrat. Il était impossible de blâmer une si charmante jeune femme. L'échec d'Unrat était exclusivement le résultat de son propre ridicule, de sa jalousie et de sa concupiscence.

Il ne restait plus qu'une chose à faire. Non, en fait, deux : d'abord l'eau vinaigrée, ensuite filer tout droit au bureau de Bæppe Munk et lui dire que le rôle était pris. C'était urgent. Elle

ne pouvait même pas attendre le manuscrit de Mlle Psitt avant de lui annoncer ça.

Mais en tout premier lieu, une nouvelle passe avec l'Anchois. Il était séduisant d'ailleurs, quand il dormait. Sa bouche, sous la moustache, était aussi douce que celle d'un enfant. Elle lui lécha les lèvres jusqu'à le tirer de son sommeil. Elle lui avait ôté ses chaussettes depuis longtemps.

– Le monde va bientôt s'éveiller, murmura-t-elle. Si on se dépêche, on réussira à faire sauter quelques bouchons de champagne avant que le devoir nous appelle.

– Oh, ma mignonne... vous êtes mienne... n'est-ce pas ?

Elle refusa de répondre à une question aussi bête.

La façade de la manufacture de porcelaine était une mère. Une mère rassurante qui lui tendait les bras. Bienvenue à la maison, mon fils ! Où es-tu allé ? Hein ? Là-haut, en Norvège ?

Oui, et regarde, mère, ce que j'ai trouvé sur la lande ! De la bruyère des marais, et j'ai vu des cygnes dans le ciel, ils sont devenus tout noirs devant le soleil, et les oyats brillaient comme de l'argent ! Et la chute d'eau de Haugfossen, le bâtiment du séchage de la couleur, la chambre de fusion, la tour d'arsenic, la verrerie, et toutwidrie, et cela était si beau, mère !

Le carnet de croquis gonflait son sac, épais et vif comme un animal.

Il entra par le portail de la rue Smallegade et laissa résonner entre les murs le bruit de ses semelles contre les pavés. Il revenait. De son périple de formation. Alors que d'autres portaient en Allemagne ou en France, où ils se gavaient de poésie, de théâtre et d'absinthe, il s'était rendu dans le Grand Nord et plongé dans l'histoire de son lieu de travail, avec un carnet de croquis et un dangereux alcool fait maison servi dans un bouchon de flasque. Les Danois en voyage d'études fréquentaient toujours d'autres Danois, dont les motifs d'évasion étaient tout aussi nébuleux. Mais lui, il avait fait la connaissance d'un autochtone. Le dernier jour, il avait même été invité chez lui, placé entre les coussins d'un canapé d'une propreté douteuse, quadrillés de motifs faits de grossiers points de croix, et nourri de fines tranches sèches d'un rouge ferrugineux de ce que cet homme prétendait être de la viande de renne fumée. Cette nuit-là, il but toute l'eau du pot qui était dans sa chambre à la pension de famille sans se soucier depuis combien de temps elle s'y trouvait.

Personne ne viendrait dire que son voyage n'était pas réussi. Il avait trouvé l'âme de Modum et l'avait conservée sur le papier. Il avait même esquissé la silhouette imposante de Sivert, avec sa pipe, avant tout pour lui faire plaisir. Il lui avait fait miroiter l'idée qu'un jour sa figure disparaîtrait sous une glace joliment servie avec des macarons, vraisemblablement sur une table royale.

Sivert avait posé pendant dix minutes sans bouger, bien après que sa pipe fut éteinte.

– Déjà de retour ?

Carl-Peter avait pris ses aises et étalé son fouillis. Mogens ravala son agacement et répondit :

– Je suis parti toute une semaine.

– J'ai l'impression que ça ne fait que quelques heures. Tu es essoufflé. Tu as monté l'escalier en courant ?

C'était exact, en fait. Trois étages en un clin d'œil, lui qui d'habitude faisait halte au niveau du deuxième et respirait l'odeur de la porcelaine incandescente dans le four.

– Ah bon, toute une semaine. Je suppose que le bout de ta langue a eu le temps de se sustenter dans ta cavité buccale ?

Il ne répondit pas. Carl-Peter ne cessait de le faire enrager parce qu'il peignait en pointant le bout de sa langue au coin gauche de sa bouche, comme un petit garçon.

Au lieu de cela, il enfila la blouse longue de peintre par-dessus ses vêtements et se mit à ranger et à nettoyer avec soin la table de travail. Carl-Peter mélangeait de la couleur sur sa palette sans lever les yeux vers lui, cela lui était manifestement égal que Mogens repoussent deux cendriers pleins de son côté.

Lorsque Mogens s'assit enfin et reprit son souffle, il promena son regard par lièregarde a fenêtre, sur la cime des arbres et la pluie fine qui arrosait les nouvelles pousses, mais aussi l'herbe et les dalles tout en bas. Il appuya son coude droit sur la table et contempla sa main. Ses doigts s'écartèrent tout seuls, comme les plumes d'un paon faisant la roue.

– Tu ne t'y mets pas ? demanda Carl-Peter. Ce sont des soucoupes aujourd'hui. Demi-dentelle.

Tiens donc ! Des soucoupes, demi-dentelle ! C'était le programme de Carl-Peter pour la journée. Son petit monde. Tel nombre. À la pièce. Tracer, égoutter, adoucir. Mouiller, mélanger, laisser tremper le pinceau, retailer la pointe, laisser la touffe reposer dans le bleu et s'imbiber, faire glisser la pointe sur la surface gloutonne de la porcelaine, laisser la couleur s'imprégner dans le blanc à jamais, puis nouveau trait qui part en éventail à la fin. Mettre les points au bout de chaque trait, tout autour, colorer la demi-dentelle, joliment incurvée, pas un sillon de travers, pas trop de peinture, pas trop peu, garder le coude appuyé sur la table et faire travailler la main jusqu'à ce que la soucoupe soit terminée, la renverser et la poser sur la planche avec les autres. Prendre une nouvelle soucoupe d'un blanc éblouissant, en placer le dos dans la paume de la main gauche. Faire tourner le pinceau dans le bleu sur la palette, trouver l'intensité et la quantité adéquates, puis tracer le double cercle intérieur...

Pour les soucoupes, le cercle était déjà moulé dans la

porcelaine, ainsi que le chrysanthème au milieu. La tige vers le bas qui indiquait dans quel sens il convenait de disposer la soucoupe sur la table. Mais personne ne s'en souciait, hormis le *beau monde*.

Et Sophus lui apporta sa pile. Elle était en équilibre sur une planche qu'il portait sur son épaule. On aurait dit un serveur chargé de mets fumants sur le point d'être dévorés. Une petite pyramide de soucoupes vierges, fragiles comme les biscuits de Noël, avant la dernière cuisson avec le bleu et l'émail.

– Alors, tu es allé en Norvège ? Et tu n'es pas mort de froid ?

– Non, pas du tout. Merci, Sophus.

– Je voulais te demander si tu peux prendre un candélabre d'ici mercredi ?

– Bien sûr. Apporte-le-moi ! Un seulement ?

– Cinq. Carl-Peter en a déjà envoyé un à la casse. On t'attendait.

Carl-Peter fut secoué par un rire dépourvu de tout sentiment de culpabilité. Il ne serait pas mis à la porte de toute façon. Puisqu'ils avaient la bêtise de lui confier des candélabres décorés de petits anges en train de grimper et d'escargots qui rampaient, avec de la pleine dentelle aux trous percés autour de chaque socle pour les bougies, ils n'avaient qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Personne ne décorait une assiette standard, cannelée ou demi-dentelle, aussi rapidement que lui. Personne. Mais quand il s'agissait d'un gros travail sur un candélabre, il était impossible de planifier le cigare, c'était une vaine course contre le temps. Il s'éteignait. Et il avait horreur des cigares éteints. Il avait alors peine à s'appliquer. Avec les soucoupes et les petites assith = petitesettes, il savait précisément combien de festons, de fleurs et de points il y avait entre chaque bouffée de cigare.

– Mogens est prêt. Autant lui donner huit candélabres ! fit Carl-Peter.

Mogens se contenta de sourire. Ils ignoraient ce qu'il avait rapporté. Qu'ils s'imaginent que je suis le même ! pensa-t-il. Et il étala du cobalt du Congo sur la palette blanche toute propre.

En tête à tête avec Anne-Gine ce soir-là, il se décida enfin à lui annoncer ouvertement qu'il ne voulait plus continuer.

Il avait les genoux qui tremblaient rien qu'en imaginant la manière dont elle allait réagir. Cela l'agaçait. Il aurait dû le lui dire depuis longtemps, mais n'en avait pas eu le courage. Maintenant il osait, alors pourquoi avait-il les genoux qui tremblaient ? Elle était lasse et à moitié ivre quand il était rentré la veille au soir, et elle ne l'avait pas importuné. Vêtue d'une

longue chemise de nuit à manches courtes ornée de dentelles, elle l'avait laissé aller se coucher seul, tranquillement. Mais là, à son retour de la manufacture, elle était tout feu tout flamme, les joues brûlantes, pleine de mépris à l'adresse de Frode Nicolai. Une petite semaine avait apparemment suffi pour la faire renoncer à cet homme avec qui elle flirtait depuis des années sans pouvoir coucher avec lui. Elle avait quand même bien une *certaine* classe puisqu'elle couchait déjà avec le *frère locataire*, comme elle appelait Mogens.

– Il s'est passé des choses, Frode est un salaud, déclara-t-elle en gonflant la poitrine.

– Frode n'est pas un salaud, c'est mon frère.

Il n'avait pas envie de s'enquérir des détails. Il voulait partir. Les écailles lui étaient tombées des yeux. Il devait se concentrer sur son travail. C'était une vocation, il l'avait enfin compris.

– Je n'en peux plus de t'avoir constamment sur le dos, Anne-Gine. Je m'en vais, dit-il.

Anne-Gine, les doigts luisants parce qu'elle était en train d'émietter du beurre dans la farine pour faire une pâte à tarte, porta les mains à son visage et s'en couvrit la bouche. Elle écarquillait les yeux au-dessus. Il était évident qu'elle tourna dans sa tête pendant plusieurs longues secondes ce que Mogens lui avait dit. Qu'il voulait partir, qu'il l'avait sur le dos. Quand le message fut enfin passé, elle tendit les bras, raides comme des piquets, de chaque côté de son corps, inspira à la manière d'une chanteuse d'opéra si bien que sa poitrine se souleva d'au moins vingt centimètres, et hurla :

– Sur le dos ? Tu as dit sur le dos ? Mais tu ne veux même pas dépenser d'argent pour chauffer ta pièce ! Tu vas passer toutes tes soirées d'hiver en manteau uniquement pour garnir ton portefeuille ? Ne viens pas me dire que tu n'as pas de ton plein gré profité de chaque instant passé avec moi ! Je t'ai donné de la chaleur, espèce de petite crevette incapable de te trouver une femme convenable, toi et tes doigts tachetés de bleu et ta *maladie* de peau, tu ne t'imagines tout de même pas que je me serais contentée de la nientétoi si j'avais eu ton âge ? CHIEN ! SALE BOUGRE ! Dégage ! Va retrouver tes foutus services à café ! Ici, dans cette maison, il n'entrera jamais plus rien d'autre que de la FAÏENCE !

Elle avait raison. Elle ne l'avait pas supplié. Il était venu lui-même, la tête basse et les pieds gelés, et il avait accepté la chaleur du poêle au charbon, le bercement des cuisses blanches d'une veuve et le café au lit, avec du gâteau marbré, tous les matins avant de partir à la manufacture. Elle était gentille, Anne-Gine. Ce

n'était pas la question. C'était dans sa tête à lui, quand il sortait du lit d'Anne-Gine le matin, que c'était mal et laid, comme avec Jakobine. Sans qu'il ne le comprenne que par la suite.

Par la suite. Quand il ne crut plus non plus à un Dieu capable de lui accorder son pardon. Il ne restait que la honte. Et une peine infinie pour son père, pareille à celle qu'il avait dû lui-même éprouver en recevant la lettre.

– Je n'ai pas de nouvelle adresse, pas encore, mais bientôt. En attendant, je logerai ici comme le locataire d'une chambre meublée que je suis, en fait, Anne-Gine. Je paierai. Pour le gîte et le couvert. Laisse-moi tranquille dans ma chambre, s'il te plaît !

– ALORS DISPARAIS DE MA VUE !

Il se leva de table et quitta la cuisine. Il l'entendit éclater en sanglots rageurs. Il avait pitié d'elle. Elle était gentille. Ce devait être atroce de s'entendre dire qu'on quémandait l'amour. Il s'en voulait déjà. Il aurait pu partir, tout simplement, en silence. Voire inventer une histoire de mariage avec une autre et faire en sorte qu'imperceptiblement elle s'habitue plus ou moins à un rôle de mère. Mais non, désormais, il jouait cartes sur table, même si la clé de son assurance nouvellement acquise demeurait encore un atout caché dans sa manche. Elle était marquée Adam Poulsen, directeur artistique. Mogens n'avait pas du tout pensé suivre la voie hiérarchique qui passait par Julia Ebbesen, peintre en chef. Car pour ces projets grandioses, il était obligé de traiter avec un *homme*, avec le directeur en personne.

– Comme tu me DÉÇOIS ! l'entendit-il brailler.

On aurait dit une mère trahie. Le bruit soudain de quelque chose qui se brisait en tombant par terre ponctua ses mots. Sans doute le plat à tarte beurré. Il mangerait en ville aujourd'hui, prenant acte du constat qu'il avait déçu une personne qui en réalité lui voulait du bien, mais qui dans le même temps l'étouffait dans son besoin de lui tracer son quotidien.

– Papa a attendu que le soir tombe pour la lire. Il s'en faisait une joie, il comptait y prendre plaisir, il annonçait à tous ceux qui voulaient bien l'entendre qu'il avait reçu une lettre de Malding, « de mon fils talentueux ».

C'était ce qu'avait expliqué Frode, cinq ans après le départ de Mogens qui avait fui Paullund, lorsqu'à son tour il s'en vint à Copenhague. Mogens devait subvenir à ses besoins le temps qu'il fasse son apprentissage de typographe.

Car il n'avait jamais su écrire proprement, Frode Nicolai. Les taches d'encre de son enfance avaient laissé des traces. Il préférait aligner des caractères en métal, à l'envers. Il s'avéra très

doué pour ça. Doué pour épeler du bout des doigts, au point qu'il en était capable même en état d'ébriété.

Ils s'étaient installés au café Osborne parce que Mogens voulait jouer le rôle du frère familial de la capitale, et ils buvaient un chocolat chaud surmonté de crème fouettée qui formait des perles grasses à la surface. Mogens aurait souhaité mourir lorsque Frode entama son récit, mais sa voix, encore saturée d'un pur accent ouest-jutlandais, ne sous-entendait aucune accusation. Il en fut un peu soulagé et laissa son frère continuer, sans lancer le chocolat contre le mur, ça ne se faisait pas au café Osborne que fréquentait le beau monde. Au lieu de cela, il contempla par la fenêtre la rue Vesterbrogade, les rails du tramway qui brillaient au soleil, les cyclistes et les marchandes ambulantes. Mais Frode aurait pu attendre, ne pas raconter ça pendant qu'ils passaient un bon moment ensemble.

– Alors il a ouvert la lettre et commencé à lire, puis ses mains se sont mises à trembler et il a lâché la lettre, qui est tombée sur ses genoux. Il est resté longtemps les yeux fermés, puis il est allé la jeter dans le poêle. On n'a pas su ce que tu avais écrit, on croyait que tu étais mort, ou que tu avais volé quelque chose à l'école ou battu quelqu'un. Que tu étais renvoyé. Ou que tu avais engrossé une fille. On faisait les pires suppositions. Il avait toutefois gardé ton adresse en tête. À l'heure de sa mort, alors qu'il semblait heureux de rejoindre bientôt notre mère et son Sauveur, il me l'a indiquée. Je l'ai aussitôt notée sur un paquet de margarine dans la cuisine pour ne pas l'oublier. Je n'ai jamais eu aussi bonne mémoire que toi ou papa.

– Mais il ne m'a jamais écrit, remarqua Mogens.

– Il n'a jamais plus parlé de toi. Ça t'a attristé ? Il n'a pas vécu bien longtemps après. Ça a été trop pour lui.

Ils regardèrent longuement le soleil dans la rue, Frode et lui, sans rien dire. Le chocolat n'avait plus le même goût. Mogens ne remit jamais plus les pieds au café Osborne.

Après la scène avec Anne-Gine, il alla retrouver Frode dans son bistrot attitré. En sous-sol, où les marches qui y descendaient étaient usées au milieu. C'était incroyable que de simples souliers puissent creuser la pierre à ce point. D'innombrables assoiffés avaient traîné le poids de leur corps dans cet escalier.

Frode agita la main en criant dès qu'il aperçut Mogens baisser la tête pour franchir la porte. Mogens commanda trois tartines et une bière.

– Bière ? Tu as dit bière ? s'étonna Frode.

– Oui. C'est exact.

- Peut-être un petit snaps aussi ?
- Non merci. Une bière fera l'affaire. Je quitte Anne-Gine. Elle est à toi si tu veux.
- Grand merci ! Volontiers, répondit Frode. Trèseu.Frode. volontiers. Mais est-ce qu'elle veut de moi ?
- Je crois bien. *Maintenant*, oui.
- Il s'est passé quelque chose, Mogens ? As-tu fait un bon voyage ?
- Un excellent voyage. Excellent.
- As-tu rencontré des dames, que tu veuilles déménager ?
- Pas du tout. J'ai fait la connaissance d'un autochtone, mais c'était un homme.

Frode Nicolai continua à l'assaillir de questions, mais Mogens ne le mit pas au courant de son projet de nouvelle série d'assiettes à dessert. C'était agréable de n'en parler à personne, de le garder secret. Ça lui donnait chaud au ventre en quelque sorte, c'était à la fois source d'énergie, de calme et de joie infinie. C'était bon de rentrer au pays. Et même de retrouver le visage luisant de Frode au-dessus de la mousse des bières, sa veste élimée, ses lunettes qui dépassaient de sa poche de devant. Les lunettes qu'il posait sur son nez quand il relisait les épreuves. Il lisait couramment à l'envers et éprouvait de grosses difficultés quand il devait lire les caractères dans le bon sens. Lorsque le journal était imprimé, il tenait la feuille à la lumière et lisait ce qui était écrit au dos.

– Te voilà un homme libre ! déclara Frode. On va pouvoir fréquenter des cercles un peu plus larges. Aller au cabaret, par exemple. Sans qu'Anne-Gine trépigne à la maison parce qu'elle a des scones tout chauds. Qu'en dis-tu ? C'est rudement bien, non ?

– À moins que ce ne soit toi, ensuite, qu'elle attende avec impatience à la maison.

– Je ne suis pas pressé de faire partie de ses mamelouks ; on a besoin de se reposer un peu des femmes, hein ? À ta santé, Mogens, mon frère !

Il trouva une chambre rue Bissensgade, non loin de la manufacture. Quatre murs, une fenêtre aux rideaux de laine gris, un divan creusé par les fessiers. Un ensemble de toilette, un poêle, une table bien trop basse et une aquarelle représentant un couple d'amoureux sous un bouleau pleureur, assis sur un banc, leurs têtes se touchant. Deux semaines après son retour de Norvège, il n'avait toujours pas demandé à rencontrer Poulsen. Après les soucoupes et les candélabres, il passait presque toutes ses soirées à peindre sur des assiettes mises au rebut, qui avaient été ébréchées lors de l'empilage ou dont des cannelures n'avaient pas

supporté la première cuisson.

Il n'y arrivait pas.

Adoucir la couleur dans les dentelles et les fleurs était une chose, mais donner vie à toute une chute d'eau en était une autre. Ou à un ciel avec quelques nuages gris désordonnés, plaqués sur le bleu, au-dessus de petits bâtiments en bois rudimentaires qui projetaient des ombres. Mogens n'avait pas du tout l'habitude de peindre des coins à angle droit. Ça allait bien sur les esquisses, mais pas le pinceau à la main... Arnold Krog avait décoré, en son temps, des vases hauts de cinquante centimètres, où à l'évidence aucubanvidencen motif ne lui était étranger. Il utilisait aussi quelques autres couleurs sous émail qu'il avait réussi à mettre au point pour conserver la teinte, même pendant la seconde cuisson. Poulsen continuait les expériences.

Or, de l'avis de Mogens, c'était une trahison. Même les célèbres assiettes de Noël auraient sans doute, dans un avenir proche, du rouge sale et du vert pisseux sous leur glaçure. Dire que Poulsen ne comprenait pas ça ! Que la *porcelaine royale*, c'était le bleu. Ici on ne fabriquait pas de simples décors de fête foraine aux couleurs criardes. Si on voulait utiliser les couleurs de l'arc-en-ciel, on pouvait peindre *sur* l'émail, ce dont quiconque était capable avec un peu d'entraînement. Ça restait en surface. On pouvait essuyer, effacer, modifier. Décorer sur émail, c'était comme peindre sur verre. Rien n'était définitif tant que la couleur n'avait pas séché à la cuisson. Il n'avait aucun respect pour la *Flora Danica*. Simple peinture sur émail. Peindre sept cents plantes différentes sur sept cents assiettes au bord doré, chacune devant passer trente fois à la cuisson, à quoi cela correspondait-il ? Certes, à l'immense difficulté de reproduire la nature sur la porcelaine, que seuls les plus riches auraient les moyens de s'offrir. Mais ils pourraient aussi bien voir ces plantes en allant se promener dans les landes danoises ou les bois de bouleaux, ou en achetant un ouvrage sur la flore. La beauté de la porcelaine, c'était autre chose – c'était l'interprétation, la simplification, la capture de *l'essence* du beau. Pour ensuite la disposer dans un petit salon, sur une nappe, sous un gâteau, avec du café dans les tasses et d'honnêtes gens autour de la table. En décorant la *Flora Danica*, les peintres se livraient à une débauche de couleurs qui n'en finissait pas. Mais c'était *par-dessus*. Après que l'émail eut fermé la porcelaine pour toujours. Le bleu était la finition et en même temps l'amorce. La porcelaine mate s'imprégnait de la couleur, et c'était fini. On ne pouvait plus l'enlever. La porcelaine nue ne pardonnait jamais.

Sa première version de Haugfossen avait l'air d'une cascade d'encre, pas du tout d'une chute d'eau. L'herbe et les arbres ressemblaient à des flammes, comme si tout s'était embrasé autour. C'était affreusement laid. Et chaque fois que s'ouvrait la porte de la salle des peintres au bleu de cobalt, il devait s'emparer d'une grande assiette demi-dentelle qu'il gardait à côté de lui, et se mettre aussitôt aux festons et au chrysanthème.

Son insuccès le rendait de mauvaise humeur. Il détestait sa nouvelle chambre et Anne-Gine lui manquait. Le divan lui donnait mal au dos. Il arrêta de boire de la bière, il n'y trouvait plus son plaisir. Le printemps se métamorphosa en plein été, et il n'avait pas envie d'y prendre part. Tous les jours, lorsqu'il avait décoré son nombre de pièces, que Carl-Peter s'esquivait avec son cigare et ses inepties, et que les autres peintres poussaient un soupir de soulagement parce qu'ils allaient profiter d'un soir d'été, Mogens restait seul. Le bâtiment n'était pas fermé à clé, le four en dessous fonctionnait nuit et jour, il y avait toujours une équipe qui prenait la relève.

Le bout de sa langue se desséchait presque au coin de ses lèvres. Chaque coup de pinceau se rapportait à l'eau, à l'herbe et au ciel. Et aux gens. Il avait soudain réalisé que les scènes devaient comporter des gens au travail, avec le minerai, les chevaux et les charrettes. Il ne peignait jamais de pequojamais rsonnages d'habitude. Mais là il était forcé.

On aurait dit de ridicules petits soldats de plomb.

Il essaya de se rappeler les paysans qui démontaient la bâtisse, comment ils se détachaient sur l'herbe et les poutres, comment ils se baissaient, comment ils portaient leurs lourds fardeaux, comment ils se penchaient sur le harnachement des chevaux. Il se mit à observer les gens dans la rue. Il ne s'intéressait pas à leur sort, s'ils évitaient de justesse d'être renversés par un tramway, s'ils avançaient en titubant ou s'ils se disputaient. Uniquement à la manière dont leurs silhouettes *se détachaient* sur un arrière-plan quelconque. Frode Nicolai se lassa de lui, se lassa de faire miroiter la douce vie qui les attendait. Il emménagea chez Anne-Gine dans l'ancienne chambre de Mogens, et gonfla comme un ballon devant les marmites d'Anne-Gine, avec du saindoux sur son pain et un dessert quotidien.

Quand Adam Poulsen, le matin, traversait la salle des peintres au bleu de cobalt, la blouse flottant, les mains derrière le dos et son chien sur ses talons, Mogens courbait le dos devant sa cannelure, écrasé de honte. Il avait cru que ce serait plus facile. Il fallait qu'il y arrive avant que ses idées perdent de leur force. Il ne devait pas renoncer.

Un jour il rencontra le regard du chien. Celui-ci s'appelait William et c'était une sorte de lévrier au poil lisse et ras, et aux oreilles tombantes, soumises et dirigées vers l'arrière. Il posait les pattes avant devant lui à la manière d'un danseur de corde et suivait toujours Poulsen, s'écartant quelquefois pour renifler les sacs des peintres, appuyés par terre contre les bancs. Ce jour-là, ce fut la serviette de Mogens qu'il s'en vint flairer, et l'odeur des tartines. Il resta planté là, après que son museau eut fait son travail et que ses yeux eurent constaté que le sac était solidement fermé.

Le chien leva la tête. Mogens croisa son regard et, tout comme son maître, William considéra le peintre d'un air dédaigneux. Mogens s'enfonça soudain, spontanément, dans ce regard, le brun foncé sur fond blanc comme la craie. Ses yeux ressemblaient à de petits restes de café au fond de tasses à moka blanches, et il se dit : « Je suis capable de les peindre. Le contraste est si fort, la couleur tranchant sur le blanc. Ça ne me pose pas de problème. Mais là où le globe oculaire disparaît sous les cils... ça devient plus difficile. » Au même instant, il comprit que c'étaient *les transitions* qu'il devait travailler. Pas le corps d'un motif, mais là où il touchait l'arrière-plan et se transformait. Il posa son pinceau et tendit la main pour caresser la tête du chien, en soudaine reconnaissance.

– NON ! hurla Adam Poulsen.

Mogens retira sa main.

– Il peut mordre. Et vous avez vous-même bien besoin de cette main, monsieur Thygesen

William, glissant comme une ombre, regagna sa place derrière son maître qui continua d'avancer et sortit par la porte à l'autre bout de la salle. Tout le monde dévisagea Mogens, et Carl-Peter s'esclaffa, la fumée de cigare s'échappant de ses lèvres :

– Il y a longtemps que *tu* n'avais pas fait l'objet d'autant d'attention !

Attends un peu ! pensa Mogens, j'ai enfin compris. Lorsqu'il reprit son pinceau, sa main tremblait. Il fit semblant de tourner longuement l'assiette tout en examinant son décor. Il inspira profondément, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que sa main retrouve son assurance, indépendamment de tout ce tapage. Il refoula le cri autoritaire et humiliant d'Adam Poulsen. Il refoula toute image d'une main sanglante et déchiquetée, qui dégouttait de rouge sur le blanc. Les transitions. La clé était là.

Le soir même, il y parvint. Tout à coup la chute d'eau était là,

comme en mouvement. Il entendait presque le bruit de l'eau qui tombait lourdement, impuissante, de la montagne. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, néanmoins il faisait chaud et étouffant dans la salle de peinture. Le soleil de juin cognait contre les vitres, même les oiseaux étaient à moitié occis. Il régnait en tout cas un silence de mort à la cime des arbres.

Mogens essuya la sueur de son front avec la manche de sa blouse. Il était presque nu en dessous, un simple caleçon et une chemisette. La sueur lui coulait dans le dos. Le four chauffait aussi le bâtiment. La chaleur venait de toutes parts. C'en était insupportable. Et pourtant, le sourire aux lèvres, il peignait sur une assiette à laquelle il manquait tout un côté cannelé. Il faisait un essai de texte le long du bord intact. Tout comme sur les assiettes de Noël, il fallait mettre une légende sous le motif.

Haugfossen. Fabrique des couleurs bleues de Modum, d'une belle écriture cursive. Sur une soucoupe, il s'exerça à représenter des gens, une bordure entière. L'art consistait simplement à les *ébaucher*. Il les fit marcher en cercle autour du fond, et ils avaient tout à fait l'air de jeunes gens dansant la ronde. Et un cheval. L'esquisser en quelques traits, ensuite uniquement de l'eau pour les transitions. Malgré son mépris pour la peinture sur émail, il se doutait bien que les autres connaissaient tout ce qu'il avait dû s'efforcer de découvrir par lui-même. Le résultat convenait-il ? Oui, il avait vu tout ça de ses propres yeux. Il était allé là-bas. Avait fait des croquis. Avait eu l'idée.

Il décora trois assiettes impeccables qu'il paya de sa poche. Olufsen les inscrivit dans son registre.

– Tu ne peux pas dire que tu as mal peint la cannelée et prendre ça sur ton compte de pertes ?

– Non. Je peins toujours à la perfection.

Il choisit la chute d'eau, l'entrée de la tour d'arsenic et la vue générale. Celle-ci représentait des hommes en train de travailler dur. Il écrivit la légende des motifs le long du bord et signa de son M. au dos. Il mit une semaine à réaliser ces trois assiettes, après son temps de travail. Il les conservait dans le petit placard sous la table, il ne voulait surtout pas que Carl-Peter les découvre. Carl-Peter croyait qu'il restait le soir à s'exercer sur le motif de la *Fleur bleue*. Il y en avait plusieurs qui se diversifiaient ainsi, tantôt les cannelures, tantôt la *Fleur bleue*. Mais Carl-Peter était si absorbé par son propre univers mental limité qu'il ne lui venait même pas à l'idée de demander à voir les fleurs bleues que Mogens peignait. Et les autres vivaient aussi dans leur monde. Quand on

était installé deux par deux, on était surtout au contact de celui qui partageait sa table de travail. En outre, la plupart des autres étaient des femmes, une race qui ne lui était pas familière. Le bastion masculin de la salle de peinture était tombé depuis longtemps. Et c'était dommage, pensait-il souvent. La peinture bleue était une activité sérieuse.

Il ne restait plus que la glaçure et la cuisson. Il posa les assiettes à l'envers sur une planche déjà garnie de couvercles de théière, dont le bouton avait la forme d'un champignon. Ils étaient ravissants. Il vérifia l'heure de l'enfournage. Onze heures ce soir. Bon. Au bout de quarante-cinq heures de cuisson, les couvercles et ses assiettes seraient prêts. Il veillerait à être sur place avant que quelqu'un ne s'avise de regarder ce que c'était. Après-demain soir, à huit heures. Il les surveillerait lui-même pendant qu'elles refroidiraient.

Il rangea et nettoya la table, ferma les fenêtres, se changea et se rendit à Tivoli. Un soupçon de sourire aux lèvres, il se faufila parmi la foule en fête et respira la vie. Il s'acheta un soda glacé qu'il but avidement, à grandes gorgées, en fermant les yeux à la chaleur, au bruit et à la musique. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas joué du piano. Peut-être qu'après ça il aurait les moyens de s'en offrir un ? Il économisait en fait presque tout ce qu'il gagnait. Il pouvait acheter une petite maison s'il voulait. Ou une maison avec un piano. Dix-huit ans qu'il mettait de l'argent de côté. Ce n'était pas une petite somme, mais personne n'était au courant. C'était sa sécurité.

Ceci est un pur bonheur sans tache, pensa-t-il. Poulsen va les adorer. Je serai promu, je quitterai Carl-Peter, j'aurai ma propre pièce avec de la place pour les modèles et les esquisses, et peut-être un sofa et quelques fauteuils pour recevoir ceux qui viendront. Des acheteurs, des gens riches ayant envie de quelque chose d'unique. Je rencontrerai la famille royale. Après ma mort, il y aura un portrait de moi accroché au mur, peint avec toutes sortes de couleurs. À moins que je n'insiste pour obtenir une plaque commémorative au bleu de cobalt.

Il entendit rire un enfant. C'était une fillette aux boucles blondes et un nœud couleur ivoire dans les cheveux. Elle était à quatre pattes pour attraper une bille. Sa mère l'arracha à la poussière. Les rires se transformèrent en cris.

Peut-être me marier, pensa-t-il, fonder une famille et avoir des enfants.

Tout était possible désormais.

La femme de Bæppe était partie à la campagne avec les enfants. Malie fut donc invitée chez lui, un jour, dans son énorme villa de Klampenborg, entourée d'un parc de la taille de Bornholm. Le jardinier, les domestiques et le chauffeur remarquèrent sa venue, mais Bæppe ne s'en souciait pas le moins du monde. Ils savaient tous à qui ils devaient l'honneur d'avoir un emploi stable et rémunéré.

trwidth="C'était la troisième fois qu'elle était en sa compagnie, et elle était incapable d'être sobre une seconde. Elle le trouvait répugnant.

Tout nu, il ressemblait à un morse, un morse blanc, avec une pilosité noire comme du charbon aux endroits les plus inattendus. C'était à en vomir. Dire qu'un cœur humain normal parvenait à pomper le sang dans un tel amas de graisse et de chair ! Rien que son cou de taureau était aussi large que la taille de Malie. Mais son cou de taureau avait trois épais bourrelets. Ce qui n'était pas le cas de la taille.

« C'est le boulot », se disait-elle. Le rôle était pratiquement dans la poche. Après la première, elle le laisserait tomber, et les hommages de la presse à l'égard de la jeune Malie-Thalia l'empêcheraient de la congédier.

– Quel nom d'artiste idiot tu as, dit-il en faisant rouler une pêche entre ses seins.

– Oh, vous croyez ? Je l'ai depuis l'âge de quinze-seize ans.

– Tu ne jouais quand même pas à cette époque-là ?

– Si. Shakespeare. Juliette.

– Bon sang !

Bæppe éclata de rire et son haleine empestant le porto lui arriva en pleine figure. Il ne buvait que ça. À pleins seaux.

Pour se retenir de le mordre à la gorge, elle avala une grande gorgée de gin de son verre et chercha de l'air frais dans une autre direction. Est-ce qu'il faisait simplement durer le plaisir ? Laisait le doute planer sur le rôle, juste pour qu'elle lui ouvre ses cuisses ? Mais elle tenait bon. Il fallait qu'elle résiste, qu'elle n'abandonne pas la partie. Elle avait déjà annoncé à plusieurs personnes qu'elle jouerait Lola au Théâtre populaire à l'automne.

Y compris au photographe. D'ailleurs, c'était sans doute la seule chose qu'elle avait réussi à lui dire. Elle rougissait en pensant

combien elle avait dû paraître bête lorsque, debout devant ses photos au Pavillon des Arts, elle simulait un regard intéressé, de connaisseur, et que soudain il surgit devant elle. La prochaine fois, il faudrait que Tutt l'accompagne et lui souffle des remarques pertinentes à l'oreille. C'était une idée saugrenue d'y aller seule. Elle l'avait fait uniquement parce qu'il n'était pas venu à *La Rampe* depuis quinze jours et parce qu'elle n'avait pas envie de mêler Tutt à cela. Elle se demandait si Tutt au fond n'était pas un tantinet éprise de l'Allemand, en réalité originaire d'Autriche. Il avait quelque chose d'attirant. Elle ne voulait le partager avec personne. Et sur les murs du Pavillon des Arts, il y avait aussi des photos de lui-même. Il était son propre modèle ! On le voyait nu et recroquevillé sur des pics montagneux ça et là, le derrière directement appuyé contre le rocher pointu. C'étaient d'étranges photos. Tutt serait obligée de les lui expliquer. Mais elles étaient belles, fortes et pures. Elle avait même éprouvé un calme saisissant à les regarder. Un calme qui s'était évanoui dès l'instant où l'artiste était apparu.

– *Interes, i Insieren Sie sich für Photokunst, junges Fräulein ?* avait-il demandé.

– *Ja. Ja !*

– *Gut. Sie sind...*

– *Und denk dir ! Im Herbst werde ich die Hauptrolle im Blauen Engel spielen,* avait-elle répondu.

Quelle idiote ! La seule explication qu'elle pouvait donner à une repartie à ce point insensée – et en outre dépourvue de toute forme de politesse –, c'était l'association d'idées entre ce qu'il y avait d'allemand chez le photographe et le fait que *L'Ange bleu* ait été écrit par un Allemand. Mais c'était évidemment tiré par les cheveux. Qu'avait-il dû penser, avant d'être à nouveau attiré par quelques imbéciles aux longues écharpes, entre autres des jeunes filles sans aucun maquillage, mais avec des lunettes, les cheveux coupés au carré et un appareil photo autour du cou ? Fi ! Elle-même s'était sauvée aussi vite que les hauts talons de ses chaussures charleston pouvaient la porter. Clic-clac, clic-clac, en traversant tout le Pavillon des Arts.

– J'ai l'impression que tu rougis, Malie, petite mère ? Tu ne dois pas laisser le vieux Bæppe te désarçonner. Bien sûr que tu sais jouer Shakespeare ! C'est la *moindre* des choses quand on envisage un rôle aussi exigeant que Lola-Lola... Viens ici, ma tourterelle... dans les bras de Bæppe.

Et elle s'allongea tout contre lui, on aurait dit un mince trait de crayon à côté d'un corps bouffi. Elle le laissa fourrer ses doigts et

sa langue absolument partout où il en avait envie.

– *Je suis faite pour l'amour de la tête aux pieds. Oui, c'est la vérité.*

– *Viens ! Aime-moi !...* et je saurai bientôt toutes les répliques.

– Où as-tu déniché le manuscrit, petite voleuse ? gémit-il, le visage enfoui en elle.

– Je connais tellement de monde, vous savez... *parce que je suis si petite et si innocente...*

Alors il la mordit. Elle poussa un cri, but une nouvelle gorgée de gin et lui caressa la nuque en murmurant :

– Continuez ! Je raffole de tout ce que vous me faites. *Viens ! Aime-moi !...*

Et il ne s'en priva pas. Geignant, transpirant, écoeurant, comme un pêcheur d'anguilles.

Elle pourrait toujours laisser l'Anchois compenser les dommages après la représentation, plus tard dans la soirée. Pour qu'elle n'oublie pas comment devait être l'amour de bon aloi.

Le photographe était là. Il était seul. Elle sentit un flot de sang empourprer ses oreilles et gonfler ses lèvres. Elle n'en avait pas l'habitude, c'était dangereux. Cela faisait des années qu'un homme ne l'avait pas fait réagir ainsi. Et à distance ! Sans jamais l'avoir embrassé. C'était fou. Avait-il assisté à la représentation enrésent ? Non, le public restait ensuite à l'Auberge Rouge, à boire, à acheter des tartines à cinquante øre pièce qu'apportaient les serveurs en costume de paysans d'Amager, en attendant l'arrivée des artistes dans la salle. C'est pour cela que les artistes allaient à *La Rampe* à la place. Seuls les habitués savaient où ils se retrouvaient après la représentation. Comme l'Anchois. Dieu merci, il n'était pas là ce soir ! C'était sans doute l'anniversaire de sa femme, ou quelque chose de ce genre.

Seigneur, qu'il avait l'air sympathique ! Rudolf. Rudi... Mûr et calme, aux yeux noirs intelligents. Sans cette courtoisie hystérique à laquelle Malie était habituée chez les hommes, les hommes prompts à agiter leur haut-de-forme. Chemise blanche sous une veste brune avec des coudières en cuir. Elle l'avait vu presque nu. Sur les photos. La peau du dos tendue qui brillait vers les fesses. Superbe teint. Hâlé. Il avait dû se bronzer nu au soleil. Elle se souvenait aussi de la photo d'une femme portant un bébé dans les bras. Sa famille ? Et de celle d'une femme entièrement nue. Ses mamelons étaient plats et sombres sur la poitrine, son sexe caché par l'aine. Elle était sur la pointe des pieds, telle une ballerine, renversée en arrière, formant un arc de cercle devant trois autres femmes vêtues de robes noires pudiques. Il était sûrement doué, le photographe. Célèbre, avait dit Tutt. Sans doute avait-il fait de

nombreuses expositions partout dans le monde. De quoi parlait-on avec quelqu'un comme ça ?

– MALIE ! On est ici !

Elle se dirigea d'abord vers le bar. Elle remarqua qu'il l'observait. Elle se pencha sur le comptoir pour commander son vin, tout en parcourant la salle des yeux, s'arrêtant au regard de Rudolf. Elle hocha tranquillement la tête, prit la bouteille de vin et le verre, et rejoignit la bande hurlante et rieuse sur le sofa d'angle.

– Pourquoi n'as-tu pas attendu que la fille vienne à notre table ? demanda Tutt. As-tu si soif que ça ? Es-tu malade ? Tu as l'air bizarre.

– Ne m'embête pas ! Je réfléchis à différentes choses, répondit Malie en soupirant.

Il y eut un grand silence autour de la table, avant qu'ils ne se mettent tous à rire à gorge déployée.

– Malie réfléchit ! Écoutez un peu ! Sensationnel ! Malie-Thalia est en train de réfléchir !

Il s'enivra. Elle s'en rendit compte lorsqu'il sortit se soulager dans l'arrière-cour. Il titubait légèrement. Elle s'empressa de le suivre. La cour n'était pas éclairée, des ombres y circulaient, sans doute des rats. Il arriva. Elle fit semblant de mourir de frayeur.

– Oh, mon Dieu !

Par chance, elle ne s'était pas écriée : « *Ach, mein Gott* », il l'aurait percée à jour malgré son ivresse.

– *Aber Fräulein... Was ist das Problem ?*

– *Ich glaube, ich habe eine Ratte gesehen !* (Ah ! J'ai horreur des rats !)

– *Lassen Sie mich Ihnen helfen. Ich bleibe hier stehen und warte auf Sie. Verlassen Sie sich auf mich.* (Ne vous en faites pas ! Je surveille.)

Elle adorait sa voix, et l'allemand. Rudi Rudi...

– *Danke. Vielen Dank. Ich bin die Malie, und Sie ? Ach, ich erkenne Sie jetzt !* (Vous êtes le célèbre photographe, n'est-ce pas ?)

Il aurait dû lui être quasiment impossible de voir dans l'obscurité, mais il s'y laissa prendre.

Ils rentrèrent ensemble. À la lumière, il la reconnut aussi. Il se rappela l'histoire du rôle principal. Il sourit et d'amusantes petites rides se creusèrent autour de ses yeux, mais il ne paraissait pas du tout vieux. Elle s'assit avec lui et ignora les gestes de Tutt à la table du fond. Elle le laissa payer une bouteille et des cigarettes. Elle avala son vin comme si c'était de l'eau. Elle voulait s'enivrer

avec lui avant de commencer à flirter. Non pas pour le supporter, mais pour pouvoir oser. Cet homme-là la rendait presque prude. Elle aurait soudain voulu être vierge et rit tout haut à cette idée. Il était probablement professeur de quelque chose, et elle devrait se montrer humble et gênée, tous les Allemands étaient professeurs, les Autrichiens sans doute aussi. Artiste et professeur, homme du monde et cultivé. Il avait l'air de tomber sous son charme.

Elle releva le devant de sa robe et redressa le dos, et après toute une bouteille de vin elle lui dit carrément qu'elle était amoureuse de lui. Ses yeux flamboyaient comme des pierres précieuses, ses cils blonds formaient une sorte de ruché au-dessus du noir, elle n'avait envie que d'une chose, l'embrasser. L'embrasser et rencontrer sa langue.

Soudain l'Anchois se tint derrière sa chaise, les bras ballants le long du corps. On aurait dit un chimpanzé à moustache.

– Allez-vous-en ! dit-elle. Je suis occupée, vous voyez bien.

– C'est ce que j'ai vu.

– Allez-vous-en ! Retournez voir votre petite femme ! C'est son anniversaire.

– Quoi ?

– *Dégagez, bon sang !*

– Mais Malie... Je vous aime.

– Mais pas moi. Je suis artiste et vous êtes chapeau de soie. Adieu, mon petit anchois.

– *Komm, lass uns gehen*, dit Rudolf.

Il alla lui chercher sa veste et son sac. Les lèvres tremblantes, l'Anchois la regarda avaler le fond de son verre.

– Anchois ? Mais vous ne pouvez pas...

– Si. Demandez plutôt à Tutt si elle veut de vous !

Elle chanta pour lui dans la rue, sans savoir où ils allaient.

– *Ich bin von Kopf bis Fuss auf Liebe eingestellt, denn das ist meine Welt, und sonst gar nichts...* (Je suis faite pour l'amour de la tête aux pieds. Oui, c'est la vérité. – Viens ! Aime-moi !...) Rudi. Vous êtes professeur ?

– Oui.

Ils remontèrent la rue Østrigsgade, la rue de l'Autriche, ce dont elle s'amusa beaucoup, et continuèrent par la rue Holmbladsgade. Elle avait mal aux pieds et ôta ses chaussures. Il veilla à ce qu'elle ne marche pas sur des morceaux de verre ou des gravillons. Il ne paraissait plus ivre, comme s'il s'était dégrisé à force de boire.

– Je vous aime, Rudi.

– Vous me l'avez dit.

– Combien de temps restez-vous à Copenhague ?
– Je pars bientôt pour Berlin. La semaine prochaine. C'est là que va l'exposition.

– Non !

Elle n'aurait pas dû poser la question. Tout redevenait sérieux.

– Vous pouvez venir avec moi, suggéra-t-il.

Elle s'arrêta au beau milieu du trottoir poussiéreux. Ça ne rimait à rien. Était-il aussi amoureux ? D'elle ?

– J'aurai fini à l'Auberge Rouge la semaine prochaine. Vous m'aimez un tout petit peu ? Pourquoi voulez-vous que je vous accompagne ? Vous êtes marié, non ?

Il ne fut plus question de formes de politesse.

– *Magst du mich ein bisschen ?* redemanda-t-elle.

– Oui. Tu es si vivante. J'aimerais bien te photographier.

Si l'Anchois lui avait dit la même chose, elle lui aurait ri au nez avec mépris. Là, elle éclata en sanglots.

– *Aber, mein Schatzerl...*

Il l'embrassa et elle avait envie de se pâmer dans ses bras. À Berlin. Avec un photographe mondialement connu. Tutt refuserait de le croire.

Plus tard dans la nuit, elle apprit que sa femme s'appelait Ewa, qu'ils avaient une fille nommée Therese et qu'ils étaient très heureux. Mais ça n'avait plus d'importance. Elle était là, la bouche pleine de lui, dans une belle chambre assez spacieuse, avec un ensemble de toilette en porcelaine cannelée prêt à servir. Mais ce n'était vraiment pas le moment de songer à l'eau vinaidtl'eauigrée. Ils devaient seulement faire preuve d'un peu de prudence. D'ailleurs elle l'aimait et s'imaginait mal sortir la bouteille de vinaigre. Il avait aussi du vin dans sa chambre et elle finit par lui raconter toute l'histoire de sa vie. Du moins, à partir de sa rencontre avec Ruben. Elle n'avait pas envie de parler de ses parents. Et elle sauta par-dessus l'épisode du fond de la ruelle à Odense, les journaux ensanglantés et l'argent volé. Elle ne mentionna pas non plus les deux autres avortements, qui l'avaient beaucoup moins éprouvée, mais lui avaient coûté les yeux de la tête. Toutes ses économies y étaient passées, mais elle avait eu droit à un lit à baldaquin chez un jeune médecin et à de la morphine jusqu'à ce que tout soit terminé. Chaque fois qu'elle mettait cinq øre de côté, elle avait l'impression que c'était en prévision d'un nouvel avortement et que ça ne présageait rien de bon. Le dernier remontait déjà à un bon bout de temps. Elle était sans doute devenue stérile à force d'avorter, mais pour elle c'était un cadeau venu du ciel. Que ferait-elle donc d'un enfant ? Mais

elle passa tout ça sous silence. En revanche, elle décrit le quotidien de la troupe Sule et Rudi était fasciné. Ils fumaient la même cigarette et buvaient au goulot de la bouteille.

À cinq heures du matin, il ouvrit de grosses malles qui se trouvaient dans un coin de la pièce et déballa un matériel photo enveloppé dans un linge. Tout nu, il prépara le pied, l'appareil, les fils et autres petites choses, pendant que Malie, restée couchée, fumait et riait.

– Le soleil va bientôt entrer par la fenêtre, dit-il avec enthousiasme. Il me réveille bien trop tôt tous les matins, *aber heute wird die mit Freude entgegen genommen*. Tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je te photographie nue ?

– Non, tu es fou ? C'est de l'art, Rudi. Elle est belle, la photo de cette femme nue à la renverse devant les trois autres en robes noires.

– Elle a été prise il y a cinq ou six ans. Beaucoup de gens l'aiment bien.

– Tu la connais bien ? Celle qui est nue ?

– Marta est danseuse. Elle est aussi un excellent modèle. Tu pourras avoir cette photo-là si tu veux.

Malie voulait bien. Elle voulait tout. Même s'il offrait une vision délirante de lui-même, la tête et le cou recouverts d'un grand tissu noir et le corps dévêtu en dessous. Elle s'efforça de donner de langoureux *sehnsuchtsvolle Falten* à son visage, comme il l'en priait. Elle tourna la tête et une épaule de manière pathétique en direction de la fenêtre et du soleil matinal couleur jaune d'œuf. Il photographiait face à l'entrejambe, du bas vers le haut. Mais il lui demanda de fermer les cuisses. Parfois il venait arranger les draps et les coussins autour d'elle. Il ne voulait pas de la bouteille de vin et de la cigarette, ce qu'elle comprenait bien, cela faisait vulgaire. Il lui brossa les cheveux aussi, sans qu'elle ait le droit de bouger. Il déclara qu'il les aurait préférés un peu plus longs.

– Tout le monde aime bien mes boucles, rétorqua-t-elle.

– Je les aimerai après ça, dit-il. Mais pour la photo, il aurait mieux valu que l'êmx valu es cheveux soient plus longs.

Tandis que le soleil s'élevait et quittait le cadre de la fenêtre, il parla de Berlin :

– On arrivera à la gare de Lehrte tôt le matin, on ira à pied jusqu'au centre en longeant la Spree et en lançant des petits cailloux dans l'eau. Berlin est une ville magnifique, si propre, tout est si propre. De larges rues, des arbres, des statues partout, et des fontaines. La ville est *hoch moderne* ! Elle me donne la

bouillonnante impression qu'il se passe toujours quelque chose. L'air est plein de câbles de tramway et les trams commencent à circuler dès l'aube, il y a des enseignes au néon sur les murs qui brillent comme des décorations de Noël, des autobus jaunes et des taxis verts avec des chauffeurs coiffés d'une casquette blanche. On remontera Unter den Linden, toi et moi, et on s'embrassera, si bien que les gens se retourneront sur notre passage, et on ira sur le Kurfürstendamm où on s'installera au Romanisches Café pour boire du champagne et nous sucer les doigts, ou bien on pique-niquera à Grunewald ou on se baignera à Wannsee ! J'ai aussi un petit chalet à Jungfernheide, où l'on peut être tout seuls. Un grand lit. Du vin. De la viande tendre que m'apporte un paysan que je connais. Du sanglier. As-tu déjà mangé du sanglier ? Cuit avec du chou frisé... Je sais faire la cuisine, et je ferai la vaisselle pour toi, tu es si mince, *meine kleine Schmusekatze*... J'aimerais bien te photographier en extérieur. Dans la nature.

La lumière du jour donnait de l'authenticité à ses propos.

– Mais tu n'as pas peur que... qu'Ewa nous découvre ?

– Non, non, je suis déjà marié avec elle, elle n'a pas à se plaindre.

– Es-tu sûr de vouloir m'emmener avec toi ?

– J'ai travaillé dur pour arriver où j'en suis aujourd'hui, ça me donne la liberté. J'ai de l'argent aussi, parce que je ne le dépense pas à tort et à travers, en coûteuses chambres d'hôtel, par exemple.

Malie aurait sacrifié son bras droit pour prendre un bain dans une baignoire à cet instant. Un simple broc et une cuvette ne correspondaient pas aux rêves qu'il tissait autour d'eux. Elle se blottit plus près de lui. Quand les draps bougeaient, ils respiraient l'amour. La chaleur de la nouvelle journée montait avec la poussière de la rue jusqu'à la fenêtre, en même temps que le bruit des charrettes à bras, des gamins qui n'avaient pas école, des porteurs de journaux, des tramways et des chaînes de vélo qui grinçaient.

– Parle-moi de tes photos !

– Ça t'intéresse ? Vraiment ?

– Tu viens juste d'en prendre une de moi. J'étais le motif. Bien sûr que ça m'intéresse. Qu'est-ce que tu en fais après ?

– Le moins possible. J'essaie d'obtenir le rendu le plus naturel qui soit de la réalité. Si je modifie la réalité, sur le négatif, c'est pour la rendre encore plus vraie. Mais je ne l'embellis pas. Laisse-moi te poser une question et réponds sans réfléchir ! Qu'est-ce que tu associes à une photographie ?

– Des visages et des robes.

- Le portrait en pied.
- Oui, avec les sourires figés et l'homme debout derrière la femme, la main posée sur le dossier. La femme est assise et se dit qu'ils n'en ont au fond pas les moyens, car les enfants ont besoin de nouvelles chaussures.
- Exactement. Mais tu as vu mes photos, à quoi as-tu pensé alors ? Réponds vite. *Schnell !*
- À la peau.
- *Gut*. Les gens sur les photos... se souciaient de nouvelles chaussures pour leurs enfants ?
- Non.
- À quoi pensaient-ils ?
- À leurs corps. Qui étaient beaux. Que d'autres verraient.
- Pourquoi ?
- Pour les posséder. Ou bien... pour posséder la photo.
- ... ou l'histoire qui se rattachait à eux, *nicht wahr* ? L'expérience au cœur de laquelle ils étaient ? Le contexte dont ils faisaient partie ?
- Oui. Et je t'ai vu sur les photos, Rudi. Ton dos était tout simplement si...
- Tu te déconcentres, *mein Schatzterl*... Je travaille avec la lumière, j'essaie de capturer l'instant. Dans l'étude des nus, l'étude des silhouettes. Et avec le procédé à l'huile de brome, les photos deviennent douces comme la peau à regarder. On n'a pas besoin de tricher. La sincérité de l'instant occulte toutes les imperfections. Je t'ennuie ?
- Non, mentit-elle. On appelle ça comment ?
- Elle tendit les bras en l'air vers la tête du lit.
- Appelle ?
- Chaque forme d'art porte un nom, tu comprends ce que je veux dire. Quelque chose en *isme*...
- Il se mit à rire et lui mordilla le lobe de l'oreille.
- *Meine kleine Lola, du bist zum anbeissen*. Expressionnisme. Réalisme. Naturalisme. *Die Neue Sachlichkeit*. Tu veux encore d'autres noms ?
- Tu es vraiment connu dans le monde entier ? Tu as voyagé partout ?
- Presque. Mais Berlin est fantastique. C'est même plus beau que Vienne. À Jungfernheide, toi et moi, on fer>El moi, oa de belles photos. Approche-toi !
- Rien que le nom ! La lande de la vierge ! Ça m'ira parfaitement... Oui, fais ça !... *Mein Gott*, c'est sublime...

Le soir même, Bæppe Munk était dans la salle avec un inconnu

à sa table. Rudi n'était pas là. Il avait une interview au Pavillon des Arts. Ils s'étaient donné rendez-vous plus tard, devant *La Rampe*, pour aller ensemble ailleurs.

Malie dansa Lise Pieds-légers et chanta comme dans un accès de fièvre. Une nuit entière sans sommeil. Et elle avait l'impression que c'était du vin pur qui coulait dans ses veines.

– C'est le grand amour ? demanda Tutt.

Malie hocha affirmativement la tête.

– Il va divorcer ?

– On va aller à Berlin.

Bæppe la fit descendre dans la salle ensuite et lui présenta l'inconnu. Il s'agissait de Palle Ollerup, le metteur en scène de *L'Ange bleu*. Malie les dévisagea longuement.

– Est-ce que ça veut dire que j'ai le rôle ? Sans autres formalités ?

– Tu feras un bout d'essai avec Ollerup vendredi prochain, à quatre heures. La scène où le professeur demande Lola en mariage. Et une des chansons, *Faite pour l'amour*. Le manuscrit, tu l'as déjà, petite voleuse. Trois autres adorables jeunes filles passeront aussi une audition. Si tu plais à Ollerup, les répétitions commenceront le lundi suivant. Je crois que tu as de bonnes chances. Tu es bien roulée. Et Lola est une chanteuse de cabaret assez quelconque. Le reste du temps, tu dois faire la séductrice cynique et indifférente, et je crois que c'est tout à fait dans tes cordes, mademoiselle Jebsen.

– J. ! J'ai horreur de ce nom. Appelez-moi simplement Malie-Thalia !

Elle adressa un sourire à Ollerup. Sa présence forçait heureusement Bæppe à se retenir de la tripoter. Mais elle avait peine à respirer, elle avait le sentiment d'être sous l'eau, où les sons étaient déformés et les couleurs rendues floues. Vendredi prochain à quatre heures. Le Théâtre populaire. Un vrai rôle. L'avenir. *La jeune minette est en route vers les étoiles, même si le parcours est peut-être encore long...* Elle y était presque. Elle allait le perdre.

Ollerup se leva et prit congé d'elle en s'inclinant. Il n'avait pas ouvert la bouche une seule fois.

– Puis-je inviter la jeune dame à un petit souper ? Quelques huîtres *siéraient* peut-être à son jeune palais rouge saumon ? demanda Bæppe.

– J'ai un autre rendez-vous.

– Pas plus important que moi, si ?

Il se pencha vers elle et murmura :

– Il y a trois autres candidates. En fait, ce n'est pas le choix qui manque. Ne t'imaginer rien d'autre, ma petite ganache !

– Alors il faut d'abord que je fasse un saut jusqu'à *La Rampe* pour porter un message.

– Entendu. On se retrouve ici dans une demi-heure. J'ai une chambre au Bristol, mademoiselle J.

Il était entouré de trois jeunes artistes distingués, devant *La Rampe*, ceux avec qui il avait déjà pris un verre. Il tira sur sa cigarette, si bien que ses joues ne furent plus que deux ombres profondes sous le lampadaire extérieur, et hocha la tête à ce qu'ils disaient. Sérieusement. À l'aveuglette, elle se passa une nouvelle couche de rouge cramoisi sur les lèvres, puis elle se dirigea lentement vers lui, ne sachant pas s'il préférait garder le secret de leur relation. Il l'aperçut et la prit aussitôt par la taille.

– *Wiedersehen*, lança-t-il aux jeunes à longues écharpes en leur tournant le dos.

– Je suis terriblement las des admirateurs, chuchota-t-il.

Il l'embrassa sur la tempe, sur la bouche et sur l'épaule, où son boléro avait glissé.

– Je ne peux pas rester avec toi ce soir. J'avais oublié. Je dois lire avec quelqu'un. J'ai promis, Rudi. On ne peut pas se rencontrer demain ?

– Si, bien sûr. *Kein Problem*. Je vais aller retrouver mes admirateurs, m'amuser quand même *un peu* avec eux. Je peux peut-être aller te voir à l'Auberge Rouge demain ?

– Oui, formidable. C'est d'accord.

– Tu m'aimes toujours ?

– Éperdument !

– Viens alors, ma Lola !

Il l'entraîna dans une ruelle à l'abri des regards, souleva sa robe, s'agenouilla et y alla avec la bouche. Cela empestait la bière, la pisserie de chat et les pavés chauffés par le soleil. Une bribe d'un lointain souvenir lui effleura l'esprit, une lourde tresse qu'un jeune homme tenait dans sa main et Simon-Peter qui piétinait dans la paille derrière la cloison en planches. *Ma jolie petite fille ! Pardon, j'ignore votre prénom...* Elle appuya la tête de Rudolf contre elle et se concentra pour ne pas se mettre à pleurer.

– J'avais les cheveux longs autrefois, murmura-t-elle. Ils m'arrivaient à la taille. Ma tresse était aussi épaisse qu'une cuisse d'enfant.

Le bureau d'Adam Poulsen était immense. Il l'appelait son salon :

– Je vous en prie, monsieur Thygesen, entrez dans le salon !

Dehors, le soleil brillait derrière les longs rideaux de tulle tirés et éclairait d'une lumière douce tous les objets dans la pièce. Un plan de travail courait tout le long d'un mur, surmonté d'étagères. Plan de travail et étagères débordaient de dessins roulés ou en tas. Parmi tous ces papiers, on distinguait des modèles en porcelaine, mate ou émaillée, à toutes les phases de la fabrication. Il y avait des fougères vertes par terre, et sur les étagères des bouteilles de vin vides, des pots hérissés de pinceaux, des cendriers pleins, des verres avec des taches rouges séchées dans le fond. Des iris des marais couleur ivoire s'élevaient d'un vase Arnold Krog posé à même le sol près des voilages. Mogens n'était encore jamais entré ici.

Le couvert était mis pour deux sur la table ronde devant la fenêtre, de la porcelaine simple de deuxième choix sur une nappe de soie dorée dont les franges touchaient par terre. À côté de la table, William était couché en rond dans un panier, il ne se leva pas à l'arrivée de Mogens, mais se contenta de soulever une paupière qui découvrit le brun moka sur le blanc éclatant.

– Il ne mord pas. J'ai menti. Je ne veux pas qu'il s'attache aux peintres.

Mogens s'était senti comme un prince en pénétrant dans la pièce, mais à ces mots, il eut soudain comme un serrement de cœur. Les peintres. C'était donc tout ce qu'il était. Une partie de la symétrie du travail dans la salle de peinture, qui ne devait pas se laisser distraire en se prenant fortuitement d'amitié pour le chien du directeur artistique.

– De quoi s'agit-il ? Asseyez-vous ! Vous n'avez pas l'intention d'arrêter, au moins ? Nous avons besoin de vous, monsieur Thygesen, personne ne peint la cannelée aussi bien, aussi sûrement et aussi vite que vous. Vous savez probablement que c'est vous qui faites monter la cadence ? Certaines des filles se sont même plaintes.

Mogens se sentit tout de suite mieux. Il avait ses assiettes sous le bras, enveloppées dans un linge tel un nouveau-né.

– Non, je ne présente pas ma démission, monsieur Poulsen. Absolument pas.

- Bon. Du thé ? C'est du russe.
- Volontiers. Merci.
- Et vous êtes allé en Norvège ? Mais asseyez-vous donc, monsieur Thygesen !

Ils s'assirent tout près l'un de l'autre, leurs genoux se touchaient presque. La blouse de Poulsen était plus sale que la sienne. Également tachée de rouge et de vert, les couleurs traîtresses. Mogens transpirait déjà.

– Je suis allé à la fabrique des couleurs bleues de Modum. En Norvège.

– Ah bon.

Mogens ouvrit le linge et posa délicatement les assiettes sur la table. Il tourna les motifs en direction de Poulsen. Ils ressortaient joliment sur le doré de la nappe. Celui de Haugfossen était le meilleur. Il prit une forte inspiration par le nez.

– Voilà donc ce que j'ai peint. Voulez-vous que je vous explique les motifs, monsieur Poulsen ?

Et sans attendre sa réponse, il décrivit l'importance de la chute d'eau pour la fabrique, les différents bâtiments sur la vue d'ensemble, ainsi que l'ancienne activité dans la tour d'arsenic.

Poulsen souleva l'assiette qui la représentait.

Au début, il y a eu beaucoup de morts, dit-il.

Quand l'émail craquelait et que le bleu de cobalt se mélangeait au café, au thé, au chocolat, ou à ce que les gens buvaient. Parce qu'il n'était pas assez pur et qu'il contenait encore des restes d'arsenic. Les Chinois refusaient de révéler tous leurs secrets et préféraient voir mourir les Européens qui s'acharnaient à les copier.

Mogens hocha la tête, il était évident que Poulsen savait tout ça. Il voulut boire une gorgée de thé, mais sentit que sa main tremblait. William se leva de son panier, tourna trois fois en rond et reprit exactement la même posture. Poulsen fit tourner les assiettes dans sa main, les tint à la lumière et plissa les yeux.

– Très beau travail, monsieur Thygesen. Douceur et netteté, la combinaison qu'on sait apprécier. Je ne vous savais pas du tout capable de peindre de cette façon. Mais quelle est l'idée ?

– Que la couleur provenait de là-bas jadis.

Une réponse bête, vide de sens.

– Mais ce n'est plus le cas. Ça fera bientôt cent ans. Et depuis, la Norvège a son propre gouvernement.

– Mais c'est quand même un fait historique. Et une partie de *notre* histoire, ici à la manufacture, monsieur Poulsen.

- C'est vrai.
- J'ai pensé à une sorte de série commémorative.
- Ah oui, vous avez pensé à ça. Et vous les avez décorées sur votre temps libre ?
- Naturellement. Et j'ai fait noter les assiettes en tant qu'achat personnel.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ne croyez pas que... Je m'étonnais seulement de l'enthousiasme dont vous avez fait preuve. Vous ne buvez pas votre thé ?

Il n'en ressortirait rien. Pas de fanfares, pas de tapis rouge ni de fauteuil doré. Poulsen allait y réfléchir, et il n'était pas urgent de lui montrer ses autres esquisses. Il n'était pas non plus nécessaire qu'il décore d'autres assiettes, Adam Poulsen estimait s'être fait une idée.

he/blockq

Il répéta plusieurs fois, tandis que Mogens quittait lentement le salon avec ses assiettes sous le bras, qu'il se demandait bien qui aurait envie de posséder une telle série. Il se le demandait vraiment. Mogens n'osa pas répondre, n'osa pas mentionner la famille royale, suggérer que la série pourrait par exemple être offerte au roi Christian et à la reine Alexandrine pour leur anniversaire de mariage. William l'accompagna aussi jusqu'à la porte. Encadrés dans le chambranle en acajou, en contre-jour, le maître et son chien regardèrent Mogens se diriger vers l'escalier pour remonter à la salle des peintres au bleu de cobalt. Dieu merci, personne n'était au courant de ce qu'il avait entrepris, il était seul à avoir des regrets. Son échec était personnel. Au portail de la rue Bissensgade, aucune mégère pleine de bonnes intentions ne l'attendait pour détecter sa moindre saute d'humeur et compenser son abattement par l'amour.

Il finit ses dernières pièces de la journée, des sucriers, cannelés. Il les déposa soigneusement à l'envers sur la planche que Sophus viendrait chercher. Il nettoya les pinces et la palette. Il ne répondit pas au flot de paroles de Carl-Peter. Il ôta sa blouse, regagna sa chambre, s'allongea sur le lit, eut envie de pleurer, mais avait oublié comment. Sa gorge se noua, il produisit quelques croassements gutturaux qui ressemblaient à ceux d'un oiseau, rien de plus. Il se mit à tousser et faillit vomir, se remémorant ses atroces crises d'étouffement quand il était enfant, une crête de coq injectée de sang en travers de la gorge, l'impossibilité de remplir d'air ses poumons. Comment ai-je vécu, au fond, pendant toutes ces années ? Pourquoi fallait-il coûte que

coûte que j'aïlle en Norvège ? J'aurais pu aller en France, gambader pieds nus sur une plage, flirter avec une fille au hasard à la terrasse d'un café, me coucher bien après minuit, manger des produits donnant des brûlures d'estomac, sauter la toilette du matin, faire les quatre cents coups.

Après être resté trois heures allongé sur son lit, sans bouger, en sueur, et avoir eu, pour finir, un long dialogue intérieur convaincant avec Adam Poulsen, il se leva et sortit les assiettes de son sac. Il plaça celle qui représentait Haugfossen sur l'étagère et écrasa les deux autres par terre sous ses talons. Il balaya les tessons et se rendit au bistrot attitré de Frode. Il avala deux bières avant d'avoir la force de parler. Voilà donc comment on devenait alcoolique. C'était simple comme bonjour : un besoin cuisant de noyer sa peine et l'alcool à portée de la main. Rien de plus. Il accepta un verre de snaps. C'était Frode qui offrait.

– Mais Mogens, qu'est-ce qui s'est passé ?

– J'en ai marre. Archi-marre de tout.

Frode le dévisagea avec stupeur.

– Mais tu es toujours... tu sais toujours ce que tu veux, Mogens. Je suis inquiet de t'entendre parler comme ça. Tu es mon frère, confiant et rassurant.

– Pas aujourd'hui. À ta santé, Frode ! Si on allait faire une tournée en ville ?

Frode avait envie d'aller à l'Auberge Rouge voir le spectacle de variétés. Repas et boisson pas chers, et divertissement pa matissemer-dessus le marché. Il ne restait plus que quelques jours, après quoi le théâtre fermait ses portes et ne rouvrait qu'à l'automne.

Ils s'en furent à pied en direction d'Amager et de Sundbyøster, s'arrêtant fréquemment en chemin pour étancher leur soif. Mogens ne se sentait plus lui-même, ni ses jambes, ni sa tête surtout. Toutes ses pensées lui étaient étrangères, notamment celles qui tournaient autour du chien, s'il était possible de l'empoisonner à l'arsenic, de le gaver de sale cobalt. Quand il s'affala sur la chaise de l'Auberge Rouge, il était pratiquement à bout de forces. Il posa les deux bras sur une nappe rouge à carreaux et s'endormit aussitôt.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, tout était noir autour de lui, et sur l'estrade se tenait une déesse. C'était sa propre mère, c'était Christina Sol. Il était donc mort et parvenu au ciel. Elle chantait toute une suite de mots qu'il ne comprenait pas. Ses cheveux défaits, blonds comme les blés, lui descendaient à la taille. Elle

portait une couronne d'argent sur la tête. Son corps était paré d'une robe de brocart bleu clair, maintenue par des chaînes en or sur les épaules. La déesse termina sa chanson en tendant un énorme bouquet de fleurs à un vieux monsieur qui remercia, en s'inclinant, pour ces acclamations inattendues, et affirma que ses trente ans au théâtre étaient passés très vite, mais qu'il ne pouvait sans doute pas en espérer trente autres. Il ne tiendrait pas le coup. Sa vessie non plus.

Les gens rirent aux éclats. Mogens eut un choc en s'apercevant qu'il était entouré de gens. Des cigarettes luisaient dans le noir. Des verres s'entrechoquaient. Il y avait des applaudissements et des sifflets. La déesse s'arracha les cheveux et dévoila des boucles dorées qui dansaient, mais elle ressemblait toujours à sa mère. Il eut l'impression de croiser son regard, qui brillait comme si elle était en train de pleurer. Elle sauta du bord de la scène et passa les bras autour du cou d'un homme dans la salle. Et là, de fait, elle pleurait. Ses épaules tremblaient. L'homme desserra doucement son étreinte, l'embrassa sur la bouche et sortit rapidement. La déesse s'effondra à une table et se cacha le visage dans ses mains. Une autre femme s'approcha d'elle et l'emmena.

– Elle n'est pas ravissante, la petite Malie-Thalia ? s'écria Frode.

Mogens était revenu à lui. Il savait où il était, il pensait être dessoûlé. Il aurait voulu dire qu'elle ressemblait à Christina, le soleil qui avait réchauffé leur enfance à tous les deux, mais il n'osa pas s'exprimer tout haut. Il y avait de fortes chances pour qu'il soit encore complètement ivre. Il manquait d'entraînement pour le savoir. Mais il tenait à la revoir. Il se leva.

– Où est-elle partie ?

– Aucune idée. Mais elle va jouer dans *L'Ange bleu* au Théâtre populaire à l'automne, j'ai entendu quelqu'un dire ça à une table. Assieds-toi !

– Qui était cet homme, crois-tu ? Celui au cou duquel elle s'est élancée ?

– Bah ! Tu sais bien comment vit ce genre d'artistes. Un amant à chaque doigt. Tout n'est que drame. La prochaine fois que tu l'êoïs quea verras, elle aura le sourire. Et maintenant, tu as besoin d'une bière et d'un snaps.

– Non, je veux du café.

Il rêva d'elle cette nuit-là. Il n'avait aimé personne depuis que sa mère était décédée. Elle avait été son amour, sa vie. Il avait coutume de penser que trouver une épouse équivalait à trouver quelqu'un avec qui on voulait passer sa vie. Jamais il ne s'était attendu à ce qu'il puisse s'agir d'amour, qu'un jour il lui arriverait

d'aimer. En même temps, l'ordre était inversé. Avec Christina, il recherchait la protection et l'avait obtenue. Avec la déesse de l'Auberge Rouge, c'était lui qui devenait le protecteur. Une idée étrange, nouvelle, qui refoulait toute sa peine, donnait à l'échec du jour un parfum d'insignifiance. Malie-Thalia. C'était aussi un nom étrange. Avoir pris carrément celui d'une muse. C'était un signe de force et de confiance en soi. Pour éclater en sanglots disgracieux devant son public, il fallait que ce soit grave. Il voulait sécher les larmes de son visage, l'envelopper de sa propre veste, la soulever de terre jusqu'à ce que son visage repose dans le creux de son cou, l'emmener loin de tous les méchants. Elle mettrait ses bras caressants, blancs comme du lait, autour de son cou et ne le lâcherait plus. Comment pouvait être son odeur ? Exquise. Il imaginait un doux parfum. Pas du tout comme Anne-Gine qui sentait la pâtisserie fraîche et le savon Palmolive.

Le voyage à Modum l'avait arraché à sa routine. Il avait suffisamment d'intuition pour comprendre que quelque chose s'était brisé à jamais. Dorénavant, il serait éternellement insatisfait de son travail, ce serait toujours insuffisant. En espérant qu'Adam Poulsen serait au bout du tapis rouge, le féliciterait et vanterait ses mérites, ce qui l'avait soutenu dans sa tâche, il avait entrouvert la porte sur une partie cachée de son âme où régnaient une vitalité et une brûlante ardeur. C'était avec cette porte entrouverte qu'il avait vu Malie Jebsen pour la première fois. S'il y était allé quelques jours plus tard, la porte aurait peut-être été fermée. Il aurait vu qu'elle ressemblait à sa mère, sans plus. Elle ne se serait pas insinuée ainsi dans sa vie, pas de but en blanc.

Il se rendait compte de tout cela. Et il en était reconnaissant. L'amour de la porcelaine lui avait appris à aimer. Oui, c'était ainsi ! Il pouvait bien être aussi dramatique qu'un comédien. Il était un *homme*, bon sang ! Un être humain qui avait naturellement besoin d'être admiré et aimé. Même l'immonde Carl-Peter était marié. N'importe qui trouvait *quelqu'un*. Il se retournait dans ses draps et ne parvint pas à dormir avant que les tramways ne commencent à passer en ferraillant.

Un candélabre était posé sur sa table de travail, sur la plaque tournante. Il enfila sa blouse, s'assit tranquillement, mélangea des couleurs, retaila un de ses pinceaux et commença à peindre, la main gauche sur la plaque tournante en dessous.

– Maintenant, ce sont des candélabres, Carl-Peter Hansen, alors veuillez garder pour vous vos cendres de cigares ou bien

saupoudrez-en votre propre peinturlure de troisième choix.

– Qui est-ce qui parle comme ça ? Bon Dieu, j'ai l'impression qu'un perroquet est entré dans la salle.

Il y retournerait ce soir. Seul, sans Frode. Il assisterait aux représentations les deux soirs qui restaient, d'après ce que Frode avait dit. Dans cinq ou six semaines, le Théâtre populaire ouvrirait ses portes avec *L'Ange bleu*. Il n'avait pas vu le film, mais il avait entendu la musique. Avec la voix de Marlene Dietrich. *Elle* chanterait encore mieux. Elle qui était sienne. Elle laisserait ses boucles et son innocence couvrir la brutale vulgarité du comportement de Marlene.

Il avait envie de la voir. De lui lancer une rose. Ou mieux encore : de lui faire porter une rose dans sa loge. Il n'avait plus rien à perdre. Il pourrait s'acheter trois pianos s'il voulait, mais où les mettrait-il s'il n'avait pas de *foyer* ?

Il peignait avec précision, sans aucun sentiment. Il ne leva pas les yeux avant qu'Adam Poulsen ne traverse la salle, l'animal sur les talons. Poulsen s'arrêta à sa table.

– C'est superbe, fit-il en guise d'introduction. Vos candélabres sont une réussite, monsieur Thygesen.

– Merci, monsieur Poulsen.

– C'est moi qui dois vous remercier. Vous m'avez donné une idée formidable. Je vais aller personnellement à Modum voir s'il y a des motifs à prendre là-bas. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Que je doive moi-même...

Mogens hocha la tête. Le pinceau travaillait tout seul. Tremper, adoucir, tracer les lignes, mettre les points, faire à l'escargot des pointes bleues au bout de ses cornes et une coquille bleue, tourner le candélabre et trouver un nouvel escargot qui rampait vers les bougies.

– Vous aurez une augmentation de salaire. J'ai parlé avec Mme Isaksen, elle s'en occupe. Ce sera calculé à partir du premier de ce mois-ci.

– Merci, monsieur Poulsen. Merci beaucoup.

– Qu'est-ce que tu as fait ? chuchota Carl-Peter.

– Seulement suggéré quelques idées. Qui ont plu à Poulsen. Rien d'autre. Et s'il te plaît, ôte-moi ce cigare de *ma* table de travail.

– Arrête de pleurnicher, Malie ! Ce n'est pas un enterrement, tu sais. C'est censé être le plus beau jour de ma vie. Tu es seulement jalouse.

– Je ne suis pas jalouse. Erik et toi êtes dignes l'un de l'autre, et tu es adorable aujourd'hui. Mais il me manque tellement. J'en ai mal au ventre à force de verser des larmes. Toutes les nuits je m'endors en pleurant et maintenant toi aussi tu me quittes, je vais être toute seule.

– Mais tu as le rôle, Malie. Tu vas devenir célèbre. Rien ne doit venir te mettre des bâtons dans les roues. Et ça va, j'espère ?

– Oui. Je e

– Sèche tes larmes, alors ! Rappelle-toi qu'on va au Wivex après, ça devrait être bien. Et Erik règle tout. Tout, Malie ! Même l'hôtel pour mes parents et une suite pour nous. Mais tu n'as pas du tout de nouvelles de lui ?

– Où est-ce qu'il m'écrit ? Je passe par l'Auberge Rouge tous les jours, c'est le seul endroit où il pourrait m'envoyer quoi que ce soit. Mais là, c'est un vrai bazar, ils n'ont aucun ordre. Carlsten affirme en tout cas qu'aucune lettre n'est arrivée. Je n'ai même pas vu les photos qu'il a prises de moi.

– Il a pris des photos de toi ? Nue ?

– Oui. Dans le lit.

– Mon Dieu, Malie, comment as-tu pu être aussi BÊTE ?

– Ce n'était pas du tout ce que tu penses, Tutt. Et il m'a donné la photo qui est là, sur le secrétaire. Elle aussi est nue. Ça s'appelle *Bewegungsstudie*, le titre indique bien que c'est sérieux.

– Ta photo sera probablement accrochée sur un mur à Berlin et s'intitulera : *Au lit avec Lola-Lola*, et là au moins tu seras célèbre. Aide-moi à mettre mon chapeau ! Il faut que le voile tombe bien. Erik attend déjà à la mairie.

– Un voile vert, Tutt... Il devrait être blanc.

– Pas quand on a déjà une brioche au four. Notre Seigneur m'aurait percée à jour et j'aurais reçu ses foudres sur ma jeune tête.

Elle aurait dû lui demander un de ses autoportraits à la place. Elle aurait pu contempler son corps avant de s'endormir le soir. Une danseuse nommée Marta, ce n'était pas la même chose, mais c'était tout ce qui lui restait. Sa chambre dans la rue

Holmbladsgade était relouée. Elle était allée se renseigner. Après quoi elle avait pleuré, assise dans l'escalier, pendant une heure entière, jusqu'à ce qu'il lui faille prendre un taxi pour se rendre au théâtre. Elle avait dû mentir pour expliquer son visage bouffi de larmes, prétendre qu'elle avait assisté à la mort d'un enfant renversé par une voiture.

Tutt était charmante. Elle ne pouvait s'empêcher de sourire, même lorsque l'adjoint au maire leur rappela à cor et à cri la gravité de l'engagement qu'ils prenaient. Erik le fromager essuya une larme. Il portait un chapeau en soie au bourdalou argenté et des gants gris. Il n'est pas si mal, pensa Malie. Mignon. Tutt le mérite bien. Mais elle va évidemment s'ennuyer à mourir avec un homme aussi ordinaire.

Puis ils traversèrent la place de l'Hôtel-de-Ville et entrèrent au Wivex, où une valse de Strauss les accueillit à la porte, et deux serveurs avec plateaux en argent et champagne se tenaient prêts, bien qu'ils fussent si peu nombreux. Les autres invités étaient les frères et sœurs d'Erik le fromager, et les pères et mères des jeunes mariés. Leurs parents ouvrirent de grands yeux d'admiration en pénétrant dans la vaste salle. Aucun d'eux n'était du *grand monde*. Erik le fromageritu le fro s'était enrichi en partant de rien. Les deux mères avaient des robes en crêpe de Chine, heureusement de couleur différente. Mais elles n'y étaient pas à l'aise. Elles marchaient à petits pas hésitants, en se passant continuellement les mains sur les hanches. Elles avaient trouvé le ton, les deux futures grands-mères, soulagées de savoir que l'autre ne venait pas d'une classe supérieure. Le teint cramoisi d'excitation et une couche bien trop épaisse de rouge à lèvres, elles buvaient en chœur, étouffant des petits rires, observant les musiciens qui enchaînaient les valses, s'exclamant à l'unisson avec la même euphorie devant l'énorme tas de canapés aux filets de bécassine grillés et brisures de truffes que les serveurs placèrent devant elles sur la table.

Le père de Tutt remplissait le verre de Malie. Elle but beaucoup trop de champagne. Dieu merci, elle n'avait pas de répétition ce jour-là. Ils travaillaient aux décors et n'avaient pas besoin d'elle. Pour finir, elle s'assit dans les toilettes et sanglota dans une serviette damassée blanche. Tutt déchira son voile en fines bandes et pleura également. Elle assura Malie qu'elle serait toujours la bienvenue chez eux à Charlottenlund.

– *Je suis faite pour l'amour de la tête aux pieds. Oui, c'est la vérité.*
– *Viens ! Aime-moi ! J'aurais bien préféré la voie de la vertu, mon*

corps s'y refusait. – Viens ! Aime-moi ! Les hommes m'assaillent et tombent à genoux. J'en aime peut-être un. Ou trois...

Se mettre dos au public, les jambes écartées sur ses hauts talons, puis poser le pied sur la chaise, tourner lentement le haut du corps face aux spectateurs, espérer que le costume reste bien en place à la fourche, lever la tête vers le projecteur, baisser ses faux cils et faire de l'ombre.

– Je suis faite pour l'amour de la tête aux pieds.

Elle *était* Lola. Tutt avait raison. Quand elle était sur scène, elle oubliait Rudolf. Un bruit sourd dans les coulisses la fit chanceler, le pied contre la chaise. Un machiniste malheureux passa la tête par la fente du rideau, esquissant un pâle sourire.

– Ça va... c'était seulement...

Ollerup hurla dans la salle :

– Ça ne va PAS ! Si ça se reproduit demain, tu seras viré ! Misérable bon à rien !

Mais ça ne se reproduirait pas le lendemain, évidemment. Tout le monde savait que c'était de bon augure si quelque chose clochait lors de la répétition générale. En tout cas, il ne fallait pas qu'elle oublie un seul mot. Le chevronné Robert Andersen était plus nerveux qu'elle. Cela agaçait Malie qu'Ollerup répète sans cesse que c'était la pièce *d'Andersen*. Que *L'Ange bleu* était l'histoire du Pr Unrat.

Pourtant, nul ne viendrait spécialement voir Robert Andersen, grisé en clown, pleurant devant un miroir ou courant sur la scène en criant : « Cocorico ! », avec des œufs crus écrasés sur sa perruque... On viendrait voir ses belles jambes en bas de soie. Écouter ses chansons captivantes et aguichantes. La voir évoluer en tutu noir, le gros nœud en satin sur sa peau nue. Néanmoins, elle avait humblement acquiescé à tous les propos d'Ollerup pendant ces semaines de répétitions. C'était lui le génie, et il ne cessait de rappeler qu'ils étaient allés la chercher dans *le bournier d'Amager* pour donner de l'authenticité à la pièce. Bon sang, comme elle le haïssait ! Le plus difficile, ce n'était pas du tout de s'accommoder du rôle. Le plus difficile, c'était de s'empêcher de tuer Palle Ollerup de ses mains nues.

– Ma petite demoiselle Jebsen, vous jouez pour deux publics. Celui qui est dans la salle et les clients de L'Ange bleu. Lola-Lola est une mauvaise chanteuse de cabaret, elle joue parfois une mauvaise Lola. Mais ça ne veut pas dire que vous devez jouer une mauvaise Lola pour le public du Théâtre populaire. Vous devez réussir les deux, mademoiselle Jebsen. C'est un équilibre. Quand vous êtes gauche sur scène, il doit être évident pour nous que vous l'êtes volontairement, mais aussi parce que Lola est

incapable de faire mieux vis-à-vis du professeur et des élèves. Vous comprenez la différence ?

Le pire, c'était le costume marin qu'elle devait porter dans plusieurs scènes. Elle en avait horreur. C'était un costume marin pour fillette. Mais elle n'avait pas son mot à dire. Et elle ne protesta qu'une seule fois, avec une petite moue qu'Ollerup perçut aussitôt.

– Il symbolise le CONTRASTE dans l'innocence, vous devez bien comprendre ça ! Une chanteuse de cabaret exubérante et folle de sexe en costume de marin, telle une petite fille mangeuse d'hommes ! C'est le contraste qu'on recherche ! Et n'allez pas penser comme une petite fille ! Oubliez que vous portez le costume ! C'est nous autres qui avons de mauvaises pensées, pas VOUS, mademoiselle Jebesen !

Parce que je suis si petite et si innocente... Mais elle réussit à le raccourcir un peu. Pour ce qui était de montrer davantage ses seins, elle pouvait en faire son deuil.

Tous les autres comédiens faisaient partie de la compagnie, ils se connaissaient et ne l'intégraient pas à leur cercle. Même Robert Andersen. Comme si, dans la vie réelle, il la tenait responsable de sa fin tragique. Il se mettait à tel point dans la peau de son personnage qu'il l'appelait systématiquement Lola, qu'ils soient en train de répéter sur scène ou de boire de l'eau dans les coulisses. Qui elle était par ailleurs, les rôles qu'elle avait joués par le passé, ce qu'elle représentait et ce qu'elle pensait, il s'en contrefichait. Il avait au moins quarante ans de plus qu'elle. Malie-Thalia de l'Auberge Rouge n'était rien de plus qu'un accessoire, un serpent en tutu noir qui gâchait la vie d'un pédagogue hautement moral.

Mais les garçons ne la rejetaient pas. Les trois jeunes graines d'acteur, débordant d'ambition, qui jouaient les élèves du professeur. Trois écoliers aux doigts tachés d'encre qui adoraient Lola-Lola, lui écrivaient des poèmes d'amour et dépensaient tout leur argent de poche en bouquets de fleurs, jusqu'à ce que leur propre vieux maître d'école vienne la leur rafler sous le nez.

Ils s'appelaient Svend, Ebbe et Kurt, et ils l'adoraient aussi pour de vrai. Ils la suivaient comme des chiots haletants et l'accompagnaient ccompagt à *La Rampe* où elle les avait à sa botte, les laissait lui baiser les mains et les joues, avancer sa chaise, allumer ses cigarettes et rapporter du vin. Elle riait beaucoup avec eux et se disait : « Je veux rire, tout simplement rire, voilà pour quoi je suis faite, je l'oublierai sûrement bientôt. »

Le jour de la première, elle resta au lit aussi longtemps qu'elle put. Elle n'ouvrit pas les yeux avant que le soleil bas ne laisse voir

la poussière dans la pièce. Il aurait dû être ici. Elle avait eu huit jours de bonheur, elle commençait à rêver en allemand, manger en allemand, vivre en allemand, aimer en allemand. Comme lorsqu'elle était plus jeune, avec Ruben. Elle lui avait promis de se laisser pousser les cheveux. Elle lui avait promis de ne pas boire trop. Elle lui avait promis de l'accompagner à Berlin et ne lui avait pas dit avant la veille de son départ que ce serait impossible.

Mais lorsque les projecteurs éclairèrent soudain la scène en crépitant, plus d'une centaine en même temps, sans compter les dix qui balayaient le public, que les applaudissements lui parvinrent derrière le rideau, que la musique se mit à jouer et qu'Ollerup l'embrassa sur les deux joues en lui disant « Merde ! », alors tout en valait la peine. Elle tremblait de tout son corps, ses nerfs lui faisaient l'effet d'insectes vivants juste sous sa peau. Elle avait l'impression de se trouver au bord d'un précipice, de tendre les bras de chaque côté et de se laisser tomber. Tout en bas, les centaines de visages rayonnants dont on ne distinguait aucun devenaient des yeux qui réfléchissaient les lumières de la scène, des bouches humides entrouvertes qui luisaient, des bijoux qui étincelaient, des plastrons blancs et des applaudissements, encore des applaudissements, toujours des applaudissements. Il n'y en avait jamais assez.

Ils fêtèrent la première dans le foyer du théâtre. Malie était trempée de sueur et se souvenait à peine de la pièce. Elle en trembla quand Ollerup et Munk l'étreignirent en déclarant qu'elle avait été brillante – une *étoile*. Mlle Ryge tint aussi à la féliciter. C'était la *doublure* de Malie qui, à ce titre, connaissait son rôle par cœur. Malie la laissa l'embrasser sur les deux joues, mais elle la détestait. Le défunt grand-père de Mlle Ryge avait été un des grands noms du Théâtre royal et elle avait repris son nom en tant qu'actrice, alors que sa mère était épouse Prütz.

Robert Andersen ne la félicita pas. Elle n'alla pas davantage le complimenter. Le vieil imbécile. Le clown.

Elle attendit. Elle ne savait trop quoi. Mais Rudolf aurait pu facilement se renseigner sur la date de la première. S'il ne l'avait pas oubliée.

Une des habilleuses arriva en courant avec trois roses rouges sous Cellophane.

– Mademoiselle Jebsen ! Mademoiselle JEBSEN !

Elle avait renoncé à corriger son nom.

– Pour moi ?

Elle arracha la carte et la lut. Elle s'était mise à pleurer. Rudi,

Rudi...

Vous étiez merveilleuse dans le rôle, mademoiselle Malie-Thalia ! Tendres pensées et félicitations de la part de votre dévoué admirateur, Mogens C. T.

– Bon Dieu, qui est-ce donc ? grommela-t-elle.

Elle renifla et sécha ses larmes.

– BON DIEU, qui est-ce donc ? répéta-t-elle.

– Vous jurez, mademoiselle ? demanda Ollerup. De qui parliez-vous ?

– Mogens C. T. Je ne connais personne de ce nom-là.

– Mais il vous connaît, manifestement, ma petite demoiselle Jebesen. Quelqu'un du *bourbier*, peut-être ?

Svend et Kurt s'en vinrent l'embrasser avant qu'elle n'ait le temps de tuer Ollerup. Puis Bæppe Munk lui souffla à l'oreille :

– Cette nuit, tu auras ta récompense, ma fille. Et ce sera moi, tout enrubanné. On a une chambre au Bristol et tous les journaux du matin. N'oublie pas le costume marin.

Les critiques l'adoraient. Mais pas au point d'en oublier de mettre longuement l'accent sur le sens profond de la pièce, ce que Heinrich Mann avait *voulu* dire en écrivant une telle histoire. Dans le journal d'Amager, en revanche, pas un mot sur la prestation de Robert Andersen. Il n'y en avait que pour Malie-Thalia J. sur toutes les colonnes, avec de vieilles photos de l'Auberge Rouge et des nouvelles du Théâtre populaire. Là, elle était l'héroïne qui s'envolait vers les étoiles. Le vilain petit canard qui se métamorphosait en cygne.

Vêtue du costume marin dont la fermeture Éclair était ouverte dans le dos, avec deux bouteilles de champagne à son actif, elle chanta et dansa pieds nus pour Bæppe Munk sur les tapis moelleux du Bristol, tandis qu'il lisait à haute voix les articles des journaux. Le journal d'Amager le fit bien rire :

– J'aimerais voir la tête d'Andersen quand il lira ça. Il est passé complètement sous silence ! Et c'est le pire que son ego boursouflé puisse concevoir !

Malie ne comprenait rien du tout à ce que les journaux sérieux rabâchaient à propos des intentions de Heinrich Mann en écrivant cette pièce. Pour elle, c'était évident : *aucun* homme, quels que soient ses principes, n'était capable de résister à une séductrice qui dansait et chantait les épaules nues et le regard voilé. Une femme qui ne sentait pas le lait maternel, l'argenterie et les beaux-parents. Une femme qui, avec tout son être et ses déhanchements, signifiait que l'amour était une chose exquise, non un mal. Et si cet homme-là, par-dessus le marché, était un

professeur respecté, en charge de l'éducation morale des jeunes, eh bien, la chute n'en était que plus grande. Ce n'était pas plus compliqué que ça. Les hommes n'étaient pas futés quand ils se trouvaient face à d'attrayantes cuisses blanches qui n'exigeaient rien d'autre que l'instant et une performance dans la limite du raisonnable. Ceux qui écrivaient dans les journaux, tous flâneurs, les critiques, c'étaient des hommes tous ceux-là, ils voyaient la paille dans l'œil de leur voisin, et pas la poutre dans le leur... comme on disait. Mais elle n'avait pas envie d'en discuter avec Bæppe. Elle préférait le laisser croire que tout ça était incompréhensible, que le Pr Unrat était l'exception qui confirmait la règle, que son destin était unique, alors qu'en réalité il était parfaitement normal.

Lorsqu'elle arriva à *La Rampe* après la représentation du lendemain, le bas-ventre brûlant de vinaigre et secouée de haut-le-cœur, ils se bousculèrent pour la féliciter. Là, elle était chez elle. Tout le monde voulait lui offrir à boire. Mais elle ne se sentait pas bien. Il lui fallait toujours plusieurs jours pour éliminer les élixirs de Bæppe.

– On t'aime, Malie ! entendait-elle fuser de toute part. Et dire que tu reviens ici ! Vous êtes deux, Mlle Psitt et toi, exilées du véritable monde du théâtre !

Tutt et Erik le fromager étaient là. Il n'était pas à son aise.

– Seulement ce soir, avait dit Tutt. Pour faire plaisir à Malie. Tu auras tout le temps de me voir broder à la maison, Erik, mon amour !

Une rose était à nouveau parvenue à la loge. Une unique rose rouge. Et une carte : *De la part de votre dévoué admirateur, Mogens C. T.*

Elle s'en ouvrit à Tutt.

– Est-ce qu'on le connaît ?

– Pas moi, en tout cas, répondit Tutt.

Elle embrassa sur la joue Erik le fromager qui dressait l'oreille. En contemplant la bouche rouge de Malie, il déclara :

– L'homme avec qui tu te marieras un jour n'a pas intérêt à être d'un tempérament jaloux.

L'Anchois vint s'asseoir à leur table. Elle ne l'en empêcha pas.

– Je vous ai pardonné, mon amour ! murmura-t-il. Car il est parti, n'est-ce pas, l'Allemand ? Est-ce que je peux vous raccompagner chez vous ce soir ? Oui, car j'ai cru comprendre que vous partagiez la chambre de Tutt.

– Il était autrichien. Et il peut revenir à tout moment.

– Ah bon ! Alors, je ne vous ai pas pardonné malgré tout.

Bonsoir.

Elle se sentit de plus en plus patraque au fil des semaines. Des vertiges et des nausées, irritée pour un rien. Ses règles avaient beaucoup de retard, mais n'était-ce pas souvent le cas ? Enfin quelques gouttes apparurent un jour. Elle en fut rassurée. Mais le soir même la culotte et le tissu de protection étaient toujours aussi blancs.

Les représentations lui faisaient l'effet d'une machinerie humaine. Sueur, muscles des cuisses douloureux ps doulo, changements de scène, applaudissements et quelques interviews que, le jour même de leur parution, elle découpait soigneusement et collait dans un cahier. Chaque soir, une nouvelle rose l'attendait dans la loge. Elle n'aimait pas ça. Il ne se présentait jamais. Elle savait maintenant avec certitude que son nom était inconnu. Elle se surprit à chercher son visage dans la salle. Venait-il tous les soirs ? Elle avait chargé les habilleuses d'essayer de le voir au moment où la rose était remise, mais le plus souvent il la déposait en bas, au foyer. Dans le chaos qui y régnait à la fin de chaque représentation, il était quasiment impossible d'obtenir une description de Mogens C. T.

Un jour, elle alla voir la vieille Marie qui travaillait dans la cuisine de l'Auberge Rouge. Elle ne pouvait plus repousser le moment de parler avec elle. Marie était convaincue que Malie ne remettrait plus jamais les pieds sur la scène de l'Auberge Rouge.

– Ne t'en fais pas, ils me prêtent seulement, dit Malie.

Elle était assise sur le baril de farine, un verre de vin à la main, tandis que Marie faisait rissoler des oignons. On aurait dit une bouillie de larves, c'était écœurant à voir.

– Je suis toujours comédienne de cabaret, Marie, rien d'autre. C'était précisément ça qu'ils recherchaient. Mais j'ai quelque chose à te demander. Le nom d'une *faiseuse d'anges*. Je crois que je suis...

– Oh non ! Malie, tu vas perdre le rôle !

Marie retira la casserole du feu, s'essuya les yeux que les oignons faisaient pleurer et s'approcha d'elle. Elle prit entre ses grosses mains rouges celles de Malie, fines et blanches.

– Où en es-tu ?

– Pas très loin. Tu en connais une ?

– *L'Ange bleu* doit rester à l'affiche jusqu'à Pâques l'an prochain. Il ne faut pas que tu gâches tes chances. On est tous si fiers de toi ici. Mais ne pleure pas, ma petite tourterelle. Bien sûr que je connais quelqu'un. Mais comment vas-tu...

– Si je peux faire ça un dimanche. C'est relâche tous les lundis. Je connais un médecin, mais il prend beaucoup trop cher. Je n'ai pas les moyens.

– Ma pauvre petite Malie. Viens ! Tout contre moi ! Tu peux pleurer sur mon épaule, tu sais...

La pièce était propre, la vieille femme aussi. Malie s'allongea sur le dos sur un grabat recouvert d'un drap blanc. Dieu merci, il n'y avait pas la moindre tache dessus. Elle agrippa les bords du lit et écarta les jambes, la vieille enfonça les doigts tout en lui appuyant sur le ventre. Malie ne pouvait plus s'empêcher d'y songer. La nuit, si elle se mettait à plat ventre dans son lit, elle sentait déjà comme une petite balle de caoutchouc. Qui avait grossi si soudainement !

– La grossesse est trop avancée. Désolée, je ne peux pas vous aider.

– Si. Il le faut !

– Ce n'est pas possible, mademoiselle.

– Madame.

– C'est trop tard, madame.

– Je connais un médecin, mais je n'ai pas les moyens.

– Un médecin n'y pourra rien non plus. Il faudrait le couper en morceaux. Il est trop gros.

– Je ne peux pas me permettre d'avoir un bébé *juste en ce moment* !

– Votre mari comprendra bien que...

– Ce n'est pas celui de mon mari.

– Néanmoins, vous devrez aller jusqu'au bout. En avez-vous d'autres ?

– D'autres quoi ? Que voulez-vous dire ?

– Enfants.

– Non.

– Mais alors ça se passera très bien, vous verrez. Il faut seulement que vous en parliez à votre mari, ou bien il n'a pas besoin d'être au courant du tout. Si ce n'est pas un petit Noir, vous...

– Merci de votre aide. Merci bien.

Elle alla chercher la lessiveuse dans la buanderie et la remplit de trois seaux d'eau. Elle la souleva, la porta un peu, la reposa, la souleva à nouveau. Au bout d'une heure d'efforts, il ne se passait toujours rien. Pas une goutte de sang. Pas de douleurs dans le bas-ventre.

Elle acheta de l'huile de poisson et avala toute la bouteille un

dimanche matin, obligée de vomir deux fois avant qu'elle ne soit vide. Elle passa le reste de la journée dans l'arrière-cour, percluse de crampes, pendant que les autres qui avaient besoin d'aller aux cabinets criaient et fulminaient, contraints d'emprunter ceux de la cour voisine. Il n'y eut aucun saignement. Elle s'enfonça un stylo à plume dans le sexe et le poussa jusqu'au bout. C'était à peine si elle sentait le stylo à l'intérieur. Comme si la balle s'était enfermée dans une membrane aussi dure que la pierre, où elle résistait à l'attaque, sans être affectée par la douleur. Un enfant. Là-dedans. Elle n'avait plus qu'à aller se jeter du pont de Knippelsbro.

Elle se rendit chez Tutt. Un trajet interminable par le train jusqu'à Charlottenlund. Tutt ouvrit la porte en robe de grossesse, les joues en feu, un tricot à la main. C'était insupportable.

– Il faut que tu en parles à Bæppe, dit Tutt. Il arrangera ça.

– C'est trop tard ! Trop avancé ! Il va me renvoyer !

– Ça va bientôt se remarquer, M saremarqualie. Moi, je le vois déjà parce que je te connais. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que les autres ne s'en rendent compte. Et les costumes, ils sont moulants comme tout. Tiens, prends un peu de cognac ! Il est cher et excellent. Lequel d'entre eux crois-tu que c'est ?

– Je n'en sais rien. Et ils sont mariés tous les trois. Qu'est-ce que je vais faire, Tutt ? Mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire ?

Elle descendit au foyer avant la représentation.

– Tous les soirs, quelqu'un dépose une rose ici pour moi, vous vous souvenez de ça ?

Le gardien secoua la tête.

– Il y a tellement de fleurs ici. Une avalanche à n'en plus finir. Bon sang, j'ai l'impression de travailler dans une entreprise de pompes funèbres.

– Vous êtes ici ce soir ?

– Oui.

– Bon, alors soyez vigilant ! Il faut l'inviter à venir dans ma loge, vous comprenez ?

– De quoi a-t-il l'air ?

– Aucune idée. Mais il s'appelle Mogens.

– Je vais faire de mon mieux. S'il ne vient pas, est-ce que moi je peux venir dans la loge de l'étoile à la place ?

– Non. Mais vous aurez cinq couronnes si vous le trouvez.

– C’est donc vous, Mogens C. T.

– Mogens Christian Thygesen. Ça me fait énormément plaisir de pouvoir enfin vous...

– Oui, vous me connaissez déjà. D’ailleurs on peut se tutoyer, je suis trop fatiguée pour autre chose ce soir. Et tu me connais sans doute depuis assez longtemps. Que fais-tu dans la vie ?

– Je suis peintre sur porcelaine à la Manufacture royale. Je décore la cannelée. Et je réalise aussi un peu mes propres motifs, en collaboration avec la direction.

Elle lui tournait le dos et lui souriait dans le miroir, tout en se nettoyant le visage avec un linge blanc qui devenait aussitôt orange.

– Et qu’est-ce qu’elle en pense, ta femme, que tu ailles au théâtre tous les soirs ?

– Je ne suis pas marié.

– Tu veux partager une bouteille de vin avec moi, ce soir ?

– Oh oui, très volontiers.

– Merci pour les roses, au fait. Je les ai beaucoup appréciées. Et la curiosité l’a emporté !

Elle fit un sourire éclatant de blancheur entre ses boucles. Il lui fallut s’asseoir. Frode n’en reviendrait pas s’il apprenait cela. Il réduirait l’histoire des roses à un seul bouquet, sinon ce serait un peu ridicule. Un bouquet de roses et des hommages élégamment formulés, de sa plus belle écriture, et là-dessus il était invité dans sa loge. Par l’angélique Malie-Thalia. Il se sentait étrangement calme. Il ne tremblait ni des mains ni des genoux. Voir son visage de près, c’était comme arriver chez soi.

Elle était pâle, presque blanche. Aussi blanche que la nappe au café Mio. Ses yeux flamboyaient, comme s’ils étaient beaucoup trop chauds pour le reste de son visage. Quand elle revint des toilettes, il remarqua qu’elle avait pleuré. Il ne lui poserait pas de questions. Ce fut elle qui demanda :

– Pourquoi ? Pourquoi toutes ces roses ?

– Je suis éperdument épris de vous... de toi. Éperdument.

– Mais tu ne me connais pas.

– J’ai l’impression de te connaître.

– Tu ne sens pas la peinture.

– Est-ce que je devrais ?
– Si tu es peintre. Et qu'il n'y a pas d'odeur de peinture, c'est bizarre, non ?

– Je peins au bleu de cobalt. C'est du verre pilé. Du verre moulu très fin. Mélangé à de l'eau. C'est inodore. Importé du Congo. Mais autrefois ça venait de Norvège. Je viens juste d'y faire un petit voyage.

– Tu es amoureux de moi, tu crois ?

– Absolument. Oui.

Il rencontra son regard, souhaitant ardemment qu'elle voie l'homme en lui, qu'elle ne le considère pas comme Anne-Gine l'avait fait : pâle et maladif. Il redressa le dos, leva le menton, regretta de ne pas avoir pris l'habitude de fumer. Un cigare en aurait imposé. Heureusement, son col de chemise était blanc et neuf et il portait sa plus belle veste.

– Veux-tu te marier ?

Il relâcha les épaules en la dévisageant.

– Me marier ?

– Tu auras sûrement une augmentation de salaire le jour où tu te marieras. Tous les hommes en ont une. Tandis que les femmes, elles, sont licenciées. Ce n'est pas comme ça que ça se passe ? Tu n'auras pas d'augmentation... Mogens ?

– C'est automatique. C'est la norme chez nous. La direction souhaite des relations stables au sein du nbs au seipersonnel, répondit-il machinalement.

– Alors tu veux bien ? Te marier ?

– Oui, sûrement. Un jour.

– Avec moi ?

Il se renversa en arrière sur sa chaise. Les yeux de Malie s'embuèrent soudain. Ses lèvres rouges tremblèrent. Il regarda autour de lui dans le local. Il ne rêvait pas. Il était bien là. Ses cuisses transpiraient contre le siège. Il fermait et ouvrait les mains. En refermant la porte à clé derrière lui, rue Bissensgade, ce soir-là, il n'était pas particulièrement de bonne humeur. Il avait plu et son parapluie était resté dans sa chambre. Une voiture à cheval l'avait éclaboussé. Un soir tout à fait ordinaire. Au travail, sa table était comme à l'accoutumée. Même Carl-Peter était allé voir *L'Ange bleu* avec sa femme, qui était jalouse et vexée. Carl-Peter n'avait cessé de parler de Malie-Thalia toute la journée et de fredonner les chansons. Mogens avait été sur le point de casser une grande assiette pleine dentelle sur son crâne grassex.

– Je vois que tu es un peu choqué, reprit-elle. Mais je t'aime bien. Et je suis enceinte, de trois ou quatre mois. Je vais être renvoyée. Une autre attend de prendre imperceptiblement ma

place. Une nouvelle Lola-Lola. J'ai besoin d'un homme prêt à m'épouser.

Pendant qu'elle parlait, les larmes lui coulaient, laissant des traces noirâtres sur ses joues blanches.

– Mais... et le père ? De l'enfant..., je veux dire.

– Il est marié. Il n'est pas au courant. Ce sera *ton* enfant.

Elle se mit à sangloter. Il se leva, fit presque en bondissant le tour de la table, passa les bras autour de ses épaules, se pencha et approcha la bouche de son oreille :

– Allons, allons ! Ne pleure pas ! Ça va bien se passer, tu verras, très bien. On va arranger ça, hein, ma petite demoiselle...

Les autres ouvrirent de grands yeux. Ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient. Il venait de recevoir une femme et un enfant en cadeau. Une femme qui sentait le lis et qui était la plus belle du monde en costume marin. Seigneur, comme il l'aimait !

– Mais je ne peux pas renoncer à la scène. L'année prochaine, quand je... quand le bébé...

– Bien sûr que non. Tu es comédienne, la scène est ton *univers* ! murmura-t-il.

Il réprima l'envie de lui lécher le bout de l'oreille.

– Je suis une artiste, Mogens. J'ai une âme d'artiste. Et je vois bien que tu es bon et gentil, c'est pourquoi je mets ma vie entre tes mains.

Elle avait l'habitude de beaucoup pleurer. En fait, chaque fois qu'ils étaient ensemble. Elle lui assurait qu'elle ne p u n'elleleurait pas parce qu'elle pensait au père de l'enfant, que c'était uniquement à cause de sa grossesse. Le jour où elle informa le théâtre qu'elle devait arrêter parce qu'elle allait se marier et avoir un enfant, elle pleura sans discontinuer toute la soirée. Elle buvait du vin et il la pria de ne pas boire autant. Elle devait penser à l'enfant. Alors ses pleurs redoublèrent. Elle maudissait l'insupportable Mlle Ryge qui reprenait le rôle.

– Le costume marin lui va bien, en fait, Mogens, et dans ce cas-là, on n'est pas véritablement Lola.

Il lui donnait raison pour tout ce qu'elle disait. Hochait la tête, séchait ses larmes, ramassait ce qu'elle laissait tomber par terre.

À la manufacture de porcelaine, ils ne le crurent pas. Carl-Peter l'accusa carrément d'être un menteur. Or Adam Poulsen avait un frère qui était metteur en scène au théâtre Betty Nansen, et là-bas tout le monde racontait qu'un peintre sur porcelaine avait enlevé Lola.

Poulsen vint le féliciter et Carl-Peter en fut estomaqué.

– On vous donnera bien sûr l'augmentation d'usage, déclara Poulsen, ainsi qu'un service de table en porcelaine cannelée, offert par la manufacture. Pour six. À moins que vous ne préféreriez la *Fleur bleue*.

– Merci beaucoup, monsieur Poulsen. Merci infiniment. Mais je crois que ma fiancée préférera la cannelée. Puisque je la décore moi-même.

– Bien. C'est entendu. Et encore une fois, félicitations, monsieur Thygesen. C'est une jolie fille, à ce que j'ai vu dans les journaux.

Mais la jolie fille refusa de coucher avec lui. Elle lui expliqua qu'elle ne supportait pas l'idée, parce qu'il y avait déjà « un être humain à l'intérieur ». Il en prit son parti. Car elle était à lui, il pouvait l'embrasser et la tenir dans ses bras. Ses économies servirent d'apport personnel pour l'obtention d'un prêt immobilier. La future maison se trouvait dans le nouveau lotissement d'Amager, tout près du fort de Kastrup qu'on venait d'inaugurer cette année-là en tant que parc public. On avait également apporté du sable pour créer une plage. Amager pourrait devenir un agréable quartier résidentiel et les prix pratiqués étaient bas.

En attendant, ils habitaient chacun dans leur chambre de location. À trois semaines de la cérémonie. Il ne savait pas toujours ce qu'elle faisait le soir. Elle rencontrait parfois des amis, mais il ne s'inquiétait pas. Elle avait signé les papiers de demande en mariage. Elle était venue voir la maison avec lui et la trouvait parfaite. Elle l'avait aidé à choisir quelques meubles. Certains étaient neufs, d'autres provenaient de ventes de liquidation pour cause de décès, dont il trouvait les annonces dans les journaux. Et elle affirmait avoir hâte d'emmener le bébé se promener sur la plage. Mais elle n'avait aucune idée de la façon de coudre des rideaux, ou du nombre de serviettes et de casseroles dont on avait besoin chez soi. Ils faisaient donc faire les travaux de couture, et Mogens choisit tout seul ce qu'il estimait nécessaire dans une cuisine et quand on recevait des invités. Le service de table était heureusement déjà là. Mais elle prup q r elle ptendait savoir bien faire la cuisine et le ménage.

– J'ai appris quand j'étais petite. Même si ça ne me plaisait pas tellement. Il est possible que j'aie un peu oublié.

Ils se marièrent un vendredi, au début du mois de novembre. Il tombait des cordes. Son ventre pointait nettement sous un corsage de soie rose, par-dessus une jupe bien trop serrée. Le voile était

blanc. Elle avait insisté. Il avait déjà rencontré ses amis, Tutt et Erik. Il les aimait bien. Un oncle à elle débarqua aussi, accompagné d'une femme à poigne. Malie le présenta comme son oncle Dreas, qui avait enfin retrouvé sa nièce. Son épouse s'appelait Oda. C'étaient des gens de la campagne, paisibles et sans enfants. Oda préparait les tartines du déjeuner au café Takstgrænsen. L'oncle ne travaillait plus, à cause de son dos. Malie refusait de parler de ses parents. Il y avait belle lurette, disait-elle, qu'elle avait coupé les ponts avec eux.

– Et la réciprocité est vraie ! s'esclaffa cet oncle Dreas. S'ils savaient que je suis ici aujourd'hui !

Tout ce que Mogens savait, c'était qu'ils avaient tenu une auberge quelque part dans le nord de Sjælland et que le père était aussi pêcheur d'anguilles. Il n'était pas particulièrement enclin à en savoir plus. Avoir Malie dans le lit conjugal à Amager, se réveiller avec elle tous les matins, voilà tout ce qu'il voulait. Frode et Dreas s'entendirent tout de suite, Anne-Gine et Oda pareillement. Anne-Gine lui avait pardonné. Elle le prit par les épaules comme une tendre mère et déposa un baiser sonore sur son front avant de lui souhaiter beaucoup de bonheur.

Ensuite ils firent la fête chez eux, à Amager. Dans une maison où venaient d'être installés le téléphone et un grand poêle en faïence. Mogens n'osait pas imaginer le coût de tout cela. Le piano, dont il avait toujours envie, allait très probablement se réduire à une flûte, mais il n'avait pas besoin de lui dire exactement combien il gagnait. Outre Malie, tout ce qu'il rêvait de posséder, c'était son propre piano. Il avait déjà son bureau, à côté du salon qui donnait sur le jardin. Une pièce vide, avec des idées mortes, mais elle n'était pas non plus obligée de le savoir.

Malie avait commandé des canapés à l'Auberge Rouge. Oda ne les trouva pas suffisamment garnis, mais elle reconnut qu'ils étaient colorés, frais et excellents. Les deux salons paraissaient austères et froids, même si Mogens avait allumé toutes les lampes, y compris une suspension vert marine, achetée dans une vente à Virum et pour laquelle elle l'avait récompensé par un baiser sur la bouche, les lèvres entrouvertes. Tutt leur avait prêté une pleine caisse de bougeoirs, et elle avait acheté des bougies et des serviettes roses. Mais il s'agissait surtout de *boire*, pas tant de manger dans la porcelaine toute neuve ou de visiter la maison.

Frode Nicolai était en forme et fit un discours. Ses larmes dégoulinèrent dans son whisky-soda tandis qu'il parlait de leur enfance à Paullund. Mogens resta de marbre pendant son discours. Peinant à trouver son souffle, il se concentra simplement

sur le profil de Malie, le duvet de ses joues, la douce courbe de son cou, l'ombre sous le lobe de l'oreille contre lequel il souhaitait tant s'endormir. Lorsque l'oncle de Malie, la sueur lui perlant au front, s'écria : « *ébsp;: , ce fut un soulagement. Seule ombre au tableau, il apparut qu'Anne-Gine et le marié se connaissaient d'une manière beaucoup plus intime que Malie ne le croyait. Quand Anne-Gine donna à Mogens une petite tape sur le côté tout en jouant de la prune, Malie n'eut plus aucun doute. Elle chuchota rageusement à son oreille :*

– Tu es allé sous la couette d'une *bonne femme* pareille ! Elle ne remettra plus jamais les pieds dans ma maison. Dire que tu as osé l'inviter ici, aujourd'hui !... Que tu as osé !

Toutefois, avant que tout le monde ne reparte, que les bouteilles soient vides et les bougies brûlées, elle était redevenue douce et satisfaite.

Mais pas même au cours de la nuit de noces elle ne lui laissa l'initiative. Allongée sur son bras dans leur nouvelle demeure qui sentait la cire des meubles et l'amidon des rideaux, elle suçait son index pendant qu'il devait lui raconter tout ce qu'il savait sur la porcelaine. Il se rendit compte que c'était pour éviter de parler d'autres choses, éviter à tout prix qu'il ne s'excite à son contact, en petite chemise. Il lui parla du secret de fabrication millénaire des Chinois. Expliqua que les dynasties occidentales, quelques siècles plus tôt, avaient tout tenté afin de le percer à jour. De trouver la clé de l'or blanc. La richesse était assurée à qui y parviendrait le premier. Et c'était une sorte d'argile blanche. Le kaolin. Un peu de feldspath et de quartz, et abracadabra !

– On façonne et on cuit une première fois, et alors je peins. Chaque assiette comme celles qu'on a reçues en cadeau de la direction nécessite onze cent quatre-vingt-dix-sept coups de pinceau. L'apprentissage est très long, et toute erreur coûte cher à la manufacture.

Il évoquait avec chaleur et bonheur son sujet de prédilection. Il lui donnerait le temps. Jour après jour. Elle apprendrait à l'aimer, à le désirer. Il serait un bon époux, un bon père, un fervent amoureux, se disait-il. Jusqu'à ce qu'elle déclare :

– Parle-moi du temps où tu étais petit ! Ce à quoi Frode a fait allusion !

– Non. Je n'aime pas y songer.

– Juste un peu ! De ta mère. Frode a dit qu'elle était belle.

– Non. Je suis né à l'âge de quatorze ans. Quand je suis entré en apprentissage à la manufacture. Tu sais tout le reste.

– Je ne savais pas pour Anne-Gine.

– C'était la solitude. Il faut dormir maintenant, ma petite Malie.
Bonne nuit !

Quelques semaines plus tard, alors qu'il ratissait des feuilles dans le jardin, le demi-jour bleuté s'estompait au loin au-dessus de la mer. Il entendait le ressac et sentait le varech. Il pensa un peu au sable apporté, espéra que les vagues n'allaient pas le grignoter avant que leur enfant ne puisse y jouer.

Il s'arrêta de ratisser et s'appuya sur son manche. Elle portait une robe de grosseur blanche, flottante, et un ruban de soie indigo dans les cheveux. Elle se retourna vers la fenêtre et regarda droit vers lui. Elle leva les mains et glissa ses boucles sous le ruban. Ce n'était pas lui qu'elle admirait. C'était sa propre image dans la vitre.

Mon ange blanc, pensa-t-il, ma princesse, mon adorée.

Soudain elle laissa retomber ses bras, ses épaules s'agitèrent. Elle s'approcha du rebord de la fenêtre à petits pas traînants, son visage se tordit en une grimace atroce. Elle se colla contre le mur à gauche de la porte du jardin, là où il savait qu'était accrochée la photo. Celle de la femme nue renversée en arrière. Il ignorait qui la lui avait offerte, mais c'était à peu près la seule chose pour laquelle elle avait montré de l'intérêt lorsqu'ils avaient aménagé la maison en toute hâte. C'était sur cette photo encadrée sous verre qu'elle appuyait son front. Il apercevait encore son épaule, à contre-jour. Son épaule secouée de sanglots muets.

Lorsqu'il rentra dans la maison, une demi-heure plus tard, elle était assise dans le canapé manille, souriante, une bouteille devant elle.

– Tu vas bien prendre un verre de vin avec moi, Mogens ?

– Pas ce soir, ma petite Malie. Pas ce soir. Je me lève tôt demain, tu sais.

QUATRIÈME PARTIE

*Dieu créa le corps du premier homme
avec de la terre. Il plaça Adam au Paradis,
beau jardin fertile. Il fit venir toutes les bêtes
à lui. Adam apprit ainsi à les connaître,
mais n'en trouva aucune qui lui ressemblait.*

Birch, *L'Histoire biblique*, chap. ii.

Faites qu'il soit bien formé ! Pour l'amour de Carl ! hurla Christina Sol Thygesen.

C'était le cinquième jour de l'an de grâce 1900, alors qu'une dernière contraction faisait sortir la tête de l'enfant. Le bébé, rouge et fumant, jaillit hors de son corps dans la fraîcheur de la pièce.

Comme c'était un garçon, la sage-femme ne répondit pas. Il s'agissait d'un petit bout de chair vivante, brillant de graisse foétale, retenu par ses formes humaines, dont les longs membres inertes ballottaient dans ses mains. Mme Klüge coupa rapidement le cordon ombilical tout en tenant l'enfant. Il y avait un petit tas de paille par terre, que du pied elle attira vers elle. Elle déposa un instant dans la paille l'enfant ruisselant, puis le reprit aussitôt. Elle suivait en cela les anciennes coutumes, faute de quoi cela porterait malheur. Les coutumes associées à la conception primitive de sa tâche remontaient à l'époque où les femmes accouchaient sur des paillasses à même la terre battue.

– N'oubliez pas le damas ! murmura Christina, il est sur le couvercle du coffre.

Son bas-ventre cherchait à éliminer le placenta. Battait de façon ciblée pour se nettoyer entièrement, préparer le terrain pour la prochaine fécondation.

– Le damas, ricana la sage-femme adepte de la *paille*, quelle fadaïse !

Christina Sol avait hérité la longue nappe damassée de sa mère. C'était un superbe ouvrage en lin, orné d'un motif tissé recherché. Christina ignorait d'où elle provenait à l'origine. Elle était bien trop belle pour pouvoir servir. Jamais elle n'avait vu sa mère la mettre sur une table. Elle était d'ailleurs trop longue pour toutes les tables dont elle se souvenait dans son enfance. En dépit du fait, ou plutôt grâce au fait que c'était la nappe la plus précieuse au monde, elle l'avait partagée en douze morceaux de taille égale et avait réalisé un ourlet à jours le long des bords coupés au fur et à mesure de ses grossesses. Son intention était d'envelopper chacun de ses enfants dans un morceau de la nappe damassée de sa mère, en souvenir de la grand-mère qu'ils ne verraient jamais. Elle s'était mis cette idée en tête dès lors qu'elle avait eu la nappe, aussi ne l'avait-elle jamais montrée à Carl. Chaque fois que son ventre commençait à grossir, elle était tout simplement allée en

chercher un morceau et l'avait soigneusement ourlé à la lueur de la lampe, le soir, sans particulièrement attirer l'attention. Carl aurait sans doute voulu posséder cette nappe, la conserver dans le coffre tel un capital, sans oser s'en servir, exactement comme sa mère.

La sage-femme nettoya le bébé sans ménagement. Elle n'avait pas d'enfants elle-même et n'éprouvait aucune tendresse pour les petits êtres rouge bleuâtre qu'elle tenait à la main. Tout ce qu'elle savait, c'était que celui-ci était fils de pasteur et qu'il irait donc plus vite au ciel que les autres, s'il venait à mourir au cours des premiers jours.

Mais ce damas... Elle se demandait si le pasteur Thygesen avait remarqué que ses enfants, les uns après les autres, étaient *somptueusement* enveloppés dans des étoffes royales. Celui-ci avait beau être le cinquième qu'elle aidait à venir au monde, elle se refusait à croire qu'il le savait. Mais, d'un autre côté, il n'était pas non plus au courant du petit tas de paille qu'elle considérait, pour sa part, comme un élément indispensable lors d'une naissance. Les pasteurs n'approuvaient guère les superstitions, ils avaient leur propre opinion sur ce qui procurait le bonheur.

La sage-femme entendit un bruit de pas et se douta que leur fils aîné, Petit Carl, était allé chercher son père à l'église. Le pasteur s'agenouillait toujours devant l'autel lorsque Christina était sur le point d'accoucher. Mme Klüge ne savait pas si cette attente devant la croix avait un caractère exclusivement religieux, ou s'il était tout simplement trop lâche pour entendre les cris qui faisaient état de sa propre jouissance neuf mois plus tôt. En tout cas, il était arrivé dans la cuisine. Aux cris de Christina avaient succédé ceux d'un nouveau-né. Le pasteur attendait, assis. Il lui fallait prendre l'enfant sur ses genoux pour reconnaître que c'était le sien, après quoi il lui débitait tout un tas de choses. La sage-femme l'avait déjà entendu. Elle trouvait cela saugrenu dans la mesure où ce n'était qu'un tout petit bébé, mais il était pasteur et les pasteurs se comportaient si étrangement. Mais lorsqu'elle était ici en tant que sage-femme, c'était *elle* qui décidait, et elle ne le considérait pas avec la même crainte respectueuse qu'il imposait aussi bien à l'église que sur le bord de la route. Pas même le livre le plus sacré n'était de quelque utilité entre les cuisses tremblantes d'une femme en couches.

En soupirant, elle enveloppa l'enfant dans le damas, mais le recouvrit d'une toile grossière plus convenable. Elle sortit le paquet de la chambre de l'accouchée et l'introduisit dans le

monde.

Les autres enfants étaient assis sur le banc le long de la table, en silence, les yeux écarquillés, même le plus petit qui suçait une croûte de pain noir. La fille qui leur servait de bonne sanglotait dans son tablier.

– Calme-toi, Elise ! fit Mme Klüge. Il n’y a aucune raison de pleurer.

– Les cris étaient si atroces, j’en frémis d’horreur, hoqueta-t-elle.

– Ça suffit, va te laver la bouche à la mer ! ordonna la sage-femme.

Elle tendit le paquet au pasteur Thygesen qui avait écarté sa chaise de la table pour faire de la place au nouvel enfant sur ses genoux.

– C’est un garçon, déclara la sage-femme.

Elle dévisagea les quatre autres, assis en rang d’oignons : Carl Markus, Peter, Elias Frederic et Frode Nicolai.

– Puisse-t-il être le bon ! répondit le pasteur.

Sa barbe frémissait sur ses mâchoires, ses doigts tremblaient quand il prit le paquet et jeta un rapide coup d’œil entre les morceaux d’étoffe, avant de rejeter la tête en arrière, de fermer les yeux en direction du plafond et de s’écrier :

– La vie est le don de l’amour ! Tu devras fuir les paroles du serpent, cracher à la figure du seigneur du mensonge. Car le Seigneur des Cieux est ton père. Ceux qui craignent le Seigneur ne doutent pas de Sa parole, et ceux qui aiment le Seigneur suivent sa voie ! Tombons entre les mains du Seigneur et non celles des hommes, *car telle est sa majesté, telle est aussi sa miséricorde. Dieu te bénisse, mon fils... Mogens Christian !*

En prononçant ces derniers mots, il lança un nouveau regard à l’enfant. Il savait ce qu’il espérait. Il ne se reconnaissait malheureusement pas dans les quatres, s les q autres. Il était conscient que c’étaient les siens. Le Seigneur le châtierait s’il en doutait. Mais ils n’avaient pas la tête de leur père ; sa vie et son besoin de quelque chose de plus grand que sa simple existence. Les quatre garçons devant la table qui observaient en silence étaient des fils de pêcheurs et de paysans, robustes et carrés. C’était ainsi qu’il les voyait, comme des enfants de la mer et de la terre, ce qui était correct vis-à-vis du ciel de ce monde, sous lequel ils étaient nés, mais pas de l’autre ciel. Ils n’avaient aucun *esprit*. Cela se remarquait très tôt, dans leur regard, dans la manière dont ils se comportaient, posaient des questions, dans tout ce qui les intéressait. Il fallait les forcer à aller à l’église.

L'aîné, maintenant âgé de six ans, n'avait pas encore l'instruction nécessaire pour révéler son père pendant le sermon.

Alors que ce petit-là, en revanche... Mogens Christian.

– Fais honneur à ton père, murmura-t-il. Celui qui craint le Seigneur honorera son père et servira ses parents comme des maîtres.

Mais ce n'était pas du tout la simple obéissance qu'il désirait.

La sage-femme fit porter le poids de son corps sur l'autre jambe. Elle avait mal au dos. L'accouchement avait duré trois heures, ce qui était inhabituel lorsqu'une femme avait déjà eu quatre enfants.

– Est-ce que mon épouse va... bien ? demanda le pasteur inopinément.

Mme Klüge hocha la tête. Le pasteur se retourna et posa son regard sur Elise.

– Apportez-lui un peu d'eau sucrée ! Et un œuf.

La sage-femme s'en étonna mais ne dit rien. En y réfléchissant, elle se rappela qu'il avait eu le même comportement à la naissance de son premier fils. Ensuite il s'était montré davantage indifférent.

– C'est un enfant pâle, dit-il.

Ce en quoi résidait son espérance, bien que Mme Klüge le conçût de prime abord comme une critique.

– Il prendra sûrement des couleurs dès qu'il se sera sustenté et reposé quelques jours, s'empressa-t-elle de répondre.

Les quelques secondes pendant lesquelles le père avait vu son fils lui avaient suffi pour constater que celui-ci était différent. Plus fragile, presque diaphane. Tel qu'on lui avait raconté qu'il était lui-même à la naissance. Se pouvait-il que celui-ci ne fût pas un enfant de la mer et de la terre ?

– Dites à mon épouse que c'est un beau garçon ! finit-il par déclarer.

Il tendit le paquet à la sage-femme, de plus en plus étonnée. Elle eut soudain envie de faire une révérence.

– Est-ce que je dois dire ça, pasteur ?

v>

Il acquiesça d'un signe de tête.

– Il s'appelle comment ? demanda Christina.

Elle prit le bébé dans ses bras, les yeux brûlants.

– Mogens Christian.

La sage-femme commença à apporter ses soins entre les cuisses de la mère et remarqua que l'accouchement avait laissé des traces

visibles dans sa chair, comme si cela avait été son premier, malgré la petite taille du nouveau-né. Mais la tête elle-même, peut-être...

– De la farine blanche si ça coule trop, et de la glycérine sur un linge en cas de douleurs, dit-elle.

L'enfant était au sein de sa mère, qui souriait en fermant les yeux et en répétant plusieurs fois le nouveau nom.

– Vous avez entendu ? demanda Mme Klüge.

La mère hocha la tête.

– Et je dois vous dire que c'est un beau garçon.

Christina ouvrit les yeux et souleva péniblement la tête pour regarder la sage-femme.

– Il a dit ça ?

La porte s'ouvrit et Elise apporta l'eau sucrée et un œuf cru battu dans une tasse.

– Quel bonheur ! murmura Christina. Quel bonheur !

Dès qu'elle ne saignerait plus et serait capable de se lever, elle broderait son nom sur le coin du damas. Mogens Christian Thygesen.

Le bébé tétait en tâtonnant, désespéré, perdait tout à coup le mamelon. La mère l'aidait machinalement, épuisée. Elle n'avait d'autre souhait que d'emporter avec elle dans son sommeil le bonheur que lui procuraient l'enfant et son nom. La douleur avait cessé. Elle avait fait place à une sourde pulsation dont le rythme battait jusque dans sa nuque. En dépit de son extrême fatigue, elle aurait volontiers accueilli son mari auprès d'elle, vu son regard sévère s'adoucir pour exprimer l'amour, voire le désir. Senti l'odeur de ses mains, serré les siennes autour de ses solides avant-bras, et même investi tout ce grand corps dégingandé qui était celui d'un homme normal dès lors qu'il n'était plus debout, assis ou en marche. Et elle voulait le remercier parce que c'était leur premier enfant qu'il baptisait en reprenant son nom à elle.

– Qui a eu l'idée de me donner de l'eau sucrée et un œuf, vous ou la bonne ?

– Ni elle ni moi.

Christina posa la joue tout contre le visage calme et fripé de l'enfant.

– Merci, chuchota-t-elle. Tu m'as déjà apporté une grlemorté uande joie et tu n'es même pas encore âgé d'une heure.

Le ciel donnait dans les vitres dépolies, où les bulles d'air dans le verre conféraient l'aspect du verglas. Un vent âpre venu de la mer du Nord balayait tout Paullund, porteur d'écume arrachée à la crête des vagues. Il avait une odeur de pluie, peut-être même

de pluie et de neige mêlées, annonciatrice de bourrasques bien plus fortes. Des pêcheurs affamés tiraient leurs barques à terre, se débattaient avec les voiles et les filets pour pouvoir rentrer chez eux avant que les lampes ne s'allument. Ils ne sentaient pas le fer écorcher les articulations de leurs gros doigts endurcis, en suspendant les filets aux crochets le long du mur. Leurs mains et leurs doigts résistaient toujours au gel et les objets tranchants ne parvenaient que rarement à leur entamer la peau. C'était du vrai cuir.

Dans les quelques petites fermes, où de minuscules bouts de lande étaient devenus de maigres parcelles pas plus larges qu'un jet de salive, les paysans fermaient l'écurie, la grange et l'étable, et les femmes rentraient le linge qui battait furieusement au vent sur les fils. Les sabots martelaient à la hâte les dalles grises. Les poules et les canards affolés rentraient en battant des ailes. Les cochons levaient le groin en l'air et humaient le vent. Les chèvres bêlaient à tue-tête. Les vaches efflanquées, serrées les unes contre les autres, flageolantes et la queue basse, attendaient que quelqu'un vienne les chercher, bien que les mamelles ne fussent pas rebondies ou le soir près de tomber. Tout le monde voulait s'abriter. La sage-femme s'inquiéta du chemin à parcourir le long des dunes pour rentrer chez elle. Elle avait horreur du sable dans ses vêtements et, quand le vent précédait la pluie, elle était fouettée comme par des milliers d'aiguilles.

Néanmoins elle tenait d'abord au bon dîner qu'elle méritait pour son travail.

Elise ne pleurait plus. Sophus, le sacristain, était là aussi. Assis à la table, les lèvres humides et les bras croisés, il essayait de faire oublier, en présentant humblement ses compliments pour le nouveau-né, le but essentiel de sa visite : prendre part à un petit repas qui ne lui coûterait pas cher. Elise sourit en posant devant la sage-femme la bouillie de gruau et l'assiettée de lard, et le lait qu'elle lui servait était chaud, avec une délicieuse peau bien grasse sur le dessus. Les enfants, le pasteur et le sacristain eurent comme d'habitude du lait tiède dans lequel trempaient des dés de pain de seigle. Elise aussi allait dîner avec eux. Sophus lorgnait du coin de l'œil le lard rôti de la sage-femme.

Le pasteur Thygesen parcourut du regard toutes les mains jointes, comme pour les compter, baissa la tête et dit :

– Nous te remercions, Seigneur, pour le pain que tu nous donnes, nous te remercions pour l'amour infini dont tu nous combles aujourd'hui, nous et notre modeste demeure. Amen.

– Amen, fit le sacristain d'une voix chevrotante.

Mme Klüge hocha la tête et se mit à manger, sachant que les discussions ne seraient pas vives autour de la table dans cette maison. Elle était habituée, par ailleurs, à ce que le soulagement après une naissance délie les langues et qu'on l'interroge sur tel ou tel sujet. Elie el sujele aurait commencé par raconter que Loki était en train de mener son troupeau de moutons dans le ciel. En prêtant l'oreille, elle savait qu'il était là-haut. Mais ce n'était pas le genre de récit qui convenait dans un presbytère. Même si les enfants seraient restés suspendus à ses lèvres.

– Parlez-nous de l'ondin ! la priaient presque tous les gamins.

Elle était connue à la ronde pour ses histoires terrifiantes à propos de l'ondin responsable du sable qui volait et se déplaçait, quand son cadavre venu s'échouer restait enseveli dans le sable, le pouce dans la bouche. Il fallait arracher le doigt de la bouche des ondins, emmener leur corps en pleine mer et le faire couler à pic. Alors seulement le sable se stabilisait. Et Mme Klüge pouvait désigner telle ou telle accumulation de sable près des maisons, et plus que suggérer qu'un ondin suçant son pouce s'y trouvait enfoui.

Mais là, tout était silencieux, on n'entendait que les mâchoires mastiquer et les bouches lamper bruyamment. Loki pouvait pousser son troupeau de moutons dans le ciel sans qu'il fût fait aucun commentaire.

L'humidité de l'air faisait gonfler les toits de chaume qui protégeaient les maisons. La mer et le ciel viraient au bleu-gris, fermés comme des poings à l'horizon. Les vagues, dont les crêtes étaient lourdement bordées de dentelles, rongeaient les dunes avec violence, en rugissant.

Si l'on avait regardé de très, très haut, on aurait à peine deviné que des gens vivaient à cet endroit-là. Que ce petit coin venté, apparemment sans couleurs, de la côte ouest du Jutland avait un nom, des maisons et des habitants, son propre forgeron et son propre pasteur, une sage-femme, des vaches, des chevaux, des chèvres et des cochons, une vie qui s'écoulait, des naissances et des décès. On n'aurait pas cru que Dieu se serait donné la peine de jeter un regard à un groupe d'hommes aussi insignifiants qui trimaient pour avoir de quoi manger sur la table, se réchauffer le corps et jouir de petits moments de bonheur qu'ils n'osaient pas appeler par ce nom, de crainte qu'ils ne leur soient plus jamais accordés. Dans les périodes les plus sombres, ils se consolaient en se disant qu'au moins ils n'étaient pas tenanciers, comme ceux qui vivaient plus au sud. Rien que l'idée d'être redevable à un *propriétaire*, que ce soit pour la petite maison où il leur était

permis d'habiter, la pêche qu'ils rapportaient de la mer, le lopin de seigle et, non des moindres, les forces physiques que les pauvres travailleurs du sud du Jutland vouaient à leurs maîtres – rien que cette idée faisait cracher dans le sable le plus pauvre des pêcheurs de Paullund et prier Dieu de bénir son ouvrage.

Devant Paullund, sa petite poignée de maisons et de clôtures de pierres et les quelques *arpents* défrichés, une courte plage donnait plein ouest, avec des dunes de faible hauteur à chaque bout, qui dominaient la lande au nord, à l'est et au sud, sous la voûte du ciel. La mer du Nord grondait et tempêtait sans cesse. On entendait son ressac à des kilomètres à la ronde, comme si elle voulait évacuer tout ce qui traînait à ses confins, avec l'espoir de s'engouffrer davantage et de transformer le paysage. Le nouveau siècle n'était visible nulle part. Le précédent était venu et s'en était allé sans se faire remarquer, tout comme celui d'avant encore. Malgré les caprices de la mer qui avaient obnubilé à reconstruire les maisons plus loin dans les terres, à déplacer une à une les pierres pour en faire de nouvelles granges. S'il n'y avait pas eu les pins, et surtout les oyats qui s'accrochaient au sable quand ils étaient couchés par le vent, l'endroit aurait été inhabitable. Nulle part la mer et le sable en marche n'auraient laissé les hommes en paix. Mais le magnifique oyat aux profondes racines et le travail incessant des pêcheurs et des paysans qui entassaient dans l'eau les énormes blocs de pierre pour servir de rempart contre les vagues permettaient d'affronter l'hiver et le printemps. Et dans l'un de ces petits points, qui était une maison vue de très, très haut, le premier enfant de Paullund était né en ce nouveau siècle, béni par son père.

La sage-femme n'obtint pas la pluie qu'elle souhaitait. Elle s'emmitoufla dans ses vêtements et sortit, en se penchant légèrement sur le côté pour se protéger du vent. Elle regardait droit devant elle, plissant les yeux face aux aiguilles de sable qui s'étaient déjà infiltrées dans ses bas et lui piquaient la peau. Le sable crissait sous ses dents. Sur le sommet de la dune, le sentier qui menait vers le sud était bientôt couvert d'une épaisse couche de sable dans lequel les sabots s'enfonçaient. Elle avait l'impression d'avancer à l'aveuglette, mais la force du vent sur son côté droit lui indiquait la direction. Le rugissement affamé des vagues, tout en bas, écartait toute espèce de réflexion. Elle ne ressentait rien d'autre que la réplétion. La bouillie, le lard et le bon lait jaune dans son estomac lui faisaient l'effet d'un chaud soleil. Et il est fort probable qu'elle n'envisageait d'autre prière plus sacrée que celle de jouir encore longtemps du repas qu'elle

avait pris, au moment où elle se trouvait si près du bord qu'un bout de dune céda sous son poids et la précipita directement sur la plage douze mètres plus bas. Une vague s'empara d'elle, une vague soudaine et gigantesque qui s'éleva d'un seul coup de la mer et l'engloutit comme si de rien n'était, avec son sac, le sable dans sa bouche et tout le reste. Quelques secondes plus tard, les dunes et la plage étaient aussi propres qu'avant. Et personne ne remarqua sa disparition pendant plus d'une dizaine de jours. Pas avant qu'Agnes Bodelsen, allongée sur son lit, ne la réclame en hurlant, les yeux exorbités, tandis que neuf gamins terrifiés se serraient devant l'âtre dans la cuisine.

Curieusement – et nul ne sait s'il faut y voir le résultat de la mort de Mme Klüger ou de la puissance de Dieu – Christina Sol Thygesen n'eut jamais plus d'enfants. La sage-femme ne fut pas privée d'un futur accouchement au presbytère. Et sept morceaux de damas demeurèrent empilés dans un coffre, le bord simplement coupé, sans ourlets à jours.

Mogens aimait sa mère avec une ardeur fébrile et il comprit très tôt qu'il devait le dissimuler aux yeux des autres. C'était réciproque. La vie de Christina changea dès lors que le petit garçon atterrit dans les mains de la sage-femme. Tout le monde se rendit compte qu'il avait quelque chose de particulier, même ses frères, qui n'eurent pas la moindre réaction de jalousie. Ils partageaient le même état d'esprit tous les quatre et Mogens était si différent qu'il leur apparaissait évident qu'il soit traité d'une autre manière qu'eux. En outre, il était souvent malade, surtout au cours des trois premières années de sa vie. Les habitudes de soins et d'alimentation s'ancrèrent donc tout naturellement.

C'était la respiration. Sa gorge se serrait et il se mettait à tousser, on aurait dit le croassement d'un corbeau. La crise durait deux ou trois heures et, pendant ce temps, la maison était sens dessus dessous. Le médecin de Villebro avait prescrit de l'eau froide sur le front et le maintien de ses poignets dans l'eau froide. Il fallait aussi faire bouillir des graines de lin et des racines d'althéa, qu'on écrasait au pilon pour obtenir une pâte qu'on étalait sur un linge. Puis on nouait ce linge autour de son cou, tandis que les quatre frères pleuraient en se bouchant les oreilles, qu'Elise errait dans la pièce comme une âme en peine et que le pasteur Thygesen, serrant la Bible dans ses deux mains, marmonnait un flot continu de prières. Sur la première page de la Bible, il avait écrit le nom de chaque enfant et sa date de naissance. Il espérait ne pas avoir à ajouter au dernier nom une nouvelle date précédée d'une croix.

Christina tenait Mogens jusqu'au bout. Elle lui caressait doucement le dos et murmurait des mots tendres à son oreille, alors que le corbeau croassait dans sa gorge. Une fois la crise passée, il s'assoupissait, épuisé, et pouvait dormir entre douze et quatorze heures d'affilée. Tout le monde respectait le plus grand silence pour ne pas le déranger.

Le médecin les avait aussi exhortés à faire respirer l'enfant par le nez lorsqu'il se trouvait dehors par temps froid et humide. S'il respirait par la bouche et que de ce fait la gorge et les poumons se trouvaient directement exposés, cela pouvait déclencher une crise. Il était évidemment impossible de l'en empêcher. Aussi Christina nouait-elle un mouchoir autour de sa bouche, en faisant

un double nœud par-derrrière. Il l'arrachait à la première occasion, mais cela servait toujours un petit moment.

Christina était convaincue que la sage-femme était en cause. Elle était morte étouffée par le sable et l'eau. Ils la retrouvèrent au printemps, entortillée dans le rempart construit par les hommes devant la plage, et acquirent ainsi la certitude de ce qui s'était passé. Elle avait encore son sac avec elle. Non seulement elle le tenait, mais il était fixé à ses vêtements. Or la mer du Nord en avait échangé le contenu terrestre contre du sable fin, des coquillages et les plus belles pierres porte-bonheur : des silex percés d'un trou. Tout le monde songea à l'ondin et supposa que c'était lui qui y avait déposé les pierres. Et Christina estimait que la maladie de Mogens était une manifestation de la mort de Mme Klüge, quand il cherchait son souffle en s'étouffant à moitié, à l'image de cette femme qui l'avait introduit dans la vallée des larmes.

Le pasteur ne voulait rien entendre de cela. Christina ne l'avait mentionné qu'une seule fois. Jamais plus.

– C'est un blasphème que tu profères là, avait-il déclaré.

– Mais si c'était le cas, malgré tout ?

– Dieu est amour. Il ne cause pas de grandes souffrances à un petit enfant pour venger la mort d'une vieille femme.

– Carl, objecta Christina. Pas par vengeance ! Mais c'est qu'elle a été rappelée au ciel quelques heures seulement après que...

– La discussion est close.

Néanmoins, elle se procura en secret plusieurs de ces coquillages et pierres porte-bonheur. Elle cousit une petite poche en damas dans laquelle elle les conserva et cacha l'ensemble dans la paille du lit de l'enfant.

Lorsque Mogens allait bien, il rayonnait de lumière et d'éveil. Ses mains découvraient tout ce que les autres négligeaient. Il observait le monde avec un intérêt dont nul autre que sa mère ne comprenait le mérite. Contrairement à son entourage, Christina possédait elle-même un appétit de vivre et un esprit brillant. Toutefois, elle avait appris à ne pas le montrer et considérait cela comme une forme d'enfantillage qui ne seyait pas à une femme de pasteur. Mais avec Mogens, elle put enfin donner libre cours à tout ce qu'elle avait verrouillé.

Quand ils étaient petits, ses autres enfants se contentaient de rester assis sur les fesses, de taper par terre avec un bout de bois, d'attraper une jupe à portée de main, d'être pris sur

des genoux, de se rendre maîtres de leur propre pouce innocent, de manger et de dormir. Mais pas Mogens. Il voulait sortir. Il voulait voir. Il voulait toucher. Il voulait goûter. Il voulait ramasser des trésors. Et tout cela, il voulait le faire avec sa mère, un bras passé autour de son cou, sa respiration contre sa joue, sa voix dans son oreille.

À quatre ans, il trouva son premier morceau d'ambre sur la plage. Il était gros comme un poing d'enfant, avec l'inclusion d'un coléoptère parfait. D'autres étaient passés cent fois par là sans le remarquer, mais Mogens l'avait découvert et donné à sa mère. Il cueillait des fleurs là où personne n'en avait jamais vu. Il cueillait de la bruyère dans la lande, de jolis petits bouquets. Il débarrassait les chardons de leurs horribles tiges afin de montrer combien leurs fleurs étaient belles en réalité. Il ramassait les plumes de cygne qui s'échouaient, après que de grands vols s'étaient reposés sur la mer. Il trouvait des cailloux polis par les vagues, qu'il suçait avant de les donner à sa mère. Il repérait des épaves rejetées le long de cette côte funeste. Il déterrait de petits tessons de poterie en creusant dans le sable, où il restait des traces de motifs peints sous l'émaillage. Il admirait le chou marin qui se contentait de peu pour fleurir à même le sable. Il s'enchantait de la vue des oyats dont chaque tige, en se retournant, brillait comme de l'argent au soleil. Il pouvait rester sans bouger dans le sable et regarder les nuages au-dessus de la mer, et il aimait les oiseaux et la progression des vagues à la surface de l'eau.

Ce qui permit à Christina de vivre avec son fils cette adoration de la création sans que le père nourrisse de soupçons, ce fut que Mogens Christian aimait l'église avec autant de force qu'il aimait la petite fleur de bruyère tout juste éclore dans la lande.

L'église locale n'était pas un bâtiment tape-à-l'œil, ni extérieurement ni à l'intérieur. Le peu de décoration qu'il y avait faisait donc forte impression. Mogens aimait le vitrail qui représentait les bergers dans la campagne. Quand le soleil traversait la mosaïque de verre et projetait des rayons colorés dans l'église, il était absolument ravi. Il regardait les mouches qui passaient dans les rayons, la poussière qui brillait comme de la poussière de verre. Il aimait la croix au rare dmariestu rare cor d'argent, la petite Vierge Marie avec sa couronne dorée sur la tête et l'Enfant Jésus dans ses bras, les saints apôtres qui étaient sculptés dans le chœur et le petit navire qui pendait du plafond. Il aimait les draperies de son père. Il

aimait les traits peints en rouge et en vert le long de la charpente dans le mur. Il étudiait les lettres gothiques au pied de la chaire avec un réel intérêt, bien avant de comprendre ce qu'était la langue écrite. Et il aimait l'atmosphère de l'église quand son père y était monté, qu'il voyait sa barbe bouger, qu'il écoutait son intonation et se retournait pour constater l'effet produit par ses mots sur les *enfants de la paroisse*, sur les têtes baissées, sur les grosses mains jointes, sur les dos courbés sous le tissu et la toile. Une légère odeur de savon, après la lessive du samedi, perceait sous celles de poisson et d'étable.

Mogens avait hâte de pouvoir accompagner son père dans toute la région de Vankøbinge et de pénétrer dans chacune des églises où il prêchait. Mais sa mère devrait venir aussi.

Lorsque Christina s'éloignait de lui, soit pour vaquer à ses tâches, soit pour aller visiter les malades de Paullund en sa qualité de femme de pasteur, Mogens était silencieux et désespéré. Il errait entre les maisons, grattait les petits graviers dans les murs, creusait le sable avec ses sabots jusqu'à ce qu'il atteigne la partie humide, essayait d'enfoncer de la paille dans les narines des cochons, observait ses frères qui étaient à la maison pour voir ce qu'ils faisaient, sans participer ni montrer quelque intérêt au travail qu'ils avaient entrepris, que ce soit nettoyer des poissons et les mettre à sécher, retourner de la tourbe et la déposer en tas, ou sarcler derrière le muret qui protégeait le modeste potager avec ses pommes de terre et ses plantes. Il y poussait aussi un ou deux rosiers, ou bien un pommier qui avait trouvé refuge à l'abri des vents d'ouest, dont la vue réjouissait Mogens, jusqu'à ce que sa mère recommence à lui manquer. Il ne parlait pas beaucoup avec ses frères, lesquels se moquaient de lui s'il montrait du doigt quoi que ce soit d'insignifiant qui, au contraire, lui semblait passionnant. Il ne jouait guère qu'avec Frode Nicolai, une fois de temps en temps, si son frère n'avait pas envie d'aller avec les autres, mais ce n'était pas souvent le cas.

Le plus grand divertissement de Mogens, c'était de regarder les poules et le coq, leur lutte d'influence, le grattage incessant des poules, le mouvement des plumes et leurs reflets, l'aspect décharné de leurs pattes, la fixité de leur regard vide posé sur le prochain grain à terre. Une de ces poules était la favorite du coq. Elle avait le derrière déplumé. La peau qui apparaissait était belle, rose et grenue, comme

des bulles dans l'eau. Il aurait aimé lui caresser la peau, mais il n'en était jamais assez près. Et il avait une peur bleue du coq. Sa crête sanguine qui se balançait l'effrayait au point d'en avoir les larmes aux yeux. Lorsqu'il n'arrivait pas à respirer, l'image de cette crête lui venait souvent à l'esprit. Il avait l'impression de l'avoir dans la gorge, boursouflée de sang noir et près d'éclater.

Dès que Christina rentrait à la maison, elle le soulevait dans ses bras, plus rien n'était ennuyeux ou impossible, et ils s'évadaient. Loin de tous les autres, dans l'immensité brune de la lande. Il avait les tempes toutes chaudes et son cœur battait tel un petit animal tremblant. Il posait sa bouche contre le lobe de son oreille comme pour le sucer. Et quand elle le portait le lidtportaitong des tourbières béantes où rôdait la mort, il fermait les yeux et se laissait bercer au rythme de son corps rassurant. C'était comme les éternels rouleaux de la mer, en plus chaud.

Il eut sept ans. Ses crises se raréfièrent, pas plus d'une ou deux par an, l'hiver par grand froid. Mogens apprit à respirer lentement par le nez quand il sentait que cela commençait à le gratter dans la gorge. Il était grand. Plus grand que le plus jeune de ses frères, Frode. Mais là s'arrêtait aussi ce qui aurait pu être un signe de bonne santé. Car sa stature n'était pas synonyme de force. Il avait toujours la pâleur d'un coquillage, des membres grêles, des doigts minces, et un crâne anguleux et pointu, avec des cheveux duveteux et lisses qui blanchissaient au soleil. Il accompagnait toujours sa mère aussi souvent que possible.

– Maman, un oiseau doit être gros comment pour ne pas pouvoir voler ?

– Comme un mouton. Ou une vache.

– Les poules ne volent pas. Pourtant elles sont petites.

– Si elles avaient des ailes, elles s'envoleraient. Et on n'aurait pas d'œufs.

– Mais les oiseaux peuvent être gros comment avant de ne *jamais* pouvoir voler ?

– Comme toi.

– Il n'y a pas d'oiseaux aussi gros que ça ?

– Non. Je ne crois pas. Mais je n'en sais rien.

– Est-ce qu'un nuage pèse très lourd ?

– Je ne sais pas.

– Mais les nuages volent, maman.

– Ils ne volent pas. Ils flottent. Tout comme les oiseaux

quand ils sont posés sur l'eau. Ou les bateaux. Ils sont portés par ce qu'il y a en dessous.

– Mais qu'est-ce qu'il y a en dessous des nuages ?

– Une grande quantité d'air.

– On tombe dans l'air, maman.

– Non, l'air peut être très fort. C'est le cas là-haut, là où il y a les nuages.

– De l'air fort...

Mogens éclata de rire.

– Oui. Qu'est-ce que tu crois que c'est, le vent ?

Il réfléchit un peu.

– De l'air fort.

– Exactement. Le vent porte les nuages. Donc ils n'ont pas besoin d'être portés.

– Pourquoi est-ce que je ne peux pas apprendre à broder ?

– À broder ? Mais pourquoi ? Les garçons ne brodent pas.

– Si je brodais des choses que mon papa aurait envie de lire ?

– Alors tu dois d'abord apprendre à lire et à écrire. Et je ne te l'ai pas encore dit. Mais ton papa va commencer la lecture avec toi.

– C'est vrai ?

Mogens leva les yeux vers le beau visage de sa mère. Quelques mèches blondes s'étaient détachées du chignon et flottaient librement, telles de longues plumes d'oiseaux, autour de ses yeux. Quand il était petit, il avait le droit de défaire le chignon entier pour que tous les cheveux volent au vent. Maintenant il ne le demandait plus. Au lieu de cela, il remarqua les yeux de sa mère, subitement attristés.

– Oui, c'est vrai. Tu vas apprendre des choses. Chaque jour, pendant deux heures, ton papa et toi allez faire l'école dans son bureau. Pour commencer.

– Pourquoi dans son bureau ? Pourquoi moi seulement ? Pourquoi pas à la table de la cuisine comme avant ?

– Parce qu'on a besoin de calme pour apprendre. Et toi seulement, parce que ton papa en a décidé ainsi.

– Tu ne veux pas, toi ?

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle le regarda d'un air sévère et ajouta :

– Évidemment que je veux que tu apprennes des tas de choses ! Tu seras peut-être toi-même pasteur un jour ?

Mogens hocha gravement la tête. Il connaissait désormais chacune des églises de la région. Mais il aimait toujours par-dessus tout leur propre église de Paullund.

- Quand est-ce qu'on commence ? Papa et moi ?
- Lundi.
- Et tu ne seras pas avec nous, maman ?
- Non.

Il se réjouit malgré tout de la nouvelle. Et ne perdit pas pour autant l'espoir d'apprendre à broder. C'était aussi un apprentissage, quelque chose d'important. C'était beau, réalisé par la main de l'homme, exactement comme les décorations à l'église, la couronne dorée de la Vierge Marie. On y distinguait facilement les coups de pinceau.

Chez eux, au salon, les broderies étaient ce qu'il y avait de plus beau à ses yeux. Et la plus belle de toutes était celle que sa mère avait offerte à son père au moment de leur mariage. Au point de croavepoint dix, en lettres aux élégantes volutes, il était écrit : *Nulla dies sine linea*. Il savait que cela signifiait qu'on ne devait pas laisser passer un seul jour sans avoir produit une forme de travail.

- Et le dimanche, alors ? avait-il demandé à son père. Toi, tu travailles à préparer ton sermon et à l'église. Mais nous ?

Son père lui avait montré son cœur en déclarant :

- Lorsque tu m'écoutes, c'est aussi du travail, là-dedans, au nom du Seigneur tout-puissant. Voilà ce à quoi doit servir le dimanche.

Il pourrait aussi, bien sûr, broder toutes ces choses utiles. Et en couleurs ! Il y avait si peu de couleurs à l'intérieur des maisons. Presque aucune. Ils avaient six bonnes tasses et leurs soucoupes, ainsi que des moques en poterie ou en fer-blanc. L'une d'elles avait perdu son anse, mais elles étaient décorées d'arbres verts d'un côté. Mogens n'avait pratiquement jamais vu d'autres arbres verts que les genévriers qui poussaient à ras de terre. Les arbres sur les moques étaient hauts et élancés, de chaque côté d'un chemin à peine carrossable, une forêt de hêtres en pleine floraison estivale, où les fleurs étaient des petits points bleus par terre entre les troncs.

- Est-ce que j'aurai le droit d'apprendre à écrire *comme il faut*, maman ?

- Oui.

- Et à lire *comme il faut* ?

- Oui.

Christina reprit le chemin de la maison à pas lents. Elle pensait : Je vais encore être enceinte. Ou peut-être pas.

Ses quatre premiers, jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'aller à l'école, avaient appris les rudiments de l'écriture et de la lecture à la table de la cuisine, avec du crayon de charbon et du papier gris que Christina avait achetés bon marché à Villebro. Leur père se chargeait d'eux en partie, mais Christina aussi. Mogens en avait retenu beaucoup de choses, sans doute autant que les autres. Et tous avaient eu le droit de regarder dans la Bible illustrée.

Christina avait lu à haute voix d'étranges histoires inconcevables, mais belles aussi, entre les mots dont le sens leur échappait. Ce que Mogens aimait avant tout, c'étaient les dessins, pas les mots. Il examinait les malheureux qui devaient fuir l'Égypte, le corps enveloppé d'un simple drap, et il contemplait les enfants nus et les anges qui étaient partout à l'intérieur du cadre quand Jésus guérissait les paralytiques ou enseignait au Temple, une couronne d'épines blanche posée sur la tête. Il ne parvenait pas à différencier les récits les uns des autres. Il ne faisait que manger les illustrations des yeux. La plus extraordinaire était celle de la crucifixion de Jésus sur le *Golgotha*, le « Crâne », rien que ce nom-là ! Il en gardait l'image sur sa rétine des heures après. Il sentait le vent sur la colline où se dressaient les croix, lorsque le pagne de Jésus lui battait les reins, qu'il ouvrait grande une bouche toute noire pour crier, que les soldats entouraient la croix et tiraient au sorchaient at sa tunique, tandis que des pauvres gémissaient tout en bas à droite de l'illustration. Il poussait des fleurs qu'il n'avait jamais vues avant et une échelle était par terre un peu plus loin. Il se demandait à quoi elle avait servi. Peut-être pour lui poser sur la bouche l'éponge trempée dans du vinaigre ? Après quoi ils auraient jeté l'échelle. Car Jésus était accroché assez haut. On n'atteignait même pas ses pieds. Là aussi, les gens étaient vêtus d'un drap. Il avait demandé à sa mère pourquoi ils ne portaient pas d'habits ordinaires, elle lui avait expliqué qu'il faisait beaucoup trop chaud pour cela, et donc qu'on pouvait décider facilement de porter chemises et tuniques de façon plus ou moins lâche. La réponse ne le satisfaisait pas parce qu'il avait l'impression qu'il s'agissait de tissus très épais. Mais ce n'était pas non plus Paullund. Il y avait tant de choses qu'il ne comprenait pas et ses frères ne posaient jamais de questions. La Bible demeurerait pour lui des extraits sans lien entre eux, sans qu'il éprouve toutefois un réel besoin de découvrir le fil conducteur. Il se contentait,

derrière l'épaule droite de sa mère, de se laisser accaparer par les dessins pendant qu'elle faisait la lecture.

Mais dorénavant il irait dans le bureau de son père. Pour poursuivre l'enseignement. Tandis que les autres, une semaine sur deux, allaient avec l'instituteur, M. Prebensen, apprendre à faire du feu dans le poêle et à calculer combien il fallait de chaume pour couvrir un toit.

Christina comprenait bien pourquoi Carl voulait instruire Mogens. Carl Markus partait déjà avec les pêcheurs tous les matins et n'allait même plus à l'école de M. Prebensen.

– Ne t'en fais pas, maman !

– Je ne m'en fais pas.

– Je vais apprendre un tas de choses, bien travailler et t'acheter une poche entière de fil à broder. Et peut-être une robe. Une rouge !

– Une robe rouge ? Mogens, mon garçon, je crois que tu es resté trop longtemps au soleil. Aide-moi plutôt à monder les amandes. Tu veux bien ?

Il mit sa main dans la sienne, la gauche. Il garda la droite le long de son pantalon. Il écartait et refermait les doigts. Cette main-là saurait bientôt écrire, tracer des lettres. Pour de vrai. Au lieu de devoir les dessiner sur le sable, où les vagues s'en emparaient dès que la mer montait.

Carl Thygesen n'était pas préparé à l'abnégation dont son cinquième fils allait le contraindre à faire preuve. Ce garçon avait de l'*esprit*, cela ne se bornait pas simplement à la pêche ou aux activités agricoles, cela ne faisait aucun doute. Mais pourquoi sa femme se laissait-elle à ce point accaparer par ce fils-là... ?

Il n'avait eu le droit d'approcher sa femme qu'une poignée de fois depuis que l'enfant était né. Elle souffrait et pleurait, il en était mal à l'aise. Cette naissance l'avait profondément marquée, au sens littéral du terme. C'était en tout cas ce qu'il croyait être la cause des douleurs qu'elle avait. Ils n'en parlaient hen pant pas entre eux. Et elle ne retomba pas enceinte même si, en dépit de ses souffrances et de ses sanglots, il avait accompli son devoir conjugal.

Il savait que l'amour de sa femme pour Mogens était incompréhensible, voire dangereux. Il savait qu'elle avait caché dans la pailasse la poche contenant les cailloux et les coquillages, mais il n'en disait rien. Il savait que chaque nouveau-né était enveloppé dans du damas et en connaissait l'origine. Il aurait pu à juste titre intervenir directement, au nom de Dieu. Mais pourquoi ? À quoi bon ?

Sous ses allures autoritaires, c'était un brave homme. Les braves gens reconnaissent toujours la bonté chez les autres et la respectent. Celle de Christina était comme l'or, comme l'ambre, comme le coucher de soleil le plus flamboyant. Elle n'aurait pas fait de mal à une mouche et il n'avait guère envie de la critiquer parce que son amour était excessif. Il se rendait parfaitement compte qu'elle était une fleur rare, pleine d'une joie de vivre qu'on ne rencontrait pas souvent entre ce ciel et cette mer. Or les hommes comme lui avaient forcé les gens à s'effrayer de tout plaisir, il l'admettait aussi non sans une part d'affliction refrénée. Mais il ignorait ce qu'il devrait faire pour changer les choses. Il était comptable à son évêque de sa foi, il n'était pas question de livrer Paullund à l'intempérance. Si le plaisir l'emportait, les excès n'étaient pas sans danger : beuverie, bombance, libertinage. Il avait fait ses humanités et sa théologie dans la capitale et il savait de quoi il parlait. Il avait bu son content de bière et il était bien au fait de ce que les mains recherchaient au bout de la quatrième chope.

Et c'était justement parce qu'il avait vu autre chose que sa

vocation l'avait conduit ici, sur la côte ouest du Jutland. Il éprouvait une admiration sans bornes pour ces gens qui affrontaient au quotidien un climat rude, une mer avide et une lande qui accordait des récoltes à sa guise. Ces gens-là faisaient chaque jour la preuve, dans tout ce qu'ils entreprenaient, de leur immense force de volonté. La volonté de vaincre toute résistance extérieure, et d'en devenir stoïques et humbles, même si derrière les portes closes ils avaient une notion concrète des rapports avec le café arrosé, le snaps et un corps chaud de femme. Et c'était dans cette nature fruste et obstinée, entre mer et ciel, qu'il avait trouvé sa Christina Sol, son Soleil. Le simple fait de lui donner cet autre nom était osé, à la limite de l'arrogance. Mais elle était la fille unique d'un couple de pêcheurs, qui l'avaient eue alors que sa mère était déjà trop âgée et qu'ils avaient abandonné tout espoir. Ils étaient extrêmement pauvres et, jusqu'à la naissance de Christina, sa mère avait accompagné son père à la pêche dans leur barque. Cela aussi, c'était *inouï*. Christina était réellement une fleur rare, un Isaac féminin que personne n'avait demandé à son père d'offrir en sacrifice à Dieu, avec une fragilité dans sa force à laquelle il n'osait pas toucher. Il l'adorait tout simplement, de la même manière que Mogens. Et c'était peut-être la raison pour laquelle il permettait à Mogens de vivre sa passion, quoique celle-ci l'effrayât par son intensité, par l'impression de déjà-vu.

Il faisait lui-même preuve de ferveur pour presque tout ce qu'il entreprenait. C'était chez lui une exigence innée. Il considérait l'oisiveté comme un vice impardonnable. Et sa foi en Dieu était solide comme un roc. Il était donc aussi de son devoir d'apprendre à son fils à réns fils fléchir.

Là il ne serait pas question de broderie. Le pasteur Thygesen était le premier à reconnaître que les enfants de paysans et de pêcheurs avaient davantage besoin de notions concrètes sur les toits de chaume que de connaissances en latin, et il était absolument convaincu que, si l'un des jeunes de Paullund disposait d'un don particulier, il s'en rendrait compte au moment de sa confirmation. Il ne serait pas encore trop tard. Mais à ce jour, il n'avait jamais été contraint de prendre en main un rejeton spirituel qui n'était pas à la bonne place.

Un pasteur était un maître, au sens propre du terme, du fait qu'il devait partager son savoir avec d'autres et servir de passeur, de *pontifex* entre Dieu et les hommes. Mais aussi les faire travailler dur dans leur domaine de prédilection, sans courir après l'or ou les biens matériels. Dans l'arène terrestre, il convenait d'avoir le strict nécessaire, le reste n'était que sacrilège. « Mieux

vaut s'activer comme une fourmi et porter des pantalons rapiécés que de se parer de beaux habits et n'être qu'un âne paresseux ! Tu comprends ce que je veux dire ? » Il entendait encore son père prononcer ces paroles, son père qui avait été pasteur lui aussi, même si c'était dans le nord de Sjælland, plus riche et plus civilisé.

Oui, il comprenait ce que son père avait voulu dire. Désormais, il allait imprimer ces mots chez son seul fils capable. Il lui remplirait la tête et le préparerait à Dieu, à la lumière profondément et sincèrement ressentie de Sa parole. Il préférerait ne pas penser qu'à plus long terme cela impliquerait de l'envoyer dans un lycée faire ses humanités. Le plus proche se trouvait à Malding. L'inscription annuelle coûtait les yeux de la tête, ils n'en avaient certes pas les moyens. Il devrait l'instruire lui-même au-delà de l'âge auquel les élèves entraient d'ordinaire dans ces établissements.

En outre, il rejetait l'idée de voir Christina séparée de lui et d'être confronté à ce qui resterait d'elle.

Entrer dans le bureau de son père équivalait à rendre visite à un étranger.

Mogens en fut intimidé et recueilli. Son père lui faisait une autre impression, il levait le menton plus haut, comme à l'église pendant le sermon. Sa barbe en l'air était noire comme du charbon.

– Assieds-toi là !

Il lui indiqua du doigt un côté de sa table de travail, où il avait placé un tabouret un peu trop bas, surmonté d'une couverture de laine soigneusement pliée. Mogens s'assit.

– C'est assez haut ?

Mogens se tortilla prudemment en hochant la tête. Survint alors ce dont il allait se souvenir à tout jamais. Son père sortit d'un tiroir du bureau les plus merveilleux objets et les posa devant lui en déclarant que c'étaient les siens.

– C'est pour toi, dit-il.

Enp heigh width = "1em">

Un porte-plume. Une petite boîte pleine de plumes en métal. Trois cahiers neufs dont les feuilles étaient blanches. Blanches ! Une bouteille d'encre et un épais papier buvard pour absorber le surplus d'encre de l'écriture. Deux livres reliés qu'il n'osait pas toucher. L'un était tout petit, l'autre extrêmement volumineux. Il brûlait d'envie de les ouvrir pour regarder les images.

– Merci beaucoup, papa !

– Tout ça restera ici et te servira à étudier.

Mogens acquiesça d'un air grave. *Étudier*... Il était évident que ces choses-là n'étaient pas pour jouer. Son père poussa vers lui le nécessaire à écrire.

– Personnellement, je préfère l'ancienne plume d'oie, je trouve l'écriture plus douce, mais toi, tu peux utiliser un bec de plume, dit-il.

Et Mogens comprit que la leçon avait commencé. Il devait d'abord apprendre à manier ce avec quoi il acquerrait le savoir.

C'était beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait imaginé. En tirant la langue presque jusqu'à son nez, il essaya d'insérer la plume dans le manche sans se piquer. Il se piqua malgré tout, mais ne broncha pas. En revanche, la plume tenait bon, brillante comme de l'argent, avec deux petites rondeurs vers la pointe.

– Trempe, maintenant ! Doucement. Laisse un petit peu dedans, le temps que l'encre se mette dans le bec. Et tu peux écrire là.

Son père avait pris du simple papier gris pour qu'il s'exerce, c'était la seule ombre au tableau, mais il en comprit l'utilité. La lettre qu'il avait prévu de former, la première lettre de son nom qu'il maîtrisait déjà joliment au crayon, se transforma en grosse tache bleue qui s'étala sur le papier telle une plaie sombre. Il rougit comme une pivoine, sans oser lever la tête. Mais son père déclara :

– C'est comme ça au début. Jusqu'à ce que tu saches t'y prendre. Mais ça va venir vite, mon garçon ! Et pense à tenir le manche de telle sorte que ta plume soit toujours dans le même sens ! Et pas trop d'encre la prochaine fois. Bien que le papier boive.

Mogens replongea le porte-plume. Même la vilaine tache était belle. Elle commençait à ressembler à une fleur dans le papier poreux. Cette fois-ci, il tapa doucement la plume contre le bord de l'encrier en la retirant. Il traça un beau M. avec tant de force et d'ardeur que la plume traversa le papier et creusa un profond sillon qui se termina par une nouvelle fleur.

– C'est bien, dit son père. Mais il ne faut pas appuyer si fort.

Mogens s'entraîna à écrire sur le papier gris jusqu'à ce que le bout de sa langue soit sur le point de sécher tellement il prenait l'air, tandis que son père lui prodiguait tranquillement des conseils au fur et à mesure du passage destructeur de la plume sur le papier.

– Ce n'est pas le papiet cpas le r qui convient, finit-il par constater. Je vais t'en donner du blanc. Il est plus serré, plus fin, mais plus dangereux par contre.

– Plus dangereux ?

– Oui, là il faut prendre beaucoup moins d'encre. Il est inutile de tremper la plume aussi souvent, mais le début est crucial. Et ton buvard doit être prêt à servir.

Son père souriait et Mogens oubliait qu'il avait eu envie de courir rejoindre sa mère. Il pourrait sans peine rester des jours ici. Et il eut soudain pitié de ses frères qui n'avaient jamais vécu ces moments-là.

– Pourquoi les autres n'ont-ils pas le droit d'apprendre ? demanda-t-il.

Son père ne répondit pas aussitôt. Il donna d'abord l'impression de ne pas avoir entendu la question, mais finalement il déclara :

– Parce que tu es le plus doué. C'est mon avis. Maintenant on ne parle plus de ça. Essaie sur le blanc !

Mogens voulut commencer sur la première page d'un des

cahiers neufs, mais il se rendit compte une fois de plus qu'il avait surestimé ses capacités, au moment où se déploya une nouvelle fleur mouillée. Il la contempla, les yeux étincelants, sans avoir honte de l'échec qu'elle représentait, car le fond blanc donnait libre cours au magnifique bleu de Prusse de la tache. C'était une couleur plus bleue que celle de la mer et du ciel. Elle rappelait d'une certaine manière un ciel dégagé à la tombée d'un soir d'automne par pleine lune, mais était encore plus belle sur le papier que dans la nature.

– Regarde ! s'écria Mogens. Regarde comme c'est beau !

– Non, rétorqua sèchement, très sèchement, son père. Non, ce n'est pas beau. Ça, c'est une tache d'encre. Et une tache d'encre n'est pas belle si tu avais l'intention de faire autre chose, d'écrire ton nom par exemple. Passe le buvard dessus ! Doucement, régulièrement, pour ne pas étendre la tache davantage.

Mogens saisit la poignée ronde du tampon buvard et le fit balancer mécaniquement sur le papier. La première limite était atteinte, la première ombre au tableau. Mais sa déception ne tarda pas à laisser la place au bonheur d'avoir une lettre bien formée. Et quand son père regarda la pendule et annonça que le premier jour d'école était terminé, Mogens n'en croyait pas ses oreilles. Il avait réussi l'exploit d'écrire son nom tout entier sur la première page d'un des cahiers. Le buvard avait brouillé les trois premières lettres qui avaient l'air inquiètes, doubles, comme tremblant de froid, mais son père le félicita.

– On n'utilise pas du sable aussi ? Sur l'encre ? s'enquit Mogens. Et on souffle pour l'enlever ?

– Oui, j'aimerais bien, mais ta maman n'apprécie pas le sable par terre. Elle dit qu'il y en a suffisamment à Paullund, sans qu'on ait besoin d'en acheter aussi en boîte pour souffler dessus.

Ils échaourm" > Ils ngèrent un rapide sourire.

– Maintenant il faut ôter la plume et la laver, continua-t-il. Et fermer la bouteille d'encre. On va mettre tes affaires là, sur l'étagère.

Il montra une petite étagère de sa table de travail, qu'il avait dégagée pour son fils. *Tes affaires*. Mogens avait hâte d'aller tout raconter à sa mère et voulut se précipiter dans le salon. Mais quand il descendit du tabouret et se redressa, il se mit à gémir.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda son père.

Il était constamment sur ses gardes lorsqu'il s'agissait de la santé de son fils.

– C'est seulement... partout.

Il avait mal à la nuque, aux épaules. C'était à peine s'il pouvait retirer le porte-plume de ses doigts crispés. Il ne sentait plus ses

fesses.

– Tu en as tout simplement trop fait ! remarqua son père avec un sourire de soulagement. Tu es resté comme une corde d'arc tendue pendant deux heures. Ça va passer. Tu t'es bien appliqué.

Lorsque Mogens fit à sa mère le récit de tout ce qui s'était passé, il insista toutefois essentiellement sur la couleur bleue de l'encre. Ce à quoi elle ressemblait. Son père ne pouvait pas l'entendre. Sa mère partageait sa joie et riait avec lui. Elle l'attira tout près d'elle, il enfouit son visage tout entier dans le creux de son cou.

Les livres n'avaient pas d'images. Pas une seule. Le plus gros des deux était le *Manuel de latin pour les écoles* de Madvig. Le plus petit était *L'Histoire biblique* de Birch, et Mogens avait l'habitude d'associer la Bible à des dessins. Il fut incapable de cacher sa déception quand, après plusieurs jours d'exercices d'écriture, il eut le droit de les regarder. Il les feuilleta plusieurs fois, à l'endroit et à l'envers, avant de les refermer en soupirant.

Son père montra celui de Birch du doigt.

– Tu vas me lire celui-ci à haute voix, dit-il. Et tu auras bien assez à t'occuper des lettres, tu n'as pas besoin d'images. Commence par lire les petites lettres de la première page !

Mogens rouvrit le livre.

– *Pour les enfants, surtout à la campagne, qui ont des capacités limitées et sont peu scolarisés.*

– Je voulais seulement que tu voies ça. Tu habites à la campagne et tu ne vas pas à l'école, mais tes capacités ne sont pas limitées, au contraire elles sont excellentes. On va étudier ce livre ensemble, mot à mot, ainsi tu comprendras mieux, plus tard, les paroles de Dieu dans leur perfection. Ça commence ici par la création de la Terre et ça se termine par la destruction de Jérusalem. C'est une édition très abrégée.

a p height

Voilà qui ne faisait aucun doute. C'était un petit livre tout mince, alors que la Bible de son père avait des milliers de pages extrêmement fines, couvertes de lettres minuscules.

– Mais c'est le tien. Écris ton nom dedans !

Le visage de Mogens s'éclaira. Vite, l'encrier, le porte-plume et la plume, tremper dans l'encre et écrire en s'appliquant. Ce furent dix bonnes minutes de travail.

Les lettres gothiques étaient beaucoup plus belles que l'écriture cursive à laquelle il s'entraînait. Il aurait bien voulu apprendre à écrire en gothique, mais son père refusa. Pas dans le bureau. Il aurait le droit dans la cuisine, au crayon sur du papier gris. Mais au crayon, c'était impossible. Il fallait un porte-plume pour tracer les petites pointes, les dentelures et autres fioritures.

– Il n'y a aucune raison de l'apprendre, déclara son père. Ceci est la parole imprimée. Pas ce qu'on écrit soi-même. Inutile d'insister.

Tout en lisant la petite histoire biblique, Mogens se surprit à admirer les lettres et à buter sur les mots. Par ailleurs, c'était passionnant de s'approprier soi-même le texte. Pour la première fois, il découvrit un enchaînement, vit que c'était *un ensemble*. Caïn qui tua Abel, la stupide femme de Loth qui avait du mal à abandonner sa maison et son or, Jacob qui s'allongea sur une pierre pour dormir et rêva d'une échelle qui atteignait le ciel, avec des anges à chaque barreau, le voyage en Égypte tel qu'en fait tout s'était déroulé : d'abord des gens sur le point de mourir de faim, et plus tard, une fois établis là-bas, l'ordre de tuer tous les garçons nouveau-nés en les jetant dans le Nil. Et ce fut le cas de Moïse, que sa mère plaça dans un panier et que la fille du roi recueillit et éleva dans toute la sagesse des Égyptiens. Une histoire merveilleuse !

– Il était grand et large, le Nil, papa ?

– Il existe toujours. Oui, il est très large.

– On peut jeter une pierre d'une rive à l'autre ?

– Non.

– On peut le traverser à la nage ?

– Tu n'y arriverais pas. D'ailleurs il y a des crocodiles. Qui mangent les hommes.

– J'aimerais bien voir un crocodile.

Son père se racla la gorge.

– Bon, on s'en tient à l'histoire, à ce qu'elle nous enseigne. Et on laisse le Nil continuer de couler sans nous en inquiéter davantage.

– Oui, papa.

– Elle obéissait à Dieu et pas aux hommes, voilà ce que pensait la mère de Moïse, reprit son père.

– C'est ce qu'il faut toujours faire ? demanda Mogens. Ne pas écouter les hommes si on croit qu'ils se trompent ?

– Ce n'est que si tu portes Dieu dans ton cœur et que tu connais Sa parole, que tu sauras différencier le bien du mal. Dans ce cas-là seulement tu pourras tourner le dos aux injonctions humaines.

– Une injonction ? C'est comme un commandement ?

– Oui.

– Mais on le sait déjà, hein ? Ce que disent les commandements. Ça se comprend tout seul. Qu'on ne doit pas mentir ou tuer des gens. Et qu'il n'existe qu'un seul Dieu.

Mogens trouvait d'ailleurs que c'était difficile d'imaginer le mot Dieu au pluriel, tant il était convaincu d'avance de la justesse du premier commandement.

Son père s'approcha de la fenêtre et lui tourna le dos pour ne pas montrer qu'il souriait. Mogens abordait, sans le savoir, les

grandes problématiques de la théologie. Mais comment l'expliquer ? À un enfant ?

– Les commandements, répondit-il sans se retourner, ne concernent pas uniquement ce qu'on fait, mais aussi ce qu'on pense, en son for intérieur. Or les bonnes pensées, nos idéaux, sont la volonté de Dieu en nous.

Il décida de ne pas creuser davantage la question, de ne pas chercher à expliquer que l'idéal chrétien se référait aussi à la conscience morale des hommes, de ceux qui n'avaient pas la foi en Dieu. Malheureusement, ou Dieu merci, selon la façon de voir les choses.

Il pivota sur lui-même et ajouta :

– Tu es un garçon intelligent. Tu portes le bon Dieu dans ton cœur. C'est pour ça que les commandements te paraissent évidents. C'est l'explication.

– Est-ce que tout ce qui est dans la Bible est vrai ?

– Oui.

Le pasteur Thygesen n'envisagea même pas de *commencer* à nuancer cette affirmation.

– Continue à lire ! dit-il.

Mogens trouvait souvent qu'il y avait dans la Bible des choses bien trop étranges pour pouvoir les avaler toutes crues. Mais son bon sens le retenait de défier son père trop souvent. Il avait entendu bon nombre de ses sermons, assis sur le banc parmi les adultes de Paullund qui prenaient les récits bibliques pour argent comptant. Il comprenait d'instinct que, s'il exprimait certaines de ses réflexions dans le bureau de son père, il serait en terrain glissant. Non pas que son père se fâcherait. C'était peu probable. Mais Mogens avait peur de le blesser en posant trop de questions sur le texte. Son père croyait manifestement que tout était vrai. Il avait coutume de dire :

– Heureux sont ceux qui n'ont pas vu et qt-c pas vuui ont cru !

Mais Mogens aurait bien aimé voir un homme de cent soixante-quinze ans. Le plus âgé qu'il ait vu en avait soixante-douze, le vieux Valdemar Hode qui parvenait à peine à marcher. Son père ne pouvait quand même pas croire le plus sérieusement du monde qu'il était possible d'avoir cent soixante-quinze ans ! Et cette histoire de béliet retenu par les cornes dans un buisson, juste après qu'il fut épargné à Abraham de tuer son fils... Un béliet ne se trouve pas dans cette situation sans avoir fait énormément de bruit avant, et Abraham l'aurait quand même bien remarqué ? D'ailleurs rien que le fait de tenir prêt le couteau sur la gorge de son fils n'était pas facile à admettre, même si Dieu ne saurait

jamais jusqu'à quel point Abraham lui obéirait. Car il avait loué Dieu haut et fort. Ainsi Dieu ne le croyait-il pas sur parole ? Dieu était capable de lire les pensées des gens sans grande difficulté, il ne devait donc pas avoir de mal à savoir si Abraham mentait ou non, *car le Seigneur sonde tous les cœurs et pénètre toutes les pensées*. Et que dire de ce buisson qui se mit à brûler et qui était la voix de Dieu ? Ailleurs, Dieu parlait normalement en utilisant des mots qu'on comprenait tout de suite, alors pourquoi pas cette fois-là ? Et lorsque Daniel passa toute la nuit dans la fosse aux lions sans qu'ils lui fassent de mal, simplement parce que son innocence était sacrée quand il avait prié alors qu'il n'en avait pas le droit, qu'est-ce que les lions en savaient ? Si les lions avaient l'habitude de dévorer les hommes qu'on leur jetait, comment pouvaient-ils savoir que Daniel n'était pas bon à manger, du fait que Dieu veillait sur lui ? Cela devait signifier que les lions aussi parlaient avec Dieu, or les lions étaient des animaux, et ailleurs dans la Bible, les animaux étaient massacrés sans merci et sans que Dieu cherche à savoir s'ils avaient la foi. C'était comme à Sodome. Certains, comme Loth, furent prévenus à temps, mais tous les autres gens périrent, ainsi que tous les animaux, et personne ne les prit en considération ou ne vérifia leurs croyances. Et s'il y avait eu un lion, un du genre de ceux qui avaient compris que Daniel était pieux et craignait Dieu, il aurait tout de même bien pu être épargné ?

Il y avait néanmoins des questions que Mogens ne pouvait s'empêcher de poser à son père.

– Comment Jacob peut-il épouser deux femmes ? Sans que la première soit morte d'abord ?

– Léa et Rachel étaient sœurs, balbutia-t-il.

Mogens attendit.

– On pouvait le faire, à cette époque-là, poursuivit son père.

– Est-ce que Dieu disait ça ? Qu'on avait le droit ?

– Pas précisément, mais...

– Ce n'est pas possible à Paullund, hein, papa ? Toi, tu ne peux pas ? Est-ce que maman aurait aimé ça ?

– Non. Continue à lire !

Mogens s'inquiétait aussi du fait que Dieu puisse tuer. Il ne respectait pas lui-même ses dix commande

– Est-ce que Dieu peut me tuer si je fais quelque chose de mal ?

– Non, comment peux-tu croire une chose pareille ? Tu es un enfant, Mogens !

– Mais si j'étais adulte et que j'habitais à Sodome. Ou dans une des autres villes des environs, où la terre s'est ouverte et a tout englouti dans le feu et la fumée.

- Eh bien...
 - Est-ce que je serais tué ?
 - Non, je pense que tu serais l'un de ceux qui devaient épouser les filles de Loth et que tu aurais été averti à temps.
- Son père sourit, soulagé par sa propre réponse.

Les leçons dans le bureau étaient sacrées aux yeux des autres. Personne ne les dérangeait. Franchir la porte et replonger dans la vie de la maison, c'était comme passer d'une couleur à une autre. Tantôt il trouvait bon d'en sortir. Tantôt il regrettait immédiatement l'atmosphère du cabinet de travail, le dessus du bureau et les livres devant lui, le portrait de l'évêque Boldt sur le mur, à côté de la petite croix, la couverture de laine qui piquait et grattait, la silhouette de son père qui se consacrait entièrement à lui, en pensée et en parole. Il arrivait même, certains jours, que Mogens ait l'impression d'avoir une chance inouïe de posséder un tel père. D'autres jours, il aurait préféré enfoncer des brins de paille dans le groin des cochons et les voir éternuer dans le soleil, un jet de gouttelettes éclairées d'un arc-en-ciel.

Ce fut par une journée torride, sans le vent habituel, que Frode Nicolai demanda à Mogens ce qu'il apprenait en fait dans le bureau. Frode était petit, rond et brun, il avait toujours les mains sales. La crasse formait de petits carrés parfaits autour de ses ongles. Frode était le seul de la fratrie avec qui Mogens pouvait se détendre, surtout quand son père et lui venaient de lire l'histoire de Jacob et de ses douze fils. Il aurait bien aimé parler de la jalousie avec Frode. C'était une notion nouvelle, inattendue et angoissante.

– J'apprends à écrire, on lit la Bible, et bientôt je vais commencer le latin. Et celui qui a écrit le livre de latin a presque le même nom que toi, il s'appelle Johan Nicolai, expliqua Mogens.

Ils étaient accroupis à l'ombre, au pied du mur blanchi à la chaux, et construisaient des pyramides avec des petits cailloux. Ils crachaient dessus pour qu'ils tiennent collés. La vague de chaleur durait depuis plus d'une semaine. Tout était silencieux et les vieilles gens mouraient comme des mouches. Leur mère s'affairait chez les autres, les réconfortait et leur portait de la soupe. Elle veillait à donner deux pièces de cinq øre aux plus pauvres, celles qu'on astiquait pour les placer sur ode placerles yeux des défunts. Les plus pauvres ne pouvaient pas se priver de dix øre. Elle racontait cela le soir et Elise aussi était au courant des décès qui se succédaient. Étant donné l'air étouffant qu'ils avaient ce jour-là, Elise avait annoncé dès le petit-déjeuner qu'elle connaissait au moins deux personnes qui n'auraient plus le courage de continuer à avancer dans cette vallée des larmes. Elise restait célibataire. Elle était toujours *domestique* chez eux, dormait sur la banquette de la cuisine et avait ainsi, par bonheur, évité les douleurs d'un accouchement. Petit Carl, qui était maintenant plus grand que leur mère, disait que c'était parce qu'elle n'avait qu'une seule oreille. Elle cachait le curieux trou dépourvu de pavillon sous ses cheveux et son foulard, Mogens n'avait jamais réussi à le voir. Elle n'ôtait même pas son foulard par une telle canicule, Petit Carl devait avoir raison.

Mogens et Frode étaient allés à l'église porter de l'eau au fossoyeur, sur ordre de leur mère. Il y avait tant à creuser que c'était devenu une activité quotidienne. Le fossoyeur était trempé de sueur de la tête aux pieds, il clouait des planches autour des parois dans la fosse pour empêcher le sable de s'écrouler. Ses yeux

ressemblaient à ceux d'un cabillaud mort, bleu pâle et fixes. Il avala l'eau si vite qu'au moins la moitié lui ruissela sur la poitrine, après quoi il leur lança le gobelet en fer-blanc sans dire merci.

– Pourquoi dois-tu apprendre autant de choses ? demanda Frode.

– Tu es jaloux ? rétorqua Mogens.

Frode le dévisagea simplement.

– Jacob avait douze fils, mais c'était Joseph qu'il aimait le plus, déclara Mogens.

– Maman a lu ça, dit Frode.

Mogens ne s'en souvenait pas.

– C'est vrai ?

– Oui, reprit Frode. Les autres ont vendu Joseph à un marchand d'esclaves, il est arrivé chez Potiphar dont la méchante femme lui a arraché sa chemise parce qu'elle éprouvait pour lui... un amour inconvenant.

– Et Joseph a été jeté en prison parce que Potiphar a cru qu'il était coupable, ajouta Mogens. Dire que la chemise s'est déchirée ! À la couture ! Mais toi, Petit Carl, Peter et Frederic, vous ne voulez pas me vendre à un marchand d'esclaves ?

Frode éclata de rire, la nuque appuyée contre le mur.

– Il n'y a pas de marchands d'esclaves à Paullund ! Ils vivent plus au sud !

– D'ailleurs, fit Mogens. Je ne crois pas que ce soit moi que papa aime le plus.

– Si, c'est sûr ! rétorqua Frode. Mais de toute façon, je n'ai pas envie d'être pasteur. Et puis c'est maman qu'il aime par-dessus tout. À moins que ce ne soit Dieu.

Frode allongea la jambe et rapprocha de lui un tas de petits cailloux avec son sabot.

– Je n'arrive jamais à faire de belles lettres à l'encre. Ça va mieux au crayon.

– Où est papa ? demanda Mogens en se levant.

– Dans l'église, avec Sophus le sacristain. Ils sont sans doute en train d'écrire dans les registres les noms de tous ceux qui meurent.

– Viens ! dit Mogens.

L'évêque Boldt, sur le mur, les observa en silence lorsqu'ils pénétrèrent dans la pièce. Les lames du parquet grincèrent comme d'habitude, toujours au même endroit. Toutefois, à ce bruit, leur pouls s'accéléra. Mogens avança jusqu'au bureau et pointa du

doigt :

– Ça, c'est mon étagère, ce sont mes affaires.

Il les prit religieusement, montra à Frode le prénom de Madvig dans le livre de latin, remit tout à sa place sur l'étagère, sauf un cahier. Il sortit l'encre, le porte-plume et la boîte de plumes.

– On va écrire ton nom, en lettres gothiques, chuchota-t-il.

Frode ne dit pas un mot. Il avala sa salive sans quitter les mains de Mogens du regard. Mogens emmancha la plume, ouvrit la bouteille d'encre et le cahier. Puis il écrivit un F gothique parfait sur la dernière page.

– À toi d'écrire un petit r !

Il tendit le porte-plume à Frode, qui le tint solidement par le manche. Mogens remarqua que son frère sentait la terre et l'étoffe, une odeur douceâtre montait de ses sabots. Il était conscient de l'instant et des détails, exactement comme lorsqu'il se réveillait après un rêve riche en événements, à la seconde même où l'action rejaillissait sur lui. L'instant d'après, il comprit ce que cela signifiait d'être bon, plein d'amour, tout ce dont parlait son père. De faire découvrir quelque chose d'incroyablement beau à quelqu'un d'autre.

– Tu vois la couleur ? murmura-t-il. Tu vois comme elle est bleue et dense sur le fond blanc ?

Frode appuya, la plume se fendit, des gouttelettes ruisselèrent sur le papier, débordèrent des limites de la feuille et s'imprégnèrent dans le bois. Reculant de deux pas, Frode lâcha le porte-plume que Mogens tenta de rattraper au vol. Mais ce faisant, il renversa la bouteille. L'encre se déversa comme du sang empoisonné sur la surface en bois du bureau et atteignit les livres de son père posés contre le mur. L'étude du catéchisme et le livre de psaumes de Pontoppidan, *L'Atlas danois*, *Adam Homo* de Paludan-Müller, Cicéron, Hérodote, l'histoire de l'Église du Danemark en quatre tomes et les propres cahiers de son père. Mogens sentit sa gorge se nouer, l'épaisse crête de coq sanguinolente y était en train de gonfler. Il émit un sifflement, cracha en poussant des cris, eut l'impression de voir des gouttes de sang rouge gicler de sa bouche. La porte claqua derrière lui. Il entendit son frère hurler à tue-, prler à tête et Elise arriva en courant. Mais il gisait déjà par terre, une odeur de vomi dans les narines. Avant que tout ne devienne aussi noir que le regard de l'évêque Boldt.

Lorsqu'il se réveilla, il était dans son lit et son père à son chevet. Il aurait préféré que ce fût sa mère. Il referma aussitôt les yeux et prit la mesure de sa respiration. Elle était normale,

dégagée. Il aurait mieux valu qu'il soit malade maintenant, gravement malade, et que le fossoyeur creuse pour lui, pas pour les vieilles gens. Car ceci n'était pas un rêve. Aucune image ne découlait de son sommeil. Et les livres de son père ! Que celui-ci chérissait tant ! Surtout celui avec les cartes, dans lequel Mogens avait à peine pu regarder comme ils n'en étaient encore qu'au Danemark et à la Terre sainte.

Mais il s'en voulut immédiatement d'avoir eu une telle pensée, car c'était le livre que lui-même regretterait le plus. Pour son père, ce serait sans doute tous les autres. Et comment allait-il préparer ceux qui allaient faire leur confirmation si tous ses cahiers étaient saccagés ?

– Tu n'as qu'à saccager les miens aussi, murmura-t-il sans ouvrir les yeux.

– Tes quoi ? demanda son père.

Mogens écouta attentivement ces mots, la façon dont son père les avait prononcés. Avec tristesse ou sévérité ? Il en conclut, désespéré, que ce n'était ni l'une ni l'autre.

– Mes livres. Le latin et l'histoire de la Bible. Et tout ce que j'ai écrit. Pour me punir d'avoir...

– Mes livres ne sont pas saccagés. Tu peux ouvrir les yeux. Il n'y a qu'un peu d'encre qui a remonté par la tranche, mais on lit toujours très bien ce qu'il y a dedans. En revanche, le plateau du bureau est devenu bleu. Il n'y a rien à y faire. Et tu n'as plus de cahiers. Qu'est-ce que tu allais faire dans cette pièce ?

– Montrer à Frode Nicolai.

– Dors maintenant !

Il resta éveillé pendant des heures dans la chaleur de la chambre, à regarder les mouches sur la fenêtre qui cherchaient vainement à sortir. Il se força à penser aux marchands d'esclaves et au feu qui surgissait de la terre. Il aurait préféré que son père fût nettement en colère, mais c'était avant tout la présence de sa mère qu'il aurait souhaitée. Il n'entendait sa voix nulle part, ni dans la maison ni dehors. Alors il cracha sur ses doigts et les posa sur ses paupières, en imaginant qu'il s'agissait de pièces de cinq øre tout juste astiquées et que c'était sa mère qui les avait mises.

Au bout d'un ou deux ans, le petit Mogens commença à comprendre que les connaissances engrangées n'étaient liées ni à l'envie ni à l'intérêt. En fait, on ne choisissait pas le sujet qui semblait le plus amusant, pour ensuite le traiter plus en profondeur. Il absorbait tout ce qu'il pouvait à partir des temps forts comme les discussions fascinantes, à propos des *wid* et des *propo* cartes du monde par exemple, qui lui permettaient d'entraîner son père dans de longues digressions sur les pays étrangers et les explorateurs. Et il adorait la belle écriture et ne voyait pas le temps passer. Mais les deux heures devinrent peu à peu trois, puis quatre. Quatre heures souvent très longues. La dernière passée seul à bâcher son latin.

La couverture de laine avait disparu. Il n'en avait plus besoin. Et il s'était habitué à considérer le dessus du bureau souillé d'encre comme la preuve de son insuffisance par rapport à Dieu. C'était ainsi qu'ils en avaient parlé et l'avaient replacé dans un contexte. Tel Jésus, son père lui avait pardonné et montré dans la pratique ce qu'était l'amour. Mais Mogens aurait préféré garder le sentiment qu'il avait éprouvé au moment où il avait tendu le porte-plume à Frode qui ouvrait de grands yeux. Il n'avait pas d'envie d'admettre qu'il avait mal agi, mais comment pouvait-il faire autrement alors que son père tenait avec tant d'indulgence à lui pardonner ?

Il regardait souvent par la fenêtre pendant que son père parlait. Il se laissait absorber par le portrait de l'évêque. Il écoutait les voix. Un simple *cocorico* lancé par un coq plein d'entrain suffisait à le faire émerger des longues explications de son père.

– Et les *distributifs* sont des *adjectifs* à trois terminaisons suivant la seconde et la première déclinaison au...

Mogens fixait son père d'un regard absent, où en étaient-ils ?

– La seconde et la première déclinaison au... quoi ?

– Singu..., dit Mogens.

– Non, pluriel. Et ça donne... pour six ?

– *Seni*.

– Bien. Pour douze ?

Il redressa le dos et laissa passer la belle humeur du coq.

– *Duodeni*.

– Pour trois cents ?

– Attends un peu ! fit Mogens.

Il fallait qu'il repasse tout dans sa tête pour arriver jusqu'à trois cents.

– *Treceni*.

– Bien ! Et dix-neuf ?

Là il fallait qu'il compte à l'envers. Mais ça n'allait pas. Il devait recommencer au début.

– *Viceni* ?

– Non, c'est vingt. Dix-neuf, c'est *noveni deni*. Mais on peut dire aussi *undeviceni*. Et rappelle-toi que le *c* se prononce comme un *k*, quand il est seul. Et quelle sorte d'interrogatif correspond à ces nombres ?

Euh... je ne me rappelle pas, papa. Quelque chose en *q*.

– *Quoteni*. C'est-à-dire... combien pour chacun.

– Oui, fit Mogens.

Il baissa honteusement les yeux sur le livre.

– Écris ! ordonna son père.

Mogens s'empessa de prendre son porte-plume et de le tremper dans l'encre.

– *Cæsar et Ariovistus denos comites ad colloquium adduxerunt*. Là on voit comment on utilise le partitif quand il décrit un certain nombre pour chacune des personnes en question.

Mogens aimait écrire les *x*. C'était une lettre merveilleuse, symétrique, et il y en avait beaucoup en latin.

– Et quel partitif est utilisé ici, Mogens ?

– Hem...

– *Deni* ! Pour dix ! *Cæsar et Ariovistus denos comites ad colloquium adduxerunt* ! César et Ariovistus ont chacun dix compagnons ! Écris... *singuli homines, singuli cives*. Tu sais au moins ce que ça veut dire ?

– Tout homme et tout...

Il y eut un silence. Bien trop long.

– Non ! lâcha son père. Chaque homme, chaque citoyen ! Les distributifs sont des adjectifs, Mogens !

Il ressentit à nouveau l'angoisse. Il était impossible d'assimiler tout ce dont son père parlait sans s'appuyer sur les livres. Le latin. Et le grec. Pourquoi fallait-il apprendre ça ? Pourquoi lire le Nouveau Testament en grec alors que la traduction danoise était déjà sur l'étagère ? Son père lui avait expliqué que le latin et le grec fortifiaient le cerveau.

– *Disciplina sollerti fingitur ingenium* ! L'esprit se forme grâce à un enseignement rigoureux. C'est la première chose que j'ai apprise à l'école métropolitaine de Copenhague.

Mogens avait plus l'impression que son cerveau s'abîmait, qu'il se désagrégeait. Son père s'enthousiasmait du fait que c'était grâce aux poètes latins qu'ils pouvaient aujourd'hui, dans le tout petit Paullund, prononcer des mots et évoquer les pensées d'une civilisation méditerranéenne disparue.

– Mais elle n'existe plus ? Vraiment ?

– Seul Dieu peut créer quelque chose d'éternel, affirmait son père. Mais si seulement il avait bénéficié d'un ordre moral au quotidien, l'Empire romain existerait encore aujourd'hui.

– On aurait pu y aller ?

– Oui.

C'était tout de suite plus amusant à imaginer. Un petit moment. Jusqu'à ce que les lettres de Cicéron arrivent sur le dessus bleu du bureau. Ou que son père ouvre son Virgile ou son Ovide, et que les odeurs d'un empire déchu parviennent aux narines de Mogens.

Sa mère essaya de lui expliquer d'une autre façon, plus terre à terre.

– Le latin est une langue importante. C'est la langue de l'Église. À Copenhague, tous les gens importants savent le latin.

– Mais j'habite à Paullund, maman.

– Tu veux devenir pêcheur ?

– Non.

– Tu veux être paysan ? Avoir ta propre ferme ?

Certes, il s'imaginait bien dans sa ferme, avec ses propres animaux à soigner et à observer, mais il était conscient du travail que cela représentait. Il le voyait tous les jours sur le visage des agriculteurs.

– Non.

– Que veux-tu faire alors ?

– Je veux... écrire. J'aime bien tracer les lettres.

– Mais il faut que les lettres aient un sens. Il faut que ça tienne debout, Mogens !

– Le bruit de la plume est beau. Et la couleur. Regarde !

Il lui montra une tache d'encre sur son index en riant tout haut.

– Mogens ! Écoute-moi ! Ce sont des enfantillages ! C'était drôle quand tu étais plus petit et que tout était nouveau et captivant. Tu es un garçon intelligent, tu peux si tu veux. Il ne faut pas que tu déçoives ton père.

– L'histoire biblique peut être amusante... en danois.

Le petit abrégé de Birch n'était plus de mise. Dorénavant ils utilisaient la Bible elle-même. Les récits étaient compliqués, présentaient quantité de facettes, et Mogens préférait de loin la lecture de l'Ancien Testament, où il retrouvait les histoires

simples, colorées et compréhensibles. Mais pour l'instant ils lisaient *l'Évangile selon saint Jean* en danois. Mogens le trouvait horriblement ennuyeux. Mais quelquefois il parvenait à axer ses questions vers l'Ancien Testament et le temps passait plus vite. Le désobéissant Absalon, David et le sage Salomon lui manquaient.

- Amusante ? répéta sa mère.
- Les récits de l'Ancien Testament.
- Mais; ! em" > – pas du Nouveau ?
- Non, il ne s'y passe pas grand-chose.
- Si ton père t'entendait...

Il détourna les yeux sans répondre. Pour la première fois, il sentit un fossé entre sa mère et lui. Il voyait en elle sa propre peur de tout ce qu'il n'apprendrait pas par manque d'intérêt. *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe...* Il ne trouvait à cela ni queue ni tête, il ne se passait vraiment rien ! Ils ne faisaient que se demander les uns les autres qui ils étaient, ils se parlaient et se répondaient de la même manière, et Jésus s'adressait à tous, répétant à n'en plus finir les plus parfaites évidences : faire preuve d'amour et de compréhension, pardonner, accorder sa confiance à ceux qui au départ n'étaient pas fiables. Et pourquoi avait-on besoin d'autant d'Évangiles différents uniquement pour prouver la réalité de la vie de Jésus ? Mogens se serait bien contenté d'un seul et aurait cru sur-le-champ que chaque mot était vrai, rien que pour gagner du temps.

– C'est une question de volonté, Mogens. Tu as neuf ans, tu es un grand garçon. Ne veux-tu pas être pasteur comme ton père ?

– Si, maman !

Il appuya ces mots d'un hochement de tête, afin qu'elle le crût.

– Alors tu dois apprendre le latin. Et le grec.

Mais qu'avait-il donc ? Il n'était heureux, apparemment, que s'il s'absorbait dans ce qui était *beau*. Cela ne s'accordait pas avec les gens de Paullund, et pas davantage avec les leçons de son père. Les psaumes chantés à l'église le rendaient heureux, le ciel, la mer, les vols de cygnes, les coquillages et les fleurs sur la lande, même si c'était de plus en plus rarement en compagnie de sa mère. Il allait seul. Les images, les dessins, les belles écritures lui donnaient d'intenses bouffées de bonheur, et le latin était en fait ce qu'il y avait de mieux avec ses *o*, ses *c* et ses *x*. *Centurio*, quel mot superbe, peut-être le plus beau à sa connaissance. Et *Socrates exsecrari eum solebat*. La plume glissait sur le papier et aurait continué à écrire quand bien même il l'aurait lâchée !

- Nominatif singulier !
- *Is, ea, id.*
- Accusatif !
- *Eum, eam.*
- Génitif ?
- *Ej... us.*
- Oui, Mogens. *Ejus* à tous les genres. Mais le génitif pluriel ?
- *Eorum, earum, e...*ckquote>
 - *Eorum.* Bon. Regarde page 102. Sur les pages suivantes, tu as toutes les conjugaisons aux différentes personnes et aux différents nombres pour chaque temps dans chaque groupe, *amo* pour le premier, *moneo* pour le deuxième, *scribo* pour le troisième et *audio* pour le quatrième. Tu vois ?
- Mogens voyait.
 - Il faut potasser ça. Tu peux travailler seul ici. Et tout recopier. La main aide à se souvenir.

Dehors il pleuvait, une pluie grise chargée de sable, oblique, qui venait de la mer du Nord. Il envoyait tous ceux qui étaient dehors. Les animaux. Les hommes courbés dans les champs. Les pêcheurs qui trimaient avec leurs filets sur la plage. Il aurait préféré être un simple oyat rabattu par le vent au sommet de la dune au lieu d'être assis là. Ou un misérable colporteur, toujours par les chemins, avec des épingles et des petits textes imprimés dans son sac, qu'il troquait contre de vieux chiffons, de quoi manger et un endroit où dormir. Il aurait même aimé faire comme sa mère, rendre visite aux vieux et aux malades. Oui, il serait volontiers parti avec elle attacher des lamelles d'oignon trempées dans du vinaigre autour des cors au pied des vieilles, si seulement il avait pu éviter de peiner sur Madvig. Comment sa pauvre petite main allait-elle pouvoir l'aider à mémoriser tout ça ?

Il entendit Elise crier quelque chose à ses frères. Il songea un peu au trou dans sa tête qu'il aimerait bien voir. Il contempla la chaîne en or autour du cou de l'évêque. Il passa la main sur le bois devenu bleu. Il plongea sa plume plusieurs fois en laissant l'encre s'égoutter dans l'encrier, avant de commencer : *amo, moneo, scribo, audio*, j'aime, j'avertis, j'écris, j'entends, *amas, mones, scribis, audis*, tu aimes, tu avertis, tu écris, tu entends. Il n'alla pas plus loin. Il eut l'impression que sa main se tendit d'elle-même pour prendre l'atlas. La marque bleue de l'encre n'avait pas du tout abîmé les cartes, elle ressemblait en fait à un liseré brodé qui aurait

toujours existé. Comme le pauvre Atlas qui devait éternellement soutenir la voûte céleste, son châtement pour avoir pris part au combat des Titans contre les dieux. C'était nettement plus savoureux que le présent de l'indicatif au singulier.

Mogens tourna les pages au hasard et s'arrêta sur Copenhague qu'il contempla d'un œil langoureux. La ville était un petit point surmonté d'une minuscule église et d'une couronne royale. Il referma le livre en poussant un soupir de condamné à mort, le reposa à sa place et écrivit : *amat, monet, scribit, audit*, il ou elle aime, il ou elle avertit, il ou elle écrit, il ou elle entend.

Son écriture était fine et régulière, ses mots faisaient bel effet et une heure serait bientôt passée. S'il évitait d'écouter les tic-tac, il allait plus vite. Tout l'art était de refouler les bruits à la limite du conscient. Plus il y prêtait attention, plus les tic-tac ralentissaient, jusqu'à ce que le temps s'arrête et que le balancier s'immobilise comme s'il était pris dans la graisse figée, et Mogens était prisonnier, tel Atlas portant le globe dans ses mains pour l'éternité.

Mogens avait franchi le cap des douze ans, l'automne touchait à sa fin, il commençait à regarder les filles. Il s'était rendu compte, du jour au lendemain, de plaisir qu'il avait à les observer, même si sa mère demeurait inégalée. Il l'aurait volontiers étreinte plus souvent, mais il comprenait que ce n'était plus de son âge. Elle ne le prenait plus dans ses bras depuis longtemps, ne courait plus avec lui dans la lande où le vent défaisait les cheveux blonds de son chignon. Elle lui manquait, il rêvait d'elle. Quand elle venait l'embrasser pour lui souhaiter une bonne nuit, il n'avait pas envie de la lâcher. Le parfum de sa nuque lui donnait un goût sucré dans la bouche. Il était gêné de sentir le contact de sa poitrine quand elle lui coupait les cheveux. Il fut ravi de voir ses chevilles à la chaleur de l'été. Il aurait aimé la tenir par la taille, la serrer bien fort contre lui. Il était soulagé qu'elle n'ait plus été enceinte après lui, mais il ignorait pourquoi.

Elle était encore jeune. Les traits de son visage ne s'étaient pas du tout altérés. Ils étaient comme dessinés sur sa peau, volontairement dessinés. Et ses yeux étaient aussi clairs et rayonnants qu'auparavant, quand elle partageait sa joie de vivre avec lui dès qu'elle avait un moment de libre. Il trouvait étrange que son père et sa mère ne fassent plus d'enfants. Car ils couchaient dans le lit le plus grand, le plus large, et c'était la nuit qu'on s'entendait pour en avoir. C'était tout ce qu'il savait. Frode lui avait donné divers détails supplémentaires, mais il n'en avait pas tenu compte, sa mère n'était pas comme ça. Or les filles occupaient de plus en plus ses pensées, surtout Adele et Jakobine, les deux sœurs qui habitaient à Abelsbæk. Il ne comprenait rien à leur comportement. Quand elles l'apercevaient, elles se mettaient à rire et s'enfuyaient, laissant voir leurs jambes sous leurs jupes qui se soulevaient. On aurait dit des oiseaux sauvages qu'il lui était impossible d'approcher. Pourtant il aurait bien voulu. Il réalisait tout au plus qu'elles étaient des femmes, comme sa mère, simplement dans une version plus petite, qu'il aurait aimé sentir, toucher, goûter.

- Tu ne devais pas apprendre ton grec ? demanda Elise.
Il s'était assis à côté d'elle dans la cuisine.
- Je l'ai appris.
- Tu le sais ?

– Non. Où est maman ?

– Au port. Les barques rentrent. Ta mère voulait qu'ils nous rapportent un peu de poisson frais.

Petit Carl et Peter reviendraient aussi lorsqu'ils auraient fini de s'occuper des filets. Peter allait désormais pêcher tous les jours, sur le même bateau que Petit Carl.

Elise nettoyait les couteaux et les fourchettes dans une lessive à la cendre pour chasser les mauvaises odeurs de hareng salé et d'oignon. Il faisait frais dans la pénombre de la cuisine. Mogens pensa aux filles et au poisson qu'on venait de pêcher, tandis que les phrases grecques atrocement longues d'Hérodote s'élevaient comme des tours dans sa tête. Il se rappellerait toute sa vie l'atmosphère de cet instant, chaque détail : la manière dont il était vêtu, ce à quoi il pensait juste avant, comment les mains d'Elise s'activaient sur les lames de couteaux. Car ce jour-là il apprit que l'innocence était une notion incompréhensible, jusqu'au moment où on la perdait pour toujours. L'innocence qui consistait à croire que, si l'on se contentait de mettre un pied devant l'autre et de parcourir honnêtement le monde, il n'arriverait rien de mal sans qu'on le sache par avance, comme par exemple une punition, une tempête, un mal de ventre ou des morceaux de pain bien trop secs dans du lait caillé. Mogens avait une vue d'ensemble du monde. L'existence était partagée entre plaisir et déplaisir, jour et nuit, présence et absence, liberté et devoir. Mais il n'avait pas de conception personnelle de la vie et de la mort. Avant d'entendre sa mère pousser un cri au loin, puis Elise lâcher les couteaux et, enfonçant les mains dans son tablier, crier à son tour, comme le font instinctivement les femmes qui perçoivent dans le cri d'une autre femme qu'un malheur est survenu.

Deux pêcheurs arrivaient en portant Petit Carl à eux deux. Ses lèvres étaient bleues. Il ne bougeait pas. De l'eau coulait de ses cheveux. Il avait de l'écume rose sur le menton et aux coins de la bouche, et il lui manquait ses chaussures. Sa mère et Peter appelèrent son père, hurlant que Petit Carl était mort.

Son père sortit de la chambre en chemise, les cheveux emmêlés. Voir son père dans cet état fut peut-être le pire. Plus rien n'était comme il se devait, le monde s'était brisé à tout jamais, on avait ressenti le choc d'une mort soudaine qui ébranle la normalité, par-delà la dignité humaine et les règles de conduite. Mogens s'effondra sans bruit le long du mur tandis que son père se jeta à genoux devant son enfant, qui n'était plus un petit garçon mais un beau jeune homme de dix-sept ans, de son vivant doux et jovial, doué pour travailler en mer, qui économisait pour s'acheter sa

propre barque en réparant les filets des autres le soir et en effectuant diverses tâches à l'occasion.

Mogens prêta attention aux mots prononcés. Ils avaient beau se trouver dans la même petite pièce, ils criaient tous. Ils criaient qu'il était tombé à l'eau avec les filets lestés de plombs, qu'il s'était pris le pied dans un cordage sur une mer sans danger, dont la houle était prévisible. Il leur avait peut-être fallu dix minutes pour le remonter à bord. Mais c'était trop tard. Ils lui avaient frappé dans le dos, l'avaient mis en tête en bas, mais n'avaient pas décelé le moindre signe de vie.

Sa mère, agenouillée près de son père, balançait la tête d'un côté et de l'autre comme si elle était devenue trop lourde à porter. Le père tenait la tête de son fils dans ses deux mains et murmurait un flot de paroles que personne ne comprenait. Le parquet était trempé du fait des bottes, de son frère mort et des larmes. Les joues luisantes de son père étaient effrayantes. Mogens ne pleurait pas. Il respirait en s'efforçant de ne pas tenir compte de sa gorge qui se serrait. Il ne connaissait pas ces gens-là, ni son père ni sa mère. Tous des étrangers. Et Petit Carl était là sans être là.

– Notre fils est maintenant auprès de Dieu, notre Père, entendit-il enfin son père déclarer.

Il parlait d'une voix morne, méconnaissable. C'était bien trop bre'ien trof, venant de sa part. D'ailleurs il ajouta :

– Dieu l'a appelé à lui, Christina, c'était sa volonté et son droit.

– Non, non, non, murmura-t-elle.

– Si, dit-il en se levant.

Mogens suivit les pêcheurs lorsque ceux-ci se retirèrent. Personne ne le remarqua sortir de la maison. Il savait que Petit Carl fréquentait déjà une fille. Frode l'avait mis au courant. Il essaya d'imaginer comment avait été la vie de Petit Carl. Se lever le matin et être dans sa peau. Se réjouir ou redouter d'aller à la pêche, selon le temps ou les vents. Imaginer les pensées de Petit Carl derrière son visage, posséder ce visage, avoir hâte de rejoindre cette jeune fille dont même Frode ignorait qui elle était, et puis soudain ne plus exister. Dieu l'avait tué. Il avait attendu qu'il ait dix-sept ans et frappé brusquement, alors qu'il faisait beau, que personne ne s'inquiétait pour ceux qui étaient en mer et donc ne priait pour eux. Mogens n'arrivait pas à comprendre ce que Petit Carl avait fait de mal. Avait-il enfreint certains des commandements ? Non. Il somnolait à l'église le dimanche, était-ce la punition ? Non, car alors presque tout Paullund disparaîtrait dans la mer.

Mogens erra au hasard dans la lande, se jurant de ne plus

jamais prier Dieu. Et puisqu'il choisissait d'oublier Dieu, Dieu pouvait l'oublier, lui, et le laisser en paix. Même quand il aurait dix-sept ans, qu'il épargnerait peut-être de l'argent pour se lancer dans la vie adulte et coucher avec une femme dans un grand lit.

La bruyère serait bientôt déflourie. Il s'assit sur une touffe d'herbe sèche qui craqua sous son poids. Il ne put s'empêcher de penser aux quinze cents personnes qui avaient péri au printemps dans le naufrage du grand navire américain, le *Titanic*. Quinze cents. Son père avait lu à voix haute l'article du journal. C'était une histoire horrible, précisément parce qu'ils étaient morts noyés, ce qu'on redoutait le plus dans tous les villages de pêcheurs. Néanmoins, cela n'avait été qu'un récit, aussi incompréhensible que la disparition de Sodome. Mais là il réfléchissait : quinze cents. Mille personnes et encore cinq cents. Une personne et mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf autres, qui laissaient toutes un vide derrière elles, comme Petit Carl. Était-ce possible ? Que ça se passe ainsi ? Que la mort de chacun de ces gens soit aussi incompréhensible que celle de Petit Carl ?

Ce fut le pasteur Herlovsen, de Malding, qui vint inhumer Petit Carl quatre jours plus tard. Personne ne pouvait exiger du pasteur Thygesen qu'il s'en charge. Le corps était resté étendu sur la paille, dans la chambre, avec les pièces de cinq øre posées sur les yeux toutes les nuits, où on le veillait afin que le Malin ne prenne pas possession de lui. Christina était restée deux nuits auprès de lui, puis ce fut au tour d'Elise, de Sophus le sacristain, et de son père. Celui-ci n'appréciait pas la coutume des cinq øre, toutefois il ne s'y opposa pas.

– Mais la nuit où il a veillé lui-même, chuchota Elise, il a enlevé les pièces pour parler avec son fils.

omeckquote

Elle avait les yeux boursoufflés, son foulard serré sur sa tête, plus serré que jamais.

Mogens, Frode, Peter et Frederic passèrent chacune de ces nuits-là ensemble dans la même chambre. Ils écoutèrent le bruit des sanglots, des prières et des poissons séchés qui tapaient contre le mur dehors, et celui de la mer qui heurtait goulûment les dunes, sans regrets ni remords.

Mogens n'osait pas s'approcher de sa mère. Son chagrin était affreux et l'amena à la haïr. Il en avait la chair de poule. Elle en devenait laide. Sa mâchoire saillait, aussi rouge que les ouïes d'un poisson. Ses yeux étaient enfoncés dans ses orbites. Ses doigts ressemblaient à des griffes, elle ne se lavait pas et dégageait une forte odeur de transpiration. Au début, Mogens se demanda comment elle serait devenue si c'était lui qui était mort. Lui qu'elle aimait le plus de tous ses garçons. Il eut le cœur mortifié en entendant sa mère dire de Petit Carl : « mon fils aîné adoré ». Une ardente jalousie s'empara de lui et la honte d'éprouver pareil sentiment le mit au supplice. Heureusement qu'il avait tourné le dos à Dieu. On ne pouvait que vaguement imaginer quelle sorte de châtement Dieu réservait à un garçon jaloux d'un frère mort noyé.

Avant qu'ils ne se rendent à l'église, le pasteur Thygesen ouvrit la Bible et, à la suite du nom de Carl Markus, il nota la date de sa mort et traça une petite croix. Il y avait sursis pendant quatre jours. Il ignorait ce qu'il espérait, mais la foi en lui, associée au

choc, lui ôtait la capacité de penser rationnellement à l'irrationnel, à ce qu'on devait croire sans voir. Il emporta la Bible, en sentit le poids et s'étonna d'avoir la force à la fois de laisser Christina s'appuyer sur lui et de porter ces milliers de pages. Mais ils atteignirent l'église, et il en avait été capable. Il savait ce qui l'attendait, chaque mot : ceci était le jour béni où une âme rejoignait le Seigneur dans la joie et l'allégresse.

L'église était bondée. Il le remarqua à toutes ces odeurs. L'air était rempli d'haleines, de regards et de mains jointes. Il regardait le bout de ses propres souliers et se concentrait sur le poids du bras de Christina sur le sien. Ils s'assirent au tout premier rang, tandis qu'Elise plaçait les garçons à côté d'eux. Dès qu'il sentit le contact du banc sous lui, il disparut en prières. Il emmenait lui-même Petit Carl au Ciel. Il le portait dans ses bras. Comme il l'avait pris le jour de sa naissance, le jour où son Soleil lui avait donné *l'avenir* même, enveloppé dans du précieux damas et de la toile de paysan. Il soulevait son fils, le petit garçon adoré qui, lors de sa confirmation, avait conforté sa promesse à Dieu. Désormais le Seigneur le voulait en don. Il lui remit son fils. Prends-le, aime-le, accorde-lui la vie éternelle, c'est un bon garçon, obéissant envers son père comme il l'a été envers toi, Seigneur. Il aime la mer, la vie, le pays d'ici, il aime être au monde et travailler utilement, *nulla dies sine linea*. Or le pasteur Thygesen se permettait aussi de croire que la mort, pour les hommes, n'était pas un état, mais un concept pour ceux qui restaient, et que *la fin* aurait été un mot plus approprié. En tant que père, il avait reçu une énorme gifle de la part de Dieu. En tant que pasteur, il prenait provisoirement congé de son fils. En tant qu'homme il était aussi impuissant que lui dans son cercueil. Un garçon sur la poitrine duquel était posé un morceau de dampoirceau das, avec son nom brodé le long de l'ourlet à jours.

– ... *Après cela, je regardai, et voici qu'une porte était ouverte dans le ciel. La première voix que j'avais entendue, comme le son d'une trompette, et qui me parlait, dit : « Monte ici, et je te ferai voir ce qui doit arriver dans la suite. » Aussitôt je fus ravi en esprit. Et voici, il y avait un trône dans le ciel...*

Le pasteur Herlovsen de Malding disait tout ce qui convenait. Ce qui devait consoler, rendre hommage, rassurer, situer. Mais le pasteur Thygesen fut tout à coup pris de frissons, comme s'il se trouvait dans une tombe étroite et putride. Dorénavant il devrait louer le Seigneur plus intensément que jamais ! Il devrait ouvrir son esprit, tel l'agneau de Dieu qu'il était, avec pleine et entière confiance et une foi d'enfant, afin que ce froid glacial ne représente pas de danger. Il ouvrit les yeux et écouta tous les

cœurs battre. L'église était pleine de cœurs palpitants. Ils chantaient à ses oreilles et le sien était celui qui cognait le plus fort. Il posa la main sur celle de Christina. Elle leva la tête et voulut rencontrer son regard, mais elle ne le trouva pas, quand bien même ses yeux plongeaient droit dans les siens.

Son père s'enferma dans ses livres et auprès de son Dieu. Son deuil était actif et ciblé, comme celui d'un érudit. Sa mère n'avait pas, de la même manière, de but précis. Elle fut prise d'angoisse.

Mogens avait beau entendre son père chuchoter longuement au lit pendant la nuit, elle était tout aussi angoissée le lendemain matin. Elle rencontrait souvent la mort dans les autres familles, des enfants comme des vieillards. Mais cette mort, chez elle, elle n'avait pas la force de la porter. Elle surveillait chaque pas de ses fils. Elle se préoccupait du temps toute la journée quand Peter était sorti en mer. Elle était inquiète tant qu'il n'était pas de retour à la maison. Et si Frode insinuait qu'il avait bientôt l'âge de s'orienter vers la pêche, elle prenait son châle et s'en allait pendant au moins une heure.

Le père de Mogens ne lisait plus avec lui. Il l'instruisait seulement des lectures qu'il devait faire et répondait à ses questions s'il en avait. Mais Mogens ne lisait pas. Il choisissait une page au hasard et fabriquait une question quelconque. Son père lui donna entre autres *Adam Homo*, de Paludan-Müller. Mogens ouvrit les trois tomes au petit bonheur la chance sur une durée de deux ou trois semaines, et son père ne soupçonna manifestement rien. L'ouvrage traitait des rapports d'Adam avec Dieu et de l'« éviction de l'homme des lois éternelles », comme le décrivait son père. Or il ignorait tout de la promesse que Mogens s'était faite sur la lande le jour où Petit Carl était mort. Et tous les livres de son père avaient trait à Dieu et à la foi. Mais Mogens en savait assez sur Dieu pour lui tourner le dos. Le rejet de la foi, curieusement, ne lui laissait pas un vide. Il le ressentait davantage comme un soulagement, vu que le crucifiement de Jésus ne pesait plus sur lui tel un fardeau. Ce pour quoi il devait être à tout prix reconnaissant.

– Mogens, mon fils..., commença son père.

C'était un soir, plusieurs mois après la mort de Petit Carl. Ils étaient assis dans la cuisine après le dîner. Elise préparait du levain pour le lendemain. Sa mère reprisait des bas. Peter, Frederic et Frode étaient partis à Abelsbæk prêter main-forte pour l'agnelage. Mogens avait ses cahiers et de l'encre sur la table de la cuisine et recopiait Madvig uniquement pour s'occuper. Il n'assistait pas à la mise bas, il ne voulait pas voir tout ce sang. Il

ne s'intéressait pas non plus aux filles ces temps-ci. Adele fréquentait maintenant un garçon plus âgé qu'elle. Cette pensée lui répugnait.

Mogens écrivait machinalement, avec une lourdeur dans le corps à laquelle il avait fini par s'habituer. Son père ne s'enquérât jamais de ce qu'il faisait et ne commentait même pas le fait qu'il soit en train de gaspiller de l'encre et du papier blanc.

– ... il est temps que tu ailles à Malding, ajouta-t-il, au lycée classique.

Ce fut comme un soudain rayon de soleil dans un ciel gris ! D'abord la joie, puis la terreur. Il manquait de connaissances. Il savait qu'ils y faisaient des mathématiques, de la physique, de l'allemand et du français, et son père n'était pas allé jusque-là, ou peut-être n'en était-il pas capable. Il n'eut pas le loisir d'y réfléchir davantage, car sa mère éclata en sanglots et son père en fut si effrayé qu'il lâcha carrément la Bible par terre.

Elise leur tournait le dos et ne se retourna pas. Mogens retint sa respiration. Il fixa des yeux le visage anguleux et gris de sa mère, et l'intérieur de sa bouche. Sa langue tremblait comme l'animal dans sa coquille. Son père ramassa la Bible en se déhanchant d'un air gauche et désespéré.

– Mais Christina...

La voix de son père exprimait l'effarement et la supplication. Sa mère se balançait sur le tabouret, le visage caché dans ses mains. Elle serrait les épaules en avant et paraissait beaucoup plus petite qu'elle n'était vraiment. Les deux pieds arrière du tabouret commencèrent à taper contre le sol. Il allait bientôt se renverser. Son père passa les bras autour d'elle, essaya de lui écarter les mains.

– Je n'irai pas, maman ! Je n'irai pas ! Je ne te quitterai pas ! s'écria Mogens.

Il se précipita vers elle pour la prendre, lui aussi, dans ses bras, mais son père l'arrêta du regard. Un regard froid, aigu, autoritaire. C'était celui du pasteur Thygesen, pas celui d'un père.

– Je n'ai pas envie, de toute façon, murmura Mogens. Je veux faire autre chose. Ce n'est pas toi qui décideras.

Les sanglots de sa mère s'étaient taris. Elle déglutit plusieurs fois en soulevant son tablier vers son visage.

– Pardon..., dit-elle à travers l'étoffe bleue. Pardon !

Son père la lâcha et se rassit. Mogens resta perplexe au beau milieu de la pièce.

– Et qu'est-ce que tu crois que tu peux décider macider&? demanda son père.

– J'ai bientôt treize ans.

– Ah !

Son père rouvrit la Bible, mais Mogens remarqua qu'il avait perdu la page, faisait semblant de se remettre à lire.

– Je peux aider Prebensen, dit Mogens.

L'idée lui était venue à la seconde même où il la formula. Il n'y avait jamais pensé avant. Dans la classe de Prebensen, l'instituteur, le latin n'était pas monnaie courante. C'était perdu d'avance, mais sa mère le dévisagea de ses grands yeux de poisson humides. Son père se tut.

– En attendant, reprit Mogens. Jusqu'à ce que... maman soit heureuse à nouveau.

Sa mère se leva et l'étreignit. Elle pleura enfin pour de bon, ce n'étaient plus ces affreux sanglots secs, et il savait qu'il l'avait emporté sur son père. À tout prendre, il préférait Prebensen.

Il se rendit chez lui le lendemain, après l'école. Prebensen était allongé sur la banquette dans l'étroite cuisine à l'étage, au-dessus de la salle de classe, il fumait une grande pipe en fermant les yeux. Mogens aimait l'odeur et décida que c'était un bon début. Il serait courageux et mature. Pour le bien de sa mère.

Il salua et demanda, après les formules de politesse :

– Avez-vous besoin d'un assistant ?

Prebensen était un vieil homme usé. Il se redressa péniblement, chercha ses sabots sous la table, dévisagea de ses yeux rougis le fils du pasteur, grand, mince et blond, qui remarqua que la bouche de l'instituteur ne sentait pas seulement le café quand il répondit :

– Et que sais-tu ?

– Le latin et le grec. Et différentes choses. Et l'histoire biblique, bien sûr.

– Oui, ça, tu devrais le savoir. Quant au latin et au grec, il ne manquerait plus que ça que tu ne le saches pas. Comme je ne t'ai pas vu dans ma classe, je me doute que vous y avez remédié chez vous. Mais pourquoi ne vas-tu pas au lycée de Malding ? Tu en as l'âge, non ?

Prebensen butait un peu sur les mots. Son nez tout rond, avec des points noirs sur fond luisant, lui couvrait la moitié du visage.

– Ma mère est triste, je veux attendre d'avoir fait ma confirmation.

– La grammaire danoise, dit Prebensen.

– Oui, répondit Mogens. Elle n'est peut-être pas si différente de la latine.

– C'est celle du latin. Sauf que la langue est le danois.

Prebensen rejeta la tête en arrière en riant tout haut de sa

propre plaisanterie.

- Et puis je sais des choses sur les pays, ajouta Mogens.
- Les pays.
- Où ils se trouvent. Dans le monde.
- Bon, déclara Prebensen sérieusement. C'est entendu.

Ainsi Mogens Christian Thygesen devint-il du jour au lendemain assistant à Paullund, pour des élèves aussi bien de son âge que plus vieux, mais de préférence plus jeunes malgré tout. Et Prebensen avait raison : si on savait son latin, la grammaire danoise n'était rien en comparaison. La difficulté, c'était de se rappeler ce qu'était le plus-que-parfait et non par quel mot danois on le désignait. Et les cas étaient peu nombreux et simples comme bonjour. Sa mère commençait à sourire plus souvent. Ayant Malding en tête, Mogens ne savait pas si c'était une bonne chose ou non. Il était ravi qu'elle eût si clairement montré qu'elle n'avait pas envie de le perdre. Elle prenait d'autant plus soin de ses vêtements qu'il était devenu assistant, elle disait qu'elle était fière de lui, et lorsque par la suite il revoyait cette période, force lui était de reconnaître qu'elle avait été, à bien des égards, la meilleure de toute son enfance malgré la mort de Petit Carl. La meilleure période parce qu'avec autorité il avait tout décidé lui-même et construit quelque chose de bien et d'utile par-dessus une immense peine. Il avait fait un pas en avant dans une réalité qui était en fait trop vaste pour lui. Mais qu'il maîtrisait.

Quand il y songeait plus tard, c'était également comme si tout ce qui se passait ne faisait plus qu'un. Tout ce qui était nouveau et fantastique : Jakobine, qu'il put enfin goûter, le piano dans le coin de la salle de classe, sur lequel il apprenait à jouer, et *les leçons de choses* à l'aide de *planches murales* : dessins en couleurs de Copenhague, comment les gens vivaient là-bas. C'était nouveau et incroyable, avec des tramways, des livreurs à vélo, des sculptures où se cabraient des chevaux, et la flamme du gaz dans les réverbères, le long des rues recouvertes de pavés où l'on aurait pu accélérer considérablement la vitesse sans que les roues se détachent ! Dans cette classe, on ne se plongeait pas dans les tragédies grecques ! On avait le droit de côtoyer la vie même. Mogens n'en avait rien su, n'avait pas imaginé combien c'était agréable, en dépit du fait que les huit porte-plumes à disposition ressemblaient à du bois d'épave tellement ils étaient usés, et que seuls les plus âgés étaient en mesure de coucher sur le papier une écriture à peu près lisible. Et il apprit le plaisir de chanter, car ici les chants n'étaient pas que de tristes psaumes, il ne s'agissait pas seulement de s'enfoncer dans le borborygme du péché qu'était la

terre. Il était permis de chanter de joie sur tout autre chose, comme le faisait sa mère quand il était petit, en entonnant : « Nous te saluons avec bonheur, joli, joli printemps ! Dis, entends-tu notre chant de bienvenue, joli, joli printemps ? » sur une mesure à trois-quatre en *si* bémol. L'esprit de Grundtvig planait sur la classe, portant le message du *christianisme joyeux* avec lequel Prebensen se disait en parfait accord, car il était beau, le ciel bleu. Mogens n'avait jamais pensé au Ciel comme étant bleu. Pas ce ciel-là, pasdu iel-là celui de son père. Il était blanc, vide et silencieux. Or voilà qu'il était devenu bleu ! Aussi bleu que le vrai au-dessus de leurs têtes.

Le piano n'était jamais complètement accordé, parce que Prebensen tenait à allumer le poêle chaque matin toute l'année. Mais le froid des nuits d'hiver et de printemps déréglaït les octaves pures. Prebensen avait donc tripoté les cordes, faute de pouvoir faire appel à une personne qualifiée, et perdu au fond de la caisse du tabac à pipe à moitié fumé. Il le cherchait sans doute encore, car il ne retrouvait jamais rien. La tâche essentielle de Mogens fut de veiller à ce que les affaires de l'instituteur restent bien rangées. Prebensen y faisait encore moins attention depuis qu'il avait un assistant.

Mogens réalisa qu'il était possible d'apprendre sans que ce soit un calvaire, sans s'abrutir de travail. Il n'eut pas l'impression que c'était *trop* facile. En revanche, il s'inquiétait passablement de devoir bientôt préparer sa confirmation avec son père, de se retrouver parmi d'autres et de faire la preuve de ce qu'il savait sans que son père fasse de différence. Et sans que son père s'aperçoive que les fondements de la foi avaient disparu chez Mogens.

Avec Jakobine, il lui semblait néanmoins entendre le rugissement lointain et étouffé d'un Dieu courroucé n'acceptant pas qu'il lui tournât le dos, mais il était déjà trop tard. Il avait eu treize ans. Il en avait quatorze. Et la lumière pénétrait dans l'étable à travers le mur en planches comme les paillettes de la couronne en or de la Vierge Marie. Elle avait goût de lait. Sa bouche avait la saveur du lait, et ses cheveux plus ou moins celle du beurre. Sa peau était aussi salée que la mer, comme lorsqu'on lèche de l'ambre. Il suça ses lobes d'oreilles devenus tout brillants et il la fit rouler dans le foin jusqu'à ce qu'elle se mette à rire de ses dents blanches comme des perles. Lui qui avait toujours été fluët et pâle remplissait désormais franchement sa carrure et avait l'air d'un Goliath à côté d'elle. Il eut le droit de faire ce qu'il voulait d'elle. Un soleil finit par brûler derrière ses yeux et tout

jaillit librement, tel du sable blanc entre les doigts, et sentit le varech à marée basse. Elle lui dit qu'elle l'aimait parce qu'il était l'assistant de l'instituteur et en outre exceptionnellement grand et mûr pour son âge, ce qui le fit éclater de rire. Et au bout d'un long moment de paresse, alors que le foin était tout humide sous eux, il parvint à chasser son père et Dieu de ses pensées. Et sa mère. Qu'aurait-elle dit si elle avait vu ainsi son bon garçon ? Jakobine avait les cheveux de la même couleur qu'elle, mais les chevilles plus fines. Il les prit dans ses mains, en pensant à celles de sa mère, brunes et robustes, qui avaient tellement marché. Comme elle était fière de lui !

Brosser parfaitement le foin de ses vêtements fut une obsession. Il avait toujours l'impression qu'il en avait oublié un brin. Et il craignait qu'à l'école les autres ne s'en aperçoivent. Car Jakobine était dans la classe. C'était elle qui écrivait presque le plus mal, et son rire montait dans les aigus lorsqu'il le lui faisait remarquer et voulait la corriger. Et quand ils regardaient des images pendant la leçon de choses, il pouvait lui prendre la fantaisie de montrer un homme et une femme bras dessus, bras dessous, de fixer Mogens du regard en se fourrant une mèche de cheveux dans la bouche et de ricaner, les yeux bien trop brillants.

Ce fut Jakobine qui lui apprit que la jeune fille qu'avait fréquentée Petit Carl avait eu un enfant.

– Et le pasteur Thygesen le sait, car il lui a donné de l'argent.

– Ma mère est au courant ?

– Peut-être.

Mais il ne le pensait pas. C'était trop affreux. D'ailleurs lui-même ne voulait pas savoir de qui il s'agissait, ni si le bébé était un garçon ou une fille. Mais il était reconnaissant à Jakobine parce qu'elle savait bien que c'était *le foin* qui devait sentir le varech chaud, et pas elle.

– Est-ce qu'on va se marier ? demanda-t-elle.

Il l'embrassa pour éviter de répondre, l'embrassa sur sa bouche de lait. Tout en tortillant une mèche de ses cheveux entre ses doigts, il souleva sa robe pour regarder le petit trou de moineau, le petit coquillage qui bougeait comme les vagues, comme l'eau sous la brise au coucher du soleil, se parant des couleurs des pétales de rose en train de se refermer sur un cœur plus sombre, et même plus beau qu'en vrai, plein de pollen au goût sucré. Mais quand il la faisait jouir, il n'osait pas regarder son visage qui se tordait comme celui de sa mère le jour où elle avait été confrontée à la mort dans sa cuisine. Et Jakobine, elle aussi, pouvait crier quand les vagues la pénétraient, comme si un

terrible deuil venait de la frapper.

C'étaient des enfants et ils s'aimaient comme des enfants, comme de jeunes animaux, qui goûtaient, mâchaient, léchaient, sans même ressentir de gêne, parce que personne ne leur avait expliqué auparavant que ce serait merveilleux. Mais les nuits où il rêvait de sa mère en éjaculant, il avait tellement honte qu'il était incapable de manger quoi que ce soit quand il se levait le matin. Cela s'estompait au bout de quelques heures. En fait il ne s'était rien passé. Il l'avait simplement confondue avec Jakobine. Toutefois il eut bientôt le sentiment que Frode disait vrai sur la manière d'avoir des enfants. C'était sans doute ce que Petit Carl avait fait. Mais se représenter son père dans la même position sur sa mère, c'en était trop pour lui. Même si, dans son imagination, il troquait le foin contre un matelas tout blanc.

Le bonheur adulte de Mogens dura une bonne année. Ceux qui étaient assez âgés et assez mûrs pour faire leur confirmation avaient été choisis. Jakobine serait placée avec lui. Il s'en inquiétait énormément. Il s'écarterait d'elle le plus possible.

Par un court après-midi crépusculaire, quelques semaines après le début de l'année, sa mère dut s'aliter.

Deux paysans de Paullund étaient morts au bout de deux ou trois jours d'alitement. Personne ne savait exactement de quoi, mais on était d'avis qu'il s'agissait d'une sorte de méningite. Tout le monde avait peur. Sa mère y était allée plusieurs fois avec du thé, ainsi que du goudron lavé pour leur graisser les tempes. Ils avaient des maux de tête si violents qu'ils s'en évanouissaient.

gelem">

En se débarrassant de son châle, une fois rentrée à la maison un peu plus tôt au cours de la journée où elle tomba malade, sa mère avait expliqué à propos de l'un d'eux :

– On dirait que tout ce qui est à l'intérieur de leur crâne cherche à sortir par les orbites et les oreilles, que le front est sur le point de se fendre.

Le vent était chargé de neige et soufflait avec force. La mer était grise, une bourrasque de neige à l'horizon gommait la transition entre l'eau et le ciel. Des paquets d'écume se détachaient des vagues et volaient comme des oiseaux. Les oyats étaient couchés à terre. Les toits de chaume pinçaient les maisons, les murs de pierre détrempés, noirs et raboteux, retenaient les granges. On rentrait les bêtes. De même que les oiseaux étendaient leurs ailes pour rassembler leurs petits contre eux, de même bêtes et gens cherchaient à se rapprocher mutuellement. La tempête était sur eux et ils remerciaient le Seigneur que personne ne fût encore en mer. Au bout de quelques heures, sa mère devint blême et fut prise de nausées, elle se tint la tête, des points rouges squameux apparurent sur ses bras.

Le lendemain, sa mère resta confinée dans le plus grand silence. Ils n'entendirent pas sa voix. Aucun des garçons ne fut autorisé à entrer la voir. Seuls son père et Elise en avaient le droit. Elise prépara de la camomille qu'elle lui apporta avec un entonnoir. Sa mère devait en recevoir la vapeur dans les conduits auditifs. Elise

fit chauffer de l'huile de table et en versa dans les oreilles de sa mère avec une petite cuillère. Elle lui frotta les tempes avec du goudron lavé. Elle lui donna à boire. Elle lui parlait tout bas sans obtenir de réponse et elle séchait ses larmes avant de revenir dans la cuisine.

Mogens était un peu tranquilisé par cette activité, par les allées et venues d'Elise. Il ne fit pas immédiatement le rapport entre la maladie de sa mère et les deux paysans morts. D'ailleurs son père paraissait calme et résigné. Mogens surveillait chacune des expressions de son visage et n'y trouvait rien d'inhabituel.

Sa mère n'avait jamais été alitée, pour autant que Mogens s'en souvînt. Ses frères se rappelaient quand elle était en couches, mais Mogens n'avait même pas connu cela.

– Je voudrais bien voir maman, dit-il le second soir, alors qu'elle était toujours couchée.

– Non, répondit son père. Elle dort.

– Je peux attendre qu'elle se réveille.

– Elle a de la fièvre. Il ne faut pas la déranger. Le médecin vient ce soir.

Elise prépara une compresse au vinaigre et la porta dans la chambre. Les garçons étaient assis sur la banquette de la cuisine. Un étrange silence régnait dans la maison maintenant qu'on ne pouvait pas s'attendre à percevoir le son de sa voix. La pendule de son père égrenait son tic-tac dans le bureau. La tourbe respirait tout bas en sifflant dans le poêle. Le vent se faufilait le long des murs, et tout le monde attendait en prêtant l'oreille.

Le médecin était trempé jusqu'aux os en arrivant, avec des points blancs de neige fondante sur son manteau de bure. Il était vieux et effilé, portait un grand sac rassurant. Il ne sourit pas, fit un simple signe de tête compassé à son père et disparut dans la chambre. Mogens réalisa tout à coup que sa mère allait mourir.

Ils furent réveillés en pleine nuit.

Elise, se cachant le visage derrière son tablier, leur dit qu'ils devaient venir.

– *Vous allez dire adieu à votre mère, les enfants.*

Elle était couchée, un linge blanc à l'odeur âcre de vinaigre posé sur le front. Ses tempes étaient noires et luisantes. La pièce sentait la sueur. Mogens reconnut l'odeur des sueurs d'angoisse et des larmes. Il frissonnait. Frode pleurait tout bas, Elise sanglotait, et son père... Son père priait. Elise priait. Mogens entendit aussi

marmotter ses frères.

Il ne voulait pas regarder son père. *Car le Seigneur sonde tous les cœurs et pénètre toutes les pensées.* S'il n'avait pas tourné le dos à Dieu, ceci ne serait pas arrivé. Peter s'approcha du lit.

– Tu ne dois pas la toucher, mon fils, elle est contagieuse, murmura son père.

Christina Sol s'éteignit sans bruit, à l'opposé de la manière dont elle avait vécu. Elle n'était plus consciente lorsqu'elle expira, sans convulsions ni cris. Ses mains s'ouvrirent au moment de la mort, elles reposaient, vides, les paumes tournées vers le haut. Son père en saisit une, malgré ses propres mises en garde, et éclata en sanglots. De l'autre il serrait la Bible, qui était fermée. Et il ne s'adressa pas à Dieu à voix haute, pas à cet instant. Il ne dit pas un mot. Les garçons, en rang d'oignons, regardaient leur père à genoux près du lit. Ils n'entraient jamais dans cette pièce, où leur mère les avait mis au monde l'un après l'autre. Une simple croix en argent était accrochée à un clou au-dessus du lit, sans un Jésus en train de souffrir. La croix était pure et offrait toutes les possibilités, mais Mogens savait ce qu'il en était. Il sentit Frode lui prendre la main. Il ne la refusa pas. Il n'éprouvait aucune peine, seulement une impression de fin, de cessation. Comme lorsqu'il marchait le long de la plage et qu'il se trouvait face aux dunes abruptes, sans pouvoir aller plus loin, contraint de faire demi-tour. C'était sa faute.

Mogens ne comprit pas ensuite comment une semaine entière avait pu s'écouler dans l'attente du pasteur Herlovsen. Il refusa de voir Jakobine lorsqu'elle se présenta à leur porte avec du pain blanc tout frais. Il demanda à Frode de la renvoyer.

Sinon la maison était pleine de femmes. Elles lavaient. Le plafond, le sol, les murs. Et elles surveillaient Elise qui aurait pu être contaminée. Mais Elise avait compris le danger et n'avait pas touché directement Christina. Elle s'était entouré les mains de linges, et enduit les doigts de goudron lavé quand elle en appliquait sur elle. Quant au pasteur, elles ne se faisaient pas de souci pour lui. Les pasteurs ne mouraient pas sans crier gare, même pas de maladie. C'était ainsi. Dieu tendait une main protectrice au-dessus de ceux qui lui étaient le plus précieux.

Pendant deux nuits, Mogens se força à veiller auprès d'elle. Une nuit seul, l'autre en compagnie d'Elise. Il ne quitta pas des yeux son visage, ses cheveux, ses mains jointes. Son père avait interdit

qu'on lui mette des pièces de cinq øre astiquées sur les yeux, en affirmant qu'il s'occuperait personnellement du Malin. Ses paupières brillaient comme si elles étaient humides et qu'elle venait de pleurer. On aurait dit qu'elle allait ouvrir les yeux à tout moment et lui demander ce qu'au nom du Ciel il avait fait.

Mogens, assis bien droit, ne s'adressa ni à sa mère, ni à Dieu, ni à Elise. Il écouta simplement le sang qui circulait dans son corps, sa propre respiration qui emplissait et vidait ses poumons. Il sentit l'odeur du vinaigre qu'on avait versé dans des bols posés par terre aux quatre coins de la chambre. Il écouta le vent et la mer, suivit des yeux son profil, observa son oreille et son cou, la jolie broche en argent qu'ils lui avaient mise, la courbure de sa poitrine immobile. Il aurait souhaité être aussi paisible qu'elle.

Les rêves étaient pour lui la seule réalité. Il rêvait de sa mère, de Pierre et de Judas. Des rêves vivants, pénétrants, qui le saisissaient d'effroi au point qu'il allait passer la tête par la lucarne, en pleine nuit, dans la bise glacée, pour reprendre haleine. Il entendait la mer et avait l'impression de faire corps avec toute cette absurdité dont elle était l'image : dangereuse, sans but, se répétant sans cesse, incapable d'apprendre. Il savait que Dieu savait. Il était inutile de prier. La honte et le châtement étaient l'essentiel, ainsi que de se vider en vomissant sur le mur par la lucarne.

Il n'établissait aucun contact avec son père, il évitait de rester seul avec lui, et son père avait suffisamment à faire de son côté. Mogens était conscient qu'il devrait lui dire qui il fallait accabler de reproches, qui portait la responsabilité. Son père n'aurait plus à chercher ses propres explications.

– Elle allait toujours visiter les malades, dit-il à l'une des femmes qui nettoyaient.

Le ton geignard et indigne de sa voix semblait insinuer que c'était la propre faute de Christina si elle s'était exposée à la contagion.

– C'est sa bonté qui l'a emportée, ajouta-t-il. Le Seigneur l'a rappelée avant l'heure, une âme bénie et charitable. La voici réunie avec son fils, et avec Dieu.

Curieusement, son père ne donnait pas pour autant l'impression d'être affecté et il prenait part à tout. Ce ne fut qu'à l'inhumation qu'il craqua. On aurait dit que la vie abandonnait ses yeux lorsque le cercueil tout juste assemblé resplendit au milieu de l'église, dégageant une odeur de bois frais et d'huile. Il lui sembla

qu'il venait à peine de s'asseoir là avec Christina, vivante et endeuillée à ses côtés. Son teint devint subitement gris, ses lèvres prirent une légère teinte bleu clair. Il était incapable de parler. Sophus, le sacristain, dut le soutenir pour le ramener chez lui et le coucher. Mogens attendit deux semaines que son père fût de nouveau sur pied. Entre-temps, l'évêque Boldt envoya un jeune vicaire dans la région de Vankøbinge assurer les tâches cléricales du pasteur Thygesen.

Elise ne faisait que pleurer. Mogens n'allait pas à l'école. Il n'y avait pas remis les pieds depuis la maladie de sa mère. Il ne voulait jamais plus revoir Jakobine, constater qu'elle était vivante et que sa mère ne l'était plus. Jakobine aurait constitué un châtiment beaucoup plus juste. Il lisait *Adam Homo* en trois volumes, sans sauter un seul mot, et aidait à nourrir les poules et les cochons. Il marchait sur la plage, à pas lents, les genoux tremblants, et sur la lande battue par les vents, où il plongeait un regard nostalgique dans les tourbières. Il ne mangeait pas, les rêves lui soulevaient le cœur, les odeurs et les bruits de la maison aussi.

Lorsque son père se leva enfin, ses cheveux avaient blanchi et sa barbe était sillonnée de gris. Il avait les mains qui tremblaient, maigres, aux articulations saillantes telles de petites pommes de terre. Ses yeux paraissaient toujours sans vie, mais il prétendait bien se porter à nouveau.

Mogens attendit une semaine avant de le croire. Son père était guéri, certes, mais il avait vieilli de vingt ans. Il avait toujours son Dieu.

– Je ne suis pas un pasteur, papa.

Il sentit son poulx battre dans sa tête, aux jointures de ses doigts, dans son ventre. Il respirait avec beaucoup de difficulté. Il avait presque une crête de coq dans la gorge.

– Que dis-tu, Mogens Christian, *mon garçon* ?

Son père était en train de lire près de la lampe, balançant légèrement le corps d'avant en arrière. En entendant Mogens, il s'immobilisa et tourna vers lui des yeux humides, à demi clos.

– Je ne suis pas un pasteur, papa.

– Non, non, bien sûr... pas encore.

Il se leva à grand-peine et disparut dans la chambre. Il en revint bientôt en tenant une enveloppe et se rassit.

– Avant que ta mère... ne rejoigne son Sauveur, la veille de sa mort, voilà ce qu'elle m'a prié de faire, pour chacun de vous...

quatre. Celle-ci est pour toi.

Mogens prit l'enveloppe. Son nom y était écrit, de la main de son père. Elle n'était pas cachetée.

Mon fils chéri, Mogens, tu m'as apporté un immense bonheur. Et c'est vrai, tu sais voler malgré ton poids ! Tu te rappelles ? Sache que ta mère t'a toujours aimé et t'aimera toujours. Dieu te bénisse ! Nous nous retrouverons au Ciel. Ta mère.

La feuille contenait un grand billet étrange, plié en deux. Mogens n'avait jamais vu de billet de cent couronnes. Là il en voyait un pour la première fois, au travers d'un voile de larmes qu'il s'empressa d'essuyer.

Son père déclara :

– Ta mère est heureuse maintenant, elle est auprès de son Dieu.

– Si maman est heureuse à nouveau...

– Ta mère est au Ciel, mon fils.

– Si maman est heureuse à nouveau, alors je peux partir, dit Mogens.

– Tu veux aller à Malding ?

Mogens s'épargna la peine de répondre.

Le lendemain, son père écrivit deux lettres. Une première pour le pasteur Herlovsen, par laquelle il lui confiait la responsabilité de la préparation de son fils à la confirmation. Puis une autre pour le directeur du *lycée classique* de Malding, à qui il demandait que Mogens y soit accepté en tant qu'élève. Son fils apporterait lui-même le montant des droits pour l'année, une somme dont il avait hérité de sa mère récemment décédée. Il indiqua aussi les matières dans lesquelles Mogens était compétent, selon lui. Et il établit la liste de ce qu'ils avaient lu ensemble. Ce fut une longue liste. Il appela Mogens et la lui montra, avec un faible sourire.

– Nous avons lu tout ça, mon fils. Ici. Nous deux.

Mogens réussit à acquiescer d'un signe de tête et à sourire en même temps.

Son père lui donna sa sacoche en cuir brune. Il prit des livres, du matériel pour écrire ainsi que la lettre, et glissa doucement l'ensemble dans la sacoche. Il mit les cent couronnes dans une bourse en cuir.

– Je suis persuadé que tu utiliseras le reste de cet argent à bon escient, dit-il, puisque tu le tiens de ta propre mère. Le lycée assurera le gîte et le couvert.

Elise se remit à pleurer. Cette fois-ci à cause de Mogens.

– Quand reviendras-tu ? demanda Frode.

– Sans doute cet été, répondit Mogens en détournant les yeux.

Il prit congé de son père un matin de février, à l'aube. Sa main était moite et forte. Mogens regarda sa barbe poivre et sel.

Ne te glorifie pas du déshonneur de ton père, car ce n'est pas une gloire pour toi que le déshonneur de ton père.

– J'écirai bientôt, murmura-t-il.

Il ne mentait pas. Il écrivait pour que son père ne s'inquiète pas. Il ne méritait pas de devoir s'inquiéter en plus.

– Que Dieu te garde, mon fils !

Il allait voyager avec la malle-poste. Elise et Frode l'accompagnèrent jusqu'au point de départ. Elise lui avait préparé des tartines. Un soleil bas brillait à l'horizon. Ses rayons l'éblouissaient, il aurait préféré qu'il fasse nuit. La mer grondait comme d'habitude. Frode se tint timidement à côté des cheet té devaux jusqu'à ce que la voiture soit prête à partir. Puis il recula de quelques pas et agita la main de la manière guindée d'un adulte. Ce fut la dernière chose que vit Mogens : le bras gesticulant de Frode Nicolai, dans la manche en grosse laine qui avait glissé jusqu'au coude.

Il descendit de la voiture à Villebro, tremblant de froid, le corps endolori. Il se renseigna auprès du cocher. Trois heures plus tard, il était dans une nouvelle voiture, avec un nouvel attelage.

En route pour Copenhague.

CINQUIÈME PARTIE

*Parle encore, ange resplendissant ! Car tu rayonnes
Dans cette nuit, au-dessus de ma tête,
Comme un des messagers ailés du Ciel !*

W. Shakespeare, *Roméo et Juliette*.

Malie était entièrement cernée par l'odeur de poisson. Tout chez lui empestait le poisson : son haleine, mais aussi sa moustache broussailleuse élimée, ses poings qui s'enfonçaient dans l'oreiller, ses cheveux, sa sueur, ses vêtements, le haut de son torse qu'il avait dénudé afin de mieux se frotter contre elle. Elle se cramponnait à la tête du lit pour ne pas se cogner contre le bois. Il la poussait vers le haut du matelas jusqu'à ce qu'elle en ait la tête de travers. La boucle de sa ceinture heurtait le bois. Elle chantonait intérieurement tout en observant le rythme de ses coups de boutoir pour savoir où il en était. Elle reprenait sans cesse : *Je connais cinq petits frères ; malheureux qui ne les connaît pas ! Les uns à côté des autres, pour l'homme ils sont un trésor. Je connais cinq petits frères ; malheureux qui ne les...*

La peau. De temps en temps elle marquait une pause dans la comptine des cinq doigts et concentrait ses réflexions sur la peau. Cette peau qu'elle avait sur le visage et entre les cuisses était effectivement à lui. Une peau qu'elle ne recherchait pas d'elle-même, mais néanmoins... Il y en avait bien trop peu au quotidien. Le visage et les mains. Les chevilles en été, les coudes et les avant-bras quand les femmes lavaient les draps dans la rivière. Mais tout cela, c'était de la peau mise à l'air, burinée par le soleil et le vent, qui se ridait et s'usait à force d'être exposée.

Tandis que l'autre, blanche et nacrée comme l'intérieur d'un coquillage. Aussi belle chez l'homme adulte que chez le nouveau-né. Même lui, il avait cette sorte de peau dans l'entrejambe jusqu'à l'aîne, et sous les bras, juste avant la touffe de poils hirsutes qui piquait, inhospitalière. « La peau de ce genre-là est la plus belle », pensa-t-elle avec une emphase puérile. Elle aurait même pu le chuchoter sans qu'il réagît. Il avait généralement un plein *pichet de snaps* dans l'estomac, alors qu'il mettait la pression et qu'elle se protégeait la tête du bois de lit. « La peau de ce genre-là n'a jamais vu le soleil e...t continue d'espérer qu'un jour il la réchauffera soudain... »

Son propre corps de fille de treize ans était presque entièrement recouvert de cette peau-là, qu'elle caressait souvent, avec passion. Mais elle voulait bien la voir aussi chez d'autres et pouvoir la toucher du bout des doigts.

Il arrivait parfois quelque chose d'admirable pendant qu'il

gargouillait comme une baleine, couché sur elle. Des sensations inattendues commençaient à l'envahir en cercles de plus en plus fébriles. Alors elle était si heureuse qu'elle prêtait l'oreille non sans inquiétude pour essayer d'entendre sa mère. Car c'était sa forme à lui qu'elle sentait en elle. Ses contours, sa taille, sa chaleur. Et elle l'enserrait de gestes étranges qu'elle-même ne maîtrisait pas... *ne les connaît pas ! Les uns à côté des autres, pour l'homme ils sont un trésor...*

Après quoi elle dégageait une odeur plus forte et, quand elle fermait les yeux, elle se rappelait que c'était comme dans un rêve où elle volait à la simple force de ses bras. Au-dessus des maisons et des bêtes, au-dessus de la carriole aux anguilles et de la vieille auberge des Jebesen, au-dessus des bras qui s'agitaient et la ramenaient sans pitié.

Il accéléra le rythme. Il débordait de graisse et de brûlante odeur de poisson sur l'oreiller, geignait tout bas. Elle n'était pas loin de s'évanouir sous son poids, mais comprit qu'il en avait bientôt fini. Elle respirait par le haut de la gorge, sa poitrine était bloquée.

Ça y était.

Un long frisson parcourut l'énorme corps. Il ressortit comme un petit saucisson tout lisse et se renversa de l'autre côté de Malie. La seconde d'après, il dormait. Elle se dégagea de lui. Elle traversa l'étroite chambre pieds nus, en deux enjambées, et versa de l'eau dans la cuvette. Les ronflements s'amplifièrent sans tarder. La lune, à la fenêtre, était merveilleusement pleine et jaune malt. Il avait la sueur au front, on aurait dit des perles de verre qui brillaient. Quelques-unes se détachaient et coulaient sur les draps. Elle se lava avec soin. Derrière les oreilles et dans le cou aussi, où il léchait toujours. Après cette toilette, elle resta dans la pièce, en silence. Elle inspira profondément à plusieurs reprises et se sentit heureuse. Demain il se passerait sans doute quelque chose de passionnant, quelque chose de différent. Lars le postillon serait peut-être sur le siège du cocher quand la malle-poste arriverait. Elle aurait mis sa plus belle robe de droguet, voire un col de dentelle, si sa mère n'était intervenue en la traitant de séductrice. Avec ses seins pendants et ses larges hanches, elle devait être jalouse.

Il mettait de plus en plus de temps. Malie avait entendu des hommes parler de ça justement, dire que c'était bientôt la fin. Alors la verge ne se redresserait plus pour prendre du service. Or, cette nuit-là, il s'était vraiment aidé de la main et avait trimé dur

pour qu'elle pointe vers le lit. Comme il avait coutume de remarquer :

– Tu vois, Malie ? Elle pointe vers toi ! C'est toi qu'elle veut et je ne peux rien faire d'autre que lui obéir, ma petite *apprêteuse d'hameçons*...

Elle alla sans bruit dans la chambre à coucher. Sa mère dormait, mais Malie la tira un peu de son sommeil en se glissant sous les couvertures ouatées.

– Alfred ?

– Non, c'est moi, maman...

– Où est ton père ?

– Il dort chez moi.

– Ah, c'est là qu'il était ? Bonne nuit.

L'auberge des Jebesen n'était pas l'endroit où l'on rencontrait des gens qui avaient du mal à trouver les mots justes et le rire le plus cru. Ceux qui fréquentaient l'auberge ne possédaient pas d'automobile, ne se frottaient pas les mains à la pierre ponce et ne lisaient pas Tolstoï au lit.

À l'auberge des Jebesen, les robinets à bière étaient toujours mousseux et grands ouverts, le café toujours chaud et noir, la crème toujours couleur jaune d'œuf, le snaps toujours assez fort, l'anguille toujours récemment fumée, le lièvre toujours bien rôti, et le pain presque frais. Des années de fumée de pipe, de sueur et de jurons avaient rendu les murs bruns et les bancs lisses. On y entrait comme dans une vitrine sur le temps, loin des préoccupations individuelles. On s'y rassemblait autour de celles qui les concernaient tous. Les hommes venaient reposer leur dos après le travail, reposer leurs oreilles des récriminations des femmes à la maison. Ils venaient s'asseoir, boire, discuter de l'état du royaume, des problèmes de santé, de la réticence charnelle des filles, et de la misérable couronne danoise qui était durement gagnée mais perdait de plus en plus de sa valeur.

Amalie Jebesen, la fille de l'aubergiste, était d'une rare beauté, aux yeux azur, aux longs cheveux blonds comme les blés dont elle faisait une grosse natte, enroulée avec optimisme en un chignon le matin, pendant lourdement dans son dos plus tard dans la journée. Elle était d'une finesse qui paraissait déplacée en un endroit pareil. D'autant plus déplacée lorsqu'elle ouvrait la bouche et criait comme une poissarde si un des clients de l'auberge crachait par terre ou cassait volontairement un verre à snaps, afin de la lutiner un peu ou, du moins, lorgner sur ses jeunes attraits dont ils avaient compris que son père savait profiter. Elle était fille unique, aussi une grande partie des tâches lui incombaient-elles à l'auberge. La famille de sa mère ne venait jamais. Ils vivaient à Copenhague et avaient coupé tout contact avec eux.

– Ils *peignent* ! crachait son père. Ils peignent des tableaux et lisent des petits livres avec des lettres dorées sur la couverture ! Ils roulent sur l'or, boivent du vin rouge aux noms ronflants et se vautrent dans cet héritage paternel dont toi, ma chère Agnes, tu aurais dû avoir ta part ! Si seulement ta mère avait réussi à garder

les cuisses serrées quand d'autres que ton père passaient dans la rue !

– *Boucle-la donc ! Bougre d'idiot !* Et fais attention à tes parties ! répondait Mme Agnes du tac au tac, manifestement tout à fait dépourvue de lit drvue deéducation innée que son mari lui reprochait de ne pas avoir.

Alfred, pour sa part, n'avait qu'un seul frère, un pitre encore célibataire qui, heureusement, était du genre terre à terre et bon enfant. Andreas travaillait à la fabrique de sabots de Gimms. Alfred, l'aubergiste et pêcheur d'anguilles, Mme Agnes et la petite Malie, dans leur petit village du nord de Sjælland, Hvideleje, étaient donc toujours équipés de sabots neufs. Si Andreas apprenait que leurs sabots étaient usés ou fendus, il ne tardait pas en dissimuler des neufs sous sa chemise avant la fin de la journée de travail, afin d'obtenir en échange un bon repas et quatre ou cinq bières.

– Mais ils sont lourds aux pieds, oncle Dreas ! geignait Malie en se pendant à son cou. J'aurais préféré des souliers en soie avec de la dentelle, et peut-être un petit ruban sur le dessus. Vous n'en fabriquez pas ?

– Tu es sûrement une petite demoiselle de bonne famille, si seulement tu pouvais la retrouver ! répondait Andreas.

Il éclatait de rire et la lançait en l'air.

– Bon ! Laisse-moi aller me rincer le gosier, hein ! Petite aubergiste en herbe !

Il avalait la première bière en renversant lentement la nuque en arrière. Il gardait le silence pendant une ou deux minutes avant d'agripper le plateau de la table et de se mettre à crier :

– Ça y est ! Voilà le charme qui opère ! La puissance magique de la bière ! Celle-ci a plus de malt que d'habitude et *j'adore ! Le diable m'emporte si ce n'est pas le début de la bacchanale !*

C'était bon pour le chiffre d'affaires quand il était là. L'ambiance s'échauffait et stimulait la soif. Puis le snaps faisait son apparition sur la table et Mme Agnes avait fort à faire pour surveiller le nombre des traits à la craie sur le tableau. Lorsque le nombre augmentait trop vite, certains clients faisaient en sorte de s'effondrer sur le tableau pour effacer la craie. Mais Mme Agnes avait l'œil et recalculait aussitôt, après avoir donné un coup de couteau à beurre dans le flanc du client optimiste et irréaliste.

– Viens voir ton oncle ! criait Andreas à Malie.

Elle courait à la ronde en portant des tasses, des bouteilles, de nouvelles chandelles et la monnaie. À la nuit tombée, elle sortait la lanterne afin que même les plus voûtés puissent voir la lumière de l'auberge de loin. Mais quand son oncle devenait soûl, elle ne

s'accrochait plus à son cou. Il était comme son père, elle ne contrôlait plus ses gros doigts, ni ses lèvres mouillées entrouvertes, ni ses yeux qui tenaient toujours à fixer sa bouche à elle. Alors elle s'activait dans la cuisine à récurer les poêles avec du sablon, à faire fondre le suif des bouts de chandelles, à pétrir la pâte, et autres besognes qui se présentaient. S'il devenait complètement impossible, elle partait. Sa mère avait un regard soupçonneux quand elle rentrait enfin, mais Malie partait quand même et mentait à son retour :

– Je suis allée sur la parcelle *retourner de la tourbe*, maman, j'ai travaillé dur, regarde mes mains !

Elle les lui tendait pour montrer combien elles étaient sales, après un détour dans le fossé le plus proche. Sa mère la laissait mentir. Avant que Malie ne revienne, l'auberge s'était vidée, toutes les bouteilles étaient débarrassées, les tables nettoyées, et le sommeil attendait.

L'aubergiste Alfred Jebsen avait de l'argent. La guerre l'avait rendu presque riche, du moins selon ses propres critères. Personne, pas même sa femme, et Malie encore moins, ne savait combien il avait gagné au marché noir et en spéculant à Copenhague, comme quantité d'autres à cette époque. Si Alfred avait l'air niais et presque toujours à moitié soûl, il lisait quand même les journaux quand il en avait et écoutait les conversations des étrangers qui passaient par l'auberge. Ce qu'ils disaient à propos de Copenhague et des denrées qui y manquaient. Quand le Parlement, en 1914, remplaça la libre économie de marché par la régulation, la planification et la contrainte, bien que le Danemark fût une zone neutre, Alfred Jebsen se rendit compte que son temps était venu, sa guerre. L'État devait lui-même gérer ce que les paysans récoltaient de seigle et de blé, pour éviter qu'ils ne s'enrichissent excessivement du manque de pain. Le cours officiel des ventes était fixé bien au-dessous de celui des marchés, et les conditions étaient réunies pour le marché noir. Et pour Alfred Jebsen : intermédiaire, les pouces passés dans les bretelles. À sa grande surprise, il se trouva dans son élément. Il s'était jadis considéré comme un habile homme d'affaires en vendant ses anguilles à Copenhague, mais de là à réussir avec le seigle, le blé, le sucre et la vente de cartes de rationnement... Ce furent les anguilles qui l'amènèrent au cœur des événements, la mare aux canards de la capitale, et il sut pleinement en tirer profit. Il était aussi assez malin pour se douter que cela ne durerait pas éternellement, en conséquence il n'en fit pas étalage, garda le secret ainsi que son allure triviale et peu ostentatoire.

Pendant quatre ans, il s'en fut avec sa vieille carriole peinte en bleu et fermée comme un cercueil, bourrée d'anguilles jaunes et argentées, et n'avait apparemment rien d'autre à faire que de les vendre. Mais en sous-main, il avait passé des accords avec d'autres charretiers et leurs carrioles, dont le contenu ne brillait ni comme l'or ni comme l'argent et n'empestait pas la graisse de poisson fumé. Et tandis que le gouvernement radical de Zahle dirigeait le pays aussi équitablement que possible, et que le ministre de l'Intérieur, Ove Rode, s'échinait à lutter contre la cupidité sans scrupule, la course à l'argent et l'escroquerie, Alfred Jepsen clappait de la langue pour faire avancer plus vite son cheval, Simon-Peter, vers de nouveaux accords et de nouveaux profits.

Chaque régulation donnait à Alfred de nouvelles idées. Il fournissait aussi du sucre, du beurre, du porc et un bon rôti de cerf si besoin était. Au lieu de rester les mains dans les poches, il avait vogué comme un cygne sur la mare aux canards pendant quatre bonnes années. À la fin de la guerre, il compta son argent et le fourra dans son matelas, agacé à l'idée qu'il aurait pu y en avoir beaucoup plus s'il n'en avait pas bu une bonne partie à *La Mer Rouge*, rue Holmensgade, avec des filles hors de prix sur chaque genou et au lit. Mais quand on discutait de la guerre à l'auberge le soir, il restait de ire restaimarbre. Il ignorait tout de ceux qui, avec leur troc, avaient divisé le pays en deux, *les geignards et les fêtards*. Il portait toujours les mêmes vêtements, avait toujours les ongles aussi noirs, était toujours aubergiste et pêcheur d'anguilles, et rien d'autre. Il soupirait et se lamentait avec les autres sur les misérables conditions dues à la guerre, même dans un pays qui s'en était sagement tenu à l'écart.

Cela le soulageait agréablement de côtoyer des gens un peu moins bien lotis. Ce genre de discussions à l'auberge aidait la bière à couler à flots, tandis que sa propre existence se teintait un peu plus en rose. C'était bon pour le moral de parler du chaos que les Russes connaissaient avec les bolcheviks, les attentats, les exécutions, les assauts de l'armée dans toutes les directions, et de la famille du tsar : *voilà ce qui arrive quand on tient absolument à faire miroiter ses bijoux et son or aux yeux des pauvres*. Dans ces moments spirituels, où la prochaine couronne gagnée paraissait insurmontablement lointaine, on laissait Lénine plaider la cause de l'ouvrier danois. Au bout de quatre snaps, on était un social-démocrate convaincu qui, dès le lendemain, irait faire la leçon au meunier et au propriétaire de la fabrique de sabots pour ce qui était du salaire et du temps de travail, mais aussi de l'aide sociale si le malheur frappait. Mais la seconde d'après, la réalité toute

proche était bien trop affreuse et impitoyable pour la servir à table entre les verres. Avec de la mousse sur le bout du nez, on laissait dériver la conversation vers ceux qui étaient plus à plaindre qu'à Hvideleje : les Finlandais qui mouraient comme des mouches de la grippe espagnole ; la misère que connaissaient les Jutlandais de l'Ouest, faméliques devant leur hareng salé ; la masse de créanciers que représentait le Nord Slesvig que l'Allemagne avait enfin rendu au Danemark, si bien que les Allemands n'étaient plus vraiment *über alles* ; le roi Christian X qui venait justement d'y faire une visite, bien nourri et bien en selle, acclamé par les malheureux qui, dans leur délire d'affamés, avaient eu le choix entre deux maux et voté pour leur rattachement à un Danemark où l'agriculture était déjà mise à mal par une distribution sous contrôle.

– Oui, ce roi, il a bien le droit de *se vanter* lui aussi du peu qu'il a obtenu en supplément.

– Eh oui, il a perdu l'Islande et les Antilles.

– Et sa puissance !

– Oh ! En fait il n'en a pas, il se contente de la partager avec le Parlement.

Et ils riaient bruyamment du *Dixième Domestique*, comme ils le surnommaient. Entre ces murs bruns, le sang bouillant, ils parvenaient même à se sentir un peu plus grands que le roi : des pans entiers de son royaume, l'un après l'autre, lui filaient entre les doigts comme du sable, et l'absolutisme s'en allait à vau-l'eau. Il devait en outre visiter le miséreux territoire à moitié allemand et faire semblant d'être satisfait du changement. Mais que la couronne, celle qu'on pouvait croquer sous la dent, ait tellement perdu de sa valeur, ils n'appréciaient guère.

– Il y en a qui ont gagné beaucoup d'argent pendant la guerre.

– Et maintenant ils se moquent bien de nous autres qui avons toutes les peines à nous maintenir à flot.

Alors Alfred Jebsen appuyait les coudes sur la table, avalait d'un coup une bonne rasade de snaps et déclarait :

– Mais c'est au cimetière qu'on se retrouvera tous pour finir, les grands et les petits, les riches et les pauvres, les rois et les gueux. Au jour du Jugement, quand l'heure aura sonné, bon Dieu ! il ne sera plus question d'obtenir un sursis, ni au Premier de l'An ni à la Saint-Michel.

Agnes le dévisageait longuement, mais aucun des autres ne laissait paraître quoi que ce soit. Elle avait des soupçons. À l'auberge, la cuisine n'avait jamais manqué de vivres la guerre durant, mais il refusait toujours de dire où il se les procurait. Quelques-uns dans le village avaient eu vent de rumeurs et

l'appelaient entre eux *le Juif*, même s'il n'était pas du tout regardant aux ardoises qu'ils avaient chez lui et continuait à leur servir à boire jusqu'à ce que l'argent vienne. Car l'argent finissait toujours par venir. Où un homme de Hvideleje trouverait-il sinon *un coin sur terre* aussi paisible et ombragé ?

Malie avait vu l'argent du marché au noir. Elle l'avait trouvé en nettoyant et en aérant le matelas. C'étaient de grosses liasses de billets, elle n'osa pas les compter. Elle savait où elles étaient cachées et qu'il y en avait beaucoup. Elle croyait que c'était l'argent de ses parents, ce qu'ils avaient gagné à l'auberge au fil des années.

Elle n'y toucha pas.

Malie découvrit que les visites nocturnes de son père cessèrent lorsqu'elle commença à saigner. Ce fut sa mère qui y veilla. Agnes Jebsten ne voulait pas d'enfant incestueux à la maison, voire trouvé dans la bruyère. L'exclusion de sa famille, le dur labeur à l'auberge, les beuveries et les relations extraconjugales de son mari avaient émoussé ses sentiments les plus tendres, mais elle avait conservé tout son bon sens. Elle lui passa clairement la consigne :

– Dorénavant tu coucheras avec moi ou avec Simon-Peter, mais pas avec Malie.

– Ou ailleurs, suggéra-t-il en la prenant par les hanches.

– Ou ailleurs, dit-elle en s'en fichant sur le moment.

Malie pleurait en haut dans sa chambre. Saigner *de là*, elle ne comprenait pas. Les douleurs déchirantes persistaient, comme si quelque chose voulait sortir, quelque chose de prisonnier à l'intérieur, qui cherchait à se ronger un chemin à travers les chairs sanglantes.

– C'est beaucoup trop tôt, avait déclaré sa mère en lui donnant quelques-uns de ses propres linges.

Tôt ? Elle ne comprenait pas. Elle fourra les linges dans sa culotte et sécha ses larmes. Trop tôt pour *quoi* ?

Quand elle redescendianse redest dans la salle de l'auberge, sa mère lui avait préparé une tasse de lait chaud avec du cognac.

– C'est bon pour les douleurs, expliqua-t-elle.

– Mais pourquoi est-ce qu'il y a... du sang qui sort, maman ?

– C'est un signe avant-coureur de mise au monde. Quand tu auras des enfants. Comment ce sera. Tous les mois tu seras avertie de cette façon, afin que tu n'en fasses pas.

Malie but son lait et se sentit tout de suite mieux. Elle eut droit à une seconde tasse, cette fois-ci un café légèrement arrosé. Au même moment, Mme Bertilsen entra précipitamment et jeta un regard furieux à la ronde. Bertilsen, pour sa part, chercha à se faufiler le long du mur jusque dans le coin le plus sombre, mais sa femme l'aperçut. Ils avaient onze enfants. Il travaillait au moulin et aurait préféré garder toute sa paye pour boire.

– *As-tu les soixante ? As-tu les soixante, tête de cochon ??* hurla-t-elle.

Bertilsen se ratatina. Malie ricanait la main devant sa bouche.

C'était toujours la même chose quand Bertilsen touchait de l'argent. Sa femme avait besoin des soixante couronnes pour la location de la ferme, de l'écurie, du cheval et de la parcelle de tourbière. Elle gagnait le reste elle-même en faisant des lessives pour les autres, en vendant des blocs de tourbe et du beau sablon à Copenhague. Mais il lui fallait absolument ces soixante couronnes, sans quoi il ne rentrait pas chez lui. Elle fermait la porte à clé et n'ouvrait pas avant d'avoir glissé la somme entre ses seins.

Le front à la hauteur de la table, il lui tendit les billets. Elle les lui arracha, les enfonça bien à leur place et sortit d'un pas lourd.

– Tu veux un petit remontant, Bertil ? Offert par la maison ? cria Mme Agnes.

Le front fit un signe affirmatif.

– Tu vois ce que ça donne, Malie. Onze enfants. Elle était sûrement aussi précoce que toi.

– Je ne veux pas d'enfants. Pas s'il y a du sang qui vient.

– Alors il ne faut pas non plus que tu laisses quiconque faire entrer la charretée et décharger.

– Mais lui...

– Personne. J'y ai déjà veillé. Maintenant tu es saine et sauve. Et tu peux rester auprès de ton vieux père et l'aider avec les anguilles.

Son père acceptait les têtes d'animaux qu'on lui proposait. Il ne refusait que celles d'agneaux. Elles étaient trop petites. Les têtes de chevaux convenaient le mieux, elles étaient hautes et profondes. En réalité, il était interdit, à ce que quelqu'un lui avait dit, d'utiliser des têtes. Il était censé avoir des nasses ou des casiers, mais Alfred s'en contrefichait. L'animal était mort, à quoi donc lui servirait sa tête ? un être Certes, avec celles de porcs, on pouvait faire un excellent pâté de tête, mais toutes les autres ? Non, elles étaient pour les anguilles. Et les bouchers qui lui procuraient les têtes en recevaient une poignée fraîchement fumée en échange.

Au fond de la tête il tendait un morceau de grosse toile, par les orbites il passait une corde qu'il fixait à des planches flottantes, puis à des arbres ou des arbustes le long du rivage. De préférence loin des regards. Il n'avait pas envie que d'autres profitent de ses prises. Ou constatent comment il pêchait. Les têtes devaient rester là un bon moment. Il fallait laisser le temps aux anguilles de vider la tête de cheval, de la nettoyer complètement.

Malie était assise à côté de lui sur le siège. Elle avait l'air pâle,

avec des petites taches rouges sur les pommettes. Sa natte était défaite. Elle ne s'en souciait pas. Elle tombait lourdement sur son épaule.

– Tu es malade ? demanda son père.

Il voulut lui attraper la cuisse sous sa robe. Elle repoussa brutalement sa main et prit sa voix de tireuse de tourbe.

– J'ai mal ! En bas ! Et c'est sans doute de ta faute, espèce de *sagouin* !

Alfred laissa les roues de la carriole rencontrer un gros trou dans le chemin, suffisamment gros pour que le vacarme produit par le cahot lui accorde un petit répit. Quand elle parlait de cette façon-là, elle lui rappelait sa mère et il n'appréciait pas. Une seule suffisait.

– Allons, allons, ma *tourterelle* bien vite effarouchée, te voilà presque adulte. Tu vas sûrement te rendre compte qu'en bas ça va être calme et triste. Et tu vas regretter ton vieux père.

Il avait deux têtes de chevaux à la mer et une de bœuf plus haut dans la rivière. La tête de bœuf attirait les anguilles jaunes, mais les gens préféraient les anguilles argentées de l'eau salée. Alfred Jebson ne se lassait jamais de remonter les têtes remplies d'anguilles voraces et frétilantes qui surgissaient par tous les trous du crâne. Malie tira les cordes vers la rive, tandis que son père soulevait l'ensemble hors de l'eau. Ça tapait et ça giclait lorsque les anguilles découvraient que l'eau s'écoulait de la tête à travers la toile du fond, elles se tortillaient comme des folles pour sortir de là, se retrouvant soudain dans un élément qu'elles ne maîtrisaient pas.

Il envoya la tête dans la carriole, et Malie courut après les anguilles qui s'échappaient. Elles s'enroulaient, furieuses, dans l'herbe, et se tordaient dans tous les sens, mais surtout en direction de l'eau, comme si elles la voyaient ou bien sentaient où elle se trouvait. Il lui fallait se servir de ses ongles pour les saisir, les serrer fort entre ses deux mains et les lancer dans la carriole, où son père avait les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans la tête de cheval pour récupérer les malheureux spécimens qui s'étaient cachés aussi profondément que possible à l'intérieur. Il transpirait et dit en riant :

– J'en ai deux ou trois qui sont bien longues et grasses, tu sais. Et puis il y a encore l'autre tête !

Ensuite les deux têtes retournèrent à l'eau, sans corde ni planche. Il les avait vidées, mais, s'il avait voulu, il aurait pu pêcher encore plusieurs fois avec elles, les anguilles n'auraient pas craché dessus.

Simon-Peter, pendant ce temps-là, immobile sous son harnachement, restait indifférent au fait que c'étaient des parties du corps de ses congénères qui servaient de pièges. Seule sa queue remuait perpétuellement pour chasser les mouches.

– Est-ce que la tête de Simon-Peter ira aussi à l'eau un beau jour ? demanda Malie.

Elle le narguait comme d'habitude, et elle obtint la réponse immuable :

– Tu es folle ou quoi ? Lui, il fait partie de la famille.

Malie avait hâte de se laver les mains dans l'eau douce. S'il n'y avait pas eu les linges dans sa culotte, elle se serait baignée. Est-ce que c'était ça, devenir une femme mûre ? Ne pas pouvoir se baigner par une chaude journée de juillet ? Ne pas pouvoir se déshabiller et laisser l'eau se mouler sur son corps, sentir sa peau devenue douce comme de la soie ? Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu Lars le postillon. Elle ne l'avait jamais touché, seulement senti son odeur de tout près, pas embrassé. Maintenant elle en avait envie. La prochaine fois. S'ils allaient plus loin, elle pouvait avoir un enfant. C'était séduisant et effrayant à la fois. Risqué. Elle n'avait plus mal en bas. La douleur s'était transformée en quelque chose d'adulte, d'impulsif, qui rappelait les sensations qu'elle éprouvait en se caressant elle-même. Cela ne ressemblait pas non plus à la forte flamme qui jaillissait quelques rares fois lorsque son père était sur elle. Celle-ci montait de plus profond, faite de chaleur et de muscles, alors que, sous ses propres caresses, c'était la tête qui était en feu. Ses yeux et sa bouche, dans laquelle le sang affluait vers le bout de sa langue comme des épingles.

Elle écarta discrètement les jambes et laissa les secousses du siège atteindre les linges dans sa culotte. Ils avaient pris la forme de son entrejambe, délicatement plaqués contre elle, telle une main ouverte la serrant en douceur. Elle ferma les yeux et s'enfla sur le siège. Cela ne dura qu'un court instant, pendant lequel elle ne cessa de voir la fossette du cou en sueur de Lars le postillon contre sa chemise de toile, sa peau douce, brune au-dessus et toute blanche juste au-dessous du bord...

– Tu dors, mon *apprêteuse d'hameçons* ?

Elle ouvrit les yeux, tourna le dos à son père.

– Je ne suis pas ton *apprêteuse d'hameçons*.

– Alors tu ne sais pas du tout ce que c'est, Malie, ma poulette.

– Non... ?

Les champs de blé ondulaient sous la brise au soleil couchant. Le chemin longeait la rivière entre des rangées jaunes d'épis

presque mûrs serrés les uns contre les autres. Les ailes du moulin de Konraffulin dead tournaient paresseusement à l'horizon du côté de Hvideleje. Un couple de cigognes volait bas au-dessus des champs, en direction du nord. Leurs longues pattes pendaient comme des ficelles rouges et lâches sous leur corps, tandis que leur bec pointait tranquillement dans le sens du vol, sans monter et descendre comme le faisaient les ailes. C'était agréable de les regarder. Elles étaient deux. Elle rassembla les jambes.

– Les *apprêteuses d'hameçons* aidaient les pêcheurs. Au temps jadis, commença son père. À cette époque-là, la mer était si poissonneuse que les pêcheurs d'ouest du Jutland devinrent difficiles et exigeants, et ils partaient loin de chez eux. Ils se construisaient des abris dans les dunes le long de la côte, où ils mangeaient et couchaient. Et ils avaient avec eux des *apprêteuses d'hameçons* qui leur faisaient la cuisine, séchaient et reprisaient leurs vêtements, et s'occupaient du poisson.

– Et ?

– Elles ne faisaient rien de plus, s'empressa-t-il d'ajouter. Pas que je sache, en tout cas. À moins que ce ne soit précisément ce qu'elles faisaient, sans que ton vieux père en soit absolument sûr.

Il éclata de rire et Malie lui rendit le service d'en faire autant. Car il ne lui parlait jamais de la sorte. Presque comme à une adulte. C'était étrange. Et tout ça sans doute à cause de ce sang. Elle profita de l'occasion pour dire :

– Je préfère être dispensée d'aller chez le pasteur.

– Ah bon ? Et pourquoi donc ? Dans ce cas-là, tu ne feras pas ta confirmation.

– Parce que... je n'ai pas envie. Il... pelote.

– Le pasteur Salvesen ?

– Oui. Pas seulement moi, toutes les filles. Au moment de l'inscription. Je le déteste.

– Je vais lui tordre le cou ! Je vais le *rosser* ! On n'a eu que des problèmes avec ce *prince crapaud*. Mais, bon sang, je vais lui flanquer...

– Non, papa ! Je veux simplement ne rien apprendre avec lui. Je suis allée à l'école primaire. Ça suffira.

– Mais c'est honteux ! Autrefois on avait un pasteur qui était un honnête homme. Mais il est mort et son fils est parti à l'ouest après ses examens. On n'était pas assez pieux pour lui. Mais qu'un misérable comme Salvesen puisse porter les habits de l'Église...

– Il y en a beaucoup qui pelotent, papa.

– Oui, mais un pasteur doit être le seul qui ne le fasse pas.

– Je peux quand même être dispensée d'aller chez lui ?

– Oui. Ton père économisera l'argent d'une nouvelle tenue et

d'une Bible.

– Mais si jamais maman...

– Alors elle économisera aussi l'argent d'une nouvelle toilette !
lança-t-il en riant.

La tête de bœuf était remplie à ras quand ils la levèrent et son père voulait utiliser l'eau douce pour dépouiller et laver tout le chargement. Les anguilles montaient vers eux par vagues quand ils ouvraient les trappes. Son père les tuait l'une après l'autre avec une pierre oblongue dont il se servait toujours. Il écrasait le bout de la queue de chacune, le siège de la pensée et de la vie, et lançait l'anguille à Malie. Elle lui fendait la peau du cou, la fixait par la tête au crochet derrière la roue et retirait la peau, la dépouillait entièrement. C'était une rude tâche. Au bout d'une douzaine d'anguilles, elle s'assit au bord de l'eau. Elle n'en pouvait plus.

– Je ne me sens pas très bien, dit-elle.

Elle se débarrassa de ses sabots pour se tremper les pieds. Son père soupira, mais n'insista pas. Il continua à travailler, machinalement, tout en comptant tout bas les anguilles et les couronnes.

Cela faisait du bien de s'asseoir, les pieds dans l'eau, les mains appuyées derrière soi dans l'herbe. Le blé était si haut que le monde disparaissait. Il ne restait plus que la surface de l'eau devant elle, la rivière qui coulait sans une ride, et le bruit de la pierre de son père frappant les queues.

Elle pensa : Je suis adulte. Je connais une cachette où il y a beaucoup d'argent. Je serai dispensée d'aller chez le pasteur. Je couperai à mon père la nuit. Mais je sourirai à Lars le postillon, je lui sourirai jusqu'à ce qu'il devienne tout rouge, et cette fois-ci je ne me sauverai pas.

Son père avait commencé à siffler devant cette bonne prise, et le sifflement se transforma en chanson :

– *Petite vieille d'Amager, donne-moi des carottes...*

– *Non, je ne veux pas, tu peux passer ton chemin !* continua Malie.

– *Le vieux d'Amager, il est gigantesque...*

– *La vieille d'Amager, elle est grosse et grasse...*

– *Ils ont un cheval, une rosse d'Amager...*

– *Et leurs oignons sont beaucoup trop chers !*

– Et tu ne vas pas aller chez le pasteur, petite *apprêteuse d'hameçons* impie !

Elle se renversa dans l'herbe et le regarda à l'envers. Il était malgré tout mieux que sa mère. Il n'était pas si mauvais que ça. Il

prenait quand même son parti. Au bout du compte. Sa mère pouvait rester à l'auberge avec sa poitrine tombante. Elle-même était adulte et libre. Elle faisait ce qu'elle voulait. Elle pouvait même finir par le regretter la nuit. L'attention et un rare frissent rare on.

– Tu peux faire entrer la charretée, mais rappelle-toi qu’il ne faut pas la décharger !

Elle chuchotait ces recommandations en fille avertie au garçon couché sur elle. Ce n’était plus Lars le postillon. Cela faisait maintenant presque deux ans qu’il était hors course, depuis que Malie avait remarqué qu’il n’avait pas la moindre ambition de devenir postier un jour, avec la cape royale rouge feu et son col en fourrure de lapin. Non, Lars avait l’intention de reprendre la forge de son père et cela avait beau être rentable d’avoir sa propre forge, il n’était pas question pour Malie de devenir femme de forgeron. C’était sa façon de penser. Tout devait *devenir* quelque chose, ça ne pouvait pas seulement *être*.

Lars fréquentait désormais Sidsel. Ils se marieraient à Noël, quand il aurait dix-huit ans. Sidsel en avait seize. Malie les imaginait déjà comme M. et Mme Bertilsen, avec onze petits braillards et des moisissures dans le matelas. Sidsel et ses sourcils qui se rejoignaient, dont personne d’autre ne voulait. Elle avait essayé de les séparer en les brûlant, avec pour résultat une vilaine cicatrice qui brillait d’un blanc de craie l’été, quand elle était bronzée.

Pour sa part, Amalie Jebsen les fréquentait tous. Tous ceux qu’elle avait envie de voir sans chemise, afin de se blottir ensuite contre un corps de garçon, de sentir le ciel tomber, la terre se changer en écume, et ses cuisses frémir jusqu’à ce que les vagues l’emportent loin de tout. C’était meilleur que le lait chaud avec du cognac, meilleur que le snaps pur dont elle avalait quelques gorgées derrière le dos de Mme Agnes. S’enfoncer dans son propre corps, sous celui d’un autre, et sentir ses lèvres humides s’assécher quand elles brûlaient, il n’y avait rien de meilleur.

Elle avait quinze ans, le soleil et la lune tournaient autour d’elle.

Sa natte pendait librement dans son dos. Elle atteignait ses reins, tenue par un mince petit ruban bleu que Lars lui avait donné. Elle était de plus en plus belle et s’épanouissait, mais toujours avec cette finesse qui lui valait d’éviter les méchantes rumeurs. Quand les vieilles mégères entendaient dire que la fille d’Alfred Jebsen couchait derrière le premier tas de tourbe venu, en fonction du garçon, de l’humeur et du temps, elles secouaient

simplement la tête et refusaient de le croire la prochaine fois qu'elles la rencontraient – et qu'elle leur faisait une gentille révérence et leur demandait comment allaient leurs rhumatismes. Une si charmante jeune fille. Non, c'était sans doute uniquement parce que sa beauté suscitait toutes les jalousies que des petits riens prenaient des allures de scandale.

D'ailleurs, elle ne couchait pas exclusivement derrière les tas de tourbe, où les briques de tourbe, empilées en rond à hauteur d'homme, en forme de ruche, jetaient une ombre profonde bien pratique. Il y avait les étables et les granges, il y avait les bois. Malie adorait les bois de bouleaux. La lumière gris vert. Les troncs élancés, impassibles et arrogants, qui ne se souciaient pas de ce qui se passait. Être allongée sur le dos au milieu des bouleaux, laisser les oiseaux chanter tandis que son proth que sopra sang les accompagnait, sentir une fourmi grimper le long de sa jambe et laisser ce contact se fondre avec toutes les autres sensations qui prenaient possession d'elle, fermer les yeux face au soleil qui parvenait à pénétrer entre les hautes cimes graciles, serrer de ses paumes brûlantes les reins musclés d'un garçon, puis relever sa chemise, tout cela lui procurait une ivresse beaucoup plus intense que la boisson chaude au cognac ou le snaps.

Là, justement, elle était parmi les troncs des bouleaux, les cuisses écartées d'est en ouest. Les alouettes chantaient et l'air bourdonnait d'insectes autour des deux jeunes gens collés ensemble par leur sueur réciproque. L' élu était Morten le palefrenier, qui caressait le grand projet d'avoir sa propre écurie. Malie faisait semblant de le croire, à cause de ses rudes épaules et de ses larges mâchoires, mais il avait couché avec elle plusieurs fois auparavant, si bien que la terre n'était plus aussi meuble sous elle. Il la considérait comme acquise, refusait de flirter, ne croyait pas vraiment qu'elle refuserait de se donner à lui, que le flirt était nécessaire. Car elle avait envie. Toujours.

Aujourd'hui elle s'ennuyait. Aussi restait-elle sans bouger en chantonnant intérieurement. Elle écoutait Morten le palefrenier et attendait son gémissement final, qui serait suivi de tâtonnements et de soubresauts dans la bruyère. *Je connais cinq petits frères ; malheureux qui ne les connaît pas ! Les uns à côté des autres, pour l'homme ils sont un trésor...*

Il portait aussi un nom tellement absurde : *Moooort'n*. Le nom lui-même suggérait une défaite. Une paresse, comme la berge d'une rivière qui descend mollement vers un plan d'eau. En outre, ses pensées étaient ailleurs. Elles étaient dans le pré non loin de

l'église. Un théâtre ambulant y avait planté sa tente. Ils s'appelaient la troupe Sule. Originaires du Slesvig, ils arrivaient de Klampenborg et avaient joué dans le parc de Dyrehavsbakken. À *Bakken* même ! Un père et ses trois fils. La mère était certainement morte en mettant le dernier au monde, et leur répertoire était des plus intéressants : des poèmes, H. C. Andersen, un Anglais mort, ce genre de choses. Ils viendraient à l'auberge ce soir-là et tous les fils étaient jeunes. Malie avait appris toute l'histoire de la bouche de Lotte, la marchande de pain, qui était allée les voir le matin.

– As-tu fini, Morten ?

– Oh, Malie, tu es vraiment la plus adorable...

– Alors pousse-toi un peu ! Je crois qu'il y a quelqu'un qui vient.

– Il n'y a personne.

– Mais pousse-toi, enfin ! Tu es couché sur mon corsage.

Elle était allée à *Bakken*. Avec son père. Un jour en revenant de Copenhague. C'était une vraie merveille : des petites baraques foraines, les gens les plus étranges, des montagnes russes, des tentes avec des femmes à barbe, des nains, des jongleurs, des saltimbanques. Pierrot se promenait dans la foule dans son costume orné de pompons rouges. Malie l'avait vu de près. Les pompons étaient en laine et ballottaient quand il bougeait. Un chapeau pointu jetait une curieuse ombre sur son visage et son nez, et la couche de rouge à lèvres débordait largement des coins de sa bouche. Puis ils s'étaient assis devant une scène et ils avaient regardé Arlequin et Colombine jouer la pantomime. Malie en était presque tombée de sa chaise à force de rire. Et son père voulait aussi entendre Olga Svendsen. Il la qualifiait avec mépris de *crapaude* et de chanteuse de cabaret *de trente-troisième rang*. Mais lorsqu'elle se mit à chanter et que s'ouvrit le sillon entre ses deux seins, il était resté bouche bée en se caressant les cuisses, la moustache en bataille, le coin des lèvres humide. Malie avait eu droit à une énorme glace en cornet à vingt-cinq øre, avec de la *crème fouettée* et de la confiture de fraises qui dégoulinait sur les bords, et à son propre vernis à ongles rose dont Mme Agnes ne saurait rien. En fait, ils ne dévoilèrent rien de la majeure partie de cette équipée à Mme Agnes, qui avait pourtant approuvé que Malie accompagne son père vendre ses anguilles à Copenhague. Elle était d'avis qu'Alfred se tenait à carreau quand sa fille était avec lui et qu'elle pouvait cafarder. Mais Malie ne cafarda pas. Sa mère lui avait proposé trois couronnes pour qu'elle lui dise s'il s'était passé quelque chose, mais Malie avait secoué la tête en

déclarant :

– On est resté toute la journée sous un soleil de plomb à vendre devant la carriole jusqu'à ce qu'elle soit vide, et puis on a mangé des saucisses allemandes et j'ai bu de la limonade, et puis j'ai fait un tour en tramway avec papa, et puis on a passé la nuit chez les sœurs Nielsen à Birkerød, et puis on est revenu le lendemain avec du sucre candi pour toi, maman.

Et avec le naturel de la poseuse, elle jouait avec sa tresse et ouvrait grands ses yeux bleus afin de souligner chaque mot. Cela tranquillisa Mme Agnes. Tout le monde savait que les sœurs Nielsen étaient extrêmement croyantes, qu'elles ne laissaient personne monter se coucher sans prodiguer au moins cinq ou six paroles bibliques par-dessus le marché, et elles ne servaient aucune boisson alcoolisée. Chez elles on ne buvait que du lait écrémé et de l'eau du puits.

Or Alfred Jebsen n'était pas du tout seul à vendre ses anguilles. Un charcutier achetait tout le lot et pour un bon prix, qui convenait en tout cas à l'impatience de Jebsen. Puis direction les rues Brøndstræder et Holmsgade, et *les filles*, qui accueillaient Malie à bras ouverts en la couvrant de baisers parfumés. Il était loin le temps où elles se prostituaient en toute légalité, vêtues d'une tunique blanche, *l'uniforme*, mais l'affluence était la même. Elles s'installaient dans les auberges, portes ouvertes, tandis que les proxénètes, les entremetteuses, les chiens, les chats et les clients fourmillaient autour d'elles. Si un représentant des forces de l'ordre surgissait, certaines se sauvaient dans leurs petites boutiques où elles faisaient semblant de vendre des articles de soins, des cartes postales *osées* avec des gens tout nus et des textes comme « Ce que devint une nuit de noces » ou « Søren et Jensine dans les bras l'un de l'autre ». Pendant que le policier examinait les cartes, les décolletés et jouait au croquemitaine, les autres restaient tranquillement devant leur verre de xérès et caressaient leur bichon enrubanné, comme si c'étaient de belles dames entrées par hasard, sinon par erreur, dans des estaminets aussi bruns et sombres que l'auberge des Jebsen. Alfred les connaissait, les auberges comme les filles, depuis les années de guerre. À cette époque-là, Alfred avait dû faire figure de véritable bies.

– Ton père est un dieu !

– Oui, ça c'est vrai.

– Jebsen n'oublie jamais une fille. Jamais !

On lui servait aussi du xérès dans un délicat verre à pied en cristal, gravé d'un motif bohémien. Les filles lui arrangeaient les cheveux, lui prêtaient des vêtements pour un soir, ainsi que des

souliers vernis avec des rosettes et des nœuds, et la maquillaient. Elle était aux anges. Une princesse. Mais son père veillait à ce qu'on ne la confonde pas avec les autres. Un souteneur non averti, entrant par hasard à *La Mer Rouge* en fin de soirée et croyant réussir un bon coup à la vue du teint frais de Malie, eut ensuite les deux doigts tranchés, dehors dans le noir. Des doigts qu'Alfred Jensen se targua de devoir fumer et vendre en les faisant passer pour de petites anguilles. Les filles aussi faisaient attention à elle, si jamais une soudaine descente en nombre de marins russes engendrait une ambiance où l'on perdait toute vision d'ensemble.

Malie les enviait. Elles pouvaient se faire belles, boire, se reposer et, la nuit venue, s'adonner à son activité préférée. Et elles étaient payées pour ça, par-dessus le marché ! Les marins russes avaient beau être un peu sales, ils étaient rudes, ténébreux et séduisants. Plusieurs prostituées disposaient d'un nécessaire de toilette dans une pièce par-derrière, où elles exigeaient que leurs clients se lavent avant de les rejoindre sous les draps.

Assise sur un banc, les yeux brillants, Malie observait comment les filles faisaient tourner les hommes autour de leur petit doigt, tourner jusqu'à ce qu'ils atterrissent sur leurs genoux et contre leur poitrine. Elles obtenaient exactement celui qu'elles voulaient. Celui dont la poche revolver était la plus garnie de billets. Elle était toute jeune et ne contemplait que la beauté, le flirt ou l'ivresse, l'érotisme ou l'amour d'un instant, le chant et la musique. Elle ignorait tout du jeu des proxénètes et des dures exigences économiques des entremetteuses. Et pendant les longues journées d'hiver froides et humides, quand les rues Brøndstræder souffraient du manque d'activité, de la tuberculose et du mal vénérien, elle était en sûreté chez elle. Le quartier des putains de Copenhague lui offrait son côté ensoleillé – Alfred Jebesen était là avec l'argent de ses anguilles ! Il faisait chaud, la bière était fraîche, et le bidon de snaps toujours plein.

– Tu es une belle fille, ne te laisse pas harponner par n'importe qui ! lui disaient-elles.

Et elles la touchaient comme une poupée. Elles veillaient à ce que son col tombe joliment, à ce que les rubans dans ses cheveux soient égaux, à ce que les dentelles du bas de sa jupe ne traînent pas dans les crottes de chien par terre.

Un soir, alors que son père s'était éclipsé avec une de ses amies, ce fut une grosse Allemande d'un certain âge qui voulut la toucher. Mais pas seulement les cheveux et les dentelles. Malie avait beaucoup bu et elle la laissa faire, surprise et stupéfaite. Elle

ne compris rien avant qu'elles ne se retrouvent toutes les deux derrière un rideau dans une petite alcôve, nete alct la grosse femme lui parlait allemand tout le temps, comme dans un rêve. Elle psalmodiait à voix basse, l'hypnotisait :

– ... und lass dir sagen – habe die Sonne nicht zu lieb und nicht die Sterne. Komm, folge mir ins dunkle Reich hinab...

La grosse se caressait l'entrejambe en rythme, cherchait à glisser l'autre main dans la culotte de Malie, dont elle pressait la jeune bouche contre sa poitrine.

Ses seins étaient énormes et moites. Ils sentaient la transpiration, le vieux parfum et le chien d'agrément. Et soudain elle se sentit prisonnière. La grosse tremblait, s'agitait et geignait. Malie était sur le point de vomir lorsqu'elle réussit enfin à se dégager et à se précipiter dans la rue pour reprendre son souffle. Dehors, cela ne sentait pas les champs de blé de Sjælland et la brise marine, mais les égouts à ciel ouvert. Elle vomit jusqu'à se vider et, pleurant comme une fontaine, elle se mit à chercher son père. Elle le trouva endormi sous une couette à rayures bleues, tandis qu'une fille se brossait les cheveux, assise devant un miroir biseauté, en trois parties, qui la reflétait sous tous les angles.

– Papa, je veux rentrer !

La fille se retourna, multipliée par quatre, immédiatement sur la défensive. Elle tenait sa brosse en l'air sans bouger tout en hurlant :

– Alfred ! Ta fille !

– Quoi... ? Qui ?

Il avait la moustache qui dépassait du bord de la couette, l'air poisseuse et de travers. Le crâne qui luisait de sueur. Les poils de nez qui se hérissaient.

Je veux rentrer, pleurerait Malie. Je veux rentrer. Maintenant !

Ce fut cette fois-là qu'il l'emmena à Dyrehavsbakken, après qu'ils se furent dégrisés tous les deux en passant la nuit chez une gentille entremetteuse équilibrée, dans une ruelle un peu plus bas. Kylle Hansen, une femme à qui Malie pouvait se fier. Elle marchait avec des béquilles en bois, fabriquait son propre hydromel et avait un chien brun ébouriffé qui s'appelait Ogier le Danois. Elle enguirlandait toujours son père, levant son index sale qu'elle pointait entre ses deux yeux :

– Tu sais que la gamine va se dévoyer ? Hein ?

Voilà pourquoi Malie lui faisait confiance. Et le lendemain, Simon-Peter tirait sans effort Malie et son père en direction de Bakken, remuant sereinement la queue devant une carriole vide. Pour la première fois elle venait enfin à l'endroit dont tout le

monde parlait. En guise de consolation, de subornation, qu'en savait-elle ? Si ce n'est qu'elle eut le coup de foudre pour Bakken, parce qu'elle n'était jamais allée à Tivoli, dans le centre de la ville, que seuls les gens distingués fréquentaient. Et elle se réconcilia avec son père. Mais ce fut la dernière fois qu'elle l'accompagna chez ses amies de la rue Holmensgade. Même s'il lui faisait miroiter qu'ils passeraient par Bakken au retour. Sa mère en conçut des soupçons, mais Malie inventa un mensonge, prétendit être amoureuse et ne plus avoir le temps. Ce fut sans doute Lars le postillon qui en fit les frais à cette époque-là, et l'affaire retomba.

Il n'en restait pas moins qu'elle continuait d'envier les putains, attirée par son appétit de la vie, la foule concentrée en un seul lieu, les mensonges, les chansons, les rires, les remarques aigres.

– Tu viens à l'auberge ce soir, Morten ?

– Non... je suis fauché. Et ma mère *n'aime pas que je traîne là-bas... Mais elle t'aime bien, toi, ma petite Malie, et moi aussi, bon sang de la vie !*

– Alors, à un autre jour, Mooot'n.

– Pourquoi est-ce que tu dis ça comme ça ?

– Pour rien ! Il faut que je me sauve. Ma mère m'attend !

Après avoir eu le soleil bas dans les yeux tout le long du chemin, elle entra directement dans la salle sombre de l'auberge et fut comme aveuglée sur le coup. Mais *lui*, elle le vit. Ruben. Juste son visage, de profil. Elle vit l'humidité de sa cornée, du coin de sa bouche, de la base de ses narines. L'humidité qui reflétait la lumière de la lampe à huile, constamment allumée au-dessus du comptoir. Il tourna la tête vers elle, lui fit face. Elle comprit que dans cette position il ne pouvait voir d'elle que sa silhouette, ses cheveux ébouriffés dans l'herbe sous les arbres, son corsage mal ajusté à la taille. Elle avança prestement à l'intérieur de la salle pour se fondre dans l'obscurité, sans quitter des yeux son regard. Il était intense, flamboyant, comme si ses iris fourmillaient de petits éclairs jaunes, tels des piquants enfoncés dans le vert. Et c'était pour cet instant-là qu'elle l'aimerait toujours, quand par la suite, couché tout contre elle, il lui parlerait de son enfance et de sa mère. Elle verrait son visage tel qu'il était la toute première fois. Son visage qui flottait à travers les mots qu'il utilisait et sa manière de les prononcer. Des mots brefs, carrés, coupés net, comme des cailloux porte-bonheur trouvés sur la plage, percés d'un trou et enfilés en collier.

Elle prit sa natte dans sa main, la souleva un peu, comme s'il s'agissait d'un animal vivant qu'il fallait porter délicatement. Il dit bonjour et demanda si elle était la fille de l'aubergiste ; elle entendait pour la première fois son étrange dialecte. Elle hochait la tête, sentit qu'elle avait la bouche, la langue et la gorge sèches, et les battements dans son entrejambe n'avaient rien à voir avec Morten et le bois de bouleaux. Elle se souviendrait toujours de ce soir-là dans les moindres détails, chaque geste, chaque mot était gravé dans sa mémoire. Ils parlaient le danois standard quand ils jouaient. Ruben était l'aîné, puis venaient Fits, âgé de quinze ans, et Ælle, douze ans. Ælle et ses anglaises blondes tombant sur ses épaules, costumé en Juliette, et leur père, Vati Sule, en Roméo. Vati Sule était un beau Roméo, grand, droit, des cheveux bruns en brosse et des sourcils touffus au-dessus d'un regard franc.

Les clients de l'auberge faillirent moitaillireurir de rire quand Ælle, debout sur le comptoir, l'air d'une gentille petite chambrière, coiffé d'un grand chapeau pointu en forme de cornet avec une bande de tulle au bout, fit de grands signes de la main à Vati Sule, qui criait de toute la force de ses poumons alors

qu'Ælle n'était qu'à un mètre de lui :

– *Parle encore, ange resplendissant ! Car tu rayonnes dans cette nuit, au-dessus de ma tête, comme un des messagers ailés du Ciel !*

Ælle se trémoussait et se tortillait avec coquetterie tandis que les clients poussaient des hurlements. Il pépia d'une voix claire :

– *Bonne nuit ! Bonne nuit ! Si douce est la tristesse de nos adieux que je te dirais : bonne nuit ! jusqu'à ce qu'il soit jour.*

Ce à quoi répondit Vati Sule, dont les culottes courtes ressemblaient à deux énormes bulles autour de ses cuisses :

– *Que le sommeil se fixe sur tes yeux et la paix dans ton cœur ! Je voudrais être le sommeil et la paix, pour reposer si délicieusement !*

Dix mains puissantes s'emparèrent d'Ælle et le portèrent en triomphe autour de la salle, jusqu'à ce que Mme Agnes exige qu'on le repose sur le comptoir pour lui servir un grand verre de jus de framboise et lui mettre une cuisse de poulet dans la main. Alors ce fut Fits qui alla au charbon, un grand maigre à l'âge ingrat que nul n'aurait imaginé s'enquérir d'autre chose que du cheval que le fermier voulait qu'on attelle aujourd'hui. Ce fut donc d'autant plus comique quand, entrant dans son rôle le visage rayonnant, et levant la main au ciel, les yeux fixés sur son propre index, il déclama :

– *Au plus haut des cimes, le souffle de la terre se démène. Au plus profond de la forêt, le soleil et la fête du silence...*

Il n'alla pas plus loin, car l'auberge des Jebesen explosa de nouveau, et les bouches recrachèrent de la mousse de bière pétillante. Alfred fut obligé de crier :

– Silence ! Silence ! On a une soirée poésie de sept heures à neuf heures !

Ils rirent encore un peu de la solennité affectée d'Alfred, sans que Fits ait baissé le bras ou replié l'index. Debout sur le comptoir, il attendait patiemment de pouvoir continuer, mais tout le monde remarquait qu'il luttait pour ne pas éclater de rire.

– *Sous la voûte sonore du vent, les branches grinçant et gémissant, je rêve tel un navire englouti !*

Ils furent incapables de se retenir.

– Ils rêvent, les navires engloutis ? On n'en savait rien ! Ça au moins, ça doit être de la grande poésie !

Et tous les clients se firent l'écho les uns des autres, une cacophonie de rires, de hurlements et de commentaires sur les réflexions et les rêveries et les séries des bateaux ! Fits baissa le bras et regarda Ælle qui avait presque fini de dévorer sa cuisse de poulet. Impassible, son frère avait gardé son chapeau dont le tulle, à la pointe, montait et descendait au rythme de ses mâchoires.

La troupe Sule avait un riche répertoire et, en véritables comédiens, ils savaient s'adapter à l'humeur du public. Mais à l'auberge des Jebesen, ce soir-là, ce ne furent que des fragments. Le seul qui parvint à aller jusqu'au bout de sa tirade, tandis que plusieurs hochaient la tête de satisfaction comme s'il leur apportait quelque chose de nouveau, ce fut Ruben quand enfin il entra en lice. Il avait dix-huit ans et déjà réussi à s'envoyer trois bières dans le gosier.

– Que pensez-vous des Copenhaguois distingués ? cria-t-il.

Les mains sur les hanches, il parcourait la salle du regard.

– Des trous du cul, tous autant qu'ils sont ! lui fut-il répondu en chœur.

– Oui, ils connaissent leur place ici-bas, rétorqua Ruben. Et au Ciel, ajouta-t-il. Croient-ils ! conclut-il.

Les rires fusèrent. Alfred aussi éclata de rire. Malie songea un instant aux filles de la rue Holmensgade. Ce n'étaient pas des Copenhaguoises. L'appellation convenait à ceux qui vivaient au grand jour dans la capitale, à ceux qui se promenaient bras dessus, bras dessous le long des lacs, sans une tache ni sur leur conscience ni sur leurs souliers vernis.

Au début, Malie n'échangea pas un mot avec Ruben. Elle porta sa natte jusque dans la cuisine et étonna sa mère en se mettant consciencieusement et activement au travail, tout en lorgnant souvent vers la salle pour voir où il allait et où il était. Elle croyait qu'elle ne parviendrait jamais à lui parler. Elle en mourrait. Le sang lui emplirait la tête et lui jaillirait par les oreilles. Elle s'évanouirait comme si un cheval lui avait décoché une ruade, serait dépouillée comme une anguille jaune, s'agiterait convulsivement par terre. Elle laissait tomber sans arrêt quelque chose sur le carrelage, des pommes de terre, un couteau, une casserole remplie d'eau. Mais lorsqu'ils commencèrent à jouer, sa mère l'avait renvoyée auprès des autres. Le premier qu'elle vit et entendit, ce fut oncle Dreas qui venait d'arriver et qui, comme à l'accoutumée, se cramponnait à la table en criant :

– Ça y est ! Voilà le charme qui opère ! La puissance magique de la bière ! Celle-ci a plus de malt que d'habitude et *j'adore ! Le diable m'emporte si ce n'est pas le début de la bacchanale !*

Ensuite elle se cacha à moitié derrière sa mère pour voir la troupe Sule faire son entrée. Elle ne put s'empêcher de rire d'Ælle et de l'index pompeusement levé de Fits. Les cheveux bruns de Ruben lui tombaient sur le front. Il avait une chemise blanche sous un gilet court bariolé, fermé par des agrafes et des boutons

en argent. Un pantalon foncé. Des chaussures en cuir souple, aux talons bas, et à la pointe desquelles ses orteils formaient de petites bosses. Il était aussi grand que son père. Elle se demanda quelle odeur il avait, mais dut aussitôt penser à autre chose avant que les larmes ne lui coulent des yeux et qu'elle ne puisse plaine puisus le regarder en face.

– Et je suis arrivé à Copenhague, déclara-t-il, de la campagne, pour la première fois. J'avais quitté un ciel dégagé, les vagues de la mer et le bruissement du blé, et des gens qui savaient ce que je pensais avant que je le pense moi-même, et qu'est-ce que j'ai vu ?

D'un bond silencieux il sauta sur le comptoir, Malie plissa les yeux et les rouvrit, lécha la transpiration salée sur sa lèvre du haut, osa profiter un instant du fait que les battements de son entrejambe correspondaient aux pulsations dans les lobes de ses oreilles. Si elle devait tomber, raide morte, à la renverse, autant qu'elle se vide tout de suite de son sang pour lui. Il se mit à déclamer, mais sans lever l'index en l'air de manière théâtrale. Au contraire, il garda les mains sur les hanches, qu'il balançait au gré des mots. Il prononçait ceux-ci comme s'il les avait écrits lui-même, comme s'il s'adressait directement à ceux qui l'écoutaient, comme si c'était la première fois que ces mots lui venaient à l'esprit. Toute l'auberge des Jebesen retenait son souffle, même Elle avait marqué une pause dans la mastication.

– *Cette foule qui se pressait sur les trottoirs, ces longues rames de tramway qui filaient comme de vrais trains et dont les roues lançaient des étincelles bleutées, cette foule d'automobiles qui se faufilaient les unes entre les autres tels des coléoptères géants aux yeux rouges, ce vacarme d'avertisseurs et ce tintement de clochettes comme sur un marché – était-ce réellement Copenhague ? Toutes les maisons étaient illuminées. Sur le toit d'un bâtiment de l'autre côté de la rue, on pouvait lire en lettres étincelantes : « Le whisky est la meilleure des boissons. » Et regardez ! Plus haut encore, on aurait dit qu'une main invisible écrivait dans le ciel en lettres de feu : « Le café Søholm est le moins cher. » Je me suis dit : Où donc suis-je arrivé ? Ici, c'est L'ENFER !*

Les acclamations n'en finissaient pas. Il transpirait autant qu'elle. Elle suivit des yeux une goutte qui lui coula sur la peau et disparut à l'intérieur de son col de chemise. Qui lavait ses chemises ? Elle le ferait volontiers. Elle la laverait dans une simple cruche d'eau s'il le lui demandait, et assouplirait le tissu avec ses dents. Elle sourit à cette pensée et croisa en même temps son regard. Pour la deuxième fois. Elle se précipita dans la cuisine, prit une bouilloire et savoura le froid du métal, puis elle la reposa et se frotta les seins, de longs mouvements rapides et

forts avec les articulations, avant que sa mère ne surgisse devant elle.

– La bière, Malie ! Ne traîne pas !

Si les clients de l'auberge avaient pu enfoncer un entonnoir dans la gorge de Ruben et lui remplir le ventre de dix litres de bière, ils l'auraient fait. Au lieu de cela, ils payèrent la tournée à Vati Sule, Fits et Ruben. Et au bout du compte, ils furent passablement satisfaits de ce qu'à tous les trois ils parvinrent à ingurgiter. Mme Agnes observait attentivement ce que l'aubergiste lui-même s'enfilait et elle le menaça de devoir coucher avec Simon-Peter s'il ne mettait pas un frein à sa consommation.

Le lièvre rôti arriva sur la table, ainsi que la soupe à la bière dans des écuelles fumantes ionas fumasurmontées d'une grosse cuillerée de crème, du pain blanc tendre et du pain de seigle à point, du fromage et des anguilles en quantité sous toutes les formes, de la fumée onctueuse chaude à la fumée salée froide. Le sel leur donnait soif et Malie courait de l'un à l'autre, apparemment sans répit, tout essoufflée. Mais elle avait la situation en main comme d'habitude et n'était pas obligée de courir. Elle pensait : Je l'aime, et demain ils repartiront sûrement, qu'ont-ils d'autre à faire ici ? Elle entendit alors le vieux Knud Bak demander à Vati Sule s'il voulait bien l'aider à monter un petit bâtiment annexe.

Un petit bâtiment annexe, ça prendrait du temps. Elle cassa un verre afin de rester à proximité. Ruben était un peu plus loin, à côté du mur. Il buvait et, par la porte de l'auberge, regardait la rue pavée où une femme passait bruyamment avec son cheval tirant une charrette pleine de navets fourragers.

– Ruben et Fits pourront nous donner un coup de main, entendit-elle Vati Sule déclarer.

– Et si personne ne vous attend, dit Knud Bak.

– Non, il n'y a que Folbæk qui nous attende, et là ils ne le *savent* même pas, s'esclaffa Vati Sule.

– Deux ou trois semaines, reprit Knud Bak. Tout est prêt, mais personne n'a le temps et Søren Kaas, le charpentier, s'est noyé dans son propre tonneau...

Ils trinquèrent pour sceller leur accord, puis Vati Sule appela Ælle et le prit sur ses genoux. Avant de retourner dans la cuisine, Malie aperçut le visage fermé et luisant de gras de poulet d'Ælle se fendre d'un large sourire pendant que son père lui parlait dans le creux de l'oreille. Et quelques minutes plus tard, une nouvelle représentation fut annoncée, un petit numéro supplémentaire

qu'ils jouèrent malgré tout dans son entier, parce que d'origine il n'était pas prévu pour durer longtemps. Elle, rayonnant à l'idée de rester quelque temps à Hvideleje, interpréta *la princesse au petit pois* avec un entrain si touchant qu'ils restèrent tous vissés sur leur chaise, à se tordre et à se tenir les reins tout comme lui, couché sur le comptoir, qui geignait et poussait des petits cris de jeune fille endolorie.

Et quand la princesse se leva et que Vati Sule lui demanda d'une voix bourrue comment elle avait dormi, Elle pépia :

– *Oh, affreusement mal ! Je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit. Dieu sait ce qu'il y avait dans le lit ! J'étais couchée sur quelque chose de dur et j'en ai le corps tout meurtri !*

Pauvre princesse ! Pauvre Elle !

Et Mme Agnes le gâta une nouvelle fois en lui offrant à manger et à boire, Malie en fut soudain écœurée. Sa mère faisait preuve d'une sollicitude qu'elle ne lui connaissait pas, même pas du temps où elle était petite. Mais là, sa mère avait un public. Elle jouait un rôle devant les clients. C'est la réflexion que se fit Malie : sa mère jouait un rôle, exactement comme la troupe Sule.

Et ce faisant, elle se faisait octroyer la liberté de feindre des qualités qu'elle n'avait absolument pas à la base.

La ruelle derrière l'auberge des Jebesen dégageait une odeur douceâtre de crottin de cheval, de vigne vierge et de poussière. Il était couché, son gilet coincé sous l'aisselle. Il était soûl. Il dormait. Il était presque minuit, l'auberge était fermée et rangée. Malie elle-même avait bu beaucoup de vin et elle s'assit doucement à côté de lui, sur les galets posés de façon aussi rapprochée que des pavés. Elle ne pensait ni à le réveiller ni à se soucier de la saleté des galets sur lesquels elle s'était assise. Elle était épuisée. Cela faisait étonnamment longtemps qu'elle ne s'était pas reposée, qu'elle n'avait pas joui d'une tranquillité d'esprit. Cela remontait peut-être au temps où elle n'avait pas encore ses règles, où tout tournait autour de son père ou de la manière de l'éviter.

Depuis qu'elle contrôlait son propre corps, tout était allé si vite. Mais maintenant elle était là. À côté de Ruben. Et cela lui rappelait l'époque où elle était enfant, quand elle voulait savoir ce qui allait se passer, ce que la journée surtout lui réservait. Elle ne le laisserait pas filer, voilà tout. Elle connaissait déjà son visage et son corps en détail. Il était à elle. Il ouvrit les yeux, secoua la tête comme un chien et la vit. Ils baignaient dans une lumière bleu foncé, une pâle pleine lune de fin d'été luisait au-dessus de Hvideleje. Au loin on entendait des voix, un rire d'ivrogne, un chien qui hurlait, et à quelques mètres d'eux, de l'autre côté du mur en planches, les sabots de Simon-Peter qui bougeait un peu. Un bruit doux et traînant sur la paille, qui la rassurait.

Elle aurait pu rester ainsi pendant des siècles, le corps aviné, Ruben endormi puis tout juste réveillé, avant qu'il ne l'aperçoive et ne dise ou fasse quoi que ce soit, c'était égal. Elle préférerait qu'il ne dise ni ne fasse rien, mais qu'il soit, tout simplement.

– C'est toi ? chuchota-t-il.

Il tendit le bras et saisit sa natte.

– Comme elle est lourde !

Elle ne répondit pas. Sa langue brillait de salive quand il parlait. Elle savait de quoi sa bouche aurait goût : de blanc, de rouge et de brillant, d'une voix qui portait à travers l'auberge et pénétrait en elle contre des dents blanches, des lèvres roses et une peau lisse toujours humectée juste derrière les lèvres. Il lâcha la natte, lui caressa doucement les seins et enfila sa main dans son entrejambe. Elle s'en empara.

– Si tu veux être mienne, alors je serai roi...

Elle ne répondit toujours pas. Il se mit à chanter tout bas, d'une voix claire :

– *Ma jolie petite fille ! Pardon, j'ignore votre prénom. Veuillez monter dans ma barque, je vous ferai traverser sur ma proue le royaume des poissons de Strandgade à Nyhavn...*

Elle éclata > Elle a de rire. Il se redressa, chancelant comme un courlis affairé au printemps. Il était plus grand qu'elle, même lorsqu'il était assis. Il la prit dans ses bras, elle continua de rire contre sa chemise, mais déclara pour finir :

– Amalie Jebsen, mais on m'appelle Malie, je suis Malie.

Simon-Peter dormait debout dans le noir. Les mouches aussi dormaient, il avait la paix et se contentait de déplacer ses sabots à intervalles réguliers. Ils s'allongèrent à côté de lui. La paille ne les piqua pas. Ils ne la sentirent pas. L'obscurité et le cheval dégageaient une odeur de vieux et de familier. Il lui retira sa robe et la lécha sur tout le haut du corps, jusque sous les bras. Elle commença à pleurer. Il lui lécha les joues et mordit dans la natte, et derrière eux le cheval respirait paisiblement par ses naseaux profonds et humides qui s'élargissaient en direction des mouvements dans la paille. Il pénétra en elle, soudainement, l'emplit bien plus que Morten le palefrenier, Lars le postillon ou tous les autres. Pleurant sans arrêt, elle suçsa sa langue et enfouit ses mains dans les siennes. Il les lui saisit avec fermeté, lui envoya son haleine jusque dans ses poumons, laissa la sueur goutter dans ses cheveux et l'entraîna au rythme de son propre pouls, de ses propres battements de cœur. Elle savait désormais comment c'était de mourir.

Elle l'accompagna jusqu'à l'église. Ses genoux étaient des petites boules, des petites pierres qui roulaient en tous sens.

– Ne pars pas ! dit-elle. Ne va pas dormir !

– Je vais seulement dire à mon père que je suis vivant, expliqua-t-il.

Elle attendit pendant qu'il gravit les deux marches et se baissa pour entrer dans la caravane. Elle se remit à pleurer. Il avait disparu. Les chevaux de la troupe Sule dormaient. Elle se força à les regarder, au lieu de fixer des yeux la porte de la caravane. Ils dormaient sous un saule, côte à côte, attachés au tronc, avec un tonneau d'eau auquel ils avaient accès. L'un avait la queue plus longue que l'autre. Ils étaient grands et foncés tous les deux, presque aussi puissants que des chevaux de brasseur. Leurs organes génitaux pendaient sous eux comme des sacs de peau

bien remplis, leurs sabots étaient couverts de touffes de crins. Et il revint, sautant de la caravane comme un chat après en avoir refermé la porte. Celle-ci était rouge, avec des fleurs plus claires peintes dessus, sans doute jaunes, c'était difficile à voir dans l'obscurité. Il avait laissé son gilet à l'intérieur. Il devait y faire bien attention, tellement il était beau.

Ils s'allongèrent sur l'herbe et il commença à bavarder. Elle ouvrit son corsage. Il posa son visage contre un de ses petits seins qu'il entourait de sa main, avec la même confiance que s'ils se connaissaient depuis une éternité.

– Parle-moi ! dit Malie. Raconte-moi tout ! Je veux tout savoir.

– Tout... ? De quoi ?

– Ta vie... Ruben.

Cela lui faisait du bien de prononcer son nom. Il avait le goût d'une bouchée de pain frais.

– Ta maman est morte ? Comment était-elle ?

– Maman détachait les briques à la briqueterie, elle nous emmenait, Fits et moi. Toujours. Elle enfonce les pouces entre les briques et les séparait complètement. Papa gagnait soixante-dix øre par jour, il faisait toutes sortes de travaux qui se présentaient. Maman en gagnait vingt. On était très pauvres. Très pauvres, Malie... Quand j'avais cinq ans, on a commencé à travailler dans les tourbières. J'aidais à extraire la tourbe et à la mettre en tas. Quand on partait à la tourbière, on emmenait deux chèvres y brouter, et parfois maman avait des pommes qu'elle pelait en chemin, elle donnait les pelures aux chèvres et les pommes étaient pour nous. Fits était dans le landau, qu'elle poussait avec son ventre tout en épluchant et que je maintenais quand il y avait des trous dans le chemin. On pêchait aussi, et quand maman devait se reposer au milieu de la journée, elle se servait de ses sabots comme d'un oreiller. Elle les mettait pointe contre pointe...

– Elle aurait pu poser la tête à même la tourbe ?

– Elle utilisait ses sabots, je m'en souviens bien. Et puis on arrachait les pommes de terre et on gagnait deux øre par seau. Chaque fois qu'on en avait un plein seau, on mettait une pomme de terre de côté, comme ça on savait combien de seaux on avait faits. Fits étaient toujours dans nos jambes, toujours... Et puis on est arrivés à l'usine de tourbe de Skovgaard, c'était mieux. Papa était avec nous, il criblait du gravier pour d'autres le soir, sinon il aidait dans les tourbières pendant la journée. On nous prêtait une petite maison et on nous payait trois cents couronnes pour tout l'été en travaillant à trois. J'avais six ans. Fits en avait trois et,

comme je l'ai dit, il était toujours dans le chemin. Mais le ventre de maman aussi a fait des siennes et elle est morte.

Elle lui caressa le visage, des tempes au menton :

– Ça fait longtemps maintenant.

– Non, en fait, répondit-il. On a l'impression que c'était hier.

Il ferma les yeux contre sa poitrine.

– Alors vous êtes partis, tout simplement...

– Papa lisait toujours. Un jour il avait reçu un livre en paiement au lieu d'une somme d'argent, c'est lui qui l'avait demandé. Maman le lui avait jeté à la figure quand il était rentré, en lui demandant s'il fallait le faire bouillir, rôtir ou bien le manger cru. Le livre était en allemand, papa est à moitié allemand. Il parlait toujours allemand quand il la prenait dans ses bras et lui passait la main dans les cheveux. Ou bien quand il était en colère ou désespéré. Et ça nous sert quand on va dans le Sud.

– Comment avez-vous eu les moyens de vous procurer les chevaux ? Ils sont beaux.

– C'est un marchand qui les lui a offerts. Sa fille avait failli se noyer dans un marécage à Hedebræk, elle était enlisée jusqu'au cou. Papa s'est mis à plat ventre et l'a tirée de là :

– Mais voyager de la sorte. Un père et ses trois fils. Je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille.

– Elle est restée chez notre grand-mère à Tværmose, on ne l'a pas vu pendant quatre ans, et puis on est allés le chercher. Il a pleuré, grand-mère a pleuré aussi, et on est partis. Au début, il jouait le plus petit chien du *Briquet*, il avait beaucoup de succès en chien !

Elle rit. Lui aussi. Contre sa poitrine, l'haleine chaude. Il continua tout bas :

– Elle pense que c'est sa faute si maman est morte, qu'il l'a tuée avec son corps. Papa ne cesse de lui expliquer, mais ça ne sert à rien. Il est persuadé que c'est lui qui l'a tuée, et au fond il a raison, mais il n'avait pas demandé à naître et il n'a pas fait exprès d'être trop gros et mal placé, la tête dans le mauvais sens. Il a fallu l'arracher de force et maman n'a pas résisté, et il n'y avait aucun médecin dans les environs. Il aurait pu mourir lui-même, c'est ce que papa lui dit. Alors il répond dans le noir... c'est toujours dans le noir qu'Elle pense à ça, après avoir dormi un peu... qu'il aurait bien voulu mourir, que ça aurait été beaucoup plus juste.

– Pauvre Elle, il est si mignon.

– La petite Juliette...

– Et vous voyagez comme ça. Toute l'année...

– *Wenn jemand eine Reise tut, dann kann man was erzählen.* Et le

mieux dans tout ça, c'est que personne ne sait qu'on existe. Ils n'avaient pas de registres au Slesvig, je vais donc échapper au *service militaire* et ne pas finir par attraper la diphtérie... Mais j'aimerais bien prendre part à une révolution, pour le peuple, pour la culture, pour tous les gens qui n'ont aucune raison de se réjouir, qui ne font que travailler sans rien décider eux-mêmes. Quand on joue, on leur donne de la joie. Papa dit qu'on fait notre propre petite révolution si on permet à leurs pensées de s'élever un peu, si on les amène à se voir différemment et peut-être à faire quelque chose, à changer quelque chose... à protester. Mais j'aimerais bien être un vrai révolutionnaire.

– Non, pas ça ! dit Malie.

Et elle imagina les baïonnettes et les fusils, et Ruben gisant dans la boue, le corps criblé de balles et boursoufflé, comme sur les photos de la guerre des tranchées.

– Il vaut mieux être dans une auberge et traiter Copenhague d'enfer, ajouta-t-elle.

– J'adore Copenhague, rétorqua-t-il en riant. Mais c'est un bon texte. Papa l'a choisi. Il a horreur de Copenhague. Il prétend qu'il s'y noie, qu'il s'y sent vieux et las, qu'il a du mal à respirer. Mais il est allé dans tous les théâtres, le Théâtre royal et le Th traee set le Tâtre populaire. Et on est tous allés au théâtre de l'Auberge Rouge à Amager, là il y a de la vie et des rires, je peux te l'assurer ! On avait réussi à placer un ou deux numéros, avant qu'au moins cinq jolies filles ne cherchent à mettre le grappin sur papa et à nous servir de mère ! C'est Ælle... Toutes les *gute Frauen* s'extasiaient devant Ælle et ses boucles.

– Mais vous êtes si doués, vous connaissez tellement de choses. Et personne ne sait que vous existez...

– C'est merveilleux ! Les gens ne comprennent pas tous le danois, dans ce cas-là on chante, à moins qu'ils ne comprennent l'allemand. On a toujours de quoi manger. Et comme on n'a pas... de femmes avec nous, à la campagne les paysannes ont souvent pitié de nous et papa a dit que c'était bien ainsi. Elles nous apportent des repas chauds, nous lavent notre linge, nous coupent les cheveux et nous donnent des vieilles pommes pour Mikkel et Hans le Fort.

Il se redressa sur un coude et approcha son visage du sien. Sa joue était mouillée de rosée. Elle observa à nouveau les éclairs jaunes qui dardaient ses iris verts. On aurait dit une couronne de feu ardent.

– J'aime les chevaux, reprit-il. Je monte debout sur l'un d'eux, et Fits sur l'autre, et on hisse Ælle entre nous deux à toute vitesse. Mais c'était surtout avant, maintenant il est trop grand. Tu sens si

bon... Tu permets ?

Il releva sa jupe, posa sa tête sur ses genoux et renifla comme un chien. Elle contempla le bleu uni du ciel. La lune s'y était déjà dissoute, le soleil allait commencer à mordre sur le monde depuis l'orient. Elle appuya ses mains sur sa nuque. Le derrière de sa tête était rond comme un bol, ses cheveux plus doux qu'il n'y paraissait, doux et lisses. Il flaira, lécha, mordilla. Cela chatouillait. Elle lui souleva la tête sans la lâcher, plaça ses mains sur ses oreilles et lui sourit. Elle l'embrassa sur le front, sur le nez, sur les joues, inhalant ses propres odeurs.

Ce fut l'attente. Seize jours. Il leur était impossible de cacher les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Alfred Jebsen devint maussade et renfermé, il avait à peine envie de fourrer le bout de son nez dans sa propre bière. Dans la journée, Ruben travaillait avec son père. Les paumes de ses mains se couvrirent d'ampoules qui se transformèrent en callosités. Malie remarqua qu'il l'étreignait et la caressait plus vivement, pour mieux la sentir. Il était distrait quand il dégrossissait le bois de charpente à la hache, il avait failli s'entailler les genoux à plusieurs reprises, raconta Vati Sule.

– *Aber was tut die Liebe nicht mit der Vernunft ?* ajouta-t-il en souriant.

Malie, à demi effarouchée et transie, allait de la cuisine à l'auberge et à la brasserie. Elle comptait les heures et les jours et se fourrait des éponges imbibées de vinaigre dans l'entrejambe, comme elle l'avait entendu recommander par les femmes qui discutaient tout bas autour du puits, si un homme *aimait trop ça*. Car ils en oubliaient parfois la nécessité de décharger la charretée à une distance raisonnable des profondeurs fécondes. Rubelescondes.n faisait vraiment partie de ceux qui *aimaient trop ça*. Elle aussi. Et en se caressant entre les cuisses puis en sentant ses doigts, elle se rassurait elle-même de l'existence de Ruben. Ce n'était ni une fable ni un rêve.

Elle ne mangeait pas beaucoup. Elle attendait, tremblante, le souffle court. Il allait bientôt revenir de chez Knud Bak, trempé de sueur, assoiffé, souriant, une odeur âcre de sel et de graisse au creux de la nuque. Mme Agnes chassa Malie de la cuisine en clamant qu'elle n'était bonne à rien du tout. La seule chose dont elle était capable, c'était de rapporter les assiettes et de remplir les chopes de bière, et encore. En outre, Mme Agnes avait Ælle constamment autour d'elle et évitait les reparties aussi intempestives qu'à l'accoutumée. Le bavardage incessant d'Ælle et sa quête d'affection la forçaient à s'épanouir. Malie en tenait rancœur à sa mère, mais tout le monde aimait Ælle. Ce n'était pas sa faute et il en avait besoin.

Chaque nuit ils restaient éveillés jusqu'au lever du soleil. Les yeux cernés de Malie étaient comme brûlants de fièvre, des plaques rouges se formèrent sur ses joues et sa poitrine. Son père

continuait de la peloter. Elle faisait en sorte de ne pas se trouver seule avec lui. Mais un jour, à l'écurie, il réussit à la coincer contre le mur de planches et à appuyer brutalement sa verge contre elle, à travers son pantalon.

– Il va falloir que tu fasses un peu attention, mon *apprêteuse d'hameçons*...

– Lâche-moi !

– Te lâcher ? Pour quoi ? Pour qui ? Maintenant je vais te montrer qui commande à la maison, dans ma maison !

Elle s'échappa en se laissant subitement tomber sur les genoux et en traversant l'écurie à quatre pattes. Une grosse écharde lui pénétra dans le genou. Quand Ruben baisa la plaie et s'enquit de la façon dont c'était arrivé, elle répondit qu'elle était tombée dans la brasserie.

Elle s'en fut au marché et n'y fit que des achats désastreux. Elle rentra avec des légumes pourris au fond de son sac, de la viande avariée et des cuillères en bois au manche troué à cause des nœuds. Elle avait les mains qui tremblaient en comptant l'argent dans le matelas. Elle enroula un cheveu autour d'une liasse et contrôla quelques jours plus tard s'il y était encore. Elle voulait savoir si son père ou sa mère vérifiait souvent que tout était bien là. Le cheveu n'avait pas bougé. Elle arriva aussi à la conclusion que sa mère ignorait l'existence de cet argent. Sa mère l'aurait utilisé, elle aurait loué une maison loin de l'auberge. Elle en parlait tout le temps. Ou bien elle aurait acheté un nouveau four pour la cuisine. L'argent devait appartenir à son père, et à lui uniquement. Il se trouvait de son côté du matelas.

Elle refusa d'aller à la pêche aux anguilles. Son père s'arracha les cheveux et se plaignit à oncle Dreas, qui se contenta de rire et s'écria :

– Ta fille n'a pas envie de faire la chandelle dans une carriole qui pue l'anguille, alors qu'elle peut faire tourner la tête d'un jeune homme ! s'écria l'oncle.

nd ckquote

Malie apprécia qu'il ait dit ça. Un jour, il lui apporta des souliers, des souliers en cuir avec des semelles dures et des rubans de soie bleu clair sur le dessus. Il les avait achetés, expliqua-t-il. Pour elle. Elle se pendit à son cou et l'embrassa sur les deux joues, sous les yeux de son père qui lança une bordée de jurons.

– Des souliers comme ça, hurla sa mère, c'est seulement pour les filles qui ont fait leur confirmation. Pas pour les gamines écervelées qui ne sont même pas capables d'acheter du céleri frais

pour leur mère !

– Allons, allons ! rétorqua oncle Dreas. *C'est qu'elle grandit, la demoiselle...*

Le jour arriva où la troupe Sule allait repartir, après un copieux repas à l'auberge des Jebsen. Elle versait de grosses larmes brillantes qui traçaient des rayures propres sur ses joues. Mme Agnes remplit de provisions un panier qu'ils allaient emporter. Malie faisait semblant de pleurer, elle aussi, et se cachait souvent le visage dans son tablier. Elle souriait et haletait d'impatience derrière le tissu bleu, avant de se recomposer une figure d'enterrement. Alfred Jebsen était d'excellente humeur et cherchait constamment à la consoler. Elle se déroba toujours.

Vati Sule n'était pas au courant. Malie dirait qu'elle avait obtenu la permission, et Ruben qu'ils avaient vraiment besoin d'une femme pour les aider. Il n'aurait pas le courage de faire demi-tour pour s'assurer que Malie ne mentait pas. Cette fois ils prendraient la direction de Falster et de Lolland. Ruben avait raconté qu'ils étaient allés dans ces îles deux ans plus tôt et qu'ils y avaient eu beaucoup de succès. Ils avaient également loué Mikkel et Hans le Fort pour des saillies et gagné assez d'argent. Ruben était à peu près sûr qu'ils passeraient la première nuit à Folbæk. C'était un bon endroit, où ils pouvaient toujours donner une représentation sur la place du marché le matin avant de repartir. Malie savait donc où ils seraient.

Elle parvint à verser de véritables larmes lorsqu'ils leur firent des gestes d'adieu. Ruben resta immobile à côté de Vati Sule, sans se retourner.

– Tu vois ! Loin des yeux, loin du cœur ! dit son père.

Il posa la main sur les reins de sa fille.

– Le pauvre petit, sanglota sa mère.

Est-ce pour cette raison qu'elle ne m'aime pas ? se demanda Malie. Parce qu'en fait elle désirait un fils ?

Ce fut une curieuse soirée. Elle travailla machinalement, en s'appliquant. Elle était déjà allée chercher l'argent et l'avait fourré dans son balluchon. Il y avait onze cents couronnes. Elle avait enfin compté.

Quand sa mère fut sur le point d'éteindre la lampe à huile et la pria d'aller éteindre la lumière à la porte, Malie resta debout un instant à regarder le visage de sa mère à la lueur de la flamme. Il était vieux et amer, creusé de profonds sillons aux coins de la

bouche et autour des yeux. Sava des yea mère tenait le verre de la lampe avec un chiffon pour ne pas se brûler. Son avant-bras, gras et lourd, pendait de la manche de sa robe. Son autre main, posée à plat sur le comptoir, était usée, ridée, les doigts gonflés.

– Maman...

– Oui ?

– Maman, je... Non, rien.

– Alors va éteindre la lampe ! Et au lit ! Bonne nuit.

– Bonne nuit, maman.

Le seul à qui elle pouvait dire adieu, c'était Simon-Peter. Elle se pencha vers lui et pleura dans sa robe archi-sèche qui sentait les mouches, le soleil et la poussière du chemin. Il tourna la tête vers elle et émit un hennissement grave du fond de la gorge. Ses yeux brillaient dans la pénombre, comme de grosses boules garnies d'une frange de cils.

– Tu es très beau, Simon-Peter...

Il était plus vieux qu'elle. Il avait toujours été là. Toujours le même. Patient, travaillant dur, sans rêver de quoi que ce soit d'autre, pensait-elle.

– Tu vas bien ? Est-ce que je vais te manquer ? J'ai pris tout l'argent de mon père, il sera furieux, mais il n'a pas le droit de te frapper. Et s'il veut se lancer à ma poursuite, il faut que tu aies mal au pied et que tu ne puisses pas faire un pas, tu me promets ?

Elle traversa l'auberge pour monter dans sa chambre. Elle caressa du bout des doigts les tables entre lesquelles elle se dirigeait. Elle remarqua au passage que l'une d'elles n'était pas bien essuyée. Il restait des taches visqueuses de ronds à bière et de gras dégouliné de morceaux d'anguille.

Elle pensa : Il y a plein de choses que je ne vais pas regretter.

– Agnes ! AGNEEEEEES ! Où es-tu donc, bon sang ?

Elle monta l'escalier à pas lourds.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Et pourquoi Malie n'est-elle pas dans la cuisine ?

Mme Agnes jeta un coup d'œil rapide à son mari avant d'ouvrir sans ménagement la porte de Malie. Elle remarqua aussitôt que des choses avaient disparu. Le petit miroir près de la fenêtre, la brosse à cheveux, les souliers neufs qui étaient sur la table de nuit. Elle se figea sur place une seconde ou deux, puis elle pivota sur elle-même et se retrouva face à Alfred Jebsen.

– Elle est partie ! Envolée ! Et c'est ta faute ! La tienne !

– La mienne ? Mais je... Elle est partie ? Comment le sais-tu ?

Il essaya de se ressaisir. Il se redressa, les bras ballants, désespéré.

– Je le vois bien ! J'ai des yeux pour voir, moi ! D'ailleurs, si tu ne le savais pas, pourquoi as-tu crié, Alfred ?

– Parce que je... Est-ce que tu as changé le matelas ? Tu les as retournés ? Ou bien...

– Qu'est-ce que tu RACONTES ? LE MATELAS ? ALORS QUE MALIE EST PARTIE ? Mais tu es devenu FOU ou quoi ? lui cria-t-elle en pleine figure.

– Bien sûr que non ! répondit-il d'un calme forcé.

Une idée le frappa soudain. Il risquait gros de mettre sa femme au courant de cette douloureuse perte d'argent.

– C'était une simple question. Et si la gamine a pris la poudre d'escampette...

– Alors grand bien lui fasse ! Elle est franchement la fille de son père ! Autrement dit, une IDIOTE ! Bon, elle va sûrement revenir. Je vais demander à Lotte de m'aider à la cuisine. Il faut que je réfléchisse, il faut que je trouve le moyen de...

Elle quitta la pièce, Alfred lui emboîta le pas, pieds nus sur le plancher.

– Je vais suivre notre petite Malie ! Je selle Simon-Peter et je me mets en route. Ils ont pris la direction du sud. On sait au moins avec qui elle est, Agnes !

Elle se retourna et lança à voix basse :

– NON, Alfred Jebsen. Tu vas rester ici. Si cette imbécile de gamine s'acoquine avec une troupe de théâtre ambulante, ce n'est plus ma fille. Ce n'est qu'une *putain insignifiante* et je refuse de la voir sous mon toit. Sale petite ingrate...

– Et mon... ma... c'est aussi MA fille !

– Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ferais mieux d'aller te tremper dans la rivière et de te laver. Tu pues. Le poisson et les dents gâtées. Et tu es bien trop lourd pour que Simon-Peter puisse te porter.

Du haut de l'escalier, les bras inertes, il la regarda s'éloigner. Il respira violemment à travers les poils de ses narines. Onze cents couronnes. Toute une guerre. Sa guerre. Il aurait dû les dépenser à *La Mer Rouge*, avec les filles, jusqu'à la dernière couronne. La garce ! S'il mettait la main sur elle, elle vendrait la mèche. La bataille était perdue. Il descendit à la cuisine sans s'habiller, enleva le bouchon et porta la bouteille de snaps à sa bouche. Il parvint à avaler cinq grandes gorgées avant que Mme Agnes ne la lui arrache des mains, renversant la moitié de l'alcool par terre.

– Espèce de soûlard ! siffla-t-elle. Il n'y a absolument rien à tirer de toi. Je ne veux plus te voir ni te parler de la journée. Disparais !

, cwidth = "

– Si tu ne veux pas me parler, alors commence par *fermer ta sale gueule, bon Dieu de merde !*

Il remonta se coucher. Sentit le vide dans le matelas et se mit à pleurer, pour la première fois depuis qu'il était gosse.

Une pluie oblique tombait à verse. Les fleurs peintes en jaune sur la porte de la roulotte se ravivaient quand il pleuvait, cloquaient un peu et craquelaient chaque fois que le soleil cognait dessus. Derrière la pluie, blottis l'un contre l'autre, Malie et Ruben étaient emmitouflés dans de chaudes couvertures. Ils avaient pris l'habitude de voler du temps aux autres, de se dérober à leurs obligations pour être ensemble, lécher, sucer et jouir au calme de ce que Ruben appelait en murmurant « *unsere Liebe* ». Sur une photo froissée et floue, épinglée à la paroi de la roulotte, au-dessus d'une étagère où des livres étaient attachés à l'aide d'une lanière en cuir, Rosa Luxemburg les regardait, une femme au visage sévère, à la coiffure démodée. Malie n'aimait pas ses yeux. Après tout ce que Ruben avait raconté sur elle et cette *Ligue spartakiste*, elle était toujours angoissée à l'idée que Ruben subisse le même sort, meure, disparaisse, assassiné parce qu'il croyait en une cause avec une ferveur excessive. Si elle y songeait trop ou si elle regardait trop longtemps la photo de Rosa, elle éclatait en sanglots. Alors elle aurait souhaité pouvoir replier Ruben tout entier en un minuscule paquet, le glisser sous son corsage et bien en boutonner le col. Mais Ruben riait de ses larmes, lui baisait les mains, passait la langue entre ses doigts jusqu'à ce qu'elle retrouve le sourire.

Elle voulait surtout nettoyer et ranger, laisser les jours et le voyage se fondre en une longue vague de sécurité et de bonheur. Elle voulait repeindre en jaune sur la peinture qui s'écaillait, plumer les poules rassises, rafraîchir la bière dans chaque ruisseau près duquel ils passaient la nuit, laver les chemises, peigner les boucles d'Ælle, s'endormir tout contre Ruben, écouter toutes les respirations. Elle avait l'impression de coucher dans un antre au cœur de la forêt. Ou bien elle voulait s'asseoir sur le siège du cocher avec Vati Sule sous la pluie, au milieu des champs dorés, et voir les larges hanches de Mikkel et de Hans le Fort tanguer en avançant, tandis que leurs queues remuaient en cadence. Un nouvel endroit les attendait et ils bavardaient de choses et d'autres.

– Vous ne parlez jamais de révolution comme Ruben, Vati Sule ?

– Non. *Ceci* est ma révolution. Voyager et divertir. C'est lui qui a accroché la photo.

– Je n'aime pas les yeux de cette femme.

- Moi non plus. Il me traite de lâche.
- Ruben ?
- Oui. Il ne sait pas de quoi il parle. J'ai tout vu. Je sais ce qui est utile et ce qui ne l'est pas. Ruben est un rêveur. C'est la raison pour laquelle je veux une fin heureuse à tout ce qu'on joue.
- Pas comme dans *Et, e dans rlkönig* ?
- Goethe est une exception. Et le chagrin d'amour est une exception, comme chez Heine. Mais je ne veux pas de *La Petite Fille aux allumettes*. Je préfère *Le Rossignol* et *Le Briquet*, ils se terminent bien. Les gens doivent rentrer chez eux avec de grandes idées en tête et des éclats de rire plein la gorge. Et tu vas apprendre à jouer !
- Non, répondit-elle. J'en suis incapable.
- Tout le monde en est capable. On peut tous monter sur les planches, du moment qu'on sort de sa coquille.
- Je ne veux pas sortir de ma coquille.

Vati Sule lui enseigna aussi à parler convenablement. Les rênes dans les mains, sans cesser de regarder droit devant lui, il lui apprit à bien articuler presque sans qu'elle se rende compte de ce qu'il faisait. Il maîtrisait personnellement à la perfection le passage de la langue de tous les jours à celle de la scène, comme il disait lui-même.

– Ta bouche est large et mince, et tu émetts le son presque du bout de la langue, expliqua-t-il. Il faut le produire plus bas et le faire monter, la gorge déployée, la bouche arrondie. La voix a besoin d'air, pas seulement d'une pression venue d'en bas. Et il doit toujours rester un surplus d'air à l'endroit d'où le son précédent est venu. Alors on recommence...

– *Il est un doux pays, avec de larges hêtres, près des rivages salés de l'est, près des rivages salés de l'est...*

– *Salés*. Plus ouvert.

– *Il ondule en collines, en vallées, on l'appelle le vieux Danemark, et c'est la halle de Freyja, et c'est la halle de Freyja.*

– C'est bien. Mais plus ouvert aussi : *Freyja*.

Vati Sule lui fit entendre l'hymne national pour la première fois comme un texte, et non comme un chant qu'on débitait simplement. Ils discutèrent de ce qu'il signifiait, de ce qu'étaient un mégalithe et un monarque, et de la raison pour laquelle la déesse Freyja était mêlée à l'affaire. Il lui parla d'Oehlschläger et de Holberg, de Herman Bang et du *Buch der Lieder* de Heine, et de Goethe, de loin son préféré. Il pouvait parler des heures durant, tandis qu'elle écoutait et que les garçons dormaient dans le fond de la roulotte. Et quand le brouillard succédait à la pluie,

il évoquait le roi des aulnes et les elfes qui dansaient dans la brume. Il montrait du doigt les endroits dans la prairie où l'herbe était plus épaisse qu'ailleurs, parce que les fleurs et l'herbe étaient toujours plus fournies là où les elfes dansaient.

– Ils vivent sous les aulnes et les saules, et la fille du roi des aulnes est la plus belle de toutes. Pour un peu, j'aurais cru que ton père et ta mère t'avaient enlevée à lui. Mais il faut prendre garde à ne pas tomber malade en recevant une flèche subitement décochée par un elfe.

– Comme le fils de *der Vater/emem* > *der* ?

– Oui. Il n'est pas seulement tombé malade, le roi a pris possession de lui. C'est la mort.

Elle frissonnait et se collait tout contre lui. Il avait complètement accepté qu'elle fasse soudain partie de la troupe. Il s'était contenté de dégager une place où elle puisse coucher à côté de Ruben et il les laissait ensemble la nuit.

– Mon père n'a peur de rien, même pas des choses habituelles qui effraient les gens ordinaires, déclara Ruben.

Au début, elle observa Vati Sule attentivement, se demandant s'il avait l'intention de la peloter quand Ruben avait le dos tourné. Mais cela ne s'était jamais produit. Elle avait désormais confiance en lui. Ce fut pire avec Fits. Il était jaloux au début. Jusqu'à ce que Malie lui fasse bouillir une queue de bœuf pour son anniversaire et la lui serve dans la roulotte à son réveil, le matin, avec de la moutarde, du pain de seigle et de la limonade. Et Elle l'idolâtrait. Quand il se réveillait en pensant à sa mère, Malie chantait tout bas dans le noir que le Danemark était un doux pays, et Vati Sule riait à bouche close sous les couvertures et écoutait sa diction.

– Mais tu vas jouer, insista Vati Sule.

– Non, répondit-elle.

– As-tu déjà vu une vraie pièce de théâtre ?

– Oui ! *Arlequin et Colombine* ! À Bakken !

Ils ricanèrent jusqu'à ce qu'elle-même se mette à rire, en disant qu'avec sa prononciation un rôle muet de pantomime était idéal.

– Il faut que tu voies *La Butte aux elfes*, dit Vati Sule. Tu es la parfaite Agnete. Tu es la fille elfe. Oui, et non seulement ça... tu pourrais aussi être Elisabeth, qui attend son bien-aimé à la fenêtre, en chantant.

– Mais on ne peut pas jouer *La Butte aux elfes*, papa, objecta Ruben.

– Non, bien sûr, on n'est pas tout à fait assez nombreux pour

ça !

Un jour qu'ils l'avaient tarabustée sans relâche trop longtemps, elle en fut agacée et décida de se venger en récitant avec emphase. Ils voulaient qu'elle joue *La Princesse au petit pois* pour commencer, bien qu'elle eût refusé cent fois et fait valoir que c'était le grand succès d'Ælle.

– Une princesse doit s'exprimer agréablement, avec distinction, et j'en suis incapable, déclara-t-elle.

– Si, tu en es capable, rétorqua Ruben.

Ils étaient tous assis derrière la roulotte, ils mangeaient du pain, des saucisses allemandes et des carottes qu'ils avaient volées sur le bord d'un champ. Vati Sule avait également servi un morceau d'anguille fumée qu'il avait acheté. Malie se leva d'un bond, posa les mains suem > les mair ses hanches et lança haut et fort :

– Il faut boire du snaps avec l'anguille ! Pour la noyer !

– La noyer ? s'esclaffa Vati Sule, éberlué.

– Vous n'avez jamais entendu parler de Mère Anguille et de ses filles ?

Il secoua la tête.

– Un jour une des filles disparut. Elles avaient joué loin de chez elles. Les autres rentrèrent à la maison et dirent qu'un pêcheur l'avait attrapée. « Elle reviendra sûrement », fit Mère Anguille. « Mais il l'a dépouillée ! » braillèrent les sœurs en faisant une scène épouvantable. « Elle reviendra sûrement », répéta Mère Anguille. « Mais il l'a fumée ! » crièrent les sœurs en pleurant encore davantage. « Elle reviendra sûrement », dit encore Mère Anguille. « Mais il l'a mangée ! » hurlèrent les sœurs, désespérées. « Elle reviendra sûrement », insista Mère Anguille. « Et ensuite il a bu un snaps ! » sanglotèrent les sœurs. « Alors elle ne reviendra sans doute jamais, déclara Mère Anguille, car dans le snaps nous nous noyons ! »

Ruben l'attira vers lui en rigolant.

– Je le savais bien, commenta Vati Sule. Tu es tout à fait capable de jouer ! Tu es une comédienne, Amalie Jebesen. Une Thalia !

– Amalie Thalia Jebesen, dit Ruben.

Il lui donna H. C. Andersen à lire. C'était autre chose que la lecture à l'école. Elle lisait à sa guise, tantôt lentement, tantôt plus vite. Le livre était usé à force de servir, aussi doux au toucher qu'une fourrure. Elle aimait lire dehors, assise à côté des chevaux, avant qu'ils ne se mettent tous au lit.

– C'était un vrai révolutionnaire, déclara Ruben.

– Qui ça ?

– Hans Christian Andersen.

– Non, pas du tout ! Il était gentil !

– De quoi crois-tu donc qu'il parle ? Quand il laisse une petite fille mourir de froid le soir même de Noël ?

– Il parle d'elle. Et de sa grand-mère.

– Non. De la misère ! Combien c'est terrible. Nous aussi, on a été pauvres. Et on est toujours pauvres, d'une certaine façon.

– C'est autre chose.

– Non, c'est la même chose. Et le soldat de plomb avec une seule jambe ?

– C'était un jouet. Les enfants abîment leurs jouets.

– Cette histoire traite de la guerre. Entre autres. De la nostalgie du passé, de la beauté à laquelle on aspire, de l'attraction des mutilés entre eux, de la déception en amour. J'aimerais écrire des histoires comme ça moi-même.

– As-tu aimé beaucoup de filles ? murmura-t-elle. Et as-tu été déçu, Ruben ?

– Oui et non.

– Que veux-tu dire ?

– Je n'ai jamais aimé quelqu'un comme toi. Mais oui, j'ai été déçu.

– Comment ça ?

– Quand ma mère est morte. Mais on est en train de parler d'Andersen. Il faut que tu saches que les histoires signifient beaucoup plus de choses qu'elles n'en ont l'air à première vue. Prends le vilain petit canard, par exemple !

– C'est un petit canard qui n'avait pas la moindre idée qu'en fait il deviendrait un superbe cygne, c'est une histoire merveilleuse.

– Il peut aussi s'agir de toi, Malie !

– De moi ? Ne dis pas de bêtises !

– Tu es un cygne, mon cygne...

Et la discussion n'aboutit à rien, s'en alla à vau-l'eau, sur le

sable et dans l'herbe, dans la sueur et les rires, en une danse effrénée dans la forêt où personne ne les voyait plus. Et un jour elle comprit qu'elle était enceinte. C'était un an après avoir quitté l'auberge. En réalité, c'était incroyable que tout se soit si bien passé jusqu'alors. Elle s'en rendit compte dès qu'elle n'eut pas ses règles au bout d'un mois. Elle songea à Mme Bertilsen et à ses onze enfants, et à son visage éploré quand elle cherchait son mari et ses *soixante* couronnes. Elle songea au visage ridé et aigri de sa mère, et aux plis de graisse qui sortaient des manches de sa robe. Elle se représenta des ventres bombés et durs sous des robes élimées. Des poitrines tombantes et des figures d'enfants morveux. Des pleurs, des disputes, des cuites et du sang.

Ils se trouvaient dans les environs d'Odense. Vati Sule avait promis de lui montrer où H. C. Andersen était né. Elle saignait toujours avec beaucoup de régularité, or elle avait maintenant cinq jours de retard. Ils s'étaient installés en bordure d'une place de marché. Malie avait obtenu une pleine bassine d'eau chaude de la taverne qui se trouvait là et elle avait hâte d'y faire tremper le linge qui avait besoin d'être lavé. Ce fut en rapportant la bassine à la roulotte et en sentant les muscles de son abdomen se contracter qu'elle osa envisager l'idée qu'elle aurait dû avoir des douleurs au ventre. Car si tout s'était passé aux dates habituelles, elle aurait attendu de pouvoir demander à Ruben ou à Fits de porter la bassine, parce qu'elle avait mal, qu'elle avait ses règles.

Les garçons et Vati Sule étaient en pleine activité sur la place, les rires qu'elle entendait étaient le signe d'une bonne représentation. Ici ils connaissaient tous leur H. C. Andersen. Les quinze derniers jours, Malie avait passé ses soirées à coudre trois chapeaux pour Ælle, en laine teinte et en tissu. Il jouait les trois chiens au fond de l'arbre qui veillaient respectivement sur leurs pièces de cuivre, d'argent et d'or, avec des yeux de plus en plus gros. Ils avaient réalisé une version simplifiée du conte, vu que Malie n'osait pas jouer. Elle ne s'enhardissait pas à s'exhiber devant une foule, mais elle avait répété avec eux. Fits incarnait la princesse, et Ruben le prince. Vati Sule était la sorcière et le narrateur. Il racontait ce qui se passait puisqu'ils n'étaient pas assez nombreux pour interpréter tous les rôles. Et à la fin, quand les trois chiens étaient assis à table pendant la noce, Ælle devait tenir un chapeau de chaque côté de la tête et un sur le dessus, de façon à ressembler à trois chiens.

Elle entendait les gens crier de joie et applaudir, mais elle était trop troublée pour aller les voir. En outre, Ruben commençait à perdre patience avec elle, parce qu'elle refusait de se produire en public. Elle n'osait que lorsqu'ils étaient seuls. Pour le surprendre

et l'impressionner, elle était en train d'apprendre *Erlkönig*. Il allait l'entendre parler allemand, constater qu'elle était capable d'apprendre par cœur. Mais là... Elle posa la bassine par terre, s'assit lourdement sur les marches derrière la roulotte et éclata en sanglots. Elle se tint le ventre, tout en continuant à penser au sang et à Sidsel dont les sourcils se rejoignaient, qui riait sans doute de satisfaction en voyant son ventre grossir. Et elle pensa à son père et à sa mère. Ils ne l'avaient pas suivie. Elle n'était pas assez importante pour eux, mais elle avait encore l'argent. Elle l'avait. Il ne fallait pas que Ruben soit au courant. Il exigerait qu'elle mette l'enfant au monde, elle le savait intuitivement. Elle devait se débarrasser de ce qui poussait en elle, de ce qui ferait éclater et gâcherait son corps, gâcherait tout si elle n'entreprenait rien immédiatement.

Elle prit tout l'argent et s'en alla le long du chemin qui menait au centre d'Odense. Elle savait qu'ils ne repartiraient pas sans elle. Plus tard elle ne se souvint plus comment elle avait fait pour se diriger aussi vite, mais seulement qu'elle s'était élancée dans les profondeurs de la ville, se fiant aux odeurs et aux souvenirs de la rue Holmensgade, aux rires les plus grossiers, aux regards masculins les plus grivois, aux odeurs de sexe, de fête et de vie. Jusqu'à l'endroit où les fenêtres étaient toujours ouvertes, avec des coudes appuyés sur le rebord, où les femmes avaient l'air bien trop pomponnées pour tenir une boutique offrant autre chose que leur valeur innée, leur entrecuisse. Elle entra dans une petite taverne où elle fut aussitôt assaillie par deux femmes au col de dentelle entrouvert et sali de sueur. Elles étaient beaucoup plus âgées qu'elle. Elles la tirèrent par sa tresse, lui crachèrent dessus et la repoussèrent vers la porte. Elle pleura en montrant une liasse de billets. Et le calme revint.

– Tu veux nous acheter ? Toi ? fit l'une d'elles en reculant d'un air effrayé.

– Non. Une *matrone*. Il faut que je trouve une *matrone*, murmura Malie.

Le carton bitumé du toit était gris, avec de grodiv avec dsses taches d'humidité et des punaises qui filaient comme des flèches. La pièce sentait l'alcool, l'urine et le vomi. La vieille étala des journaux sous elle. Il y eut des éclats de rire. C'étaient les femmes qui lui avaient tiré les cheveux, elles riaient dans la pièce en dessous. Elles l'avaient accompagnée jusqu'ici dès qu'elles avaient aperçu l'argent. La vieille exigea trois cents couronnes. Malie pensait qu'elles la flouaient, mais c'était sans importance. Elle ne pouvait s'empêcher de pleurer et elle avait dégoûlé en sentant

l'odeur qui régnait dans la pièce où elle était entrée. La vieille n'avait plus une seule dent du haut et ne croisait pas son regard en s'adressant à elle.

– Tu vas saigner, mais ce n'est pas dangereux. Je m'y connais. Tu en es où ?

– Comment ça ?

– Combien de retard ? De jours ?

– Cinq jours.

– Pas plus ? Tu vas avoir mal. Mais il faut faire ça sérieusement.

Tiens !

Elle lui fourra une bouteille d'eau-de-vie dans la main.

– Je ne peux pas. Je suis incapable de...

– Il le faut. Sans quoi tu ne supporteras pas.

Elle but, toussa, en garda un peu et vomit le reste. *Je connais cinq petits frères ; malheureux qui ne les connaît pas ! Les uns à côté des autres, pour l'homme ils sont un trésor. Je connais cinq petits frères ; malheureux qui ne les...*

Les douleurs qui suivirent la brûlèrent comme de l'alcool sur une plaie ouverte, mais elle tint bon longtemps, jusqu'à ce qu'elle finisse par perdre connaissance. La vieille la fit revenir à elle en lui donnant des coups de chiffon sur la figure.

– Tu vas pouvoir rester allongée un peu. Mais il ne s'agit pas de dormir. Tu es bien réveillée ?

– Oui...

– Bon, c'est fait. Te voilà redevenue une fille respectable. Si tu dois retomber dans les pommes après ton départ, attends d'être loin d'ici ! Et si tu reviens avec la police, tu auras une centaine de filles à tes trousses pour te tuer, parce qu'elles ont besoin de moi ici. Tu as compris ?

– Oui.

– Ne sois pas inquiète si tu saignes pendant trois ou quatre jours ! Ni si tu saignes beaucoup ! Tu es jeune, tu as grandement assez de sang. Eh bien, je descends maintenant. Dans un petit moment, tu pourras partir. Par cette porte-là.

Elle indiqua du doigt une porte dérobée et quitta la pièce.

Les journaux étaient chiffonnés en tas contre le mur. Elle aperçut le sang et vomit à nouveau. Elle descendit l'escalier, sortit dquer, sorans la ruelle et réussit à en traverser plusieurs autres avant de s'évanouir. Quand elle reprit conscience, un petit garçon crasseux était accroupi à côté d'elle.

– Ils ont pris ton argent, dit-il. Qu'est-ce que tu me donnes pour que je te dise comment ils étaient ? Je sais peut-être aussi comment ils s'appellent.

– Rien, répondit-elle. Va-t'en !

Elle but de l'eau à une fontaine. De l'eau tiède au goût de tourbe noire. Elle était mouillée entre les cuisses. Le bout de ses doigts se colora en rouge vif quand elle tâta le linge que la vieille avait glissé dans sa culotte. Et malgré tout, elle était heureuse, d'une manière détachée, étourdie. Elle avait réussi. Il s'était envolé. L'argent aussi. Elle était pauvre maintenant, mais cela n'avait guère d'importance. C'était fini. Il ne lui restait plus qu'à rejoindre la place du marché, trouver la sortie de la ville, demander l'aide de quelqu'un, dire qu'elle était malade. Ensuite elle mentirait effrontément pour leur expliquer qu'elle était allée faire un tour en ville pendant qu'ils donnaient leur représentation. Qu'elle s'était perdue, qu'elle avait mal au ventre, qu'elle saignait. Ils avaient l'habitude qu'elle soit complètement abattue chaque mois. Ils la croiraient, parce qu'ils se seraient inquiétés. Elle était heureuse aussi parce qu'elle n'avait pas parlé de l'argent à Ruben. C'était elle, et seulement elle, qui l'avait perdu. Son père en avait sûrement regretté la perte beaucoup plus qu'elle.

Les mensonges lui donnèrent de la force.

Elle ne saigna plus au bout de quelques jours, exactement comme la vieille l'avait dit, et savoura une toute nouvelle sécurité. Et c'était grâce aux mensonges, elle s'en rendit compte avec stupéfaction. La distance qu'impliquait la nécessité de garder un secret, de se démarquer, d'avoir des pensées invouées, de se remplir la tête d'une vie qu'il ne fallait pas exposer ou raconter à d'autres. Elle devint une pièce qu'elle possédait en propre, une pièce qu'elle quittait quand l'envie lui prenait. Et au début, elle n'en éprouva pas la moindre solitude. Elle restait seulement un peu plus à l'écart, chantonnait pour elle-même, jouissait de la liberté et de l'assurance qui découlaient du fait d'être adulte, en mesure de contrôler l'illusion qu'elle créait. Ils croyaient tous qu'elle était celle qu'elle avait toujours été. Ils le croyaient. Mais ne savaient pas. Vati Sule déclara un jour qu'il n'avait jamais rencontré quiconque capable d'apprendre un texte par cœur aussi rapidement qu'Amalie Thalia Jebsen. Or c'était dorénavant. À la suite de cela. Il avait raison. Elle parvenait à se concentrer d'une tout autre façon. Elle amassait les mots en elle dans sa tranquillité de fraîche date, et ils s'imprégnaient au point qu'on aurait pu croire qu'elle lisait le texte directement sur les murs.

Elle apprit les chansons d'Agnete et d'Elisabeth dans *La Butte aux elfes*. Les garçons connaissaient les airs, elle osait chanter avec le ventre, certaine que sa voix portait. Elle apprit les contes d'Andersen. Et elle pouvait jouer. Bien sûr qu'elle pouvait ! À peine un mois après la visite chèrement payée dans la ruelle d'Odense, elle accepta d'être la prmpêtre incesse sur un pois qu'ils voulaient absolument qu'elle incarne. Elle rencontra le public pour la première fois, des visages en quantité. Et la quantité avait beau être considérable et la fixer de centaines d'yeux avides, ce n'était *personne*, il n'y avait aucun danger. Elle s'immergea dans les paroles et les gestes que lui imposait son rôle, et les visages disparurent. Ils se métamorphosèrent en une immense clameur confuse qui ne la jugeait ni ne la jugeait.

Par la suite, ce fut elle qui présenta les autres. Elle racontait l'histoire de Mère Anguille, habillée en paysanne de Sjælland travaillant dans une tourbière. Couchée sur un matelas, elle se tordait de douleurs au-dessus du pitoyable petit pois qui

engendrait son insomnie. Et un soir, ils arrivèrent à Haderslev.

Il avait plu à torrents toute la journée et la pluie ne cessa que quelques minutes avant que Vati Sule n'enfile son pantalon de Roméo et qu'elle-même ne joue Juliette. Ils venaient tout juste de terminer *Le Rossignol*. C'était le nouveau succès d'Ælle, dans le rôle de l'oiseau du conte d'Andersen. Il était tour à tour le vrai rossignol et l'oiseau mécanique, et il chantait à merveille. Il avait de longues plumes de paon cousues derrière son pantalon et portait un masque couvert de plumes avec des trous pour les yeux. Il était trempé comme une soupe après sa folle équipée parmi les spectateurs, tantôt se cachant, tantôt montrant son masque, tandis que l'empereur cherchait ce rossignol dont tout le monde parlait, mais qu'il n'avait jamais vu ni entendu lui-même. Vati Sule, dans le rôle de l'empereur, avait crié par-dessus la foule :

– Je veux entendre le rossignol ! Il doit être ici ce soir ! Il a ma plus haute considération. Et s'il ne vient pas, je ferai piétiner le corps de tous les gens de la cour après le repas du soir !

Et Ælle finit par être capturé. En dépit d'une voix en train de muer, avec laquelle il avait de plus en plus de mal à conserver des intonations de jeune fille, il pépia :

– Mon chant s'entend mieux dans la nature !

Malie avait décrit l'action au fur et à mesure, tandis qu'Ælle gazouillait, sifflait et jacassait jusqu'à la fin, au moment où Vati Sule, empereur à l'article de la mort, était couché sur l'estrade, à côté d'un oiseau mécanique usé, et où le vrai rossignol vint ranimer le moribond.

Ils étaient trempés et épuisés. Shakespeare attendait maintenant, la petite scène d'amour entre Roméo et Juliette à laquelle Vati Sule tenait toujours. Il estimait que c'était la marque de la troupe Sule, et ils s'arrêtaient d'ailleurs bien avant que ce soit triste, parce qu'ils se donnaient la mort tous les deux. Vati Sule avait coutume de dire :

– Il faut que les gens aient un peu de mélodrame entre les drames !

Et ils avaient beau déclamer leurs répliques avec la plus profonde passion amoureuse, les gens riaient toujours d'eux malgré tout.

Or il s'arrêta de pleuvoir, et la terre se mit à fumer. La vapeur s'éleva abondamment presque à hauteur desquahauteurhomme, le brouillard enveloppa les étals du marché et les silhouettes mouillées, une demi-obscurité floue s'accrocha aux nuages et les hirondelles qui volaient paraissaient noires et fines comme des langues de serpent fourchues. Un peu à droite de l'estrade, un

maquignon vendait plusieurs grands chevaux. Protégés par de longues couvertures qui traînaient dans la boue, ils étaient trempés et le bruit les rendait nerveux. L'atmosphère devint rapidement étrange et feutrée. Ce fut la vue du brouillard et des chevaux qui lui donna une soudaine inspiration. Maintenant elle le savait par cœur et elle comprenait le sens des mots. Elle l'avait appris de la bouche de Vati Sule, sur le siège du cocher. Elle abandonna sa coiffe pointue, bondit sur l'estrade rudimentaire et s'écria :

– REGARDE ! REGARDE... LE BROUILLARD ! REGARDE LES CHEVAUX, COMME ILS SONT NERVEUX ! LE ROI DES AULNES N'EST PAS LOIN... Écoute ! Les voilà qui dansent au bord de la rivière... Écoute...

Tous ceux qui étaient là firent bien vite silence. Ils s'étaient attendus à plus de bouffonnerie. Ils regardèrent autour d'eux. Certains essayèrent quand même de rire, mais on les fit taire. Derrière elle, au pied de l'estrade, elle entendit Ruben chuchoter :

– Mais Malie, papa ne doit pas...

Mais elle devait.

– *Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ? Es ist der Vater mit seinem Kind. Er hat den Knaben wohl in dem Arm, er fasst ihn sicher, er hält ihn warm. Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht ? Siehst Vater, du den Erlkönig nicht... ?*

Plusieurs personnes jetèrent un coup d'œil vers la rivière. Le silence demeurait. Elle n'eut bientôt plus besoin de crier. Ils étaient pendus à chaque mot. Ils connaissaient l'effroyable histoire.

– ... *du liebes Kind, komm, geh mit mir, gar schöne Spiele spiel' ich mit dir*, susurrail le roi des aulnes au fils malade que son père serrait contre lui. Le jeune garçon distinguait la fille du roi danser dans le brouillard et il sentait le roi des aulnes le tirer à lui.

– *Mein Vater, mein Vater, jetzt FASST ER MICH AN !*

Les visages, blêmes, étaient tournés vers elle. Et subitement elle revit la grosse Allemande qui l'attirait à elle dans l'alcôve. Elle savait exactement comment c'était. Elle avait éprouvé cette angoisse où la curiosité se mêlait au déchirement. Elle continua de déclamer et quand elle en fut au dénouement, elle aperçut des larmes sur la joue d'une femme dans le public :

– ... *er hält in den Armen das ächzende Kind, erreicht den Hof mit Mühe und Not, in seinen Armen das Kind war... tot.*

Elle n'avait pas buté sur un seul mot, sur une seule terminaison. La foule des paysans, des artisans et des marchands l'applaudit respectueusement. Elle se retourna et croisa le regard de Ruben. Un regard plein d'angoisse, exactement comme elle-même le

ressentait, et elle le crut. Il monta sur l'estrade et lui leva le bras en l'air.

>

– Applaudissez encore Amalie Jebsen ! cria-t-il. C'est une vraie comédienne, une Thalia ! Vous allez la découvrir davantage dans un instant...

Même Vati Sule avait les larmes aux yeux. Ce fut facile de jouer Roméo et Juliette après ça, de laisser l'identification avec le premier texte s'étendre sur le second telle une couverture. Mais il leur fallut plusieurs minutes pour faire rire les gens. Et ce n'est qu'en repassant parmi la foule tout en jouant le rossignol en train de chanter gaiement qu'Ælle obtint que les rires fusent et que les bourses se délient.

Le brouillard se leva et découvrit à l'ouest un coucher de soleil rouge saumon. Un inconnu leur apporta du vin et du snaps, un autre deux belles poules toutes plumées et rassises. Il était inutile d'essayer de se replier vers Mikkel, Hans le Fort et la roulotte. Tout le monde voulait discuter avec eux et voir Malie. Ruben pensait qu'elle avait fait chavirer au moins vingt-huit cœurs. Et pour Malie, cette expérience continua de vibrer jusque dans le sommeil et l'ivresse du vin. Avant de s'endormir, sous les couvertures, elle se tint la gorge en songeant que tous les mots venaient de là. Leur flot en jaillissait, et les gens tendaient l'oreille et versaient de vraies larmes. Et aussitôt après : les rires.

Elle écouta leur respiration. Celle de Ruben, tout contre sa joue, sentait l'alcool et la fierté. Même en dormant, il la serrait dans ses bras. Il ne l'avait pas quittée de toute la soirée, veillant sur elle en maître. Et il y était autorisé. Elle lui appartenait.

Malie était dans l'eau de la rivière jusqu'à la taille et s'y plongeait à plusieurs reprises pour rincer ses cheveux pleins de savon. Ils avaient repris la direction du nord. Elle était inquiète. Ils venaient de passer cinq mois en Allemagne, où ils étaient descendus jusque dans la lande de Lunebourg. Elle avait vu les troupeaux de *Heidschnucken* – des moutons aux cornes en tire-bouchon, à la laine grise et loqueteuse, à la langue rose pointue qui arrachait la bruyère pour l'apporter à leur bouche – et les magnifiques landes rouges avec leur *Röslein rot*, *Röslein auf der Heiden*. Elle avait tant entendu d'allemand qu'elle commençait à rêver en allemand la nuit. Autour d'eux, l'Europe avait faim. Mais ce n'était qu'une toile de fond fictive et diffuse pour eux qui se déplaçaient constamment. C'était un bonheur et une liberté de quitter un endroit en espérant que les nombreux visages sur la prochaine place ou sous la petite tente paraîtraient plus guillerets et mieux nourris. Mais cela n'arrivait jamais. Néanmoins, même lorsque les gens n'avaient rien à manger, ils avaient les moyens de boire et de rire, disait Vati Sule, surtout quand ils n'avaient rien à manger. Celui qui procurait l'amusement en pleine misère était toujours bien loti.

Et maintenant ils remontaient au nord. Très au nord. Presque... chez elle. Le théâtre en plein air de Bakken devait monter *La Butte aux elfes*. Vati Sule leur avait trouvé des rôles de figurants, chevaliers et paysans, par l'intermédiaire d'un homme qu'il qualifiait de « charlatan », mais qui, manifestement, était bien placé dans les milieux du théâtre. La pièce devait être à l'affiche pendant huit semaines. Elle, désormais un grand dadais de quatorze ans, avait dansé de joie. Rester huit semaines quelque part...

Ruben aussi avait commencé à plaider pour plus de stabilité, ce qui préoccupait Malie et agaçait Vati Sule.

– Je veux faire des études. Je veux apprendre, pouvait-il déclarer subitement en rabat-joie.

– Apprendre ? Mais qu'est-ce que tu n'apprends pas ? demanda Vati Sule. Donne-moi le titre d'un livre que tu as envie de lire et je te le procurerai aussitôt ! Le reste, tu l'apprendras en route ! De quoi te plains-tu ? Allez, réponds-moi !

– Je veux étudier, papa. Avec les autres. Je viens d'avoir vingt ans. Je veux discuter et...

– Tu es trop vieux pour aller à l'école. Tu ne sais pas le latin, tu n'as aucune idée de ce que sont les mathématiques. Et qui plus est, tu N'EXISTES pas ! Pourquoi irais-tu volontairement à l'école recevoir les coups d'une baguette qui n'attend que toi ? Tu as simplement une petite crise de *Weltschmerz*. Ça passera...

Fits était celui des trois qui vivait toujours en harmonie avec le rythme du voyage, comme Malie et Vati Sule. Il n'aspirait à rien d'autre qu'au bien-être du moment. Ce fut à lui que Malie fit part de ses inquiétudes pour Ruben. Les toutes dernières, qui venaient s'ajouter à la crainte de ses velléités d'étudier.

– Tu l'as remarqué, toi aussi ? Qu'il est très vite fatigué ?

– Il dort beaucoup plus qu'avant, dit Fits. Ce n'est pas normal.

– Et quand il a perdu connaissance, tout près de Lübeck ?

Une vieille femme s'était arrêtée et elle avait déclaré :

– *Der Kerl ist ja besoffen*. Mais son père pourra bien le remplacer entre tes cuisses, hein... ?

Malie lui avait craché à la figure et elle avait remis Ruben sur pied.

– Une bouchée de pain et de miel, et il était requinqué, dit Fits. C'est quand même bizarre.

Elle laissa l'eau couler de ses cheveux et le long de son dos. Presque chez elle. Beaucoup trop près. Mais Vati Sule était obsédé par l'idée de lui montrer *La Butte aux elfes*. De lui faire écouter les chants, voir l'action se développer avec les deux filles échangées qui toutes deux aimaient le mauvais homme, et le roi Christian IV qui ne pouvait pas traverser le pont qui menait à Stevns Herred sans s'attirer la colère du roi des elfes, parce qu'un seul roi suffisait.

Ruben surgit soudain dans l'eau derrière elle tel un brochet féroce, l'embrassa derrière les oreilles et enroula ses cheveux autour de son propre cou. Les saules les dissimulaient au monde qui les entourait, ils entendaient un peu plus loin Mikkel et Hans le Fort souffler pour se débarrasser des mouches dans leurs naseaux. Unaseauxockquote >

– Je leur ai aussi promis un bain, chuchota-t-il.

– À qui ?

– Aux chevaux.

– Fais attention ! Il ne faut pas que je perde le savon, c'est celui qui est parfumé.

– Oui, je le sens...

Ils s'aimèrent debout dans l'eau. Il ne lui lâcha pas la taille

qu'il étreignait par-derrière. L'eau diluait la sueur et allégeait leurs corps. Ils eurent l'impression de flotter, mouillés et affamés, au milieu d'une vague déferlante de peau contre peau. Au bout de quelques secondes, il leur fut complètement égal que quelqu'un puisse les entendre. Elle ferma les yeux à la surface de l'eau, garda ses mains serrées dans les siennes et finit par enfoncer la tête en avalant une gorgée par mégarde. Celle-ci avait la douceur du goût de la pluie. Il l'attira à lui, écarta les cheveux de son front, lui murmura à l'oreille combien il l'aimait et combien son dos était beau au soleil, tandis qu'elle sentait la fraîcheur de l'eau pénétrer en elle lorsqu'il se retira pour offrir ce qu'il avait à la rivière. Quand ils regagnèrent la berge, il s'allongea à côté de la bassine qu'elle avait posée là. Elle aussi fut prise d'un léger vertige, mais elle n'était pas du tout fatiguée. Seulement calme et comblée. Être avec Ruben était devenu un bien-être corporel qui allait de soi, comme manger du pain frais tous les jours. Mais elle ne le laissait jamais plus se lâcher en elle, ne se laissait jamais plus griser à ce point-là. Jamais plus elle ne voulait s'allonger sur le dos sur de vieux journaux, une bouteille de snaps tiède à la main.

– Tu veux dormir ? Je vais rincer le linge pendant ce temps-là.

Il s'endormit profondément. Elle étala sur lui une serviette sèche avant de retourner dans la rivière rincer les chemises des garçons et la seule belle à faux col de Vati Sule.

Elle eut beaucoup de mal à le réveiller ensuite. Elle dut le secouer longtemps et lui tirer un peu les cheveux.

– C'est le tour des chevaux ! s'écria-t-elle lorsqu'il ouvrit enfin les yeux.

Les bêtes exprimèrent de bien des façons que ceci valait beaucoup mieux que l'avoine, les pommes et un bout de grand chemin descendant. Elles secouèrent leur crinière et leur queue, galopèrent sur place, et Mikkel se renversa même dans l'eau sur le dos et fut obligé de tendre le cou pour respirer. Ruben et Fits les brossèrent autour de l'anus, là où les mouches avaient l'habitude de se régaler, et Malie leur peigna la queue et la crinière. Vati Sule et Ælle, assis sur la berge, les acclamèrent. Ælle avait sorti toutes les couvertures de la roulotte et balayé à l'intérieur. Tout devait être propre. Ils allaient à Bakken, à la noce de *La Butte aux elfes* !

Ce soir-là, elle essaya de parler de Ruben avec Vati Sule.

Mais elle n'eut pas le temps de dire grand-chose avant qu'il ne rétorque :

uote w="1em"> Qu'est-ce que tu racontes ? Il est seulement fatigué. Il grandit !

– Mais non, il ne grandit plus. Il a vingt ans. Je crois qu'il est malade.

– Je ne veux pas entendre un mot de plus. Tout va bien. Demain on poursuit notre route vers le nord.

Car il était ainsi. Il n'existait pas de problème qui empêchât de seller les chevaux et de partir. Il fallait que ça se termine bien. Il ne devait pas y avoir d'ombre au tableau. Ce genre de choses menait facilement à la révolution.

Et Ruben parut en fait se porter mieux dans le temps qui suivit. Ils ne donnèrent pas beaucoup de représentations dans le sud du Jutland. Vati Sule voulait traverser rapidement ce qui lui rappelait un passé miséreux. Mais une fois qu'ils furent en Fionie et qu'ils attendirent pour traverser le Grand Belt, il retrouva son calme. Et Ruben, de ce fait, avait eu le loisir de se reposer et de dormir tant et plus derrière la roulotte. Malie veillait aussi à lui donner quelque chose de sucré chaque fois qu'il se réveillait. Un fruit, du miel ou un petit morceau d'un gâteau qu'elle conservait dans un linge.

Jusqu'au soir où il ne se réveilla pas. Ils n'étaient pas très loin de Ringsted. Certes il faisait chaud à l'intérieur de la roulotte, le calendrier indiquait le mois de mai et le soleil avait tapé toute la journée. Mais les portes étaient ouvertes et Ælle, assis tout à l'arrière, avait tiré le long des ornières une clochette attachée à une ficelle sans avoir attrapé d'insolation pour autant. Malie était restée sur le siège du cocher, remarquant que les odeurs de Sjælland étaient de plus en plus fortes. Les champs de blé étaient verts de chaque côté de la route, l'air résonnait du chant des vanneaux et des courlis folâtres, et de quelque passage d'oies qui progressaient bruyamment en battant l'air. Les cigognes migraient vers le nord, leurs pattes rouges tendues sous leur ventre. Dans quatre jours, elle serait à Bakken avec les autres, prête à répéter la pièce, allait-elle rencontrer des gens de connaissance ? Alfred Jebsen allait-il faire une apparition, la rouer de coups et la laisser pour morte ? Elle s'était achetée une coiffe et cacherait bien ses cheveux. Elle ne se mettrait pas en avant. Mais ne reconnaîtrait-il pas les autres s'il venait ? Cependant, que viendrait faire l'aubergiste à une

représentation de *La Butte aux elfes* ? Voir si elle était là ? Vati Sule avait remarqué son appréhension bien qu'elle n'en eût rien dit. Il ne l'avait donc pas crue, deux ans plus tôt, quand elle avait prétendu qu'elle était partie avec la bénédiction de ses parents.

– Impossible de le réveiller ! cria Ælle.

– Il est froid et transpire en même temps ! renchérit Fits.

Vati Sule arrêta les chevaux. Malie et lui sautèrent à bas de leur siège et se précipitèrent à l'arrière de la roulotte. Par la suite, elle se souvint seulement qu'elle pleurait sans pouvoir se ressaisir, tandis que Vati Sule détachait Mikkel, l'enfourchait et chevauchait vers Ringsted en quête d'un médecin. Elle caressa le visage de Ruben sans interruption, Fits essaya de lui enfourner une cuillerée de miel dans la bouche, mais il ne l'avalait pas. Ils eurent peur qu'il ne s'étouffe et n'âuffe et insistèrent pas. Au bout d'une éternité, Vati Sule s'en revint, suivi d'un médecin à cheval. Un homme d'un certain âge, le col ouvert, une moustache grise tombante, les yeux inquiets et larmoyants. Ce fut lui qui, le premier, prononça le mot « coma ». Ruben était dans le coma, très probablement du fait d'un diabète, déclara-t-il quand Fits lui eut expliqué qu'il était excessivement fatigué ces derniers temps. Il fallait le conduire à l'infirmerie. Il existait un nouveau remède, venu d'Amérique, qui s'appelait l'insuline. Avaient-ils de l'argent ? Vati Sule fit signe que oui.

– Je l'emmène sur mon cheval, décréta le médecin. C'est une question de vie ou de mort. J'aurai le produit avant ce soir, je vais demander à mon fils d'aller s'en procurer à Copenhague.

Vati Sule et les garçons l'aidèrent à attacher Ruben, enroulé dans des couvertures. Malie sanglotait dans la roulotte, prête à s'évanouir. Vati Sule attela Mikkel à nouveau. Ils partirent à la suite du médecin, à vive allure. La roulotte faisait un bruit de ferraille, telle une boîte vide. Les roues tremblaient et grinçaient. Fits, Ælle et Malie, ballottés de ci, de là, devaient se cramponner aux saillies des parois. Les livres leur tombaient sur la tête, mais le regard de Rosa Luxemburg restait le même. Sévère. Indifférent. Au-dessus des difficultés quotidiennes du simple individu. Malie arracha la photo et la déchira en petits morceaux qu'elle jeta par la porte arrière. Ni Fits ni Ælle ne dirent quoi que ce soit, ils se contentèrent de suivre ses gestes et les petits bouts de papier des yeux.

Il était déjà étendu sur un lit à leur arrivée. Un drap blanc le couvrait jusqu'au menton. Il ne bougeait pas. Son menton projetait une petite ombre sur le drap. Ses cheveux bruns paraissaient vivants et indociles sur l'oreiller, en signe de protestation. Malie ne cessa de les caresser, oubliant le temps qui s'écoulait. Tout n'était que larmes et besoin de gémir, de hurler. On chercha à l'entraîner, on voulut la forcer à s'allonger. Elle repoussa les mains, frappa violemment celles qui ne cédaient pas.

La nuit tomba. Une horloge venait de sonner neuf coups quelque part dans la maison lorsqu'elle entendit de forts bruits de voix. Le médicament de Copenhague était arrivé. Elle était agenouillée auprès du lit, le visage enfoncé dans l'oreiller. Ils la soulevèrent et l'éloignèrent de force. Elle hurla. Elle entendit qu'ils s'occupaient de lui et reconnut bientôt son souffle, plus prononcé et saccadé.

– Non, dit-il.

– RUBEN !

Mais ils la maintenaient. Avant qu'on ne l'autorise à s'approcher de lui, il s'était rendormi.

– Sommeil normal, déclara le médecin. Il a besoin de repos maintenant.

Elle rêva d'eau profonde et de milliers d'anguilles qui s'enroulaient autour de son corps. Des anguilles jaunes et argentées, et un crochet qui l'écorchait vive. Elle ne parvenait plus à respirer. La peau arrachée de son visage lui couvrait la bouche, était en train de l'étouffer. Quand elle se réveilla, Fits passait la main sur son front.

– Ça va bien maintenant, murmura-t-il. Il dort. Demain il sera sur pied. Et on ira à Bakken.

Le lendemain, il pleuvait. Une pluie grise, inutile. Un épais brouillard enveloppait les champs et s'accrochait aux arbres. Malie ouvrit la porte à l'arrière de la roulotte. En apercevant le brouillard, elle songea : le roi des aulnes est là. Il est venu enlever Ruben.

Elle cogna à la porte de l'infirmerie jusqu'à ce que la femme du médecin ouvre, les cheveux défaits tombant dans le dos. Elle passa en force. Le médecin se tenait déjà au chevet de Ruben, une chemise blanche par-dessus son pantalon dont les bretelles traînaient par terre. Il se retourna

et croisa son regard quelques secondes avant qu'elle ne tombe à genoux près du lit.

Le visage de Ruben était redevenu pâle et sans vie, une odeur âcre et douceâtre émanait de sa bouche.

– Je suis désolé, dit le médecin. Vous êtes sa sœur ? L'insuline n'était pas pure. C'est trop tard. Il a déjà développé des ulcères aux jambes et il est retombé dans le coma.

Ils étaient tous là au moment où il s'éteignit, dans l'après-midi. Ælle, le pouce dans la bouche, se balançait sur sa chaise. Vati Sule avait le visage crispé, inexpressif. Cette fois, il ne pouvait pas seller les chevaux et partir. Fits était assis contre le mur, la main sur les yeux, ses épaules tressautaient.

Malie était calme et ne pleurait plus. Elle ne voulait plus pleurer. Assise, les mains sur les genoux, elle fixait le visage sur l'oreiller. Le beau visage qu'elle avait aperçu pour la première fois en revenant du bois de bouleaux, de Morten le palefrenier, les cheveux ébouriffés et le corsage défait. Et à partir de là, aucun autre garçon n'avait compté pour elle. Elle avait tué l'enfant qu'elle portait sous son cœur, l'enfant de Ruben, elle n'aurait pas dû le faire, cela aurait sans doute été un garçon. Ruben ne le saurait jamais. Elle ne verrait jamais plus les éclairs jaunes dans ses yeux quand il parlait d'*unsere Liebe*, ne sentirait jamais plus le poids de son bras sur son ventre et son entrejambe lorsqu'un bruit la réveillait en pleine nuit. Ne l'entendrait jamais plus évoquer sinistrement la révolution. Il l'avait appelée son cygne. Mais elle ne l'était plus. Un petit canard désespéré, voilà tout ce qu'elle était désormais.

Il mourut en silence. Personne ne le remarqua. Ce fut le médecin qui l'annonça. Vati Sule fut secoué d'un seul et unique sanglot quand Ælle se jeta à son cou. Malie ferma les yeux, *das Kind war tot*.

Debout entre les chevaux dans l'obscurité du mois de mai, elle respirait sans bruit, en se concentrant, quand Vati Sule la rejoignit.

– Il faut dormir, déclara-t-il. Il faut dormir maintenant, Malie...

– Non. Je ne peux pas.

Il la prit dans ses bras. Elle resta raide comme un piquet sous son étreinte.

– Je ne peux pas, répéta-t-elle.

– Tu sais, murmura-t-il, tout à l'heure, quand tu te sentiras

mieux, tu pourras venir sous mes couvertures...

Elle dit qu'elle voulait descendre à la rivière avant de se coucher. Les mots lui vinrent d'eux-mêmes, tranquillement. Elle claquait des dents, mais elle espérait qu'il ne s'en rendrait pas compte. Il la lâcha et la laissa partir.

– Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire, lui cria-t-il. Je pensais seulement que...

– Plus tard, répondit-elle.

Elle ravala un reflux acide. Elle ressentit une douleur cuisante à un genou, comme si elle s'était traînée sur un plancher et qu'un gros éclat de bois s'était enfoncé dans sa chair.

Elle psalmodiait *Erkönig* tout en marchant. Le brouillard faisait des vagues autour d'elle, ... *mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht dort – Erkönigs Töchter am düstern ort* ? Le roi pouvait se la faire offrir, l'enlever, en faire sa fille, la laisser disparaître, l'arracher à l'idée des couvertures de Vati Sule. Quand les oiseaux commencèrent à chanter et à lisser leurs plumes aux premiers rayons du soleil, elle entendit la roulotte derrière elle. Elle se cacha dans les roseaux au bord d'un ruisseau. Le visage éploré d'Elle regardait par l'arrière, mais cela ne la concernait pas, l'évocation de Fits non plus. Ils devaient se prendre en charge. Elle s'était occupée d'eux et qu'est-ce que ça lui avait donné ? Une grosse pierre dans l'estomac, un tison ardent dans la tête, et une irrésistible envie de boire du vin. La paume de ses mains était glacée, comme s'il leur manquait une peau à caresser. Sur le siège du cocher, Vati Sule baissait la tête. Elle évita de le regarder en face. Il ne fut qu'un vague miroitement au coin de son œil.

Elle resta assise dans les roseaux jusqu'à ce qu'ils fussent déjà très loin. Elle imagina un chien de chasse arrivant subitement sur elle en haletant, puis la délaissant parce qu'il s'était attendu à trouver un oiseau bien plus beau.

Mais ce n'était pas dangereux. Pas à proprement parler. Rien n'était dangereux. Ni dormir à la belle étoile avec les crapauds qui lui coassaient à l'oreille. Ni errer sur la lande le ventre vide. Le plus dangereux, c'était de rentrer chez elle, ce qu'elle devait éviter à tout prix.

Elle se souvenait de tout ce qu'ils avaient dit. C'était à Amager. Quelque part à Amager. *Petite vieille d'Amager, donne-moi des carottes... Non, je ne veux pas, tu peux passer ton chemin ! Le vieux d'Amager, il est gigantesque. La vieille d'Amager, elle est grosse et grasse. Ils ont un cheval, une rosse d'Amager. Et leurs oignons sont beaucoup trop chers...*

Le théâtre de l'Auberge Rouge. Ils lui riraient au nez. Mais ce n'était pas dangereux non plus. Elle avait l'habitude des rires. Elle vivait de rires depuis deux ans. Les rires lui avaient donné de quoi boire et manger, de l'eau chaude pour se laver et une coiffe qu'elle ne possédait plus. Ainsi qu'un long voyage, un long et dans une chaude étreinte. Dorénavant elle se débrouillerait seule. Elle ne ferait jamais confiance à personne, à moins d'en obtenir des avantages immédiats.

La capitale ne l'effrayait pas non plus. Elle en connaissait les bruits et les odeurs depuis les ventes d'anguilles. Un court instant elle pensa : Je peux aussi aller rue Holmensgade. Devenir comme les filles de là-bas. Mais c'était avant. Avant les journaux, la bouteille de snaps et les punaises. Rue Holmensgade, c'était le sang et la douleur derrière le parfum et les verres à pied. Peut-être finirait-elle là malgré tout ? Mais il fallait d'abord qu'elle essaie autre chose, qu'elle voie si elle pouvait tirer quelque profit d'un tout autre monde.

Elle eut le droit de s'asseoir derrière plusieurs charrettes. Elle demandait son chemin et on l'invitait à monter d'un petit signe de tête. Elle savait qu'elle était sale, que sa natte était pleine d'herbe et de crasse. Une femme lui donna un gâteau et une pomme. Ils croyaient sans doute qu'elle... Elle ne savait pas ce qu'ils croyaient. Cela n'avait pas d'importance, elle les méprisait. Ils étaient satisfaits de leur existence, sans se douter que ce n'était qu'une moitié de vie, ils n'avaient jamais aimé, ils étaient lâches. Depuis le quai Islands Brygge, à partir du pont de Langebro, elle

alla à pied. Un garçon qui tirait une charrette à bras pleine de stucs lui dit d'emprunter la rue Øresundsvej si c'était l'Auberge Rouge qu'elle cherchait. Elle aperçut le théâtre de loin et s'assit de l'autre côté de la rue. La façade était resplendissante, imposante, peinte en rouge, et la grande porte voûtée était décorée et surmontée d'une coupole dorée. Cela avait l'air bien trop beau. Elle eut peur tout à coup. Pour la première fois depuis que Ruben était allongé sous le drap blanc relevé jusqu'au menton, elle eut peur. Les gens franchissaient la porte cochère, sortaient en foule dans la rue ou entraient en tirant des carrioles chargées de viande, de lait, de pain, de légumes. C'était en plein midi. Elle attendit que le soir tombe, tenant sa tresse sur ses genoux comme un petit chien de compagnie. Les clients de l'auberge et les spectateurs allant au théâtre arrivèrent en voiture à cheval, en automobile, et certains à vélo. Elle s'était sûrement assoupie, adossée au mur. Personne ne s'adressait à elle, personne ne la remarquait. Elle était si sale et si négligée qu'elle était devenue invisible. Elle entendit bientôt de la musique à l'intérieur, une musique endiablée et joyeuse, rythmée de battements de mains. Alors elle se leva et franchit la grande porte.

Il y avait deux charrettes à bras devant une petite porte latérale qui ne payait pas de mine. Elle frappa. Un homme âgé entrouvrit, il avait de l'écume au coin des lèvres, portait une veste de brocart rouge vif par-dessus une chemise sale imprégnée de sueur. Elle le détesta tout de suite. Il lui barrait le chemin. Elle devait le contourner.

– Oui ? *Qu'est-ce qui se passe ?*

– Je voudrais bien... travailler ici.

– Travailler ? En cuisine ? On a assez de gens.

– Pas en cuisine. Sur... scène.

– Sur scène ? Ah !

– J'ai failli jouer dans *La Butte aux elfes* et je connais tous les chants. Je m'appelle Amalie Thalia Jebsen. Je suis comédienne.

SIXIÈME PARTIE

*Ich hab' noch einen Koffer in Berlin,
deswegen muss ich nächstens wieder hin.*

Aldo Pinelli. Chanté par Marlene Dietrich.

Le centre hospitalier de Sundby était noyé dans la grisaille. La peinture s'écaillait sur la porte à deux vantaux qui, selon moi, ouvrait sur la chapelle. Le cancer s'était d'abord attaqué à un poumon, puis à l'abdomen, avant de se propager au foie pour couronner le tout. Elle avait passé ses dernières semaines gavée de morphine. Ib refusait d'en parler. Je savais uniquement que, pendant un moment de lucidité, elle lui avait demandé de lui apporter son vernis à ongles la prochaine fois qu'il viendrait, ainsi que du vin rouge dans une bouteille avec bouchon à vis, qu'elle pourrait garder pour le personnel.

Des gouttes ruisselaient sur la grille peinte en noir d'un cimetière de l'autre côté de la rue. C'était là qu'étaient inhumés les gens dont les proches souhaitaient une tombe avec un nom, sur laquelle ils viendraient se recueillir. Ils la décoreraient de fleurs ou planteraient des cyprès, ils prévoyaient d'y verser des larmes. Je contemplai les hautes lances, dont chacune pointait vers le ciel et qui, ensemble, constituaient une clôture. Je m'imaginai des chevaliers enterrés là, des chevaliers en armure, à cheval et en rang, tenant leurs lances en l'air, droites et parallèles. Ib était parti demander pourquoi les portes de la chapelle étaient fermées à clé.

Une vieille femme faisait le tour du cimetière comme si elle cherchait une tombe précise. Ça et là elle se penchait avec peine, écartait les coquelicots et autres plantes sauvages afin de voir le nom, et le déchiffrait en plissant le nez comme un accordéon pour maintenir ses lunettes. Stian était plus loin, avec ma mère et Lotte.

Nous étions là, tête baissée, sous la pluie. Aucun d'entre nous n'avait pris de parapluie. Maman secouait ses cheveux à la manière d'un chien, quand Ib revint enfin avec les clés et ouvrit la porte.

C'était tout juste s'il y avait assez de place pour un cercueil entouré de dix chaises en arc de cercle. Les murs étaient nus, hormis une simple croix en laiton, sans Jésus. Ce n'était manifestement pas la chapelle elle-même, mais une pièce attenante. Le sol était recouvert de carreaux blancs stériles, avec des joints gris. Il n'y avait pas une fleur dans la pièce. Le cercueil

était posé sur une structure en bois munie de roues.

Deux femmes âgées surgirent, bras dessus, bras dessous, dès que nous fûmes entrés. Nous nous retournâmes parce que la lumière provenant de la porte ouverte disparut, et elles étaient là. Je ne les connaissais pas, mais Ib les présenta d'un ton enjoué commettes deux fleurs fanées du théâtre de l'Auberge Rouge. L'une, les cheveux violets, tenait à la main un bouquet de roses, ce qui partait d'un bon sentiment. L'autre gardait un visage de marbre. Celle aux roses expliqua que son amie était devenue sourde à la suite d'une hémorragie cérébrale.

– Mais on voulait dire adieu à notre Thalia. Elle était notre grande étoile, meilleure encore que Marlene elle-même. Quel dommage qu'elle ait dû renoncer à sa carrière ! C'est ici que ça va se passer ?

Les roses étaient d'un rouge sombre, à la limite du noir.

– Il ne va rien se passer, répondit sèchement ma mère. Mais c'est ici. Et puis ce sera fini.

Les roses furent déposées sur le couvercle et tout le monde s'assit. Nos genoux n'étaient qu'à quelques centimètres du cercueil, sauf ceux de Stian. On attendit le pasteur de l'hôpital. En silence. Et sans que ni ma mère ni Ib ne l'aient souhaité, nous créâmes instinctivement l'atmosphère d'une inhumation, les mains jointes sur les genoux, le regard dirigé vers le sol, ou du moins le peu qu'on en voyait, à cause du cercueil et de nos propres genoux. Nous nous raclions la gorge, nous bougions nos pieds avec précaution. Assises côte à côte, les deux vieilles dames admiraient les roses qu'elles avaient apportées. Un ruban blanc entourait les tiges. Des tiges robustes, aux épines dures comme l'acier.

Elle était allongée dedans, dans le noir. Petite et morte. Elle serait bientôt réduite en cendres, presque réduite à néant. Les doigts, les cheveux, les genoux et l'étroit bassin, le nez et la bouche, les vieux seins ratatinés qui avaient jadis donné du lait à des bouches de bébés affamés.

– *Therese, j'ai un corps d'artiste. Un corps torturé par les dures conditions de l'art, le travail acharné pour être une Muse de la tristesse, de la joie et de la beauté !*

Je pris la main de Stian. Il la tira à lui. Il voulait à tout prix les joindre. Je lui repris la main, dus la dégager de l'autre. Il essayait toujours de se la réapproprier.

– Tiens-toi tranquille ! chuchotai-je d'un ton sec.

Le pasteur de l'hôpital était grand et pâle, il avait des yeux

larmoyants, à fleur de tête. Un rectangle blanc au milieu de son col de chemise noir, sous son menton, était le seul indice de son statut. Ses yeux nous dévisageaient en papillonnant fébrilement : nous, les gens qui voulions envoyer une vieille dame parmi *les défunts inconnus*. Lui-même l'avait à peine vue de son vivant. Après avoir scruté nos visages du regard et y avoir cherché en vain des traces de larmes, il joignit les mains, baissa la tête et ferma les yeux. Il resta ainsi debout, comme s'il faisait une prière en silence. Une prière malgré nous. Une prière pour la femme qui était là.

– Allez-y ! dit Ib dont les lèvres ressemblaient à l'élastique étiré d'un bocal.

Le pasteur se ressaisit, se racla la gorge et lança à Ib un regard inexpressif, avant de déclarer :

. = "" > height = "0"

– Nous sommes réunis aujourd'hui pour dire un dernier adieu à Amalie « Thalia » Jebsen Thygesen, née le 12 mai 1907, morte...

– Merci bien ! On sait qu'elle est morte. Dieu soit loué, fit Ib.

– Allez, qu'on en finisse ! ajouta ma mère.

Elle se frottait la racine des cheveux de ses doigts tendus.

Le pasteur se racla de nouveau la gorge, mais une soudaine chaleur emplit son regard lorsqu'il s'aperçut que la dame aux cheveux violets avait les larmes aux yeux. Il lui sourit, un sourire professionnel qui s'arrêtait net au niveau des narines. Il sourit jusqu'à ce qu'elle se mette à sangloter tout haut et Ib poussa un gémissement :

– *Bordel de Dieu !*

– Amen, dit maman.

Alors le pasteur prit un petit seau posé à une extrémité du cercueil, celle où je supposais se trouver la tête de grand-mère. C'était un petit seau blanc en plastique avec une pelle bleue. Sa présence paraissait tout à fait incongrue.

– Moi aussi, j'ai une pelle comme ça ! s'écria Stian.

– Chut ! dis-je.

– Mais c'est vrai, j'en ai une !

Ma mère ricana d'un rire sonore.

– *Tu es née de la terre...*

Le pasteur fit un petit tas de terre sur le couvercle du cercueil, devant les roses.

– *Tu redeviendras terre...*

Il en renversa un peu. Stian observa avec intérêt la terre qui tombait sur les carreaux blancs. À la troisième pelletée, il fit encore plus de saletés.

– *Tu ressusciteras de la terre.*

– *Que le Seigneur nous en préserve !* lancèrent maman et Ib en chœur.

Ils se regardèrent, sourirent, se levèrent, ouvrirent la porte et sortirent sous la pluie. Stian glissa de sa chaise et courut les rejoindre. Je m'approchai des deux dames, leur pris chacune une main et attendis de capter leur regard avant de murmurer :

– *Paix à ton âme, Thalia ! Nous ensevelissons ta poussière dans l'amour.*

Amen, répondit la violette.

La sourde hocha la tête dès que mes lèvres cessèrent de remuer.

– Maintenant on va fêter ça ! entendis-je Ib crier dehors.

Au moment où je sortis, il faisait tourner Stian en l'air, sous la pluie. Stian riait de bon cœur, d'un rire perlé, et j'aurais souhaité que ce soit moi qui le tienne à bout de bras pour l'entendre rire ainsi. Maman avait allumé une cigarette. Lotte avait sorti son portefeuille et comptait ses billets. La vieille dame entre les tombes avait disparu. Les coquelicots luisaient comme des coupes de sang sur fond de verdure. Les lances des guerriers étaient toujours alignées. Les gouttes de pluie transperçaient les nuages de fumée de cigarette de ma mère.

– Si ton grand-père avait été là, déclara-t-elle, il aurait aimé notre façon de dire adieu à la Sorcière !

– Grand-père l'aimait, en fait, rétorquai-je.

– Tu ne vas quand même pas recommencer ! s'écria-t-elle.

Achévé d'imprimer

Dépôt légal : octobre 2011